

Die Verhandlungen

der

Bundesversammlung

von ben

revolutionären Bewegungen des Jahres 1830 bis zu den geheimen Wiener Ministerial Conferenzen,

ihrem wesentlichen Inhalte nach mitgetheilt

aus ben

Protocollen des Bundes.



Heidelberg,

Berlag von Julius Groos.

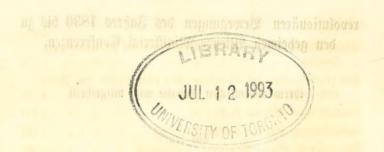
1 8 4 6.

Die Berhandlungen

THE

Gundesversammlung

mid gou



Profocollen des Bundes.

Acidelberg,

Bering you haling Graves

0101

Inhaltsverzeichniß.

											9	eite.
Dip	lomatischer	Beth	ehr t	des deut	schen	Bu	ndes 1	mit ben	ausn	ärti	gen	
	Staaten		2	2	#		•	-	e			1
Die	revolution	ären	und	conflitu	tionel	len	Bewi	egungen	ber	3a	hre	
	1830 - 34	. =	æ	=	# .	£	=	=	2	0	=	28
Ver	handlungen	über	bie	Presse		•	=	=		=		131
Ver	handlungen	über	bas	badische	Pref	igest	th =	=	=			197
Die	geheimen !	Wiene	r M	linisteria	1 = Co	nfer	enzen	2	a	æ	=	285
Anhang, enthaltend: Zwei ausgewählte Reben ber Abgeordneten												
	Belder un	d Bai	ferm	ann übe	r der	dei	itschen	Bund		=	=	313

Juhaltsverzeichniß.

omagna 15

Diplomatischer Verkehr des deutschen Gundes mit den auswärtigen Staaten.

Schreiben Louis Philipps an den deutschen Bund.

Am 9. September bes Jahres 1830 eröffnete ber R. R. präsidirende herr Gesandte, Freiherr von Münch-Bellings hausen, der hohen Bundesversammlung: es sei am 4. dieses ber Marquis de Dalmatie hier angesommen, und habe dem Präsidirenden schriftlich von seiner Ankunft und dem Zwecke seiner Sendung an den durchlauchtigsten deutschen Bund Kennt-niß gegeben, und zugleich Tag und Stunde zu vernehmen gewünscht, wann er das Schreiben, dessen lleberbringer er sei, in die Hände des Präsidirenden niederlegen könne.

Derfelbe habe hierauf ben Marquis eingeladen, am 5. biefes in ber Vormittagsstunde sich in bas hotel bes prasidis renden Gesandten zu begeben.

Der Marquis de Dalmatie habe dieser Einsabung ents sprochen und dem präsidirenden Gesandten das Schreiben, welsches derselbe in Urs und Abschrift der hohen Bundesversamms lung vorlege, übergeben. Der Marquis habe diese lebergabe mit folgender Erklärung begleitet:

"Der König hat mich nach Frankfurt abgeordnet, um dem durchlauchtigsten deutschen Bunde und in dessen Ramen dem Präsidirenden der hohen Bundesversammlung das Notifications=

fdreiben Seiner Thronbesteigung zu übergeben. Seine Mafeftät haben mir aufgetragen, nebft biefem auch noch mundlich Die Berficherung ber freundschaftlichen Gesinnungen beizufügen. von welchen fich Bodftdieselben für ben burchlauchtigften beutichen Bund und beffen Mitglieder burchbrungen fühlen, nicht minder auch den aufrichtigen Bunfch Seiner Majeftat auszu= bruden, mit bem beutschen Bund fortwährend in Frieden und Gintracht die beften Berbaltniffe zu unterhalten. Der Ronig bat mich außerdem noch besonders verpflichtet, auf bas Körms lichste zu versichern, daß das neue frangosische Gouvernement die Erhaltung bes allgemeinen europäischen Friedens wünsche, und daß daffelbe die lleberzeugung habe, es fonne der Friede in Europa nur durch Ginhaltung bestehender Bertrage und burch Begrundung ber innern Rube fammtlicher Staaten ge= fichert werden. Bon biefen Gefinnungen find Seine Majeftat erfüllt, und Söchstdieselben find fest entschlossen, in biefem Sinne zu regieren. Diese Regierung haben Seine Majeftat übrigens, gang gegen Ihre perfonlichen Bunfche, blog nach bem Willen ber Nation übernommen, um bas Reich vor Anarchie zu bewahren, die sich gewiß bald nicht blos auf die Grange Frankreichs beschränkt haben, sondern auch die Rachbarftaaten betroffen haben würde."

Der Präsibirende habe hierauf dem Herrn Marquis erwiedert, daß er nicht ermangeln werde, der hohen Bundesversammlung in ihrer am 9. dieses stattsindenden ordentlichen
Sigung, sowohl das überbrachte Schreiben vorzulegen, als
auch die mündlichen Neußerungen, mit welchen solches übergeben worden, zur Kenntniß zu bringen. Es bezweisse übrigens
derselbe nicht, daß sich die sämmtlichen Bundestagsgesandtchaften sosort beeilen würden, ihren höchsten und hohen Committenten Abschriften dieses Schreibens zur Schlußfassung vorzulegen.

Der A. A. präsibirende Herr Gesandte verlas hierauf das Königliche Notificationsschreiben, wobei Nichts erinnert wurde. Sodann wurde auf Antrag des Präsidiums beschlossen:

Das Königliche Notificationsschreiben, gegeben Paris 22. August 1830, den allerhöchsten, höchsten und hohen Regieruns gen vorzulegen und ihre Entschließungen hierüber sich mit möglichster Beschleunigung zu erbitten.

Das Königliche Notificationsschreiben lautet folgender= maßen:

Très-hauts, très-illustres Princes Souverains et villes libres composant la Sérénissime Confédération Germanique, Des évènemens, qui vous sont connus, avaient troublé la paix intérieure de la France et semblaient la menacer des plus grandes calamités. Appelé par le voeu des deux chambres et l'assentiment général de la nation, nous avons accepté la Couronne avec le titre de Roi des Français. Nos sentimens personnels vous sont trop connus, pour qu'il nous soit nécessaire de vous entretenir de tout ce que nous avons éprouvé dans cette conjoncture. Nous gémissons des malheurs de la branche aînée de notre famille: notre seule ambition aurait été de les prévenir et de rester dans le rang, où la Providence nous avait placé. Mais les circonstances étaient impérieuses, nous avons dù nous dévouer; la moindre hésitation de notre part pouvait plonger le Royaume dans des désordres dont il était impossible de prévoir le terme, et qui auraient pu compromettre la continuation de cette paix indispensable au bonheur de tous les Etats. Dans des circonstances aussi graves, notre premier besoin est de vous assurer de la ferme résolution, où nous sommes, de ne rien négliger pour affermir et resserrer les liens d'amitié et de bonne harmonie, qui existent entre les deux Pays. Nous avons lieu d'espérer, que la Sérénissime Confédération Germanique partagera nos dispositions et qu'elle nous aidera à atteindre un but si important pour le repos du monde Nous saisissons avec empressement cette occasion pour vous exprimer les assurances de notre sincère affection, et de l'intérêt, que nous prenons à la prospérité des très-hauts et des très-illustres Souverains et villes libres composant la Sérénissime Confédération Germanique.

> Ecrit à Paris le 22 Août 1830. (signé) Louis Philippe. (contresigné) Molé.

Sigung vom 14. Oftober.

Eine Mitheilung des ruffischen Raifers an ben beutschen Bund.

In der Sigung vom 14. Oktober theilt der R. K. prässteirende Herr Gesandte ein Schreiben mit, welches der am deutschen Bunde accreditirte Kaiserlich Russische Gesandte, Freiberr von Anstett, unter demselben Datum an ihn erlassen, und mittelst dessen er das Autwortschreiben Sr Majestät des Kaissers von Rußland an Se Majestät den König der Franzosen auf die Notissication seiner Thronbesteigung in der Absücht mitzgetheilt hat, dasselbe zur Kenntniß der hohen Bundesversammzlung zu bringen.

Rachdem die beiden Schreiben verlesen, wurde beschloffen:

- 1) bie beiden Schreiben den höchsten und hohen Regierungen vorzulegen, und
- 2) den Kaiserlich Königlich präsidirenden Herrn Gesandten zu ersuchen, dem Kaiserlich Russischen Herrn Gesandten für diese Mittheilung unter der Eröffnung zu danken, daß sich die Gesandtschaften verpflichtet halten, dieselben alsbald ihren Regierungen einzusenden.

Die beiden Schreiben lauen wie folgt:

1. Lettre de S. E. Mr. le Baron d'Anstett, Envoyé extraordinaire et Ministre plénipotentiaire de S. M. l'Empereur de toutes les Russies près la Sme Confédération Germanique, à S. E. Mr. le Baron de Münch-

Bellinghausen, Président à la haute Diète, en date de Francfort le 2/14 Octobre 1830.

Monsieur le Baron,

Pour se prononcer sur la reconaissance du nouveau Roi des Français, Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies, mon Auguste Maitre, a attendu. que les Cours, ses intimes Alliés, lui eussent fait connaître leurs résolutions, prête à se joindre à elles, si elles le jugeaient dans l'intérêt général de l'Europe et de la France elle-même. Cette reconnaissance ayant donc eu lieu de la part des Cours de Vienne, de Berlin et de Londres, l'Empereur fidèle a ses engagemens, n'a pas voulu retarder la Sienne. Elle est consignée dans la lettre, dont la copie textuelle est ci-jointe, et qui a été remise au Général Athalin. En priant Votre Excellence de vouloir bien donner connaissance de cette pièce à la haute Diète, il ne me reste qu'à profiter de cette occasion pour vous renouveler, Monsieur le Baron, les témoignages de la haute considération, avec laquelle j'ai l'honneur d'être de votre Excellence

Le très-humble et très-obéissant serviteur (signé) d'Anstett.

2. Lettre de Cabinet de S. M. l'Empereur de toutes les Russies à S. M. le roi des Français, en date de Zarshoe-Selo le 18 Septembre 1830.

J'ai reçu, des mains du Général Athalin, la lettre, dont il a été porteur. Des évènemens à jamais déplorables ont placé Votre Majesté dans une cruelle alternative. Elle a pris une détermination, qui lui a paru la scule propre à sauver la France de plus grandes calamités, et je ne me prononcerai pas sur les considérations qui ont guidé V. M. — Mais je forme des voeux pour que la Providence divine veuille bénir ses intentions, et les efforts, qu'elle va faire pour le

bonheur du peuple français. De concert aves mes Alliés, je me plais à accueillir le désir, que Votre Majesté a exprimé d'entretenir des relations de paix et d'amitié avec tous les états de l'Europe. Tant qu'elles seront basées sur les traités existans et sur la ferme volonté, de respecter les droits et obligations, ainsi que l'état de possession territoriale, qu'ils ont consacrés, l'Europe y trouvera une garantie de la paix, si nécessaire au repos de la France elle-mème. — Appelé conjointement avec mes Alliés à cultiver avec la France, sous son nouveau gouvernement, ces relations conservatrices, j'y apporterai pour ma part toute la sollicitude, qu'elles réclament et les dispositions, dont j'aime à offrir à V. M. l'assurance en retour des sentimens qu'elle m'a exprimés.

Je la prie d'agréer en meme temps celle etc. etc. Wir können nicht umbin, bei dieser Gelegenheit den Brief Louis Philipps an den Kaiser von Rußland mitzutheilen, von dem Louis Bland sagt, daß die Geschichte der zehn Jahre, die er schreiben wolle, ganz und gar zum Boraus hierin entshalten sei. —

Mein herr Bruder, ich kündige Ihrer Majestät meine Thronbesteigung durch den Brief an, den der General Athalin Ihnen in meinem Namen übergeben wird, aber ich fühle das Bedürfniß, in vollem Bertrauen zu Ihnen über die Katastrophe zu sprechen, die ich so gern verhütet hätte.

Schon lange sah ich mit Bedauern, daß Karl X. und seine Regierung nicht einen besser berechneten Gang verfolgsten, um der Erwartung und dem Wunsch der Nation zu entsprechen.

Ich war bennoch weit entfernt, tie wunderbaren Ereig= nisse vorauszusehen, die sich eben zugetragen haben, und ich glaubte sogar, daß selbst in Ermangelung der offenen und redlichen Haltung, die zu erhalten numöglich war, einige Klug= heit und Mäßigung genügt haben würde, um die Negierung noch lange so fortgehen zu lassen, wie sie ging. Aber seit bem 8. August 1829 hatte mich die Zusammensegung bes neuen Ministeriums sehr bestürzt gemacht. Ich sah, wie sehr diese Zusammensegung der Nation verhaßt und verdächtig war, und ich theilte die allgemeine Unruhe über die zu erwartenden Maaßregeln. Nichts desto weniger haben die Anhänglichseit an die Gesetze und die Liebe zur Ordnung solche Fortschritte in Frankreich gemacht, daß der Widerstand des Ministeriums gewiß nicht aus der parlamentarischen Bahn herausgetreten sein würde, wenn dieses Ministerium nicht durch die fühnste Berletzung der Charte und durch die Aushebung aller Garantien unserer nationalen Freiheit nicht das Signal dazu geges ben hätte.

Aber es war schwer zu vermeiden, daß nicht eine Er= schütterung unserer gesellschafflichen Ordnung erfolgte; und acrade die Exaltation der Gemüther, welche sie von aller 11nordnung abgewendet hatte, trieb sie zu Versuchen politischer Theorien, die Frankreich und vielleicht auch Europa in schreck= liches Unbeil gefturzt haben wurden. In folder Lage, Gire, wendeten fich Aller Augen auf mich. Gelbft bie Besiegten baben mich für ibr Seil nothwendig gebalten. Ich war es vielleicht noch mehr bagu, daß die Sieger ihren Sieg nicht ausarten ließen. Ich babe also biese edle und mübselige Aufgabe übernommen, und alle personlichen Rücksichten, bie mich wün= ichen ließen, berfelben überhoben zu werben, bei Geite genellt, weil ich fühlte, baß bas geringste Bedenken meiner Seits bie Bufunft Frankreichs und Die Rube aller unfrer Rachbarn blos: stellen könnte. Der Titel eines Stattbalters, welcher Alles in Frage ließ, erregte gefährliches Berftummen, und man mußte sich beeilen aus bem provisorischen Zustande berauszu= fommen, sowohl um bas nötbige Vertrauen einzuflößen, als um bie Charte zu retten, beren Erhaltung fo wesentlich war, beren Wichtigfeit ber felige Raifer, Ihr erhabener Bruber, fo mobl erfannt batte, und die febr gefährdet worden mare, wenn man nicht die Weister rasch befriedigt und berubigt batte.

Es wird weder bem Scharffinn noch ber boben Beisbeit Ihrer Majestät entaeben, baf es zur Erreichung biefes beil= samen Zweds wünschenswerth ift, daß die Ereignisse in Paris ihrem wahren Gesichtspunkte nach aufgefaßt werben, und daß Europa den Beweggründen, die mich geleitet, Gerechtigfeit widerfahren lasse, und meine Regierung mit dem Vertrauen umgebe, welches sie fordern darf. Moge Ew. Majestät nicht aus den Augen verlieren, daß, so lange Karl X. über Frant= reich berrichte, ich ber unterwürfigste und treufte seiner Unterthanen war, und daß erst von dem Augenblicke an, wo ich bie Wirkung der Gesetze gelähmt und die Ausübung der Roniglichen Gewalt ganglich vernichtet fab, ich es für meine Pflicht gehalten habe, bem nationalen Wunsche nachzukommen, und die Krone anzunehmen, zu welcher ich berufen worden. Auf Sie, Sire, bat Frankreich feine Aufmerkfamfeit vorzüglich gerichtet. Es ficht in Rugland seinen natürlichen Bundesgenossen. Bürgschaft gewähren mir der edle Charafter und alle Eigen= fchaften, bie Em. Majeftat auszeichnen.

Situng vom 18 November 1830.

Eröffnung des Kaiserlich Aussischen Gesandten am deutschen Bunde, Freiherr von Unstett, die von der hohen Bundes-versammlung ergriffenen Maßregeln zur Herstellung und Ershaltung der Ruhe in Deutschland betreffend.

Der präsidirende Gesandte, Freiherr von Münch-Bellinghausen, übergiebt ein von dem R. R. am deutschen Bunde accreditirten Gesandten, Freiherrn von Unstett, erhaltenes Schreiben vom 17. d. Monats folgenden Juhalts:

Monsieur le Baron,

J'ai rendu compte dans son temps à ma cour des décisions prises par la haute Diète pour réprimer les troubles, qui ont éclaté dans plusieurs parties de l'Allemagne, et je m'empresse de transcrire ici littéralement la réponse du Ministère Impérial à ma dépêche. ""Sa Majesté l'Empereur se plaît à rendre une entière justice à la fermeté, qui a présidé dans cette occasion aux actes de la Confédération. Il ne nous reste à désirer que de voir des résolutions aussi sages, exécutées partout avec vigueur et avec persévérance. En vous rendant auprès de la Diète l'interprète des voeux que nous venons d'exprimer, vous voudrez bien lui offrir l'assurance, que le maintien de la tranquillité de l'Allemagne sera toujours l'objet de la plus vive sollicitude de Notre Auguste Maître.""

"Je me trouve heureux, Monsieur le Baron, toutes les fois, que je suis chargé de quelqu' office, qui offre de nouveaux témoignages des principes, qui ne cessent de guider Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies dans ses relations d'amitié et d'harmonie avec la Sérénissime Confédération Germanique, et je ne crois point pouvoir douter de l'accueil, que cette communication rencontrera de la part de la haute Diète, son organe."

"J'ai l'honneur etc."

Der präsidirende Gesandte wurde hierauf ersucht, dem Kaiserlich Russischen Gesandten in einer Antwortnote den Dankt der hohen Bundesversammlung für die wohlwollenden Gessinnungen Sr Majestät des Kaisers von Russland in geeignester Art auszudrücken.

Der von dem Präsidialgesandten vorgelegte Entwurf wurde verlesen und unter allgemeiner Zustimmung beschlossen, denselben aussertigen zu lassen, wie folgt:

Der unterzeichnete Kaiserlich Königliche präsitirende Gesandte hat die Ehre gehabt, das Schreiben Seiner Excellenz
des Kaiserlich Russischen wirklichen Geheimenraths, außerordentlichen Gesandten und bevollmächtigten Ministers beim deuts
schen Bunde, vom 17. dieses zu empfangen und am heutigen
Tage der hohen Bundesversammlung von dem Inhalte dessel-

ben Kenntniß zu geben. "Die souveränen Fürsten und freien Städte Deutschlands haben durch die Beschlüsse, welche die Bundesversammlung aus Anlaß der an verschiedenen Punkten Deutschlands stattgehabten Unruhen gefaßt hat, der ihnen obliegenden Fürsorge für die Erhaltung der innern Sicherheit des Bundes, in der vollen lleberzeugung von der Wichtigkeit und Nothwendigkeit dieser Maßregeln, entsprochen.

Die Theilnahme, welche diese Bundesbeschlüssse bei Seiner Russisch Kaiserlichen Majestät gefunden, und die Wünsche für das dauerhafte Wohl und die Nuhe Deutschlands, welche bei diesem Anlasse von Seiten Seiner Majestät erneuert worden sind, gereichen dem deutschen Bunde zum erfreulichen Beweis der fortwährenden, freundschaftlichen Gesinnungen Seiner Majestät.

In verhängnisvollen Zeiten, wie die gegenwärtigen find, liegt für die Gutgesinnten aller Nationen Beruhigung und Erhebung in der Ueberzeugung, daß die Erhaltung der innern Nuhe, und die Sicherheit der Staaten in dem einigen Sinne der großen Mächte einen fräftigen Stüppunft sinde.

Der Unterzeichnete, indem er diese Erwiederung der Bunbesversammlung zur Kenntniß Seiner Excellenz, des Kaiserlich Russischen Herrn Gesandten, zu bringen die Shre hat, benutt biese Gelegenheit zur Erneuerung ausgezeichneter Hochachtung."

Sigung vom 20. Januar 1831.

Mittheilung bes Kaiserlich Russischen am beutschen Bunte accreditirten Gesandten und bevollmächtigten Ministers, Freisberrn von Anstett, ben in Warschau ausgebrochenen Ausstand betreffend.

Der K. A. prasibirende Gesandte legt ein Schreiben vor, welches der an dem deutschen Bunde accreditirte Russische Gesandte und bevollmächtigte Minister, Freiherr von Anstett, unter dem 23. Dezember vorigen Jahrs an den im Präsidio und der Destreichischen Stimmführung substituirt gewesenen Königlich Sächsischen Bundestagsgesandten, Freiherrn von Man-

teufel, erlaffen, und beffen Empfang der Lettere in einer Borantwort unter dem 24. beffelben Monats bestätigt hat.

Das Schreiben und die Umlaufnote find folgenden Inhalts:

"Monsieur le Baron,

"Les Missions de Russie sont chargées de porter à la connaissance des gouvernemens près desquelles elles résident, le contenu de la circulaire ci-jointe. Veuillez, Monsieur le Baron, en donner communication dans les formes usitées, quand la Diète a interrompu ses séances.

"C'est avec empressement, que je profite de cette occasion, pour avoir l'honneur de vous renouveler les témoignages de ma haute considération.

(signé) d'Anstett."

Copie d'une dépêche ministérielle, date de St. Petersbourgen.

le 29. Novembre, 11. Décembre 1830.

La Gazette de St. Petersbourg du Samedi, 29. Novembre, rend compte des déplorables évènemens de Varsovie, en autant qu'ils nous sont connus jusqu'à présent. Elle annonce en même temps les mesures énergiques, que Sa Majesté l'Empereur a cru devoir adopter des la première nouvelle de cette rébellion. Les préparations militaires ordonnés antérieurement en Russie et dont la circulaire du 29. Octobre a expliqué les motifs, mettent le Gouvernement Impérial à même d'imprimer à ses mesures toute la vigueur que réclame l'urgence du moment. Il est donc à espérer, qu'elles suffiront pour réduire les rébelles de Varsovie, et pour y rétablir l'autorité légale. Dans tous les cas l'Empereur est décidé à mettre à cet effet en oeuvre tous les moyens, que la Providence lui a confiés, et jamais Sa Majesté Impériale ne consentirait à transiger avec la rébellion, ni à lui faire des concessions que repousserait la dignité de sa Couronne."

Je prie Votre Excellence de recevoir l'assurance de ma haute considération.

(signé) Nesselrode."

Zugleich legte ber präsidirende Gesandte den Entwurf des Antwortschreibens vor, welcher von sämmtlichen Gesandtschaften genehmigt worden ist. Daher Beschluß:

Daß dem Kaiserlich Russischen Herrn Gesandten und wirklichen Geheimen Rathe, Freiherrn von Anstett, folgende Antwort von dem K. K. präsidirenden Herrn Gesandten, Frei-herrn von Münch-Bellinghausen, zu ertheilen sei:

Der unterzeichnete Kaiserlich Königliche prässiviende Herr Gesandte hat die Shre gehabt, das unter dem 23. vorigen Monats an den im Präsidio substituirten Königlich Sächsischen Bundestagsgesandten, Freiherrn von Mantenfel Ercellenz, erstassene Schreiben Seiner Ercellenz des Kaiserlich Russischen wirklichen Herrn Geheimen Naths, Freiherrn von Anstett, in Vetress des zu Warschau ausgebrochenen Aufstandes, der hoshen Bundesversammlung in ihrer heutigen ersten diesjährigen Sitzung vorzulegen.

Der beutsche Bund bezweiselt nicht, daß es den von Er Kaiserlich Russischen Magistät ergriffenen energischen Maaßregeln gelingen werde, den Aufstand im Königreiche Polen zu unterdrücken, und dadurch einem Lande, auf dessen Glück und Wohlstand die stete Sorgfalt Seiner Majestät gerichtet war, die durch lebelwollende gestörte Ruse wieder zu geben.

"Der Unterzeichnete, indem derselbe diese Gesinnung des beutschen Bundes zu Seiner Ercellenz Kenntniß bringt, benust diese Gelegenheit, Seiner Ercellenz die Versicherung ausgezeichenter Hochachtung zu erneuern. —

Verhandlungen über die Luxemburgische Angelegenheit.

Separatprotocoll.

Sigung vom 9. September 1831.

Auf den Antrag Deftreichs wurde folgender Beschluß gefaßt:

Nachdem die Bundesversammlung in Erwägung gezogen hat, daß die bei der Londoner Conferenz anwesenden Bevollmächtigten von Frankreich, Großbritannien und Nußland den Borschlag an sie haben gelangen lassen, daß sie den Bevollmächtigten von Destreich und Preußen bei dieser Conferenz die nöthige Bollmacht und Instruktion ertheilen möge, um bei den Londoner Verhandlungen alle auf das Großherzogthum Luxemburg sich beziehenden Fragen zu verhandeln und zu lösen;

nachdem sie ferner erwogen hat, daß es im hochwichtigen Interesse des allgemeinen Friedens allerdings rathsam und dringend sei, diesem Vorschlage ohne Zeitverlust in so weit zu entsprechen, als es einerseits die so wünschenswerthe umfassende Ausgleichung der belgischen Angelegenheiten durchaus erfordern dürste, andererseits aber auch mit der Unabhängigseit und den Interessen des deutschen Vundes vereindar ist:

und nachdem endlich Seine Majestät der König der Niederslande, Großherzog von Luremburg, Ihre Zustimmung dazu haben erklären lassen, daß in Betress des Großherzogthums Luremburg, mittelst vollständiger Territorialentschädigung, und unter Borbehalt der agnatischen Einwilligung in diese Entschädigung, bei der Londoner Conferenz Berhandlungen erössent würden;

so hat die Bundesversammlung beschlossen:

1) die Höfe von Destreich und Preußen werden hiermit ausdrücklich bevollmächtigt, bei der Londoner Conferenz die Rechte und Interessen des deutschen Bundes durch ihre dortigen Bevollmächtigten vertreten und wahrnehmen, insbesondere die auf die Berhältnisse des Großherzogihums Luremburg, namentlich auf einen Gebietsaustausch sich beziehenden Borz

schläge der Londoner Conferenz entgegennehmen, auch darüber, unter gebührender Beachtung der Rechte des Hauses Nassau, Verhandlungen pslegen, sedoch die Verhandlung nicht eher, als dis nach erfolgter Genehmigung des deutschen Bundes, zum Abschluß bringen zu lassen.

2) Für die Bevollmächtigen der beiden Höfe wird, vorbehaltlich diesfalls etwa noch zu fassender weiterer Beschtüsse, schon dermalen als ein unabweichlich sestzuhaltender Gesichtspunkt sestgeset, daß von sedweder Bertauschung des Gebiets die für die Sicherheit des Bundes unentbehrliche Stadt und Festung Luremburg, mit einem angemessenen Nayon, nebst dem zur Contiguität derselben mit dem übrigen deutschen Bundeszgebiet erforderlichen Distriste, ein für allemal ausgenommen bleiben müsse, und daß von keiner Gebietsabtretung die Nedesein könne, wedurch die Vertheidigungslinie des Bundes zu seinem Nachtheile alterirt würde.

Separatprotocoll der 36. Sigung der Bundesverfammlung vom 27. Oftober 1831.

Die Luxemburgische Angelegenheit betreffend.

Die Destreichischen und Preußischen Bevollmächtigten bei der Londoner Conferenz haben den Bundestagsgesandten von Destreich und Preußen angezeigt, daß es den Bevollmächtigten der fünf Höfe endlich an dem 15. dieß gelungen sei, sich über die Bestimmungen des Trennungsvertrags zwischen Holstand und Belgien zu vereinigen. Dieselben haben nunmehr eine Abschrift der von der Londoner Conferenz am 15. dieses Monats unterzeichneten 24 Artisel als das Nesultat der Mesdiation der fünf Mächte und als das Ultimatum der Conferenz eingesandt, welches die Separationsaste zwischen dem Königreiche der Niederlande und Belgien zu bilden bestimmt ist, und auf dessen Grund, sobald es von dem Riederländischen und Belgischen Gouvernement angenommen sein wird, sosort der desinitive Friedenstraftat abgeschlossen werdensoll.

Befagte Bevollmächtigte haben zugleich bas Ersuchen anber

gestellt, diesenigen Artisel der Separationsaste, welche sich auf das Großherzogthum Luxemburg beziehen, zur officiellen Kenntniß der Bundesversammlung zu bringen, damit nunmehr der noch erforderliche Bundesbeschluß sosort vorbereitet und möglichst bald herbeigeführt werden möge, durch welchen die formelle Zustimmung des deutschen Bundes zu dem Gebietsaustausch im Luxemburgischen, wo derselbe in den betreffenden Artiseln der Separationsaste angegeben ist, ausgesprochen wird.

Indem die Bundestagsgesandten von Destreich und Preusen diesem Ersuchen hiemit, durch Borlegung der ganzen aus 24 Artiseln bestehenden Separationsaste, entsprechen, theilen sie der hohen Bundesversammlung zugleich in Folgendem vertraulich diesenigen Bemerfungen mit, mit welchen die Destreichischen und Preußischen Bevollmächtigten die Uebersendung dieser Separationsaste unterm 18. dieses begleitet haben.

"Eure Excellenzien werden aus dem beiliegenden Resul= tate unserer Mediation geneigtest mit Mehrerem ersehen, auf welche Weise wir von den und vom deutschen Bunde in Beziehung auf die Luxemburgische Angelegenheit ertheilten Boll= machten Gebrauch gemacht haben."

"Bir glauben uns mit der Hoffnung schmeicheln zu dürfen, daß wir die uns vom Bunde gleichzeitig mit den Bollmachten ertheilten Direktiven vollständig erfüllt haben, und daß wir überhaupt im Interesse des Bundes Alles erreicht haben, was unter den gegebenen Umständen zu erlangen möglich war."

"Es ift nämlich von dem Großherzogthume Luremburg nicht nur die für die Sicherheit des Bundes unentbehrliche Stadt und Festung Luremburg mit einem angemessenen Nayon, nebst dem zur Contiguität derselben mit dem übrigen deutsschen Bundesgebiete erforderlichen Distriste, sondern auch fast der ganze deutsche Theil des Großherzogthums in den alten Berhältnissen geblieben."

Der abgetretene Theil bes Großherzogthums enthält wenig mehr wie den Wallonischen Theil der Bevölserung, und ist nicht nothwendig in der Bertheidigungslinie des Bundes einbegriffen. Seine Einwohner, durch Nationalität und Sinsnesweise von den übrigen völlig gesondert und ihrem Landessberrn entfremdet, würden niemals wahre Deutsche geworden sein. Es versteht sich von selbst, daß dieser an Belgien abgetretene Theil des Großherzogthums aus aller Beziehung mit dem deutschen Bunde heraustritt, und daß er, als dem neuen belgischen Staat einverleibt, mit an der dem letztern garantirten Neutralität Theil nimmt. Ein Umstand, der wesnigstens nicht als eine Schwächung der deutschen Gränze von dieser Seite in militärischer Beziehung angesehen werden kann."

"Bas die für den abgetretenen Theil des Großherzogthums Luxemburg bestimmte Territorialentschädigung betrifft,
so ist solche in der Provinz Limburg belegen. Das Areal und
die Bevölkerung lassen sich für den Augenblick von hier aus
nicht genau bestimmen; auch sind die Rücksichten auf Areal
und Volksmenge nicht die einzigen, auf die die Conserenz hier=
bei besonders sich stügen mußte."

"Es fam vor Allem barauf an, Holland solche Gränzen zu verschaffen, daß sein Territorium ein ununterbrochenes, zusammenhängendes Ganze bilbe, daß namentlich die Festung Macstricht, welche mittelbar noch zum deutschen Bertheidigungssystem gehört, nicht im fremden Gebiet enclavirt bleibe, und daß überhaupt Holland an der Maaß in militärischer Beziehung so constituirt werde, daß die große Lücke, die in dem deutschen und europäischen Bertheidigungssystem durch den Absall von Belgien entstanden war, möglichst und soviel es die Umstände nur immer erlauben wollten, ausgefüllt werde."

"Dieß ift allein durch den Gebietsaustausch im Luxensburgischen zu erlangen möglich gewesen. Dhne diesen Gebietszaustausch wäre unsehlbar ein Theil des rechten Maaßusers zwischen Benloo und Maestricht Belgisch geblieben und folglich Maestricht von Holland durch fremdes Gebiet getrennt worden. Die Conserenz hat um so eher geglaubt, die Ermittelung und Feststellung der dem Bunde im Limburgischen zu gewährenden Territorialentschädigung einer künftigen besondern Unterhands

lung zwischen dem Niederländischen Gouvernement und dem deutschen Bunde vorbehalten zu müssen, als die Theile im Limburgischen, die der König der Niederlande, sei es als Altsbolländisches Gebiet, sei es als Entschädigungsland für das im Luremburgischen abgetretene Gebiet, erhält, so durcheinans der vermengt liegen, daß nur eine sehr in's Einzelne gehende langwierige Untersuchung zu einem Resultate hätte führen können.

Wir sind mit dieser Ansicht der Conferenz um so mehr einverstanden gewesen, als es und mehr im deutschen Interesse begründet zu schein schien, wenn diese rein deutsche Angelegens heit direst durch den deutschen Bund und nicht hier, also unter Theilnahme der dabei gar nicht betheiligten Mächte, England, Frankreich und Außland, verhandelt und abgemacht werde."

Sigung vom 13. September 1832.

Anerkennung des Prinzen Otto von Baiern als König von Griechenland.

Der R. R. präsidirende Gesandte übergiebt drei Noten, die ihm von dem Französischen, Großbritannischen und Russischen Gesandten zugesandt worden sind, der Bundesversamm= lung, und bemerkt hierauf:

Da die Ottomanische Pferte sich ihrer Nechte auf Grieschenland begeben und eingewilligt hat, die Unabhängigkeit diesses Landes anzuerkennen, so wird auch von Seiten des beutschen Bundes der Anerkennung des neuen christlichen Königreichs, welches die drei Mächte im Drient begründet haben, kein Anstand im Wege stehen, und es wird sich derselbe zuverlässig hierzu um so bereitwilliger sinden, als die Wahl der Mächte zum Könige von Griechenland auf Seiner Königlich Baierischen Maschätz zweitgebornen Sohn, den Prinzen Dtte, gefallen ist, Höchstwelcher Sich während Seiner Minderjährigkeit zur Lössung der ihm vorbehaltenen schweren Aufgabe der weisen Rathschläge Seines Königlichen Herrn Baters zu erfreuen haben wird.

Der R. R. präsidirende Wefandte ift baher bes Erachtens,

daß die Inftruktionen der Höfe zur förmlichen Schlußfassung über den Gegenstand vorliegender Communication mit derjenigen Beschleunigung zu erbitten seien, welche die drei Mächte zu wünschen scheinen.

Baiern. Der Gesandte ist ermächtigt, den Beitritt Seiner Majestät des Königs zu dieser, die Befestigung der Selbstständigkeit, Ordnung und Wohlfahrt Griechenlands bezweckenden Uebereinkunft und die deßkalls von Allerhöchstdemsselben erfolgte Annahme der Griechischen Krone, für den bezsagten Prinzen, ihren vielgeliebten Sohn, zu bestätigen.

Es wurde barauf beschloffen:

Daß die Instruktionen der höchsten und hohen Regierungen zur Schlußfassung über den Gegenstand vorliegender Communication der drei Mächte, Frankreich, Großbritannien und Rußland, mit Beschleunigung zu erbitten seien.

Sigung vom 4. Oftober 1832.

Nachdem in dieser Sigung sämmtliche Gesandtschaften ber deutschen Sofe die Anerkennung des Prinzen Otto als König von Griechenland ausgesprochen, wurde beschlossen:

Nachdem die Höfe von Großbritannien, Frankreich und Rußland an den deutschen Bund die Einladung gerichtet haben, den zur Negierung des im Orient begründeten neuen christlichen Königreichs berusenen Prinzen Otto, zweitgebornen Sohn Seiner Majestät des Königs von Baiern, als König von Griechenland anerkennen zu wollen; so haben die souveränen Fürsten und freien Städte, in Erwägung, daß die Ottomanische Pforte sich ihrer Nechte auf Griechenland sörmlich und seierlich begeben und eingewilligt hat, die Unabhänzigseit dieses Landes anzuerkennen — in Erwägung, daß Seine Majestät der König von Baiern, nach der gleichfalls an den Bund gelangten Anzeige, die Königökrone für diesen minderjährigen Prinzen angenommen haben — beschlossen und beschließen hiermit:

Daß Seine Königliche Hoheit der Prinz Otto von Baiern

von Seiten bes deutschen Bundes als König von Griechenland anerkannt werde.

Der gegenwärtige Beschluß wird ben beim beutschen Bunde accreditirten Gesandten der drei Höse durch das Prässidium des Bundestags, und Seiner Majestät dem Könige von Baiern durch dessen Bundestagsgesandtschaft zur Kenntniß gebracht und dabei die frohe Hoffnung ausgedrückt, daß es unter dem Schuze der göttlichen Borsehung den Bemühungen Seiner Majestät des Königs von Griechenland gelingen möge, Ordnung und Nuhe in Griechenland auf seste und dauerhafte Weise zu begründen, und dadurch den von den drei Hösen bei Errichtung dieses christlichen Königreichs vorgesetzeten wohlwollenden Abssichten zu entsprechen.

Sipung vom 28. März 1833.

Berhandlungen die polnischen Flüchtlinge betreffend.

Präsibium bemerkte vertraulich: Da seit einiger Zeit wieber mehre polnische Flüchtlinge aus Frankreich nach Deutschland zurückgekommen seien, so sei sehr zu wünschen, daß sämmtliche höchste und hohe Negierungen entsprechende und zugleich möglicht gleichförmige Verfügungen treffen, und insofern dieses schon geschehen, auf deren genaue Vefolgung halten möchten, damit den etwaigen Umtrieben, wozu das Erscheinen dieser Flüchtlinge neuerdings Anlaß geben könnte, gehörig vorgebeugt werde.

Der Königlich Baierische Bundestagsgesandte eröffnete hierauf: daß den Königlichen Kreisregierungen schon vor gezraumer Zeit die bestimmteste Weisung zugegangen sei, keinem aus Frankreich zurücksehrenden Polen den Eintritt zu gestatten, wenn er sich nicht mit einem von der Kaiserlich Aussischen Wesandtschaft in Paris ausgestellten, und von der dortigen Baierischen Gesandtschaft visseren Reisepaß bei der Eintrittsptation gehörig legitimiren könne.

Der Königlich Sächsische Bundestagsgesandte erklärte:

Die Königlich Sächsische Regierung habe die in ziemlicher Anzahl nach Sachsen eingedrungenen polnischen Flüchtlinge so schnell als möglich entsernt, und den fernern Eintritt derselben gehindert. Die betreffenden Gesandtschaften hätten wegen Ausstellung und Visurung der Polenpässe gemessene Anweisung erhalten, namentlich dürfe kein Polenpass legitimirt werden, der nicht zuvor das Visa der Kaiserlich Russischen Gesandtschaft erhalten habe.

Der badische Gesandte, Freiherr von Blittersdorf: Die Großherzogliche Gesandtschaft in Paris sei ganz neuerdings angewiesen worden, durchaus keinen Paß eines Polen zu legitimiren, der nicht zuvor das Bisa der Kaiserlich Aussischen und Königlich Preußischen Gesandtschaft erhalten habe.

Der Großherzoglich Sesssiche und Sächsische Gefandte erklärten ebenfalls, daß in dieser Sache schon die geeigneten Maßregeln getrossen sein, daß namentlich den betressenden Geschäftsträgern in Paris die Weisung zuergangen sei, den in Frankreich besindlichen Volen Pässe zur Rückreise nach Deutschland weder zu ertheilen noch zu visiren.

Sämmtliche übrige Bundestagsgesandtschaften übernehmen es, über vorstehenden Gegenstand an ihre höchsten und hohen Regierungen unverweilt Bericht zu erstatten.

Sigung vom 27. April 1833.

Der Badische Bundestagsgesandte, Freiherr von Blittersborf, trägt vor:

In den aktenmäßigen Indicien über den Sinn und Zweck der am 3. April dahier vorgefallenen Meuterei, ist gesagt, daß unter den Meuterern angeblich Franzosen, und hauptsächelich Polen gewesen seien. Bei dem Angriff auf beide Wachen waren mehre Leute in polnischer Uniform.

Später wird bemerkt, daß ausgemacht scheine, daß die Prespercine und Polenvereine, daß nähere und entferntere geheime Verbindungen als die Pstanzstätten des für diesesmal

mißlungenen Versuchs bes politischen Fanatismus und ber moralischen Zügellosigkeit anzusehen seien. Aus öffentlichen Blättern ist bekannt, daß in der französischen Deputirtenkammer von Lasayette die baldige Ankunst deutscher Flüchtlinge vorherzesagt ist. Die Großherzoglich Badische Regierung hat die Mittheilung gemacht, daß sie von den französischen Gränzbehörden benachrichtigt worden sei, daß am 7. April Abends 300 polnische Flüchtlinge aus dem Depot zu Besanzon heimzlich ausgebrochen seien, und daß die dort zurückgebliebenen Polen ausgesagt hätten, ihr Zug gehe nach Deutschland. Es ist notorisch, daß sich auch noch aus andern der Gränze nahezliegenden Depots Polnische Flüchtlinge zu denselben gesellt, und daß sie über 400 Mann stark, zum Theil bewassnet, die Gränzen der Schweiz überschritten haben.

Mittlerweile hat die französische Negierung den benachbarten deutschen Bundesregierungen anzeigen lassen, daß den auf diese Weise austretenden Polen der Wiedereintritt in Frankreich nicht werde gestattet werden. Auch ist befannt, daß Französische Truppen nicht nur gegen die Grenzen der Schweiz, sondern auch gegen das Großherzogthum Baden einen militärischen Cordon bilden.

Der hohen Bundesversammlung sind die Vorschriften erinnerlich, die nach Maßgabe der vertraulichen Registratur vom 28. März d. Jahres von verschiedenen deutschen Bunsbesregierungen wegen Zulassung polnischer Flüchtlinge in ihren Staaten getroffen worden sind.

Man kann sich nun der sichern Hossmung überlassen, daß die allerwärts getrossenen Anstalten hinreichen werden, um ein Eindringen jener Polen in Masse in Deutschland abzuwehren, wiewohl nicht verbürgt werden kann, daß der Versuch hierzu nicht werde gemacht werden. Um lesterem vorzubeugen, dat die Großherzoglich Ladische Regierung einen Antrag gestellt in der beutigen Sikung, der von dieser hoben Versammtung in Verathung genommen worden ist, und der zum Zwed bat,

bie Wiederaufnahme ber aus Frankreich entwichenen Polen zu bewirfen.

Die Commission glaubt an dem günstigen Erfolge dieser Schritte bei ten freundnachbarlichen Gesinnungen der Königlich Französischen Negierung nicht zweiseln zu dürsen; es scheint jedoch auch der entgegengesetzte Fall in Erwägung gezogen werden zu müssen. — Es könnte sich nun ereignen, daß viele jener Polen sich dennoch den Weg nach Deutschland, wenn auch nur einzeln, bahnten, und der innern Ruhe und Ordnung wegen ausgewiesen werden müßten. Durch das Ueberschieben solcher Individuen aus einem Bundesstaate in den andern würde nichts gewonnen, weil sie von da weiter zurückgeschoben werden würden, und am Ende noch das allzgemeine Mitleid für sie rege gemacht würde. Demnach müßte von Bundes wegen hier Vorsorge getrossen werden.

Die Commission glaubt daher jest schon die Ansicht aussprechen zu sollen, daß, im Falle der sortgesetzten Weigerung der Französischen Regierung zur Wiederaufnahme jener Polen, nichts erübrige, als diesenigen Polnischen Flüchtlinge, welche sich wegen ihres Aufenthaltes in den deutschen Bundesstaaten nicht gehörig auszuweisen vermögen, oder ohne alle Legitimation in die deutschen Bundesstaaten, sei es nun in Masse oder einzeln, eindringen, in so fern sie Kaiserlich Russische Unterthanen sind, nach dem Königreiche Polen, die übrigen aber nach ihrer Heimath zu instradiren.

Da mithin unter diesen Polnischen Flüchtlingen Viele sein könnten, die wegen politischer Verbrechen in Rußland vor Gezricht gestellt werden müßten, so dürste es angemessen sein, jenen Veschluß, salls er die Genehmigung der höchsten und hohen Regierungen erhielte, vorher öffentlich befannt zu machen, und etwa einen Termin von vier Wochen zu bestimmen, nach welchem derselbe in Wirksamseit zu treten habe. — Es läßt sich erwarten, daß die Publication eines solchen Vesschlusses dazu bienen werde, die gefährlichsten sener polnischen Flüchtlinge von den deutschen Bundesstaaten entsernt zu hals

ten, und vielleicht selbst die Französische Negierung zu bewegen, den Besehl wegen Nichtaufnahme jener Polnischen Flücht= linge zu modisieiren oder zurückzunehmen.

Die Commission trägt darauf an, gegenwärtigen Vortrag an die höchsten und hohen Regierungen einzusenden, und sich deren Instruktionen über dessen Inhalt schleunigst zu erbitten.

Sämmtliche Gefandtschaften vereinigten sich, sich über den Commissionsantrag schleunigst Instruktionen zu erbitten.

Hierauf stellt Baden durch seinen Gesandten den besondern Antrag, daß Namens des Bundes, im gemeinsamen Interesse aller Bundesregierungen, eine die Wiederaufnahme der nach der Schweiz gesommenen Polen bezweckende Note an die bei dem Bunde accreditirte Königlich Französische Gesandtschaft ohne Verzug erlassen werde.

Deftreich stimmt für Instruktionseinholung in dieser Sache. Preußen, Baiern und Sachsen wie Destreich.

Hannover halt bei ber Gefahr, die auf jedem Berzuge haftet, dafür, daß dem dringend zu erkennen gegebenen Bunsche der Negierung unverzüglich zu entsprechen, und demnach eine Note an die Königlich Französische Gesandischaft zu erlassen sei.

Die Mehrheit stimmt wie Baben und hannover. Es wird daher beschlossen:

Daß von dem Präsidium Namens des Bundes eine Note an den Königlich Französischen Bevollmächtigten Minister, Baron von Alleye, zu erlassen ist, um die Wiederausnahme der aus Frankreich entwichenen und in die Schweiz eingedrungenen Polnischen Flüchtlinge von Seiten der Französischen Regierung zu bewirken.

Sipung vom 9. Mai 1833.

Präsidium eröffnete der hohen Bundesversammlung: Als dasselbe eben mit ter Redaction ber an den Französischen Gefandten zu erlassenden Note beschäftigt gewesen, sei die sich

vorbehaltene Inftruktion des R. R. Destreichischen Hofes einsgetroffen. Diese gehe dahin:

Wenn auch Seiten des Bundes der Königlich Französischen Regierung die Wiederaufnahme dersenigen Polen, die sich durch heimliche Flucht oder durch Conspirationen auf Französischem Grund und Boden des früher genossenen Schutzes unwürdig gemacht haben, nicht als eine Verbindlichseit angesonnen werzden mag; so steht doch dem Bunde das Necht zu, von den Nachbarstaaten, mit welchen die Consöderation in freundschaftslichem Verhältnisse steht, zu verlangen, daß auf ihrem Grund und Voden sich nicht Heerde der Verschwörung bilden, welche den benachbarten Staaten fortwährend Stoff zu gerechten Besorgnissen geben, und dieselben in die Nothwendigkeit setzen, seden Tag zur Wehr gegen plögliche Ueberfälle einer Notte von Menschen bereit zu sein, die nichts zu verlieren haben und daher Alles daran setzen, um Aufruhr und Verwirrung zu verbreiten.

Diese Grundsätze auf den vorliegenden Fall angewendet, ift ber Bund so berechtigt als verpflichtet:

- 1) Bon der Schweizer Eidgenoffenschaft zu verlangen, daß dieselbe alle ihr zu Gebote stehenden Mittel anwende, um den Nachtheil, welcher durch das Treiben der in der Schweiz eingedrungenen Polen für die deutschen Nachbarstaaten zu beforgen sieht, zu verhüten, widrigenfalts sich die Schweiz die ernsten Maßregeln selbst zuzuschreiben haben würde; zu welchen der deutsche Lund im eigenen, wie im Interesse von Europa, zu schreiten sich nothgedrungen sehen würde;
- 2) von der Königlich Französischen Negierung zu verlangen, daß dieselbe sowohl den noch in Frankreich zurückgebliesenen Polen, als auch den dahin gestückteten Deutschen, nicht nur allein den Ausenthalt an der Deutsch-Französischen Gränzenicht gestatte, sondern dieselben in das Junere des Landes weise, und sie unter eine solche polizeitiche Aussicht stelle, wordurch die Bennruhigung des deutschen Bundes mehr als bisseher verhindert werde.

Durch diese Amweisung sehe sich Prässteinm zu dem Anstrage veranlast:

1) die an den bei dem Bunde accreditirten Königlich Französischen Gesandten zu erlassende Rote durch das Verslangen zu vervollständigen, daß die deutschen und polnischen Flüchtlinge von der Deutsch-Französischen Gränze entsernt und in's Innere des Landes verwiesen, daselbst aber unter polizieliche Aussicht gestellt werden möchten.

2) eine Note an Die Schweizer Gidgenoffenschaft in obi-

gem Sinne zu erlaffen.

Sämmtliche Gesandtschaften sind mit diesem Antrage Destreichs einverstanden, worauf derselbe zum Beschluß erhoben wird.

Die betreffenden Roten lauten folgendermaßen:

1. Note des im Präsidium der Bundesversammlung substituirten Königlich Sächsischen Conferenzministers und Bundestagsgesandten, Freiherrn von Manteusel, an den Königlich Französischen bevollmächtigten Minister, Baron Alleye de Cyprey, die aus Frankreich entwichenen, gegen die deutsche Gränze vordringenden Polen betressend.

"Das Eindringen einer bedeutenden Anzahl bewaffneter Polen aus Frankreich in die Schweiz, die wahren Motive, die sie diesem Schritte bewogen, und der Umstand, daß an dem frechen, verwegenen Attentat in Frankfurt vom 3. April Polen Antheil genommen haben, sind so bekannte Thatsachen, daß sie einer näheren Aussührung nicht bedürsen.

Der deutsche Bund, berufen, für Erhaltung der Ruhe und Ordnung in Deutschland zu sorgen, ist wesentlich dabei betheiligt, daß sene Polen nicht in der Schweiz verbleiben, und daß diesenigen, welche sich noch in Frankreich besinden, imgleichen die deutschen Flüchtlinge, welche der Strase für ihre aufrührerischen Unternehmungen durch das Entweichen nach Frankreich entgangen sind, von der deutschen Gränze entsernt und die letztern an Wiederrholung ähnlicher Bersuche gehindert werden.

Die Königlich Französische Negierung hat den Polen, die nach Unterdrückung der Polnischen Nevolution ihr Vaterland verließen, ein Asyl in Frankreich gegeben und deren Auswanzberung dahin durch Ertheilung von Pässen und Bezahlung von Neisegeldern unterstüßen lassen. Im Vertrauen auf die Zusage ihrer Aufnahme in Frankreich wurde ihnen der Durchzug durch die vorliegenden deutschen Staaten gestattet. Diese Umstände werden den Bunsch rechtsertigen, daß es der Königlich Französischen Negierung gefallen möchte, Denen, welche sich neuerlich eigenmächtig nach der Schweiz entsernt haben, die Nücksehr nach Frankreich wenigstens so lange zu gestatten, bis über ihr Schicksal auf eine die Nuhe der Nachbarstaaten nicht gefährdende Weise entschieden werden kann.

Jedenfalls glaubt der Bund die Erwartung hegen zu dürfen, daß sowohl den noch in Frankreich zurückgebliebenen Polen, als den dahin geslüchteten Deutschen der Ausenthalt an der Deutsch-Französischen Gränze nicht gestattet, dieselben vielemehr in's Innere des Landes verwiesen und unter eine solche polizeiliche Aussicht gestellt werden, wodurch die deutschen Bunzbesstaaten mehr als seither gegen Beunruhigung gesichert werden.

Der deutsche Bund zweiselt bei den freundnachbarlichen Gesinnungen nicht an der Geneigtheit der Königlich Französischen Negierung, die entsprechenden Anordnungen zu treffen, und der Unterzeichnete ist beauftragt, Seine Ercellenz den Königlich Französischen bevollmächtigten Minister zu ersuchen, biezu die Einleitung gefälligst zu übernehmen.

(unterzeichnet) Freiherr v. Manteufel.

2. Schreiben bes deutschen Bundes an bie Schweizer Eid= genoffenschaft.

Hochachtbare Herrn, besonders liebe Freunde und Nachbarn!

Der Ausbruch mehrerer hundert beweffneter Polen aus Frankreich in die Schweiz, deren befannte Absichten, Deutschstand zu revolutioniren, und der Umstand, daß selbst an dem

hiefigen Aufruhr vom 31. April Polen Antheil genommen haben, find notorische Thatsachen.

Der deutsche Bund ist besugt und verpflichtet, für Erhaltung der öffentlichen Ruhe und Sicherheit in den deutschen Staaten zu sorgen; ihm sieht das Necht zu, von den Nachbarsstaaten, mit welchen derselbe in freundschaftlichem Berhältnisse ist, zu verlangen, daß auf ihrem Grund und Boden sich nicht Heerde der Berschwörung bilden, welche die benachbarten Staaten in die Nothwendigseit setzen, seten Tag zur Wehr gegen plögliche Ueberfälle von Menschen bereit zu sein, die offenkundig bie Absicht haben, Aufruhr und Verwirrung zu verbreiten.

Der beutsche Bund, vertrauend auf die Einsicht und freundnachbarlichen Gesinnungen der hochlöblichen Eidgenossenschaft, zweiselt nicht, daß sie alle ihr zu Gebote stehenden Mittel anwenden werde, um den Nachtheil, welcher durch die Umtriebe der in die Schweiz eingedrungenen Polen für die deutschen Nachbarstaaten zu besorgen sieht, zu verhüten, hiedurch die sonst zu erwartenden unangenehmen Verwickelungen zu beseiztigen und den deutschen Bund der, in entgegengesetztem Falle, zu seiner Sicherstellung unvermeidlichen Maßregeln zu entheben.

Der beutsche Bund,

und in beffen Namen ber Königlich Sächsische Conferenzminister und Bundestagsgefandte Freiherr v. Manteufel. Verhandlungen über die constitutionellen und revolutionären Bewegungen der Jahre 1830—34, und die dadurch hervorgerusenen Beschlüsse zur Aufrechthaltung der Ruhe und Ordnung in Deutschland.

Sigung vom 16. September 1830, ben Aufstand in Braunschweig betreffend.

Präsibium: Durch die Versicherung der Herzogl. Braunschweig'schen Gesandtschaft, daß die Ruhe und Ordnung wieder hergestellt sei, sei das unaufgerusene Einschreiten des Bundes, zu dem die Vesugniß in den Artiseln 25 und 26 der Wiener Schlußakte begründet sei, noch nicht statthaft. — Präsidium müsse sedoch darauf antragen, daß die Herzogliche Gesandtschaft aussührliche Nachweisung über die nähere und entserntere Verantassung der Aufruhrscenen, insbesondere darsüber liesere, ob und in wie sern wegen Habhastwerdung und Vestrasung der Aufrührer das Gesesliche veranlaßt worden sei, indem es von der höchsten Wichtigkeit sei, daß ein Frevel, wie der vorliegende, nicht ungeabndet werde vorübergehen können.

Der Großherzoglich Babische Gefandte: Der Gesandte tritt dem Antrage des Präsidiums gleichfalls bei, wiewohl er nicht entgegen gewesen wäre, wenn unter den not torisch obwaltenden Umständen die bohe Bundesversammlung sich veranlaßt gesehen hätte, der ihr durch Artisel 26 und 28

ber Wiener Schlußafte verliehenen Befugniß sofort eine ausgedehntere Anwendung zu sichern.

Der Churheffische Gesandte: Der Gesandte tritt um so mehr dem Präsidium bei, als er die hohe Bundesverssammlung schon dermalen für berusen hält, nach Artisel 26 b. 26. Schlste. auch ohne weiteres Anrusen mit geeigneten Berstügungen gegen die Auhestörer einzuschreiten und jede Aussestung dieser Maaßregel nachtheilige Folgen haben könne.

Sämmtliche Gesandtschaften vereinigen fich barauf, ben obigen Antrag Destreichs zum Beschluß zu erheben.

Aus einem Erlaß des Herzoglich Braunschweigschen Ministeriums vom 9. September d. J. 30. betreffend den Hergang der Aufruhrscenen, der an den Herzoglich Braunschweig'schen Bundestagsgesandten gerichtet und dem Protokoll dieser Sitzung beigefügt ist, theilen wir Folgendes mit:

Sr Durchlaucht war vor einigen Wochen von einer Reise nach Paris zurückzefehrt, und es verlautete bald, daß Höchstelben die hiesige Residenz in Kurzem wieder verlassen und nach London abreisen würden. Eine schon geraume Zeit besmerkbare Verstimmung kam am 6. dieses zum Ausbruche, als Sr Durchlaucht im Vegrisse waren, aus dem Theater nach dem Schlosse zurückzusehren. Mehre hundert mit Steinen, Knitteln und dergleichen bewaffnete Menschen grissen den Wagen Gr Durchlaucht an und es hatte den Anschein, als ob ein Attentat auf die allerhöchste Person Gr Durchlaucht im Werke sei.

Das Schloß wurde sofort mit allem disponiblem Militär umgeben. Um Abend des folgenden Tages erfolgte ein Sturm der niedrigsten gemeinsten Klasse des Boltes auf das Schloß. — Daß dieses Aleußerste eintrat, war hauptsächlich eine Folge des schwankenden Berhaltens des Militärs, indem Er Durchlaucht nicht gleich auf die Boltsmasse feuern ließen.

Die schon früher beabsichtigte Abreise Seiner Durchlaucht nach London ward dergestalt bewerf-

stelligt, daß sie unter Eskorte einer Abtheilung Cavalerie nach Verhelde geschah *).

Sigung vom 30. September. ben Aufstand in Churhessen betreffend.

Präsidium bringt die höchst strafbaren und bedenklichen Borfälle zur Sprache, durch welche seit acht Tagen in den benachbarten Churhessischen Landen alle gesetzliche Ordnung gestört worden sei und noch täglich gestört werde, und trägt auf folgende Maßregeln an:

a) Bor allem die Churhessische Gesandtschaft aufzusordern, ihrer höchsten Regierung auf das dringendste vorzustellen, wie die hohe Bundesversammlung die schleunigsten und kräftigsten Maßregeln zur Berhütung sernerer Ercesse und zur Untersuchung und Bestrafung der vorgefallenen Frevel erwarte.

- b) Die Regierungen der benachbarten und zunächst bebrohten Bundesstaaten zu ersuchen, unverzüglich eine hinreichende Truppenanzahl an die Gränze ihrer Staaten rücken zu lassen, um da, wo Nuhestörer sich zeigen, auf der Stelle die Ercesse zu unterdrücken und ihre Berbreitung verhindern zu können, als auch zur Aussührung der von der Bundesversammslung noch serner zu beschließenden Maßregeln in Bereitschaft zu seyn.
- c) Sofort einen Zusammentritt des Bundestagsausschusses in Militärangelegenheiten mit Beiziehung einiger Mitglieber der Militärcommission zu dem Ende zu veranlassen, damit die von Seiten des Bundes weiter zu ergreisenden militärischen Maßregeln gehörig berathen würden.

^{*)} Geschichte der neuesien Zeit von Notteck. "Im Anfange des Jahrs 1830 begab sich der Herzog nach Paris, wo er ungeheure Summen verschlenderte; beim Ausbruche der Nevolution aber entwich er mit lächerlicher Eile aus der französischen Hauptstadt, tadelte zu Hause die Energielosisseit Karls X., versicherte, in ähnlichem Falle sich nicht so schoollich gegen Nevolutionärs zu benehmen, und ging mit Pistolen umher."

Der Babifde Gefandte außert: Wenn in einem nicht unbedeutenden Theile des Churfürstenthums Seffen, Staats= anstalten mit gewaffneter Sand zerstört, wenn das Privatei= genthum angegriffen (?) und dem Brande und der Plunderuna Preis gegeben wird, wenn bamit von den Meuterern ber Bersuch gemacht wird, gleiche Missethaten in ben benachbarten Staaten zur Ausführung zu bringen und beren Unterthanen zu Aufständen zu verführen, wenn sodann von den Churfürstlich Sessischen Civil- und Militärbehörden nichts geschehen ift ober geschehen konnte, um die Rube und Ordnung wieder bergu= stellen, so liegt der Fall, wo die bobe Bundesversammlung ohne Weiteres einzuschreiten bat, so offenbar vor, daß der Gesandte sid, schon burch bie Grundgesetze bes Bundes für ermächtigt halt, zu allen in dieser Beziehung zu ergreifenden gemeinschaftlichen Magregeln Namens bes Großberzoglichen Sofes mitzuwirfen.

Die fämmtlichen Gefandtschaften stimmen ben Anträgen bes Präsidiums bei und erheben dieselben zum Beschluß.

Sigung vom 1. Oftober 1830.

die Aufstellung eines Truppencorps betreffend.

Präsibium trägt vor: Der Bundestagsausschuß in Militärangelegenheiten habe sich in Folge des Beschlusses vom gestrigen Tage ungesäumt mit der Berathung der nähern Maßregeln beschäftigt, die sich hinsichtlich der im Chursürstenthum Hessen ausgebrochenen und nun schon in das Größberzogthum verbreiteten Unruhe als erforderlich darstellen und habe hierauf solgende Vorschläge zu machen an die hohe Bunzbesversammlung:

1. Es wird ein Truppencorps aufgestellt, dessen Bestimmung ist, bewegliche Kolonnen zu bilden, die nach Lage der Umstände zur Verfügung des deutschen Vundes gestellt werden, vorzüglich um dort, wo die eigne Macht der Negiezung nicht hinreicht, die Nuhe herzustellen.

Dieses Truppencorps besteht aus 7000 Mann, 5,500 Mann Infanterie, 1,500 Mann Cavalerie und 16 Stud Geschütze.

Bu diesem Corps stellt:

	Mann	Infanterie	Reiter	Geschütze.
Nassau	2000	11	"	4
Baiern	1200	//	500	4
Baden	1000	"	800	4
Großhrzg. Heffen	1300	"	200	4
Summa	5500		1500	16

2. Der Corpscommandant wird von demjenigen Bunbesfürsten ernannt, der zu dem Corps das stärtste Contingent stellt, also Nassau.

Der Corpscommandant wird mit ausgedehnter Vollmacht versehen und soll an die Befehle der hohen Bundesversfammlung angewiesen werden.

3. Es werden drei Reservecorps aufgestellt.

Das erste stellt Württemberg bei Heilbronn auf, und wird 4000—6000 Mann von allen Wassen enthalten.

Das zweite stellt Baiern auf, aus 4000 Mann aller Baffengattungen bestehend, zwischen Hanau und Fulba.

Das britte stellt Preußen auf, bestehend aus 6000 Mann bei Wetzlar und Umgegend.

Sämmtliche Gesandtschaften stimmen den Anträgen des Ausschusses in Militärangelegenheiten ohne Weiteres bei und sichern denselben von Seiten ihrer hohen Regierungen die schleu-nigste Ausführung zu.

Situng vom 7. Oftober 1830.

Aufstand im Churfürstenthum und Großherzogthum Seffen.

Der Gesandte, welcher der 30. Sigung vom 1. Oftober beizuwohnen nicht die Ehre hatte, ist nachträglich auf den Unstrag des Bundestagsausschusses in Militärangelegenheiten nunmehr zu erklären beauftragt, daß Se Herzogliche Durchslaucht zu Nassau jenen Anträgen beistimmen.

Demgemäß ist von Herzoglich Nassauscher Seite bie bezeichnete Infanterie mit tem bestimmten Geschüß in der Gezend von Höchft und Oberursel bereits aufgestellt, auch der Herzoglich Nassausche General-Major von Kruse von Seiner Durchlaucht besehligt worden, das Commando des ganzen aufzustellenden Gorps zu übernehmen. Seine Herzogliche Durchlaucht sind, indem sie die Ausstellung der Truppen an der Kurhessen nächstgelegenen diesseitigen Gränze besohlen haben, von der Voraussetzung ausgegangen, daß die in der Nähe stationirten Bundestruppen überhaupt militärische Hüserall zu leisten bereit sein werden, wo diese noch etwa in Zufunft erforderlich werden sollte.

Baden. Die Großherzogliche Gesandtschaft ist zur Erstlärung beauftragt, daß von Seiner Königlichen Hoheit dem Großherzoge sosort alle Anordnungen getrossen worden sind, im den in der 30. Sigung vom 1. d. M. gesasten Bundesbeschlüssen zu Truppenaufstellungen gegen die unruhigen Bewegungen, welche in hiesiger Gegend statt fanden, auß schnellste jede thunsliche Boltziehung zu sichern.

Den 5. bieses marschirte bas Dragonerregiment Freustedt. 4 Escaprons, circa 400 Pferte fart, von Manubeim aus. Das erfte Nachtquartier sollte Seppenheim fenn, wo es bie weitere Instruirung in Der Richtung nach Oppenheim erhalten hatte. Den 6. follte auf gleichem Wege bas erfte Bataillon bes Infanterieregiments von Stockborn, 7-800 Mann stark, mit 4 Weschützen folgen. Der Rest des Regiments batte Befehl, ben 10. biefes, fobald bie Ablösung in Mannbeim eingetroffen sein wurde, nadzumarschiren. Da es in ben jegigen Berhältniffen weder räthlich, noch thunlich ift, das eigene Land von Cavalerie zu entblößen, so würde man tiesseits auch nicht mehr als jenes Regiment Dragoner haben entbebren fonnen; bagegen aber batten Seine Königliche Sobeit der Großbergog befohlen, 400 Mann an Infanterie mehr marschiren zu laffen, und somit auch bas zweite Bataillon Stockborn in completem Stand nachzuschiefen.

Churhessen. Seine Königliche Hoheit der Churfürst has ben bereits am 29. v. M. eine mobile Kolonne aus Infanterie, Cavalerie und Artillerie bestehend, über Fulda nach Hanau in Marsch setzen lassen, hienächst sich mit der Garnison von Hanau in Verbindung zu setzen.

Die vorgedachte mobile Kolonne wird in die Hanau umgebenden Orte, besonders in die standesherrlichen einquartirt, und von derselben da, wo es nöthig ist, Gebrauch gemacht werden.

Durch diese getroffenen Maßregeln überlassen sich Seine Königliche Hoheit der Chursürst um so mehr der Hoffnung, daß die inmittelst in der Stadt Hanau und noch sast überall in den kleinen Städten und Dörfern dieser Provinz wieder einzgetretene oder hergestellte Ruhe und Drdnung mit eigenen Mitteln werde erhalten werden können, als die Wiedererrichtung und Drganisation der Bürgerbataillone genehmigt und das allerhöchste Vertrauen ausgesprochen worden ist, daß selbige zu der Erhaltung der Ruhe gegen die nicht zahlreichen Nebelgesinnten und Tumultuanten überall thätig mitwirken werde. Zugleich ist der Gesandte angewiesen, hoher Bundesversammlung die dankbare Anersennung Seiner Königlichen Hoheit des Chursürsten, wegen der versassungsmäßigen Vorbereitung und Zusicherung etwa erforderlicher Hülfe, auszusdrücken.

Die Großberzoglich Bessische Gefandtschaft fiattet einen ausführlichen Bericht ab über bie Unruhen ber Provinz Dberhessen, aus bem wir Folgendes mittheilen:

In Melbach erschienen in der Nacht vom 30. Sept. auf den 1. Oftober ein Hausen von vier bis fünfhundert Köpfen und verübten die größten Frevet; die Einwohner von Melbach, zu schwach, um allein Witerstand zu leisten, verhielten sich ansfangs ruhig. Während des Treibens der Nebellen aber kamen die Einwohner von Södel und Wolfersheim dem bedrängsten Ort zu Hüfe, trieben vereint mit den Melbachern die Nebellen aus dem Orte und machten 9 Gefangene, welche sie

aller Betheurungen ungeachtet, daß sie gezwungen worden seien nach Friedberg ablieferten.

Nur ein kleiner Theil ber Rebellen war mit Gewehren bewaffnet, die meisten führten Prügel. Der Kern ber Notte, bestand aus dem gemeinsten Pöbel, dem Auswurf der Menschheit. Im Anfange schienen die Horden blos auf's Zerstören ohne Plünderung ausgehen zu wollen, bald aber kam eine blinde Naubwuth mit Böllerei und Brutalität hinzu.

Die Kunde, daß sich Truppen vor und hinter ihnen beständen, hat die Insurgenten bald wieder zerstäubt, und die Truppen haben nicht die Genugthuung gehabt, irgendwie auf eine Masse derselben zu stoßen.

Von einem Wiederauftommen der in der That schon jetzt gedämpsten Insurrection in Oberhessen kann nicht mehr die Nede senn.

Was die Stimmung der Unterthanen des Großherzogsthums betrifft, so ist die öffentliche Ruhe in den Provinzen Starkenburg und Nheinhessen, — einige Ereesse abgerechnet — nirgends gestört worden. In der Provinz Oberhessen zeigte sich im Ganzen ein sehr guter Geist unter der Einwohnerschaft. Es sind viele Beispiele von Orten vorgesommen, welche sich ohne Beistand des Militärs durch eigne Kraft und Entschlossschied der Meuterer entledigten.

Die Stimmung des Großherzoglichen Milistärs läßt nichts zu wünschen übrig. Alle Truppen ohne Ausnahme zeigten einen Eifer, eine Anhänglichkeit an den Dienst, welche das höchste lob verdienen. Auf die erste Nachricht von dem fremden Einfall eilten von vielen Orten her Beurlaubte und Kriegsreservisten aus eignem Antried ihren Regimentern zu. Viele passirten den Hausen der Rebellen in der Richtung, welche sie zu nehmen hatten, und fanden sich, wenn auch momentan ausgehalten, insgesammt bei ihren Corps ein; selbst die aus den insurgirten Orten samen herbei, und es hat sich namentlich ein Beispiel ergeben, daß der Sohn zu der hinterthüre des elterlichen hauses herz

ausging, um zu seinem Corps zu eilen, während die Nebellenrotte seinen Bater zum Hause heraussührte und ihn zwang,
sich an sie anzuschließen. Es gibt Abtheilungen von Truppencorps, welche 17 Stunden ohne Unterbrechung marschirten,
um bedrohte Punkte zu erreichen oder irgendwo mit einer der
Notten zusammenzutreffen, und die drei in den Garnisonen zu
Darmstadt und Worms zurückbehaltenen Bataillons äußerten Eisersucht zegen ihr Commando darüber, daß
diesen und nicht ihnen vergönnt sey, zu marschiren.

Hätte das Rebellengefindel den Muth gehabt, mit den Truppen anzubinden, so würde die große Erbitterung der lettern gegen sie ihre gänzliche Bernichtung bewirft haben.

Die Zahl ber eingefangenen Haupttheilnehmer ist sehr beträchtlich, und man fing schon an, sie aus den Nestern auszuheben, in welche sie sich mit Naub und Beute bereits zurückzezogen hatten. Seine Königliche Hoheit sind sich bewust, in dieser wichtigen Angelegenheit mit aller möglichen Energie und Consequenz verfahren zu haben. In wenigen Tagen wurde das Größherzogliche Militär von dem niedrigsten Garnisonsstand in Triedenszeit auf den völligen Kriegssuß mit Einschluß der Reserve gebracht, sieben bis achtausend Mann kamen auf diese Weise unter die Wassen, keine Kosten wurzden gescheut, zum schleunigen Transport der Mannschaft wurden größtentheils Wagen verwendet.

Der Zweck ber Insurgentenhorden war, sich burch Zerstörung aller öffentlichen Alten von Schuldigkeiten, Ansprüchen und Strafen zu befreien.

Anderer Art mögen die Zwecke ber ersten Anstister und oberen Leiter der Insurgenten gewesen sein. Um diesen, wosmöglich, auf den Grund zu sehen, bedarf es einer hohen Leitung der eigentlichen Untersuchung, damit verhindert werde, daß die Untersuchung srichter besondern divergirens den Nichtungen folgen, und so die Resultate jener Untersuchungen in eine allgemeine Uebersicht gebracht werden,

welche vielleicht die Möglichkeit gewähren würde, Spuren zu finden, um die obigen Anstifter der Unruhe und ihre Zwecke an das Licht zu fördern. Seine Königliche Hoheit haben zu diesem Zwecke ein Mitglied Höchtihres Oberappelstationsgerichts ausersehen, welches bereits Darmstadt verlassen hat, um die vom Aufruhr ergrifstenen Distrifte zu bereisen. —

Nach Beendigung dieser Berichterstattung nahm der prässidirende Gesandte, Freiherr von Münch = Bellinghausen, das Wort und äußerte insbesondere Folgendes:

Sowie die übereinstimmenden Gesinnungen fammtlicher Gesandischaften, durch welche die Beschlüsse vom 30. v. und 1. b. M. zu Stande gekommen find, einen bochst erfreulichen und benkwürdigen Beweis tavon geben, daß diese bobe Bersammlung von der Wichtigkeit des Augenblicks und von bem Umfange ber auf berselben ruhenden Berantwortlichkeit burch= brungen fei, fo balt es ber &. &. Dof insbesondere für eine anaenebme Vflicht, anerkennend bervorzuheben, daß bei dem ersten Kalle, der fich feit bem Bestande der Wiener Schlufiafte gur Unwendung bes 26. Artifels berfelben ergab, Geine Konialiche Sobeit der Großherzog von Baden und Seine Durch= laucht ber Bergog von Raffau, als zunächst zur militärischen Ulfüftenz der Nachbarstaaten bundesverfassungsmäßig aufgefor= bert, die betreffenden Bundesbeschluffe mit aller Bereitwillia= feit und mit bemerkenswerther schneller und umfichtiger Wirffamfeit in Erfüllung gebracht haben.

Es liegt in tiesem Benehmen der hohen Bundedregierungen die sicherste Bürgschaft für die Erhaltung der Ruhe und Sicherheit im Bunde; denn wo Alle gemeinsam vereint zu einem Ziele wirken, kann bessen Erreichung nicht zweiselhaft seyn.

Wenn übrigens aus der eben vorgetragenen Erklärung der Großherzoglich Gefüschen Gefandtschaft die beruhigende Aussicht hervorgeht, daß die in der 30. Sitzung vom 1. d. M. beschlossenen militärischen Währegeln, so weit ne zugleich even-

tuell auf die Mitwirkung des Bundes zur Herstellung des öffentlichen Ruhestandes in der Großherzoglich Hessischen Propinz Oberhessen berechnet waren, gegenwärtig modisseit werden können, so dürste sich die hohe Bundesversammlung veranlaßt sinden, hierüber mit Beschleunigung das Gutachten des Bundestagsausschusses in Militärangelegenheiten um so mehr zu ersordern, als auch aus der Leußerung der Gesandtschaft Seiner Königlichen Hoheit des Churfürsten von Hessen, mit Höchstessen Dank über die bundesversassungsmäßigen Beschlüsse vom 1. d., zugleich die Hossung wahrzunehmen ist, daß die Churfürstliche Regierung von nun an mit eigenen Mitteln die Ruhe und Ordnung zu erhalten wissen werde.

Der hohen Bundesversammlung dürfte baher ber Antrag entsprechend erscheinen, den Bundestagsausschuß aufzusordern, sich mit Beschleunigung darüber zu äußern, welche Modificationen in den Beschlüssen vom 1. d. M. durch die heute absgegebenen Erklärungen von Churhessen und Großherzogthum hessen begründet erscheinen.

Nachdem fämmtliche Gefandtschaften dem Antrage beigestreten, wird berselbe zum Beschlusse erhoben.

Nachdem inzwischen der Ausschuß sich mit dieser Aufgabe beschäftigt, giebt derselbe sein Gutachten dahin ab: daß nach reiser Erwägung der Ereignisse sowohl, als des gegenwärtigen Justandes der Länder, worin unrubige Bewegungen stattgessunden hätten, die durch Beschluß vom 1. Oktober d. Jahrs erlassene Aufforderung zur Aufstellung eines ansehnlichen Truppencorps und Bildung mobiler Kolonnen an den Gränzen der Staaten, in welchen aufrührerische Bewegungen stattgefunden, durch die erwähnten Anzeigen ihren Gegenstand zum Theil noch nicht verloren haben; daß sonach das mobile Corps noch aufgestellt bleiben, sedoch dessen Stärke auf 5300 Mann herzabgesetzt werden dürse, wonach die Juziehung des baierischen Contingents nicht weiter nothwendig erscheine, die Jusammenzziehung der Reserven aber vor der Hand eingestellt werden könne.

Sämmtliche Gefandtschaften äußern sich in ber Sigung vom 14. Oktober mit diesem Gutachten einverstanden, worauf dasselbe zum Beschluß erhoben wird.

Hierzu bemerkte noch Preußen: Obgleich tie Aufsteltung von Reservecorps überflüssig geworden ift, so will doch der Gesandte nicht ermangeln, auf den Grund ergangener allgemeiner allerhöchster Instruktion, hierdurch zu erklären, daß Seine Königliche Majestät stets bereit sein werde, in eintretenden Fällen alle bundesversassungsmäßige Gulse zu leisten.

Baiern. Die ersorterlichen Vorsichtsmaßregeln von Seiten seiner Regierung gegen jede eineretende Gesahr sind unverzüglich dahin getrossen worden, um die Garnisonen an der Gränze zu verstärken und einzelne Detachements an diesselbe zu verlegen, so daß, in so sern eine bundesmäßige Assischienzleistung im wirklichen ersorderlichen Falle nach den Vestimmungen der Bundesgesengebung in Anspruch genommen wird, ein Corps von 5000 Mann sich schleunig an der Gränze versammeln könne.

Hannover. Der Gefandte ist angewiesen worden, ber hohen Bundesversammlung die Anzeige zu machen, daß die in zwei Nachbarstaaten stattgesundenen Bolfsbewegungen die Königlich Hannöversche Regierung bereits untängst bewogen haben, gegen Sicherstellung der Landesgränzen in dem Fürstenthume Göttingen die Zusammenziehung eines Truppencorps zu verantassen, um auf solche Weise senem in der 30. Bunzdestagssügung gefasten Beschusse auch dieseits entgegenzustommen.

Württemberg. Seine Majestät der König haben bie nöthigen Anordnungen zur Aufstellung eines Reservecorps bei Beilbronn ohne Aufenthalt treffen, solche jedoch, in Folge der inzwischen veränderten Sachlage, wieder einstellen lassen.

Sigung vom 14. Oftober.

Nach einer am 18. September bes Jahrs 1830 abgehaltenen vertraulichen Sigung wird in ter Sigung vom 11. Offober

t. J. eine längere Discussion geführt über bie zu treffenben Maßregeln zur herstellung und Erhaltung der Ruhe und Ordnung, aus der wir das Geeignete mittheilen.

Destreich. Die an verschiedenen Punkten Deutschlands ausgebrochenen kumultuarischen Auftritte und Bolksaufstände fordern zu ernster Erwägung der Frage auf: ob sich der deutsche Bundesverein seinem Grundgesetze gemäß nicht berufen sinden müsse, diesem so gefährlichen Unwesen zu steuern.

Nach Anführung ter Artifel 25, 26, 27, 28 und 32 der Wiener Schlußafte bemerkt das Präsidium: Wenn es nach diesen gesetzlichen Dispositionen keinem Zweisel unterworsen ist, daß dem Bunde in seiner Gesammtheit die Aufrechthaltung oder Wiederherstellung der Ruhe verfassungsmäßig obliege, so wird es sich bei dem heutigen Zustande der Dinge in Deutschland darum bandeln, den obigen Bestimmungen der Wiener Schlußafte, da wo es nöthig ist, die Anwendung zu sichern.

Es ift zum Schute der Rechtlichen, zum Schutze bes Gigenthums und zur Aufrechthaltung des Ausehens der Regierung erforderlich, daß aufrührerische Bewegungen nicht ungestraft bleiben, und daß nicht durch unzeitige Rachgiebigteit im eignen lande bas lebel vergrößert, und auf ruhige Nachbarstaaten verbreitet werde. Es baben tie im Bundes= verein begriffenen teutschen Regierungen nicht blos Pflichten gegen ibr Pant, fontern fie baben auch Pflichten gegen ben Bund; und eine ber wesentlichsten biefer Berpflichtungen ift, Alles zu beheben, was die innere Rube ber einzelnen Staaten und badurch jene bes Bundes ftort. Reichen ihre Kräfte nicht aus, die Rube zu erhalten, so ist es weitere Pflicht, die Sulfe bes Bundes angurufen. Da aber bie Entfernung eines Bunbesftaates vom Siee bes Dundestags, und die Schnelligkeit. mit welcher sich beut zu Tage bie Ereignisse folgen, der Beforanik Naum geben fonnen, daß die Gulfe des Bundes nicht bei Zeiten eintreten konne, fo ift es bie Cache ber Bundesversammlung zu überlegen, ob es nicht zweckmäßig wäre, sämmtliche Bundesregierungen wechselseitig zu eventueller Hülfe in dem Nachbarstaat in der Art zu delegiren, damit die einzelnen Regierungen, welche sich im Fall des Bedarfs besinden, sosort auch ohne vorhergegangenen speciellen Beschluß der Bundesversammlung die Assistations oder mehrerer Nachbarstaaten mit Wirksamkeit in Anspruch nehmen können.

Zur Erreichung bes vorgedachten Zweckes wird es ferner nothwendig sein, daß die sämmtlichen Bundescontingente in solche Bereitschaft gesetzt werden, daß selbige sofort der Regiezung eines im Aufruhr begriffenen Staates ausreichende Hülfe leisten können.

Was übrigens ben bei ber vertrautichen Vesprechung dieser Präsidialproposition von der Königlich Preußischen Bundestagsgesandtschaft zur Erwägung gestellten Punkt betrisst, ob nicht der Bund die in Folge der Nevolte durch Zwang abgedrungenen Concessionen schon im Vorzaus für null und nichtig erklären solle, so liegt schon im gemeinen Nechte, daß erzwungene Concessionen seinen Werth haben, eine Erklärung der beautragten Urt dürste aber vielleicht zu Misseutungen Anlaß geben.

Preußen. Der Gefandte ift ermächtigt, Folgendes zu erklären:

Servorgerusen ober beschleunigt burch ben einer an sie tenben Krankheit zu vergleichenten Eindruck, welchen die Begebenheiten in Frankreich und Belgien auch außerhalb ber Gränzen beider Länder vorzüglich auf die Gemüther der untersten Bolköklasse gemacht haben, hie und da auch wohl, wie es scheint, durch geheime Machinationen ausländischer Ugenten betrieben und angesacht, zeigten und zeigen sich die aufrührerischen Bewegungen in der Regel ohne sonstige, aus wirklicher materieller Noth hervorzegangene Beranlassung zunächst und überall, wo sie vorkommen, unter dem großen Hausen ber nur vom Ertrage täglicher Kandarbeit lebenden Einwoh.

ner und des sich ihm anschließenden arbeitsscheuen heimathtosen und moralisch tief verderbten Gesindels. Diesen Massen, snachdem sie sich ihrer physischen Gewalt
bewußt geworden sind, ist es nur um Vefriedigung einer augenblicklichen in ihnen entzündeten Leidenschaft, der Rachsucht,
Habgier und Völlerei, oder anch oft nur um wilde Lust
an Zerstörungen und einem zügellosen Toben zu thun. Der
Schaden trifft zunächst nur Personen und Eigenthum im Einzelnen und beeinträchtigt die öffentliche Ruhe und Sicherheit
für den gegenwärtigen Moment.

Da jedoch, wie die Erfahrung gelehrt hat, durch verstäntiges, energisches Einschreiten des Militärs solchem Unfuge leicht Einhalt gethan werden kann, so würde derselbe noch nicht als grundverderblich für den sichern verkassungsmäßigen Bestand der Staaten und Regierungen zu betrachten sein, wenn sich nicht eine andere höher stehende Klasse von Staatsangehörigen jener rohen Gewalt des großen Hausens und des dadurch erregten panischen Schreckens als eines zwar gefährzlichen, jedoch sehr wirksamen Mittels zur Erreichung ihrer eignen Zwecke gegen die Regierung bediente.

Fragt man, woher es komme, daß sich dieser bisher als pflichtgetreue, ruhige und achtbare Bürgerbekannsten Unterthanen so plößlich ein Geist frevelhafter Empörung und Anmaßung bemächtigt habe, so darf die Antwort sich nicht blos auf die freilich nur allzu gegründete Klage über den unaufhaltsam verbreiteten Einfluß der im Auslande eingetretenen Begebenheiten beschränken, sondern es muß der Wahrbeit gemäß auch gestanden werden, daß dieser Einfluß solche Wirfungen in Deutschland hervorzubringen nicht im Stande gewesen wäre, wenn nicht eine schon früher vorhanden gewessene Unzufriedenheit die Gemüther in höherem Grade empfängslich dafür gemacht hätte.

Nach diesen allgemeinen Vemerkungen schlägt Preußen, zur Feststellung oder Wiederherstellung ber Ruhe und Ordnung, dann noch mehrere Mittel und Wige, außer ben von Desireich angebeuteten vor, so die Berschärfung der Censur in Bezug auf die Mittheilung aufrührerischer Bewegungen, die Berbindlichkeit der Bundesregierungen von allen innerhalb ihres Gediets vorfallenden aufrührerischen Auftritten offene und rückhaltlose Anzeige am Bundestage zu erstatten, und bes merkt sodann:

Was den zur Erwägung und Inftruktionseinholung gestellten Punkt betrifft, ob alle einer Bundesregierung in Folge der Revolten notorisch durch Zwang abgedrungenen Concessionen für null und nichtig von Bundeswegen zu erklären sein, so stehen demselben in seiner Allgemeinheit erhebliche Bedenken entgegen, namentlich die Schwierigkeit, bestimmte allgemeine Merkmale des notorisch Abgedrungenen anzugeben, und die Besorgnis durch eine solche Erklärung, die betheiligte Regierung selbst in Berlegenheit zu sehen.

Es versteht sich von selbst, daß eine durch Zwang abgebrungene Concession an und für sich null und nichtig ist, und hierzu bedarf es gar keiner vorausgehender Erklärung. Es ist aber die Frage, ob, nachdem die Concession gemacht ist, die betheiligte Regierung es in ihrem eigenen Interesse und ihrer Würde für angemessen hält, das, was sie gethan hat, als Wirfung des Zwangs darzustellen, ob sie es nicht um jener Rücksicht willen vorzieht, das einmal Angeordnete oder Ausgesprochene als Werf freier Entschließung bestehen zu lassen.

Ift eine Regierung burch Aufruhr zu einer Concession wirklich gezwungen worden, und hält sie es ihrem Interesse irgend gemäß, tiesetbe zurückzunehmen, so sieht es ihr ohnehin frei, bei Gelegenheit der Anzeige der Revolte, die Ausmertsfamseit des Bundes darauf zu leiten und dessen Hüsse für diesen Zweck in Anspruch zu nehmen, worauf die Bundesversfammlung, nach Erwägung der sedesmaligen Umstände, das Geeignete, im Geiste des Artisels 2 der Bundesafte, ohne Besochen zu beschließen haben wird.

Heber ten Concessionspunft außern fich noch bie Gefandt=

schaften von Sachsen, hannover, Württemberg, Großherzogthum heffen, Danemart, hohenzollern, Lichtenstein, Reuß, Schaumburg-Lippe, Lippe und Watbeck solgendermaßen:

Königreich Sachsen. Was tie in Vorschlag gebrachte Erklärung über die Ungültigkeit der zwangsweise herbeigeführsten Concessionen betrifft, so scheint selche unnöthig, da der Sat ohnehin in den Nechten begründet ist, theils könnte sie auch, hinsichtlich der aus freier Vewegung etwa zu machenden Zugeständnisse, Mißtrauen erregen, die beabsichtigte Wirstung derselben schwächen, und zu falschen Deutungen Uebelswollenden Veranlassung geben.

Hannover. Seine Majestät können nicht für eine von Seiten des Bundestags ausgehende öffentliche Erklärung stimmen, daß alle einer Regierung in Folge der Nevolte notorisch durch Iwang abgedrungene Concessionen für null und nichtig anzusehen seien. Sie hält eine solche Erklärung theils für überslüssig, weil das derselben zu Grunde liegende Rechtsprinzip allgemein anerkannt ist, theils aber auch für gefährlich, weil man dadurch den Regierungen nur die Mittel erschweren würde, einem Ausruhr entweder vorzubeugen oder ihn zu stillen, indem sie billigen Forderungen ihrer Unterthanen Gehör geben. Ist vorher erklärt, daß Versprechungen tieser Art nichtig sein sollen, so wird der empörte rohe Hausen glauben, gleich zum Neußersten schreiten und den Rücktritt unmöglich machen zu müssen.

Württemberg. Eine vorläusige Erklärung der Richtigfeit aller einer Regierung durch Rewolte abgezwungenen Concessionen ließe sich nur in dem Falle gestend machen, wenn die Regierung wieder im Besitz der gegen sie usurpixten Gewalt ist. In diesem Falle wird es ihr aber zu übertassen sein, dassenige, was als durch Gewalt abgezwungen, das Gepräge der Richtigkeit ohnehin trägt, in die geeigneten Schranken zurückzusühren.

Großherzogthum Seffen. Daß tie einzelnen Negierungen turch Belfausstänust abgebrungenen Concessionen den Charafter der Nichtigkeit an sich tragen, kann nicht dem mindesten Zweifel unterliegen, und es dürften daher dergleischen Concessionen in dem zu fassenden Beschusse als von selbst null und nichtig zu bezeichnen sein.

Dänemark. Wollte um den Preis erzwungener Conceffionen eine ephemere Ruhe erfauft werden, so würde nach diesfeitiger Ansicht weder das Ziel, noch der Umfang der Ansordezung zu ermessen sein. Der Königliche Hof erachtet, daß ein Staat selbst gerechten Forderungen der Untersthanen nur dann, wenn derselbe vollsommen Herr seiner Stellung ist, entsprechen könne.

Hohenzollern, Lichtenstein, Reuß, Schaumsburg Lippe, Lippe und Walded. Die Gesandtschaft ist angewiesen zu erklären, daß die Nichtigkeit aller durch Zwang abgedrungenen Concessionen öffentlich ausgesprochen werde.

Im Uebrigen stimmen fämmtliche Gefandtschaften außer Baiern, das in dieser Sitzung nicht vertreten, mit den Anträsgen des Präsidiums vollkommen überein.

Die Großherzoglich und Herzoglich Sächsischen Hauser tragen noch besonders durch ihre Gesandtschaft darauf an, in der Mitte der besonders aufgeregten Propingen ein gemeinschaftlich componirtes mobiles Armeecorps aufzustellen, welches auf Erforderniß der Regierung dem besträngten Staat zu Hülfe Truppen detasschiren sollte.

Die freien Städte statten ihren aufrichtigen Dank ab für die weisen fürsorglichen Anträge der Kaiserlich Königlichen Gesandtschaft. Die Gesandtschaft äußert:

Die empfohlene geschärfte Vorsicht, hinsichtlich der Censur erscheint der Gesandtschaft als eine um so dringendere, da ein mitwirfender auswärtiger Cinsus zur Aufreizung unruhiger Gemüther faum mehr zu verkennen sein dürfte Dieser charafterisitt sich vor allem dadurch, daß man diesenigen ausländischen Blätter, welche fremden und einheimischen Unruhestistern für die Zubereitung gefährlicher Nahrungsmittel solcher Umtriebe einen bereitwilligen Heerd darzubieten scheinen, fortwährend bemüht sindet, vermuthete oder angebliche Stoffe zu Beschwerden der Unterthanen einzelner Bundesstaaten als bereits vorhandene und wirklich ausgesprochene, und mögliche Ausbrüche von Unruhe, als bereits erfolgte zu schiledern.

Nachdem nun in der Sigung vom 21. Detober Baiern noch seine Zustimmung zu den Anträgen der Desterreichischen und Preußischen Gesandtschaft metivirt, vereinigt man sich von allen Seiten zu ten vom Lundestag verössentlichten Veschlüssen vom 21. Detober 1830, die also lauten:

Der Deutsche Bund, von der Verpflichtung durchdrungen, bei den gegenwärtig auf dem Bundesgebiete statt
gehabten, so bedenklichen und allgemeine Gefahr drohenden,
aufrührerischen Vorfällen, im Sinne des 2. Artikels der Bundesatte und der sich hierauf beziehenden spätern Vestimmungen der Schlußafte, die verfassungsmäßige Wirfamkeit zu äußern, und in dankbarer Anerkennung der von dem R. K. Desterreichischen Hofe durch Anregung dieses Gegenstandes von
neuem bewährten Fürsorge für das Gesammtinteresse des
Bundes, beschließt:

1. Für die Dauer der gegenwärtigen Zeitverhältnisse sollen in allen densenigen Fällen, in welchen nach der Bestimmung des Artisels 26 der Schlußafte die Mitwirfung der Gesammtheit zur Wiederherstellung der Nuhe und Ordnung in den Bundesstaaten verfassungsmäßig begründet ist, sämmtliche Bundesregierungen zur gegenseitigen Hülfsleistung in der Art verpflichtet sein, daß, wenn eine den Beistand des Bundes bedürsende Negierung sich wegen Dringlichseit der Gesahr ummittelbar an eine oder die andere benachbarte Regierung mit dem Ersuchen um militärische Hülfe wendet, diese Hülfe sosort Ramens des Bundes geleistet werde, so weit die Eräfte des requirir

- ten Bundesstaates hierzu ausreichen, und so weit es ohne Gefahr für dessen eigenes Gebiet und ohne offenbare Compromittirung seiner Truppen geschehen kann.
- 2. Zur Erreichung dieses Zweckes sollen, mährend ber Dauer ber gegenwärtigen außererbentlichen Zeitverhältniffe, bie Bund escontingente in möglichst disponibler Besreitschaft gehalten werden.
- 3. So wie die Bundesregierungen überhaupt die Berbindlichkeit anerkennen, von allen, innerhalb ihres Gebiets
 vorsallenden, aufrührerischen Auftritten, welche einen politischen Charakter andeuten, offene und rückhaltsose Anzeige am Bundestage zu erstatten, und zugleich über die
 Beranlassung der eingetretenen Unruhen und über die
 zur Beseitigung der Ordnung ergrissenen Maßregeln Nachricht zu geben, so soll dies insbesondere in dem ad 1
 bemerkten Falle geschehen, und übrigens in diesem Falle
 auch von der angesuchten Hülfsleistung unverweilt der
 Bundesversammlung, sowohl durch die Negierung, welche
 die Hülfe ansucht, als auch durch die Negierung, welche
 bige leistet, die Unzeige gemacht werden, damit die
 Bundesversammlung sosort die ihr durch die Bundesgesetzgebung vorgezeichnete Stellung annehme.
- 4. Die Bundesregierungen erwägend, daß nach Artikel 8 der Schlußafte die einzelnen Bevollmächtigten am Bunzbestage von ihren Committenten unbedingt abhängig und nur nach Maßgabe der ihnen ertheilten Inftruktionen fürzugehen berechtigt sind, daß aber in Fällen, wo es sich um Erhaltung ver Sicherheit und Ordnung in Deutschland handelt, möglichste Schnelligkeit in Ergreifung und Ausführung der Maßregeln von der höchsten Wichtigkeit ist vereinigen sich, die sich hierauf beziehenden Instruktionen in möglichster Ausdehnung und mit thunzlichster Beschleunigung an die Gesandtschaften gelangen zu lassen.

5. Die Cen foren der öffentlichen Blätter politischen Inshalts sollen auf das Bestimmteste angewiesen werden, bei Zulassung von Nachrichten über stattgesundene aufrührerische Bewegungen mit Vorsicht und mit Vergewisserung der Duellen, aus welchen verlei Nachrichten geschöpft sind, zu Werte zu gehen, und die bestehenden Vundesbeschlüsse vom 20. Sept. 1819 sich gegenwärtig zu halten. Dabei soll sich die Wach auf amfeit derselben auch auf sene Tagbilätter richten, welche, auswärtigen Angelegenheiten fremd, bioß innere Verhältnisse behandeln, indem auch diese bei ungehinderter Zügeltosigseit das Vertrauen in die Landesbehörden und Negierungen schwächen, und dadurch indirest zum Ausstand reizen.

Der Deutsche Bund, indem berselbe ben gegenwärtigen Beschluß faßt, überläßt sich mit Bertrauen der Hoffnung, daß die dermalen an verschiedenen Punkten Deutschlands sichtbar gewordene Aufregung bald der ruhigen und besonnenen Neberzeugung von dem Werthe des inneren Friedens weichen und in der Beisheit der deutschen Regierungen ihr Ziel sinden werde, indem zu erwarten ist, daß diese Regierungen einer Seits gerechten Beschwerden, wo solche bestehen und im geschlichen Wege vorgebracht werden, mit landesväterlichem Sinne abhelsen, die ihnen bundesgesetzlich obliegenden Verpflichtungen gegen ihre Unterthanen erfüllen, und auf diese Weise seben Worwand zu strässicher Ausslehnung beseitigen, anderer Seits aber auch eben so wenig einer unzeitigen oder mit ihren Bunzespflichten unvereinbaren und für die Gesammtheit gefährslichen Nachgiebigseit Naum geben werden.

In diefer Sitzung waren anwesend:

Graf v. Münd-Bellinghausen für Deftreid.

Graf v. Ragler für Preußen.

Freiherr von Lerchenfeld für Baiern.

Berr v. Zeschan für Sachsen.

Herr v. Ragler als substituirt von tem M. H. Gesandten für Hannover.

Freiherr von Trott für Württemberg.
Freiherr v. Blittersdorf für Baden.
Herr v. Mayenfeld für Churhessen.
Freiherr v. Gruben für Großherzogthum Hessen.
Freiherr v. Pechtin für Holstein und Lauenburg.
Herr Graf v. Grünne für die Riederlande.
Graf v. Beust für die Großh. u. Herzogl. Sächs. Häuser.
Freiherr v. Marschall für Braunschweig und Nassau.
Freiherr v. Schack f. Mestenburg. Inhalt und Schwarzburg.
Herr v. Both für Oldenburg, Anhalt und Schwarzburg.
Freiherr v. Leonhardi für Hohenzollern, Lichtenstein, Neuß,
Schaumburg, Lippe, Lippe und Waldest.

In der Sigung vom 14. Oftober macht der Gesandte der Großherzoglich und Herzoglich Sächsischen Häuser die Anszeige, daß so eben auf ein bei dem Großherzoglich Sächsischen Staatsministerium von dem Herzoglich Sächsischen Geheimen Ministerium zu Altenburg eingegangenes Ersuchen eine starke Abtheilung des Großherzoglich Sächsischen Linienmilitärs mit Geschüß in das an das Großherzogthum Sachsen gränzende Sachsen-Altenburgische Amt Kahla und dessen Umgegend absmarschirt ist, um einige von Neuem sich dort zeigende Unruhen und Widerschlichkeiten zu dämpfen.

Ferner außerte der Gesandte der 36. Stimme, Freiherr v. Leonhardi:

Der Gesandte ist, in Betreff ber zwar der Zeit nur in einigen Theilen der Hochfürstlich Reußischen Lande, jedoch sich immer stärker, zumal in den Städten äußernden außerordentlich unruhigen und tumultuarischen Stimmung, besehligt, hoher Bundesversammlung den deingenden Wunsch vorzulegen: daß dieser Gegenstand, zu Vermeidung weiterer Ausbreitung und zur Unterdrückung der bereits bestehenden aufgeregten Volksstimmung, von den größern benachbarten Bundesstaaten, Destreich, Preußen und Baiern, besonders beherzigt werde, und diese

Staaten geneigt sein möchten, nöthigenfalls, auf ergebenstes Unsfuchen, sogleich hülfreiche hand zu leisten, und darüber ein Bundesbeschluß gefaßt werden möge.

Man ist diesseits der Ansicht, daß ein solcher Beschluß, eine solche bundesnachbarliche Zusage und deren öffentliche Bekanntmachung sehr dazu beitragen würde, wirklichen tumultuarischen Austritten vorzubengen, sowie die gesetzliche Ordnung und Ruhe, da, wo sie gesährdet erscheint, zu befördern.

Auf Vorschlag bes Präsidiums wurden die Anträge der 16. Stimme dem Bundestagsausschusse in Militärangelegens heiten zum Gutachten zuzustellen beschlossen.

In der Situng vom 21. Oktober äußerte der Herzoglich Sächstische Gefandte für Sachsen Altenburg: daß die Großherzoglich Sächsischer Seits freundnachbartich geleistete Hülfe durch Militär, was sich vortresslich benommen habe, von erwünschtem Ersolge begleitet gewesen, und die Ruhe wieder
herzogkhum Gechsen-Altenburg gegen entdeckte Ruhestörer
mit richterlicher Untersuchung und Bestrafung versahren werde.

Hierauf wurde einhellig beschlossen, daß der in der Sigung vom 14. Ottober dem Bundestagsausschusse in Militärangestegenheiten errheilte Auftrag dadurch als erledigt anzusehen sei.

In der Sitzung vom 28. Oktober macht der Großherzogs lich Sächsische Bundestagsgesandte der hohen Bundesversammstung Anzeige über den Stand der öffentlichen Ruhe und Ordnung im Herzogthum Altenburg, durch Borlage eines Schreisbens des Herzoglich Sächsischen Geheimen Ministeriums, aus dem wir Folgendes mittheilen:

In der Ortschaft des Oberamts Kahla, deren widerspensftiger störrischer Geist die Berhängung einer militärischen Strafe und Erecutionsmaßregel nothwendig machte, ist im ganzen Laufe der Unwesenheit des requirirten Großherzoglich Weimarschen Truppencommando's nicht die mindeste Unsertigkeit oder Ruhestörung vorgekommen. Das musterhafte Benehmen jener Truppen sowohl, als des eigenen Herzoglichen Militärs, ließ es selbst

zu Spuren innerer Erbitterung ber gezüchtigten beihörten Einwohner nirgends kommen. Diese haben vielmehr, in einer von den Ortsvorständen in deren Namen unterzeichneten Einzgabe an des Herzogs Durchlaucht, das unumwundenste Bestenntniß tieser Neue und die Betheurung treuester Unterwürsfigkeit niederzelegt, auch letztere durch Nachleistung der in's Stocken gerathenen Fleischsteuer-Entrichtung und sonst thatsächslich bewährt.

Seine Herzogliche Durchlaucht haben hierauf zwar ben schon beschlossen gewesenen Wiederabmarsch des Erecutionse commando's wirklich eintreten lassen, jedoch Anstand genommen, den Unterthanen, die sich soweit vergessen konnten, sosort lanstesdäterliche Verzeihung angedeihen zu lassen, vielmehr auszusprechen sich bewogen gesunden, daß das am 9. erlassene Aufruhrmandat noch zur Zeit in Kraft und Wirksamseit verbleibe; zu tessen Aufrechthaltung hiernächst die Aufstellung einer Compagnie inländischen Militärs bei Kahta, gleichzeitig mit dem Abmarsche der Weimarschen Assisten, wirklich vollzogen, übrigens auch, für den unwahrscheinlichen Fall nochmaligen Vedarss, die Wiederholung der Lettern erbeten und zu gestanden worden ist.

Die von dem Großherzoglichen Gouvernement bei biesem Anlasse bewiesene Bundestreue und freundschaftlich nachbarliche Theilnahme werden Ew. Ercellenz auch in Mitte der hohen Bundesversammlung zu rühmen unvergessen sein.

Situng vom 15. Oftober 1830.

Berhandlungen und Beschluß die Wiederherstellung ber Landschaftsordnung vom Jahr 1820 betreffend*).

Auf das Gesuch der ritterschaftlichen Mitglieder der alten Landschaft des Herzogthums Braunschweig an die vormund=

^{*)} Indem ter Beichluß, bezüglich ber Biederherstellung ber Braunschweigiden Landschaftsordnung, lediglich ber glücklich ausgegangenen revolutionären Bewegung zuzuschreiben ift, wird er auch hier
eine Stelle finden können.

schaftliche Regierung des Herzogthums vom 30. Juli 1817, um Wiederherstellung der Landständischen Verfassung und verstragsmäßig gemeinsamer Verathung hierüber mit der Landschaft und deren verfassungsmäßige Einwilligung, wurde am 12. Oftober 1819 tie Vraunschweig= Wolfenbüttelsche Landschaft in ihrer früheren verfassungsmäßigen Zusammensetzung, Präslaten, Nitter und Städte, zu einem Landtage nach Vraunschweig einberusen.

Auf diesem einzig, der Teststellung der landständischen Bershättnisse gewidmeten Landtage wurden den Ständen einige Modisicationen ihrer Nechte und Berhältnisse zur Berathung und Annahme vorgelegt, in Ansehung der gewünschten und zugestandenen Abänderungen und Zusätze mit denselben die Berhandlung gepflogen, hierauf die von der vormundschaftstichen Regierung beantragten Abänderungen am 19. Januar 1820 von den Ständen angenommen und unter dem 25. April 1820 die förmliche Berordnung hierüber zu Carltonhouse vom König von England gesertigt und öffentlich befannt gemacht.

Diese solchergestalt verkaffungsmäßig zu Stande gekommene Landschaftsordnung wurde jedoch von Herzog Karl durch ein Reseript vom 20. April 1829 für unverbindlich erklärt, worauf die Stände am 23. Mai desselben Jahres eine Borstellung bei der Bundesversammlung dahin einreichten, daß dieselbe die unter dem 25. April 1820 vollzogene Landschaftssordnung für rechtsbeständig erklären, für die Jukunft eine Gewährleistung derselben unternehmen, und zur Belebung dersselben die erforderlichen Schritte thun wolle.

Diese Bitte ber Braunschweig'schen Stände hatte jedoch eben so wenig einen Erfolg, als ein unter dem 24. Februar 1830 eingereichtes Erinnerungsgesuch derselben und Bitte um möglichste Beschleunigung des nachgesuchten Beschlusses der Bundesversammlung. Erst die bekannten Septembervorfälle des Jahres 1830 gaben der Bundesversammlung Veranlassung, sich ernster mit dieser Angelegenheit zu beschäftigen, und am 15. Oktober 1830 fam es zur Discussion über das aus der

Neclamationscommission erstattete Gutachten bes Baierischen Bundestagsgesandten, Freiherrn von Verchenseld, welches bahin tautete, daß eine hohe Bundesversammlung, auf den Grund der Artifel 54 und 56 der Wiener Schlußafte, Seiner Durchlancht dem Herzoge von Braunschweig eröffnen wolle, daß die in anersfannter Wirksamseit bestehende, erneuerte Landschaftsordnung vom Jahre 1820 von Höchstemselben nicht auf anderem, als auf versassungsmäßigem Wege abzeändert werden könne.

Prafibium: Benn bie Braufdweigifden Stanbe bie Unwendbarkeit bes Artifels 56 baburch begründen wollen, bafi die besagte Landschaftsordnung während der vormundschaftlichen Regierungsperiode in anerkannter Wirksamkeit bestanden babe. so vermag ber Raiserlich Königliche Sof bieser Unsicht barum nicht beizupflichten, weil er fich nicht überzeugen fann, baß es bei Abfassung des Artifels 56 die Absicht gewesen sei, durch selbigen den Grundsatz zu sanctioniren, daß die mahrend einer vormundschaftlichen Regierung ftatt gefundenen Berfaffungs= veränderungen auch für ben zur Regierung gefommenen Souverain in allen Punften, ohne dessen hinzutretende Anerkennung, schlechterdings verbindlich sein, und von ber Bundesversammlung aufrecht erhalten werden muffe. Wenn auch nicht zu verkennen ift, und ausbrücklich bevorwortet werben muß, daß ber Königliche Bormund, unter ben obwaltenden besondern Umfranten fich in dem Falle befunden babe, die Erfüllung bes 13. Artifels ber Bundesafte im Berzogthume Braunschweig burch herstellung ber ftanbischen Berfassung berbeiguführen, und bag Döchstberfelbe burch bie von ibm eingeführte modificirte Berfaffung die Wohlfahrt bes Braunschweigschen Landes nicht nur beabsichtigt, fonbern auch wesentlich befordert habe, so kann man fich Deftrei= chischer Geits doch nicht zu ber Meinung bekennen, daß es, zur fernern Gültigkeit ber von dem Vormund eingeführten Berfaffungeveränderungen, der Anerkennung Geiner Durch. laucht des herzogs gar nicht bedurft babe, ober bag biefe Unerfennung ichtechterbings nicht versagt werben fonne.

Unter biefen Umftanden wird baber auch bie Bunbesver=

sammlung in vorliegender Sache, nach bem Erachten bes R. R. Hofes, nur in soweit einschreiten können, als sie durch Artifel 54 und 55 verpflichtet ift, barüber zu wachen, daß in allen Bundesstaaten ständische Verfassungen ftatt finden, und daß bei Regulirung der ftändischen Angelegenbeiten, sowohl die früher gesetzlich bestandenen ständischen Rechte, als die gegenwärtig obwaltenden Berhältniffe geborig berücksichtigt werden; und dieser Berpflichtung zufolge wird tie Bunded= persammlung verlangen können, "daß Er. Durchlaucht ber Bergog Die, gur Erfüllung bes Artifels 13. ber Bundesafte, eingeführte und mehre Jahre in Wirksamfeit bestandene, er= neuerte Landschaftsordnung nicht willführlich aufheben oder abandern, sondern vielmehr, bei allenfallsigen Abanderungen berselben, Dicienigen Rücksichten beobachte, welche burch Die Bundesgesetzung, binfichtlich ber Regulirung ber ftanbischen Angelegenbeiten, vorgeschrieben find." -

Preußen. Die Gefandtschaft ift angewiesen, bem Com-

Die Motivirung bieses Votums ist hauptsächlich auf die Deduction gegründet, daß die Landschaftsordnung vom Jahr 1820 in anerkannter Wirksamkeit bestanden und daher, nach Artikel 56 der Wiener Schlußakte, nicht anders, als auf verstaffungsmäßigem Wege, abgeändert werden könne. Nur eine Erklärung über die Verpstichtung der vormundschaftlichen Nesierung des Herzogthums für Herstellung der landständischen Verfassung, dürste von besonderm Interesse sein:

Die Bundesversammlung hat, nach Artifel 54 der Wiener Schlußafte, darüber zu wachen, daß die Bestimmung des 13ten Artifels der Bundesafte im Herzogthum Braunschweig nicht unerfüllt bleibe. Für das Bestehen irgend einer landsständischen Verfassung daselbst Sorge zu tragen, gehört zu ihren wesentlichsten Obliegenheiten.

Daß nun für die vormundschaftliche Regierung eine folche Berpflichtung vorhanden war, für die Herstellung ber land= ftandischen Berhältnisse im Herzogthum Braunschweig zu for= gen und dem Artifel 13 der Bundesakte Genüge zu leisten, wird Herzoglicher Seits nicht bestritten; aber es wird behauptet, daß dieser Berpflichtung genügt worden sein würde, wenn es dem Königlichen Bormunde gefallen hätte, die alten Landschaftsordnungen vom Jahre 1770 herzustellen.

Es leidet keinen Zweisel, daß die vormundsschaftliche Regierung sich auf letteres hätte besichränken können, wenn es ihr darum zu thun gewesen wäre, blos dem Wortlaute der Unnsbesakte zu genügen. Eine andere Frage ist aber die, ob sie dadurch der Berpflichtung, welche ihr sowohl dem Lande, als dem fünstigen Regenten, welchen sie vertrat, gegenüber oblag, nachgefommen wäre.

Hannover. In den am 19. August dieses Jahres, Namens der Reclamationscommission, erstatteten Vortrage ist mit unwiderleglichen Gründen dargethan worden:

daß die ältern Privilegien der Landstände des Berzogsthums Braunschweig vom 9. April 1770 vorlängst außer Wirksamkeit getreten, auch bis zum Sintritt der vormundsschaftlichen Regierung nicht wieder hergestellt worden sind;

daß die ersorderliche Modification der frühern landschafts lichen Rechte durch die erneuerte Landschaftsordnung vom 25. April 1820 auf versassungsmäßige Weise frattgefunden hat;

daß diese erneuerte Landschaftsordnung mit dem erwähnsten Tage, mithin vor dem dato der Wiener Schlußafte, ben 15. Mai 1820 in Wirksamseit getreten und während der vorsmundschaftlichen Regierung in solcher geblieben ist;

baß Gr. Durchlaucht ber Berzog, bei Böchstibrem Regierungsantritte, biesen Rechtszustand nicht nur vorgefunden, sondern benselben auch eine Meibe von Jahren bindurch ungestört hat fortbestehen lassen;

daß es den gegen die anerkannte Wirksamfen ber erneuserten landschaftsordnung von Seiten der Herzoglich Braunsschweigischen Regierung angebraufen Einreven an allem Grunde ermangelt;

daß Er. Durchlaucht indeß seit dem April des Jahres 1829 zu erkennen gegeben, daß Höchstiffe, aus landesherrlicher Machtvollkommenheit und ohne daß eine verfassungsmäßige Nebereinkunft dieserhalb eingetreten ist, der Landschaftsordnung keine verbindliche Kraft zugestehen wollen;

daß ein solches Verfahren mit der Sanction des 56. Arstifels der Wiener Schlußafte, nach welcher die in anerkannster Wirksamkeit besindlichen landständischen Verfassungen nur auf verfassungsmäßigem Wege wieder abgeändert werden könsnen, in directem Widerspruch sieht;

daß demnach, bei dem in der Natur der Sache liegenden Berufe des deutschen Bundes, die Grundzesetze desselben, als die Bedingung seines Besiehens, aufrecht zu erhalten, die Competenz des Bundes durch den erwähnten Artisel 56 hier um so gewisser begründet ist, als die unzulässigste Abanderung eristenter landschaftlicher Verhältnisse in dem völligen Umsturze der Verfassung befunden werden muß;

baß außerdem der 54. Artifel der Wiener Schlußafte, in Berbindung mit dem 13. Artifel der Bundesafte, hier gleichsfalls zur Anwendung fommt, da mit der beabsichtigten Aufsbedung der erneuerten Landschaftsordnung vom Jahre 1820, die Erfüllung der Bundesgesetzlichen Berpflichtung des gedacten Artifels 13 von selbst eesstren würde, indem, bei schon erstlärter Weigerung der Stände, durch die landschaftlichen Privilegien vom Jahre 1770 die also entstehende Lücke nicht auf verfassungsmäßigem Wege ausgefüllt werden kann.

Auf diese Prämissen gestügt, können Sr. Majestät der König nicht das mindeste Bedenken hegen, dafür zu stimmen, daß die deutsche Bundesversammlung eben so befugt als verpstichtet sei, auf das Gesuch der Landstände des Herzogthums Braunschweig einzugehen, und conformiren sich daher Allerpöchstieselben dem von der Reclamationscommission gestellten Untrage, ohne einige Beschränfung.

Was die, nach Berlesung bes Vortrags ber Commission,

in ber 23. biediährigen Sigung zu Protofoll gegebene Erklärung ber Herzoglich Braunschweigischen Bundestagsgesandtschaft anbetrifft, so ist sie nicht geeignet, gegen ben gesetzlichen Grund des gestellten Antrags erhebliche Zweisel zu erwecken.

Alles dassenige, was über den factischen Zustand einer anerkannten Wirksamkeit der Landschaftsordnung vom Jahre 1820 vorgebracht worden, sindet in dem Gutachten der Commission zum Voraus seine gründliche Erledigung. Wenn man aber dem von der Herzoglich Braunschweigschen Gesandtschaft aufgestellten Begriffe der anerkannten Wirksamkeit beitreten wollte, so würde das Vestehen ständischer Versassungen, dem Geiste und den Worten der Bundesgesetze zuwider, der freien Willsühr der Regierungen, oder wenigstens eines seden zur Erbsolge berusenen neuen Regenten anheim gestellt sein.

Erforderte man nemlich zu dem einzigen in dem Atrifel 56 der Schlußakte sestigesetzten Requisite der Unverleglichfeit einer Berfassung, der anerkannten, das heißt der von Riemanden mit Grunde zu verkennenden, Wirksamkeit derselben, noch einen willkührlichen Alt der Anerkennung eines die Regierung antretenden Regenten, so hinge es nur von ihm ab, diese ausdrücklich, durch eingelegte Protestation, oder stillschweigend, durch Nichtberufung der Landstände zur geseulichen Frist, nach Gutdünken zu vernichten. Keine Spur einer solchen Vorschrift enthält der S. 19 der erneuerten Landschaftsordnung, dessen offenkundiger Zweck vielmehr geradezu dahin geht, den Nechtsbestand der Willsühr des Regierungsnachsolgers zu entziehen.

Nichtig ist die Vemerkung, daß die Landschaftsordnung von dem allerhöchsten Vermunde in der Ueberzeugung gegeben worden sei, daß sie dem Besten und den wahren Vedürfznissen des Landes entspreche, intem als Grundsat dabei die erhabene Regierungsmaxime des Königlischen Hauses befolgt ist, nie das Bohl der Unsterthanen von dem des Herrn getrennt zu dens

fen und das Glück bes Lettern nur in dem bes Erstern zu fuchen und zu finden. *)

Baiern. Nachdem die Thatsache genügend nachgewiesen worden, daß die ehemalige Braunschweissiche Landesversfassung völlig außer Wirksamkeit gekommen und dagegen die erneuerte Landschaftsordnung vom Jahre 1820 in Ausübung gebracht worden sei, daß auch Er. Durchtaucht der Herzog Karl von Braunschweig mit den hernach organissirten landschaftlichen Behörden, in den eingetretenen Fällen, das erforderliche Benehmen habe beobachten lassen, so könne die bestehende, anerkannte Wirksamkeit der erneuerten Landschaftsordnung vom Jahre 1820 nicht in Zweisel gezogen werden; daher man von Seiten der Krone Baiern nur dem Antrage der Neelamationscommission beitreten könne.

Rönigreich Sachsen. Bei Beurtheilung ber vorliegenden Competenzfrage ift die Königlich Sächsische Regierung von der nachstehenden Ansicht ausgegangen: Die alte, durch bie Staatsveränderung im Jahre 1806 verdrängte Braunschweigsche Verfassung scheint nach ber Rückfehr bes verewigten Bergogs Kriedrich Wilhelm von Gr. Durchlaucht nicht mehr als bestebend angesehen worden zu sein. Der noch unter Mitwirfung bes verewigten Berzogs verfaßte 13. Artifel ber Bundesafte legte allen beutschen Staaten, also auch bem Bergoathum Braunschweig, die Ginrichtung einer landständis ichen Verfassung auf, und Diese Verbindlichkeit ward burch ben Bundesbeschluß vom 25. Mai 1818 in Anregung gebracht, auch später durch den Artifel 54 der Wiener Schlugafte be= stätigt. Die Braunschweigsche Regierung batte fich bemnach über jenen Punft des Bundesgrundgeseites zu entschließen ber Umstand ber Minderjährigkeit konnte die Regierung jener Berpflichtung nicht entheben, und sie war bemnach auch zur

^{*)} Der nemfiche Freiherr v. Stratenbeim war es, ber in ber Hannöverschen Versassungsangelegenheit biesetten Grundsähe, bie er hier verthetvigte, bort auf bas hestigste betämpfte!

Erfüllung berselben befugt. Wenn mithin die Nechtmäßigkeit der im Jahr 1820 zu Stande gebrachten und bei der Bunstesversammlung eingereichten Braunschweisschen erneuerten Landschaftsordnung auf jener, durch die Bundesgesetze und Beschtüsse auserlegten Berbindlichkeit und ertheilten Besugniß beruht, so ist derselben auch andererseits von dem regierenden Herrn Herzoge bei seinem Regierungsantritte attenkundig nicht widersprochen worden.

Die Braunschweigsche Verfassung vom Jahr 1820 nuß folglich, nach der Ansicht der Königlich Sächsischen Regierung, dermalen als bestehend angesehen werden, und die Competenz der Bundesversammlung in darüber entstehenden Beschwersden ist, mit Unterstellung des Artisels 56 der Wiener Schlußeafte, für wohl begründet zu achten.

Baben. Die Großherzogliche Regierung ist der Ansicht, daß die Competenz des Bundes aus dem Artifel 56 der Wiesner Schlußafte hervorgehe. — Wenn dieser Artifel sagt, daß die in anerkannter Wirksamkeit bestehenden landständischen Bersassungen nur auf versassungsmäßigem Wege wieder absgeändert werden können, so wird hierdurch die Anwendung desselben in allen den Fällen begründet, wo eine Abänderung auf nicht versassungsmäßigem Wege beschwerend zur Anzeige kommt. Wäre diese Bestimmung nicht darin zu sinzeige kommt. Wäre diese Bestimmung nicht darin zu sinden, so wäre der Artisel selbst völlig überslüssig, was nicht angenemmen werden kann. Zum Nebersluß wird dies sedech noch durch den Artisel 61 der Wiener Schlußaste bestätigt, so sern er der Fälle gedenkt, in welcher die Vundesversammlung wegen landständischer Angelegenheiten einzuwirken berusen sein soll. Alls solche werden ausdrücklich genannt:

- a) ter Fall der von Seiten des Bundes besondere übernommenen Garantie einer landfiantischen Verfassung.
- b) ber Fall, wo es sich überhaupt um Anfrechthaltung ber über ten Artifel 13 ber Bundesaste festgesesten Bestim= mungen handelt; endlich

c) ber Fall, wo Streitigkeiten zwischen Landesherrn und Ständen die öffentliche Ruhe gefährden, oder schon bis zum förmlichen Aufruhr gediehen sind.

Von dem ersten und dritten Fall ist hier gar keine Rede, wohl aber vom zweiten, da der Artikel 56. der Schlußakte mit zu den über den Artikel 13. der Bundesakte sestigesetzten Bestimmungen gehört.

Uebrigens wird der Fall der besondern Garantie von demjenigen der nicht verfassungsmäßigen Aenderung, rücksichte lich der Einwirfung der Bundesversammlung, siets und wesentlich verschieden sein. Die Garantie berechtigt die Bundesversammlung nicht nur zur Aufrechthaltung einer in ihrem Bestande angesochtenen Bersassung, sondern nebstdem zur Erledigung aller über die Auslegung oder Anwendung derselben entstehenden Irrungen, und sie hat lestere im Wege der gütlischen Bermittelung zwischen Landesherrn und Stände zu bewirfen.

Ohne Garantie hingegen ist die Bundesversammlung nur wegen Aenderung der ganzen Verfassung oder einzelner ihrer Bestimmungen, nicht wegen jeder Meinungsverschiedenheit hinsichtlich der Anslegung oder Anwendung derselben, einzusschreiten besugt.

Ebenso wird der factische Moment, daß eine Verfassung in anerkannter Wirksamkeit besteht, die Einschreitung der Bundesversammlung jeweilen bedingen.

Im gegenwärtigen Falle kann bessen Borhandensein, nach der Ausführung der Reclamationscommission, schon aus einer Reihe von Thatverhältnissen mit Concludenz gesolgert werben; es geht jedoch unmittelbar aus dem ganz liquiden Umstande bervor, daß die vormundschaftliche Regierung die neue, mit ständischer Bewilligung entworsene Landschaftsordnung der Bundesversammlung unter dem 30. Juli 1820 überreicht, und diese solche als Erfüllung des Artisels 13 angenommen, auch in das Bundesarchiv niedergelegt hat. Für die Bundesversammlung wurde hierdurch die Wirksamsteit dieser neuen Ordnung außer Zweisel geseht, nebstdem und gleichzeitig aber

hat sie damit erkannt, daß die vormundschaftliche Regierung zur Errichtung derselben vollkommen berechtigt gewesen sei. Aus diesen Gründen ist die Gesandtschaft angewiesen, dem Commissionsantrage beizutreten.

Bürttemberg, Danemark wegen Holstein und Lauenburg, die Niederlande, die freien Städte treten dem Commissions= antrage bei.

Churheffen tritt der Raiserlich Desterreichschen Absstimmung burchgängig bei.

Hierauf wurde am 4. November des Jahres 1830 burch Stimmenmehrheit beschlossen: Er. Durchlaucht dem Herzog von Braunschweig zu eröffnen, daß nach Artifel 54 und 56 der Wiener Schlußakte die in anerkannter Wirksamkeit bestebende erneuerte Landschaftsordnung vom Jahr 1820 von Höchstdemselben nicht auf anderm als verfassungsmäßigem Wege abgeändert werden könne.

Um 2. Dezember d. J. wurde "wegen der bedenklichen Berhältnisse in der Regierung des Herzogthums Braunschweig bei der auffallenden Denk- und Handlungsweise des Herzogs Carl von Braunschweig" beschlossen:

"Gr. Durchlaucht ber Herzog Wilhelm von Braunschweig-Dels wird ersucht, die Regierung des Herzogthums Braunschweig bis auf Weiteres zu führen und Alles, was zur Erhaltung der Rube und Sicherheit, sowie der geseglichen Ordnung im Herzogthum erforderlich sein möchte, allenfalls unter Beihülfe des Bundes, vorzusehren, und daß dieses auf Veranlassung des beutschen Bundes geschehe, öffentlich bekannt zu machen."

Sigung vom 24. Februar 1831.

Hohenzollern, Liechtenstein, Reuß, Schaumburg-Lippe, Lippe und Waldeck für Reuß ältere Linie. Der Gesandte ist von Er. Herzoglichen Durchlaucht zu Reuß-Greiß ausdrücklich befehligt, zur Kenntniß ber hohen Bundesversammlung zu brinsgen, daß in höch stihren Landen die öffentliche Ruhe durch tumultuarische Auftritte nicht im geringsten gestört worden sei.

Sigung vom 10. März 1831.

Die Aufrechterhaltung der Disciplin auf fämmtslichen deutschen Universitäten.

Aus Beranlassung der bei dem Göttinger Aufstande be= wiesenen Thätigkeit der dortigen Studirenden stellte in dieser Situng Die Sannoversche Gesandtschaft mehre Antrage, Die Aufrechtbaltung ber Disciplin auf fammtlichen beutschen Uni= versitäten betreffend, welche zum Theil fpaterbin im Jahr 1834 zum Beschlusse erhoben wurden, und verband damit einen langen Bortrag über die Berbindungen auf Universitäten überhaupt, dem wir folgende bemerkenswerthe Stelle ents nebmen: "Wenn schon diejenigen Verbindungen, die nur allein auf das Treiben der Studirenden sich beschränken, die soge= nannten Landsmannschaften oder Corps, als mit einer guten Disciplin unvereinbar sich darstellen, so bringen sie noch in einem andern Betrachte ungleich wichtigere Rachtheile mit sich, welchen von den einzelnen Universitäten nicht mit dem Erfolge zu begegnen steht, der für das Wohl Aller dringend wünschens= werth ift. Sie geben nämlich den Unbangern ber früher fast auf allen Sochschulen Deutschlands existirt habenden burschenschaftlichen Berbindungen den steten Unreit und die gunftige Gelegenheit, theils unter bem Deckmantel eines folden Corps, theils in Opposition mit benselben, eine f. g. Burschenschaft zu bilben, beren Entbedung und Bertilgung burch gerichtliche Untersuchungen und Bestrafungen befanntlich um deswillen, weil sie von den übrigen Verbindungen durch eine möglichst formlose Constituirung sich wesentlich unterscheibet, die größten Schwierigfeiten barbietet. Mag nun auch immerhin bie f. g. Burschenschaft, wie sie gegenwärtig auf mehrern Universitäten als bestehend zuverlässig angenommen werden kann, ben frubern rein politischen Charafter verloren baben; läßt sich foldies wenigstens mit Bestimmtheit nicht nachweisen, zumal bie Bahl ber völlig Eingeweihten nur gering zu sein scheint: so beutet jedoch eben iene äußere Formlosigkeit darauf bin, daß sie

porzugsweise auf Gleichbeit ber Gesinnung begründet fein muffe, und fortwährend bas Wefen berfelben baupt= fächlich auf Erreichung geiftiger 3wede, auf ben Austaufd von Unfidten über Gegenstände bes öffentlichen und bürgerlichen Lebens, gerichtet fei. für beren bemnächstige gründliche Erkenntniß bie ftubirende Jugend burch ihre Studien sich erft vorbereiten und die bagu erforderliche Reife des Urtheils und der intellektuellen Bildung erst erwerben foll. Es bat sich biefe, einer Berbindung von Studirenden jedenfalls bochft unangemeffene und bas fünftige porurtbeilsfreie Eintreten ber Betheiligten in bas praftische Leben nothwendig gefährdende Richtung insbesondere bei ben. au Anfang Dieses Jahres in Göttingen ausgebrochenen Un= ruben auf eine evidente Weise bestätigt, indem gang por= aualich biejenigen Studirenden, welche einer nabern ober ent= ferntern Theilnahme an einer burschenschaftlichen Berbindung verdächtig waren, eine lebhafte Empfänglichkeit für bie Vor= fviegelungen (?) ber den Aufstand leitenden Abvofaten und Doctoren zeigten, ihren revolutionaren Absidten fich ernst= lid) hingaben, und die deffallsigen Unternehmungen mit Gilia= feit und Thätigfeit unterftütten."

Sigung vom 24. März 1831.

Die Centraluntersuchungscommission zu Mainz betreffend.

Der Großherzoglich babische Bundestagsgesandte, Freiherr von Blitterstorf, legte in dieser Sigung einen Bericht des Bundestagsausschuffes in Betreff der Centraluntersuchungs-commission zu Mainz vor, aus dem wir "den Rückblick auf die Resultate der Centraluntersuchungen" mittheilen:

Die Centraluntersuchungscommission hat am Schlusse ihres Sauptberichtes die in verschiedenen Bundesstaaten gegen die Mitglieder des Jugends und Männerbundes ergangenen Urstheile summarisch angeführt, und auf die Verschiedenartigkeit der Strasbemessung hingedeutet.

Der Ausschuß ist weit entsernt, die Rechtsertigung ber von dem deutschen Bunde angeordneten Centraluntersuchungen in der Anzahl und Strenge der gefällten Strasurtheile zu suchen; dennoch aber konnte es ihm nicht entgehen, daß gerade diese Berschiedenartigkeit der Strasbemessung vorzugssweise dazu geeignet ist, um die Begriffe über die Strasbarkeit des Theilnehmers an den Untrieden zu verwirren, und die Wirfung der ergangenen Erkenntnisse im Allgemeinen zu schwächen. Es schien ihm daher für sämmtliche Bundesstaaten von Interesse zu seinzelnen Gerichte bei Aburtheilung der Inculpirten geleitet worden sind. —

Demzufolge versehlt ber Ausschuß nicht, eine zu dem Behnf gefertigte "Uebersicht der gegen die regen Theilnehmer an dem geheimen Bunde zur Untersuchung gezogenen Individuen erfolgten Erkenntnisse und der nach Mainz mitgetheil-

ten Entscheidungsgründe" in ber Anlage vorzulegen.

Dieraus ergibt sich, daß, abgesehen von der individuellen Neberzeugung der aburtheilenden Richter, der vorzüglichste Grund der Verschiedenartigseit der Straßbemessung in der Mangelhaftigseit der Gesetzgebung über Sochverrath zu suchen ist, indem in den meisten deutschen Bundesstaaten seit der Carolina keine neuern Straßgesetze hierüber erlassen worden sind. Gewiß liegt hierin der schönste Lobspruch für die Treue der deutschen Nation gegen ihre angestammten Herrscher und für ihre unverbrüchliche Anhänglichkeit an ihre Regierungen, dem die Gesetz, insbesondere aber die peinlichen, sind sederzeit nur der Ausdruck eines gesühlten Bedürsnisses; und glücklich ist das Land zu nennen (?), wo im Lause mehrerer Jahrhunderte seine Nothwendigkeit sich fühlbar gemacht hat, gewaltsamen Umwälzungen der bestehenden Staatsversassungen durch neue Gesetz vorzubeugen.

Da es dennoch aber unserer Zeit vorbehalten blieb, auch in den deutschen Bundesstaaten ein stets beklagenswerthes Beispiel von — wiewohl erfolglosen — Bersuchen zu Staats-

umwälzungen zu geben, so könnten die höchsten Bundesregies rungen sich hierdurch vielleicht veranlaßt sinden, dem gerügten Mangel durch specielle Gesetze abzuhelsen. Ungeachtet aber dieses offenbaren Mangels in der Gesetzebung einzelner deutscher Bundesstaaten, haben bennoch die Centraluntersuchungen, im Gauzen genommen, eine hohe und heilsame Wirksamseit bewährt.

Es ift auf bas Bollständigste erwiesen, bag, fo lange die Regierungen nicht gleichzeitig, gemeinschaftlich und ernstlich einschritten, Die Umtriebe fich in ftete größern Kreisen verbreiteten, und daß fich Männer als Stützen und leiter berfelben zeigten, bie ihnen, und ware es auch nur aus Schaam. immer batten fremd bleiben follen. Die Revolution follte in ber fommenden Generation vorbereitet, und beghalb bie 3u= gend Deutschlands für gewisse Ibeen gewonnen, unter sich in Berbindung gebracht und für jedes Ereigniß ichlagfertig erbalten werden. - Mit Bedauern fieht man, wie weit die in biesem Sinne geleitete Berführung ber Jugend bereits ge= dieben war, und welche Vorwürfe fich öffentliche Lehrer und Schriftsteller zu machen hatten, bie nicht blos burch übelerwogene Worte und Lehren, sondern theilweise sogar burch Rath und That die unerfahrne Jugend in eine Laufbabn ein= führten, die Manchem zum Berberben gereichen, Allen aber Reue bereiten mußte.

Erst nachdem ter ausgestreute Samen Früchte getragen hatte und Thaten begangen worden waren, die nur der Fanatismus oder absichtliche Verblendung einer edlen und reinen Duelle zuschreiben konnte; als hernach von der Gesammtheit der Lundesglieder Untersuchunz gen zu Ergründung des llebels angeordnet waren, zogen sich Einzelne der Urheber sener Umtriebe zurück, während Andere auf derselben Bahn, nur aber mit mehr Vorsicht und Seimslichteit, sortschritten. So wucherte zwar das Uebel noch im Stillen fort; allein vergebens war das Vemühen der Zögslinge und Apologeten der Revolution, wieder den ersten Zusams

menhang in ihre geheimen Verbindungen zu bringen, und diesen die zur Durchführung ihrer Plane ersorderliche Stärke und Ausdehnung zu verschaffen. Wenn es gleich der Wadssamkeit der Regierungen nicht gelang, solchen in erhöhtem Grade strafbaren Versuchen sosort vollständig vorzubeugen, so wurde dennoch bewirft, daß den Feinden der öffentlichen Ruhe die persönliche Sicherheit und mit dieser der wahre Muth benommen und es ihnen dadurch unmöglich gemacht wurde, über Andere als über sich selbst und einige wenige Vethörte Unheil zu verbreiten. Vald indessen wurden auch diese hochverrätherischen Untriebe entdeckt, und die Mehrzahl der Schuldigen gerechter Vestrafung überliefert. Auch darf man sich der Ileberzeugung hingeben, daß nunmehr das Ilebes, wo nicht völlig zersört, doch in seiner ganzen Schäblichkeit erkannt und dadurch der größten Gefahr vorgebeugt ist.

Demnach möchte es auch weniger schmerzlich empfunden werden, daß vielleicht gerade die Schuldigsten sich der Unterssuchung zu entziehen, oder doch die Vemühungen der Gerichte, die Wahrheit zu ergründen, zu vereiteln gewußt haben.

Oft schon ist der Tadel geäußert worden, daß die Ergebnisse ter Centraluntersuchungen in keinem Verhältnisse stänzden mit dem Umfang der deßfalls angeordneten Maßregeln und der Wichtigkeit, welche diesen verliehen worden sei. — Solcher Tadel wird von den deutschen Bundedregierungen sicher unbeachtet bleiben. Es wäre thöricht, nur dann eine Untersuchung über staatsgefährliche Verbindungen für gerechtstertigt zu halten, wenn die Verschwörung wirklich ausgebrochen ist.

Gewiß verdient es hohe Bewunderung, wenn einzelne Hochbegabte dem ausgebrochenen Brande mit Geistesgegenwart und seltner Charafterstärfe entgegen treten und ihn zu bemeistern wissen, allein auch Jene haben Dank verdient, welche dem Ausbruche desselben zuvorzukommen bemüht waren. — Daß aber die Besorgnisse der deutschen Bundesregierungen nicht ungegründet, daß sie selbst keineswegs übertrieben waren,

davon liegen nunmehr die Beweise vor Jedermanns Augen, deren Kraft von Niemandem bestritten werden wird, der noch Ehrsurcht vor der Gerechtigkeitspslege empsindet und weiß, wie deutsche Gerichte wohl durch Milde irren, niemals aber zu unzurechtsertigender Strenge hingerissen werden können.

Qualeich fonnen die beutschen Bundesregierungen aus ben vorliegenden Resultaten der Centraluntersuchungen die beru= bigende Ueberzeugung ichopfen, daß die Treue ihrer Unterthanen so leicht nicht irre geleitet und migbraucht werden fann. Es ist dargethan, daß es dem offenen und biebern Charafter der Deutschen widerfrebt, ein angebliches Recht= und eingebildete Güter auf bem Wege bes Unrechts und ber Gewalt zu erlangen, und dadurch die Soffnung gegeben, daß Lug und Trug noch lange nicht in Deutschland werden ein= heimisch werden. Je voller aber die Bürgschaft ift, die bierin für die Rube und Sicherheit in Deutschland liegt, besto böber find bie Bemübungen zu achten, Diesen Charafter ber Deutschen fleckenlos zu erhalten und ibn vor tem Gifte ber Re= volutionare zu schügen, die in dem Umfturze des Bestehenden nur ihr eigenes Beste bezwecken, fast immer aber die ersten Opfer ibrer verbrecherischen Sandlungen werden.

Sigung vom 21. October 1831.

Zurudweisung an den Bundestag gerichteter ge= meinschaftlicher Adressen.

Präsibium. Die in der letten Zeit aus Darmstadt, Gießen und Tübingen an die Bundesversammlung ergangenen, von einer Anzahl dortiger Einwohner, Prosessoren und Staatssbeamten unterzeichneten Adressen, in welchen die Intervention des deutschen Bundes zu Gunsten der polnischen Insurrestion als Schusmittel zur Abwehrung der Cholera nachgesucht wurde, beurfundete die Wirksamseit eines in Deutschland nur allsussehr verbreiteten Geises der Anmaßung, und es dürste kaher nicht gemigen, die Jurückweisung der bereits

angefommenen Abressen auszuhrechen, sondern vielmehr angemessen sein, fünstighin ähnlichen Versuchen, auf die Verathung der Vundesversammlung über die öffentlichen Angelegenheiten Deutschlands einen ungesetzlichen, mit dem Verhältniß der Unterthanen zu ihren Regierungen, und dieser setztern zum Vunde unvereinbaren Sinsluß zu nehmen, durch einen geeigneten Veschluß um so mehr zuvorzusommen, als die Sinzreichung verlei Adressen in der Vundesgesetzgebung nicht bez gründet erscheint.

Es ist ein solcher öffentlich bekannt zu machender Bundesbeschluß auch aus dem Grunde ersorderlich, damit nicht die Meinung in Deutschland auftomme, als ob die Bundesversammlung die eingereichten Adressen blos darum zurückgegeben habe, weil dieselben nach dermalen gänzlich unterdrückter polnischer Insurrektion ihr Object versoren haben.

Preußen. Der Königlich Preußische Sesandte tritt dem Präsidialantrage vollkommen bei, und erachtet, daß die von einzelnen Regierungen ausgesprochene Mißbilligung jenes Unwesens den in Vorschlag gebrachten Vundesbeschluß weder entbehrlich noch überslüssig mache, auch sei zu dessen Vegründung keine neue specielle Thatsache abzuwarten, sondern es sei der Stellung der Vundesversammlung angemessen, etwaiger Erneuerung dieses die Autorität der Vundesregie zungen, die öffentliche Ruhe und Ordnung gestährdenden Adressenunfuges vorzubeugen.

Nachdem sämmtliche Gesandtschaften dem Präsidialantrage beigestimmt, wurde beschlossen:

"Da der Bundesversammlung gemeinschaftliche Borstellungen oder Adressen über öffentliche Angelegenheiten des
deutschen Bundes eingereicht worden sind, eine Besugniß hiezu
aber in der Bundesversassung nicht begründet ist, das Sammeln
der Unterschriften zu dergleichen Adressen vielmehr nur als ein die
Autorität der Bundesregierungen und die öffentliche Ordnung und
Ruhe gefährdender Versuch, auf die gemeinsamen Angelegenheiten und Verhältnisse Deutschlands einen ungesesslichen, mit

ber Stellung ber Unterthanen zu ihren Regierungen und bieser tegtern zum Bunde unvereinbaren Einfluß zu üben, anzuschen ist; so erklärt die Bundesversammlung, daß alle dergleichen Abressen als unstatthaft zurückzuweisen seien." —

In berselben Sigung vom 21. October wurde eine Borstellung mehrerer Bürger der Stadt Darmstadt, die Abwendung der Ussatischen Cholera von Deutschland, insbesondere durch Beendigung des Kriegs in Polen, betreffend, als unstatthaft zurückgewiesen.

Der Bericht bes Königlich Sächsischen Gesandten, Freiherrn von Manteuffel, sagt dazu:

"Allgemein befannt war es, daß die ersten Bundesmächte und mit ihnen alle übrigen Bundesstaaten bem Rampf in Polen die größte Aufmerksamfeit gewidmet und feinen Ge= fichtspunkt vernachläffigt hatten, ber babei in Betracht kommen fonnte. Bei bem hohen und bringenden Jutereffe, welches sie aber babei batten, mußte felbst von bem wenigst Unterrichteten angenommen werden, bag bas von ihnen bierin befolate Sustem bas Resultat ber reif= lichsten und einsichtiaften Erwägung aller Verhältnisse war, und daß durch eine völlig unmotivirte Vorstellung Einzelner feine Abanderung derselben bezweckt werden konnte. Gben so notorisch waren die Anstrengungen und die Kürsorge der Megierungen und bes Bundes, um die weitere Berbreitung ber Matischen Cholera, wo möglich, zu verhindern. Wenn die Adressensteller gleichwohl bieses doppelte Thema wählten um fich deshalb an den Bund zu wenden, so machen sie einen nach den Bundesgesegen nicht erlaubten Gebrauch von bem Rechte, sich an die Bundesversammtung zu wenden, und bie Aldreffe muß baber, eben weil ihr Wegenstand ganglich unstatthaft, abgewiesen werden."

Die Adresse selbst lautet wie folgt:

"Durchlauchtigste deutsche Bundesversammlung!

"Die Affatische Cholera schreitet bem Bergen Europa's, unserm geliebten deutschen Baterlande, stets naber, und mit

bem Entsegen vor rieser Beißel Gottes verbreitet sich in den Herzen aller guten Deutschen der Schmerz über die Fortdauer bes unglückseitigen strieges gegen ein edles Bolt, welches die unsern Weltheite von russischen und türkischen Stämmen brobenden Gefahren so oft mit seinem Blute zurückwies.

"Der krieg gegen Polen, der alle edle Seelen mit Wehmuth erfüllt, ist es, welcher der Asiatischen Brechruhr die Thore Europa's siets weiter öffnet, und nur die schleunigste Hemmung dieses krieges kann Deutschland, Frankreich und England gegen jenen Würzengel schüßen. Mit jedem Tage wird die Gesahr dringender. Nur durch allseitig genügende Maßregeln kann der höchste Grad von Sicherheit gewährt und können zugleich die im Gesolge derselben nothwendig werdenden Beschränfungen des Berkehrs und die sinanziellen Opfer der einzelnen deutschen Bundesstaaten möglichst vermindert werden. Aller Augen sind desphalb erwartungsvoll auf eine hohe deutsche Bundesversammlung gerichtet, und wir verleihen dem allgemeinen Bundesvers, wenn wir bitten:

"Durch hohen Bundesbeschluß alle Kräfte und Mittel Deutschlands für den von Menschlichkeit und Christenthum gestotenen Zweck der Beendigung des russischen Bertilgungstrieges gegen Polen auf das schnellste zu vereinigen und wirfen zu lassen, und dadurch, sowie durch gleichzeitige Ergreifung der weiter ersorderlichen Maßregeln dem Fortschreiten der Assaischen Cholera ein Ziel zu segen."

. Situng vom 30. Mai 1832.

1.

Verbot ungeseticher, revolutionäre Zwede anbeutender Abzeichen.

Der Präsidialgesandte trägt vor:

"Das Mainzer Festungsgouvernement macht in einem ber hoben Bundesversammlung vorgelegten Berichte vom 26. Mai auf das Tragen der sogenannten Nationaleocarde aufmerksam." Im Bereiche der Bundessestung Mainz sei bereich ein Berbot dagegen ergangen, welches strenge gehandhabt werde. Es könne jedoch der hohen Bundesversammlung nicht entziehen, daß das auf dem Hambacher Feste zuerst, und nach sichern Bernehmen auch an demselben Tage zu Franksurt, bei einer Zusammenkunft vieler Menschen auf dem Sandhose zur gleichzeitigen Feier jener Bereinigung, aufgesteckte Abzeichen als eine durchaus unerlaubte und verbrecherische Handlung anzusehen und als Zeichen des Aufruhrs nicht zu dulden sei, daher Alles aufgeboten werden müsse, nicht nur dessen fernere Ausstellung und Berbreitung zu verhindern, sondern auch Jeden, der damit erzriffen werde, zu bestrafen."

Sämmtliche Gesandtschaften stimmten barin überein, daß, da die Bundesversammlung die Aufsteckung fremder, ungessetzlicher oder gar revolutionäre Zwecke andeutender Abzeichen als Attentat gegen die Sicherheit und Verfassung des Bundes betrachte, die höchsten und hohen Bundesregierungen darauf aufmerksam zu machen und zu ersuchen seien, dieselben, so wie ihre Verbreitung, noch besonders zu verbieten, und dieses Verbot auf das Strengste zu handhaben.

2.

Verbot und Unterdrückung von Volksversamm= lungen.

In derselben Sigung machte der Präsidialgesandte auf tie Gefahren auswerksam, womit die in der neuesten Zeit immer häusiger auf einander folgenden Boltsversammlungen, zu welchen Menschen aus allen Gegenden Deutschlands zussammenströmten, die innere Sicherbeit und Nube des deutschen Bundes bedrohten.

Sämmtliche Wesandtschaften vereinigten sich, ibre Regu rungen zu den wirksamften Maßregeln zur Berhinderung und Unterdrückung bieser Versammlungen zu veranlassen. Ueber die im Jahre 1832 gehaltenen Bolfsversammlungen zu Bingen und Wilbelmsbad am 31. Mai und 22. Juni, — sowie über die zu Weinheim und Babenweiler, Hanau und andern Orten wurde von den betreffenden Gesandtschaften Berichte der hohen Bundesversammlung vorgelegt und der in Folge des Artifels 28 der Wiener Schlußacte gewählten Commission zugestellt.

Sigung vom 30. Mai 1832.

Die Errichtung eines Leseelubbs zu Mainz, bie Bolksversammlungen, die einherziehenden Libellisten und Demagogen betreffend.

1.

Der im Präsibio von dem Kaiserlich Königlich Destreichischen Gesandten substituirte Königlich Preußische Gesandte, Herr von Ragler, macht der hohen Bundesversammlung verstrauliche Mittheilung von zwei Berichten des Kaiserlich Königlich Destreichischen Militärgeuwernements der Bundessestung Mainz vom 26. und 28. d. M., welche die Anzeige enthalten, daß das Tragen der neuerlich zum Berschein gesommenen, sogenannten deutschen Nationalevearde, in der Festung, besonders bei der Gelegenheit versucht worden, als am 25. Morgens eine Anzahl Mainzer Bürger zu dem Hambacher Feste gesahren sei. Das Festungsgouwernement habe Alle, die sich mit jener Cocarde gezeigt hätten, ausserbern lassen, dieselbe abzunehmen, was denn auch ohne viele Widerrede geschehen sei.

Das Festungsgouvernement mache übrigens die Bemerkung, daß durch das Hambacher Fest die Aufregung auch in der dortigen Gegend in hohem Grade gesteigert worden sei, und — abgesehen von den Ausbrüchen, welche dieselbe auch in der Festung Mainz zur Folge haben dürste, denen aber das Festungsgouvernement zu begegnen wissen werde, — sei doch im Allgemeinen noch nicht zu ermessen, welche Wirfung diese Aufregung hervorbringen werde, und es deuteten die sich rasch folgenden Erscheinungen in dem benachbarten Rheinbaie^{1,1},

und das von glaubwürdigen Augenzeugen bestätigte Bestehen von Freiheitsbäumen in vielen Abeinbaierischen Ortschaften, mit den sogenannten deutschen Nationalfarben geziert, auf die außerordentliche Entwickelung, welche das revolutionäre Prinzeip in jener Provinz bereits erlangt habe.

In bieser Rücksicht sei es auch, mit besonderer Beziehung auf Mainz und zur Bermeidung sedes, für die Landesregiezung höchst unangenehmen, militärischen Einschreitens und zur Ausrechthaltung der Ruhe allda, höchst wünschenswerth, daß in diesem Augenblicke sede Besörderung des auch in Mainz von so vielen Einwohnern unansgesetzt verfolgten Zweckes, nämlich einer fortschreitenden Entwickelung des Revolutionsprincips, sorgfältig vermieden und beseitigt, daher die Errichtung des beabsichtigten Leseelubbs für die untern Alassen der Bevölterung verweigert werde.

Das Festungsgouvernement babe bie unerwartete Radi= richt erhalten, daß die Großberzoglich Deffische Regierung ibre Buftimmung zur Errichtung biefes Leseelubbs gegeben babe. Das Festungsgouvernement muffe bagegen vorstellen, ob nicht bie Großberzoglich Sessischen Regierung vermocht werden burfte, auf bieje Entschließung, welche fie gewiß im Bertrauen auf ben redlichen Ginn ber beffern Burger von Mainz gefaßt habe, zurudzutommen, indem das Festungsgouvernement tafür balte, bag, welches immer bie guten Absichten vieler Theilnehmer jener Gesellschaft und die unschutzige Form ihrer Etatuten sein möchten, bieselbe boch immer in furgem zu einem politischen Clubb, einem Beerd und Mittelpuntt alles revolutionaren Beginnens in Mainz und ber Umgegend werben, hierburch bas Auflehnen gegen bie bestehende Autorität auch in Mainz immer mehr zur Gewohnheit machen, und englich bas Kestungsgouvernement zwingen werbe, mit Sintansegung aller andern Rudfidten, ausschließlich auf Die Giderbeit ber Westung, Die Burbe bes Bundes und feine Chre Bebacht gu nehmen, und folder Urt einen Bustand berbeizuführen, ber

weniger für bas Festungsgouvernement, als bie Bürgerschaft von Mainz und ihre Regierung brückend sein möchte.

Der substituirte präsidirende Gesandte eröffnete hierauf: Die Berichte bes Westungsgouvernements zu Mainz boten zwei Gegenstände dar, welche besondere Beachtung verdienten, die Untersagung bes Leseclubbs in Mainz, und das Tragen ber sogenannten Nationalcocarde. Was ersteres angebe, so bedürfe es faum mehr als der bloken Erwähnung, daß die allgemeine Aufregung in Rheinbaiern und in der Rähe der Bundesfestung dem Militärgouvernement außergewöhnliche Aufmerksamkeit zur Pflicht mache. In bem Grade, in welchem fich bie Ber= cine und die Zusammenfünste vermehrten, spräche sich auch ihre revolutionare Tendenz immer lebhafter aus. Die Ereigniffe der letten Tage, gang vorzüglich aber die Bahl und bie Namen der Theilnehmer an jenem Refte ze. rechtfertigten Die Bedenflichkeiten, welche das Testungsgouvernement zu Mainz gegen die Errichtung eines Leseelubbs für die in mancher hinficht durch die Neußerung ihrer Gesinnungen und durch ihr Benchmen nicht verlässige niedere Boltoflasse in Mainz un= terhalte. Dazu fomme ber Umftand, daß, dem Bernehmen nach, ein gewiffer Dr. Streder an Die Spige biefes Clubbs gestellt werden, auch bie Statuten besselben entworfen haben folle, beffen eigenmächtiges und an fo viele äbnliche Seenen ber franzosischen Revolution in den 1790ger Jahren erinnernbes Benehmen bei ber Sambacher Zusammenkunft schon bewähre, was man sich von ihm zu erwarten babe.

Der substituirte Präsidialgesandte habe sich hierüber aus diesen und andern dringenden Motiven schon gestern mit dem Großberzotich Hessischen Geren Bundestagsgesandten vorläusig besprochen. Da nun das Mistärgouvernement noch besonders angezeigt habe, daß, dem Bernehmen nach, die Bekanntmachung der Erlaubniß der Großberzogtichen Regierung schon künstigen Freitag den 1. Juni erwartet werde, so wolle der substituirende prasidirende Gesandte unheim geben, von Seiten der hohen Bundesversammlung das Ersuchen andie Großberzogt. Hessische

Regierung durch die Großherzogliche Gefandischaft zu siellen, die Errichtung des Lescelubbs zu Mainz nicht zu erlauben.

Der Großherzoglich Gesische Gesandte, welcher an bieser Berathung selbst keinen Antheil nahm, äußerte, daß er bereits vorläufig an seinen Hof barüber berichtet habe.

Sämmtliche übrige Gesandtschaften stimmten dem Antrage tes substituirten Präsidialgesandten bei. Es erging daber das Ersuchen an den Großherzoglich Hessischen Gesandten, sich alsbald auf Antrag der hohen Bundesversammlung bei seinem höchsten Hose zu verwenden, damit der Leseelubb in Mainz nicht ersaubt werde.

Der Gefandte, Freiherr von Gruben, suberte schleunige Berichterstattung gu.

Jugleich wurde der substituirte präsidirende Gesandte ersucht, dem Festungsgouvernement zu Mainz davon Kenntniß zu geben, und demselben zu erössen, daß man von den lopaten Gessenden der Großberzoglichen Regierung einer völlig entsprechenden Entschließung entgegen sehen dürse. Bei dieser Gelegenheit wurde auf den Arr. 12 des Staatsvertrags vom 30. Juni 1816 ausmertsam gemacht, welcher also lautet:

"Le gouvernement militaire de la forteresse sera nanti de tous les pouvoirs nécessaires pour lui assurer, conformément à la responsabilité qui repose sur lui. l'exercice libre et indépendant de ses fonctions. Les autorités civiles et locales lui seront subordonnées pour tout ce qui concerne la défense de la place et les rapports militaires. — Il aura à ce meme égard, nommément la direction de la police, de manière cependant qu'un Employé civil de S. A. B. le grand-due prendra part aux conférences etc."

Dem Festungsgeuvernement sei zu bemerken, tag es ver möge bessen die Direktion ber Polizei in ber Festung zu führen, und Alles, was zur Erhaltung der inneen und äußern Sicherheit bes ihm vom Bunde anvertrauten Plages ersordert

werde, vorzukehren, daher auch Vereine, Zusammenkünste und dergleichen nicht zu dulden, oder nach Ermessen nur mit seiner Genehmigung stattsinden zu lassen habe. Das Vedürsniß strenger Polizeiaussicht und der Leitung der Polizei von Seiten des Gouvernements stelle sich um so dringender dar, als die neuesten Vorfälle in der Nähe der Festung schärfere Maßregeln rechtsertigten, sowie sie auch dem Gouvernement größere Verantwortlichkeit auslegten.

Der Großherzogliche Gessische Gesandte nahm hieran nur insosern Antheil, als er sich auf den Artifel 8 des Pretokolls und Beschlusses vom 17. Dezember 1816 bezog, wobei er übrigens die polizeilichen Rechte seiner höchsten Regierung in der Stadt Mainz im Allgemeinen verwahrte.

2.

Präsidium eröffnete weiter: Ein anderer von dem Mainzer Festungsgouvernement angeregte Gegenstand betreffe das Tragen der sogenannten Nationaleocarde. Im Bereiche der Bundessestung Mainz sei bereits ein Berbot dagegen ergangen, welches strenge gehandhabt werde. Es könne jedoch der hohen Bundesversammlung nicht entgehen, daß das auf dem Hambacher Feste zuerst und, sicherm Bernehmen nach, auch an demselben Tage zu Frankfurt, bei einer Zusammenstunft vieler Menschen auf dem Sandhofe zur gleichzeitigen Feier jener Bereinigung aufgesteckte Abzeichen als eine durchaus unerlaubte verbrecherische Handlung anzusehen und als Zeichen des Aufruhrs nicht zu tulven sei, daher Alles aufgebeten werden müsse, nicht nur dessen serner Aufsteckung und Berbreitung zu verhindern, sondern auch jeden, der damit erzgriffen werde, zu bestrafen.

Sämmtliche Gesandtschaften stimmten darin überein, daß, da die Bundesversammlung die Ausstedung fremder, ungesetzticher oder gar revolutionäre Zwecke andeutender Abzeichen als Attentat gegen die Sicherheit und die Bersassung des Bundes betrachte, die höchsten und hohen Bundesregierungen dars

auf aufmerksam zu machen und zu ersuchen seien, dieselben, sowie ihre Berbreitung, noch besonders zu verbieten und dieses Berbot auf das strengste zu handhaben.

3,

Ferner machte ber substituirte Präsibialgesandte auf die Gefahren ausmertsam, womit die in der neuesten Zeit immer häusiger auf einander folgenden Bolksversammlungen, zu welschen Menschen aus allen Gegenden Deutschlands zusammensftrömten, die innere Sicherheit und Ruhe des deutschen Bunsbes bedrohten.

Die Gesandtschaften vereinigten sich, ihre Regierungen zu den wirksamsten Maßregeln zur Verhinderung und Unters drückung dieser Versammlungen zu verantassen.

4.

Ferner erwähnte der substituirte präsidirende Gesandte vertraulich, daß sowohl die Kaiserlich Destreichische als Közniglich Preußische Regierung den Polnischen Flüchtlingen in der Regel weder einen Paß, noch die Visstrung eines Passes zur Rückfehr aus Frankreich oder zum Ausenthalte in den Kaiserlich Destreichischen und Königlich Preußischen Staaten zu ertheilen erlaubten, sondern vielmehr diesenigen, die sich in das Ausland gestüchtet hätten, in das Ausland verwiesen, und daß, wenn in einzelnen Fällen besonders rücksichtswürdige Umstände vorkämen, davon zuerst die Anzeige zu erstatten und weitere Entscheidung abzuwarten sei.

Diese Eröffnung bürfte ben hohen Gesandtschaften zur Richtschnur bienen, um sich bei etwaiger Anmeldung Polnischer Flüchtlinge banach zu benehmen.

Es scheine aber anch serner einer besondern Beachtung würdig zu sein, daß den Polnischen Flüchtlingen der Ausenthalt in den deutschen Bundeslanden nicht weiter gestattet, sondern da, wo sie auf ihrem Zuge durch Deutschland nach Frankreich einträsen, die ungesäumte Durchreise vorgeschrieben werde, in-

dem die eifrige Theilnahme der Polen an den revolutionären Zusammenkünsten und Vereinen um so bedenklicher erscheinen, als sich die Polen erlaubten, durch revolutionäre Neden und schwärmerische Aufruse die Aufregung nur noch zu erhöhen und zu verbreiten, sowie auf den Universitäten die deutsche Jugend zu verführen.

Die Bundestagsgesandtschaften vereinigten sich, diese Ansträge zur Kenntniß ihrer Regierungen zu bringen, um denselsben die in dieser Beziehung zur Sicherung der Bundeslande dienenden Maßregeln anheimzugeben, worüber die Bundessversammlung Mittheilung entgegensehe.

5.

Schliestich bezeichnet der subsituirte präsidirende Gesandte tie in den bewegten deutschen Ländern herumziehenden Schriftssteller, Journalisten und Candidaten aus andern Bundes und fremden Staaten als diesenigen Individuen, welchen großentheits der Unsug, der sich batt täglich unter den Ausgen der Regierungen erneuere, zuzuschreiben sei. Kaum sei — um nur einen dieser Corpphäen der Bolksbewegung zu nennen — der berüchtigte Fein aus Abeinbapern, Baden und dem Großherzogthum Hessen weggewiesen worden, so habe er sich, dem Bernehmen nach, Churhessen und Frankfurt zum abwechsselnden Ausenthalt gewählt.

Die Gefandtschaften kamen überein, bei ihren allerhöchsten und höchsten Regierungen darauf anzutragen, seden dieser hers umziehenden Schriftsteller und Libellisten, der sich als Volksauswiegler beweise, in seine Heimath, wie es erst kürzlich in einigen Baierischen Kreisen geschehen sei, zurückzuschieben, die eigenen Unterthanen und eingebornen Subsette dieser Klasse aber, wohin die Doktoren und Kandidaten Funk, Herold, Freiseisen, Sauerwein, Grosse, Fein, Wirth, Siebenpseiser, Corneslins, Spazier und viele andere gehörten, sowohl in Ibsicht

auf ihre persönliche Aufführung, als in Absicht auf ihr schriftstellerisches Gewerbe, unter strenge polizeiliche Aufsicht zu stellen.

Zur Beglaubigung, (unterz.) Freiherr v. Handel.

Sigung vom 7. Juni 1832.

Magregeln zur herstellung und Erhaltung ber Ruhe in Deutschland.

Präsibium. Die Aufregung in mehreren Gegenden Deutschlands, die einzelnen Ausbrüche von Empörung, die sie bereits erzeugt hat, und die Besorgnisse, welche sie für die nächste Zutunst erregt, waren schon in der süngsten Sigung dieser hohen Bersammlung der Gegenstand einiger vorläusigen Berathungen und Beschlüsse.

Wenn es indessen immer dringender wird, dem einbrechenden Strome einen festen Damm entgegen zu sessen, und wenn dieser, wie es schon sest klar am Tage liegt, nur durch fräftiges Jusammenwirken der Gesammtheit aussührbar erscheint, so stellt sich das Bedürsniß hervor, alle Vorbereitunzen und Vollziehungsmittel schleunig zu berathen. Der Grund, der Umfang und die Verzweigungen dieses Uebels müssen genau erforscht werden, um hierauf einen Plan wirksamer Maßregeln zu bauen, dessen Aussührung in der Pslicht der Selbsterhaltung und in dem Wesen des deutschen Vundes gezgründet ist.

Die revolutionäre Partei in Rheinbaiern und andern südwestlichen Gegenden Deutschlands hat seit kurzem einen bestimmten Zweck, und die nächsten Mittel, denselben zu erreichen, in den Reden der Wortführer und in Zeitblättern und in andern Druckschriften klar und offen ausgesprochen.

Der von der revolutionären Partei ausgesprochene, von seinen scheinbar Gemäßigteren, die sich ihr auschlossen, nicht widersprochene Zweck ist:

Wiedergeburt und Umgestaltung des deutschen Vaterlandes, Herstellung der Einheit Deutschlands — (also Auflösung des Staatenbundes).

Als erstes Mittel bezeichnet die Partei die freie Presse und als deren Schutzwehr: die Baterlands- und Pressvereine; als zweites Mittel: die Volksvereine — und das lebende Wort — die Neden an das Volk.

I. Was die freie Presse betrifft, so hat die revolutionäre Partei sich derselben bereits in mehreren Gegenden Deutschslands bemächtigt, und übt solche mit größter Zügellosigkeit in vielen Bundesstaaten, ohne daß die Regierungen diesem Pressunfug ein Ziel gesett oder zum Theil nur Einhalt gethan haben. Da, wo der Bersuch, durch ein besonderes Preszests jenen Unsug zu zügeln, statt gesunden hat, nahm solcher auf eine vorher nie gefannte Weise zu. Alle Bemühungen der hohen Bundesversammlung waren bis heute vergeblich, dem Uebel innerhalb des deutschen Bundesgebiets abzuhelsen und den Bundesgesesen die gebührende Achtung und Besolgung zu verschaffen.

Ganz neuerdings ist wieder Nro. 6 ber "Flugschrift" als Fortschung der Tribüne ("welche gleichwohl durch Beschluß vom 2. März, sowie die Fortschung desselben unter jedwelchem Titel verboten worden war,) bei G. Nitter in Zweibrücken erschienen. Dhne auf ihren verderblichen Inhalt einzugehen, muß erwähnt werden, daß die Nro. 6 das Berzeichniß ber Preßvereine enthält, wovon 10 in Rheinbaiern, einer in Franksturt und einer in Odernheim in Rheinbessen, bestehen. Die Namen der Mitglieder der Filialcomité's sind aufgeführt, z. B. in Franksurt Dr. Jucho, Apotheker G. H. Engelhard, Friß Schneider, Buchs und Steindruckereibesiger.

In der Buchdruckerei von J. Roft zu Zweibrücken wird ein von Zweibrücken den 30. Mai datirter Aufruf unentgeld= lich verabfolgt, der an die "Soldaten" gerichtet ist. In diesem wird der gemeine Soldat gegen seine Obern, "gegen seine Befehlshaber in Verbindung mit andern Dienern der Gewalt", aufgeregt, und demselben, in Erwiederung auf eine von dem Bürgermeisteramte, dem Königlichen Landcommissariate und der Landcommandantschaft veranlaßte Proflamation gesagt, "die Soldaten seien als Feinde zu ihnen gesendet worden, aber die Zeit der unwürdigen Stlaverei sei vorüber, — der Soldat sei berusen ein freier Mann zu sein, — und die Nezgierungsverordnung, in welcher die Soldaten als Näuber und Mörder geschildert worden, sei der öffentlichen Verachtung Preis gegeben."

Der hohen Bundesversammlung ist bereits der zu Homburg in Rheinbaiern erschienene, vom 21. April d. J. datirte, "Aufruf an die Bolfsfreunde in Deutschland" bekannt. — Das Frechste und Verwerslichste, was bisher in dieser Art erschienen ist! Dieser Aufruf verdankt sein Entstehen dem berüchtigten Dr. Wirth, der darin zur offenen Empörung der Bölfer gegen ihre Fürsten auffordert.

Der Verein, zu welchem jener Aufruf einladet, hat, nach bem Seite 5 und 6 in 21 Punkten offen dargelegten politisschen Glaubensbekenntnisse, keinen andern Zweck, als alle beskehende Ordnung gänzlich aufzulösen und zu zerstören.

In diesem Aufruse erwähnt der Verfasser, daß die Preß= vereine bestehen und sogar durch gerichtliche Erfenntnisse als erlaubt anerkannt und geschützt worden seien.

Der Verfasser und Verleger des mehr erwähnten Aufrufs haben bis jest feine Mittel und keine Wege gescheut, solchen nach allen Gegenden Deutschlands zu verbreiten; auch hat es nicht an Buchhandlungen gesehlt, welche diese Verbreitung bewirft haben.

Ferner ist vor ganz kurzer Zeit in Zweibrücken, bei Nitzter, eine Flugschrift erschienen, welche den Titel führt: "Rhein-preußische Glückseligkeit. Ein Wort zur Beherzigung fürs Bolf und den Fürsten." Eine Schrist, die offenbar die Aufzwiegelung der bisher treu gebliebenen Preußischen Aheinpropinzen bezweckt.

Welcher Mittel und Wege sich die revolutionäre Partei zur Verbreitung ihrer verderblichen Schriften bedient, hat unter andern das, auf den allgemeinen Umsturz der bestehenden Regierungen aus allen Kräften hinwirkende, bibliographische Institut zu Hildburghausen bewiesen, indem es sich vor Kurzem hat beigehen lassen, bei Gelegenheit der Nebersendung von eils Exemplaren der Consirmandenbibel an die Provinzialbibelgesellschaft nach Posen, viele Exemplare der Anzeige der verbotenen Siebenpseisserischen Zeitschrift "Deutschland" dahin zu senden, und die einzelnen Heste auf eine Weise einzultegen, daß sie nur bei einer genauen Durchsicht hätten gefunden werden können.

In demselben bibliographischen Institute zu Hildburghausfen erscheint eine Zeitung unter dem Titel: "Der Bolköfreund", welcher als die Fortsetzung des verbotenen "Hausfreundes" anzusehen ist. In Num. 1 ist eine der Negierung zum Hohn und Truß gereichende Todesanzeige von dem Hinscheiden des Hausfreundes und von dem Erscheinen des Bolksfreundes an die Stelle des erstern — eingerückt.

II. Als zweites Mittel zur Beförderung der Revolution bezeichnet die Partei selbst die Volksvereine. Daß diese in volkem Gange sind, und sich ungescheut unter den Augen mehrerer Regierungen gesahrdrohend entwickelt haben, beweisen vorzugsweise die Zusammenkünste zu Weinheim, Hambach und Bergen. Die hohe Bundesversammlung dürste es ihrem Standpunkte und sich selbst schuldig sein, auch diesen wichtigen Gegenstand in Erwägung zu ziehen, und um so mehr ihre Fürsorge darauf zu erstrecken, als die Volksneigung zu solchen Zusammenkünsten sehr leicht misbraucht wird. Auch bei gewähllichen Volksseichen, wenn sie nicht vermieden werden können, müßte wenigstens das (nach dem von der Partei gewählten Ausdrucke) sogenannte freie Wort, öffentliche politische Reden zum Volke, verboten werden.

In St. Wendel hat der Prediger Juch durch Reden bei

Bolfsfesten und selbst in Predigten von der Kanzel Aufstand, Treubruch, haß und Nache geprediget.

Mehrere solcher von ihm gehaltenen Predigten erschienen im Drucke bei G. Nitter in Zweibrücken, der sich ihre Bersbreitung eifrig angelegen sein läßt.

Die Preß und Polen = — auch andere politische Bereine, verdienten in Zeiten allgemeiner Aufregung größere Aufmerksamkeit, als manche Regierungen ihnen zu widmen scheinen. Bereine, die schon jest in mancher Art als Mittel zu jenen Zwecken dienen und theilweise sich anmaßen, gleich öffentlichen Behörden zu handeln, dürsen nicht, wie es in manchen Bundesstaaten der Fall ift, gleichgültig übersehen werden. Die Gesammtheit der Bundesregierungen ist bei solcher usurpirten und gesahrdrohenden Wirksamkeit, sowie bei den von den Bereinen höchst wahrscheinlich versolgten Zwecken zu sehr bestheiligt, als daß nicht die hohe Bundesversammlung sich verpslichtet halten sollte, in eine nähere Erörterung hierüber einzaugehen.

Bei Volköfesten, wenn sie als an sich unschuldige Vereinigungen nicht verhindert werben können, durften wenigstens öffentliche politische Neden an bas Volk zu untersagen sein.

Nach diesen Bemerkungen erlaubt fich Präsidium folgenben Antrag zu stellen:

- 1) Alles, was in obigen Anzeigen auf den Mißbrauch der Presse und die Fortschung der verbotenen Zeitblätter Bezug hat, der Bundestagscommission in Presangelegenheiten zur Prüfung und Gutachten zuzustellen;
- 2) eine Commission von fünf Mitgliebern zu wählen, welcher, nach Maßgabe bes Artifels 28 ber Wiener Schlußakte, bie Begutachtung ber gegnwärtigen Lage Deutschlands und der Maßregeln zur Erhaltung und Wiederherstellung der öffentlichen Ruhe und gesetzlichen Drdnung im deutschen Bunde, deßgleichen der Mittel, welche geeignet sind, dem Ausbruche der Nevolution mit Kraft entgegenzuwirken aufzutragen wäre.

3) Die Königliche Baierische, Großherzoglich Babische und Churhessischen Regierung zu ersuchen, die hohe Bundesversfammlung schleunigst von den bei den Bersammlungen und Bolfösesten in Weinheim, Hambach und Bergen stattgesunzenen revolutionären Borgängen vollständig in Kenntniß zu seizen, auch dieses Ersuchen auf die Regierungen angrenzender Länder auszudehnen, um mit möglichst vollstänzbiger Ausstunft versehen zu werden.

Sämmtliche Gefandtschaften vereinigten sich mit dem Antrage auf die zu zwei in Borschlag gebrachte Wahl einer Commission zu dem angegebenen Zwede; es wurde sogleich zur Wahl geschritten, und diese siel auf die Gesandten von Destreich, Preußen, Königreich Sachsen, Großherzogthum Hessen und Holstein und Lauenburg, welchen die Gesandten von Württemberg und Baden, vorsommenden Falls, zum Ersaße beitreten.

hierauf wurde beschloffen:

- 1) Die Bundestagscommission in Pregangelegenheiten wird die in dem Präsidialantrage erwähnten Pregeontraventiosnen prufen und Gutachten darüber erstatten;
- 2) Die aus den Gesandten von Destreich, Preußen, Königreich Sachsen, Großherzogthum Hessen und Holstein und
 Lauenburg gewählte Commission, welcher noch, ersorderlichen
 Falls, zum Ersaße die Gesandten von Württemberg und
 Vaden beitreten, wird, nach Maßgabe des Artisels 28 der
 Wiener Schlußaste, über die gegenwärtige Lage Deutschlands, über die in mehreren deutschen Bundesstaaten statfindenden Ursachen und Mittel versuchter Revolutionirung
 und über die Maßregeln zur Erhaltung und Wiederherstellung der öffentlichen Ruhe und gesetzlichen Ordnung
 im deutschen Bunde, deßgleichen über die Mittel, welche
 geeignet sind, dem Ausbruche einer Nevolution mit Kraft
 entgegen zu wirsen, baldmöglichst, unter Berückschtigung
 der in dem obigen Prasidialantrage und in den vorherge-

henden Bundestagsprotofollen erwähnten revolutionären Entwickelungen, Gutachten erstatten, auch, wo und so oft sie es zu ihrem Zwecke bedarf, unmittelbar Auskunft durch die betreffende Gesandtschaft sich erbitten, und überhaupt alles Dassenige, was ihr zur Erleichterung und Beschleusnigung ihrer Aufgabe zuträglich erscheint, vorsehren.

3) Die Königlich Baierische, die Großherzoglich Badische und die Churhessische Regierung werden durch ihre Gesandtschaften ersucht, der hohen Bundesversammlung schleunigst von den bei den Versammlungen und Volkssesten in Weinheim, Hambach und Bergen stattgefundenen revolutionären Vorgängen möglichst vollständige Austunft zu geben, auch wird dieses Gesuch auf diesenigen Regierungen ausgedehnt, welche vermöge ihrer Nachbarschaft oder aus andern Veranlassungen, Notizen hierüber erlangt haben.

In berselben Sitzung vom 7. Juni d. J. machte ferner ber Großherzoglich Sessische Bundestagsgesandte die vertrausliche Anzeige, daß seine Allerhöchste Regierung für jest die Eröffnung eines auch die untern Bolksklassen umfassenden Leses vereins in Mainz nicht statt geben werde.

Der Königlich Preußische Gesandte Herr von Nagler bestätigt diese Anzeige, indem er zur Kenntniß der hohen Bunsdesversammlung bringt: es sei auch von Seiten des K. K. Destreichischen Militärgouvernements der Bundessestung Mainz unter dem 2. d. M. berichtet worden, daß nach einer demsselben von der Großherzoglichen Provinzialregierung gemachten Eröffnung, die Errichtung des Leseclubbs einstweilen auf sich beruhen bleibe.

Der Königlich Baierische Gesandte eröffnet sodann: In Beziehung auf die geäußerten lebhaften Besorgnisse über die Umtriebe der Demagogen in den Königlich Baierischen Staaten, insbesondere im Rheinfreise, sindet sich die Gesandtschaft veranlaßt, nicht nur im Allgemeinen die Bersicherung zu erstheilen, daß von Seiten ihrer Allerhöchsten Regierung die

strengste Anwendung aller nach den bestehenden Gesetzen vorshandenen und zulässigen Mittel angeordnet und die gerichtliche Einschreitung da, wo dieselbe begründet ist, eingeleitet worden sei, sondern noch insbesondere zu bemerken, daß gegen den Dr. Wirth von dem Generalprofurator wegen Majestäsbesteidigung, Hochverraths und Aufsorderung zum Sturz der bestehenden Ordnung zu dessen Verhaftung und Vor: Gerichtstelstung die erforderliche Einleitung getroffen worden sei.

Ebenso ist gegen Dr. Grosse, gegen den bereits in dem Isarkreis eine Specialuntersuchung wegen Majestätsbeleidigung besteht, wegen seines höchst revolutionären Benehmens bei dem Hambacher Feste und noch späterer Versuche der Aufsorderung zum Aufstande in Meinbaiern, die Verhaftung angeordnet, deren er sich jedoch durch die Flucht bisher entzogen hat.

Dr. Wishmann, Redacteur der Bolkstribune, ist wegen verschiedener ineriminirter Artikel in Specialuntersuchung. Dr. Kurz, Nedacteur der Zeitschrift: "die Zeit", sigt, laut gerichtlichen Haftbesehls, in der Frohnveste zu Augsburg, und der Nedakteur des Augsburger Tagblattes, Dr. Destreicher, wurde nur wegen mangelnden Beweises von einer gegen ihn einzgeleiteten Eriminalklage entbunden.

Wegen des Aufsages: "des Deutschen Pstichten gegen sein Bolk und Vaterland", in der Zeitschrift: "Bürgerfreund", ist gegen den Pfarrer Hochdörfer zu Kaiserslautern, auf den Grund des Artisels 102 des Code penal, die gerichtliche Untersuschung eingeleitet.

Pfarrer Alöckner zu Lauterbrun im Rheinfreise, ist wegen einer dem Drucke übergebenen Predigt: "Die freie Presse, als Wort und Nuf Gottes an die Menschen zu ihrer Erleuchtung und Beglückung", auf drei Monate vom Pfarramte suöpenstirt, und das Consisterium in Speier angewiesen, nach Verstauf dieser Zeit das Resultat einer bis dahin zu pflegenden genauen Aussicht über diesen Pfarrer anzuzeigen.

Gegen die Schlosser'sche Buchhandlung und die Bolfharbische Druckerei in Augsburg ist wegen Ankundigung eines mit Be-

ichtag belegten Werkes, bie Suspension bes Gewerbes eingeleitet; eben so gegen bie Druderei bes Bolfsblattes, wegen wissentlichen Abdrucks ber von ber Censur gestrichenen Stellen.

Achnliche Einleitung ist wegen ber Anwendung der französischen Gesetze gegen den Buchdrucker Ritter in Zweibrücken,
als heimlichen Verbreiter der Tribüne, getrossen. Die genaueste Vollziehung der Censurinstruction ist angeordnet und
wird noch insbesondere von Seiten des Ministeriums des
Innern bewacht, und es sind nicht weniger als 142
Veschlagnahmen binnen eines Zeitraums von 4
Wochen erfolgt, wobei zahlreiche Fälle an die
Gerichte zu strafrechtlichen Einschreitungen, theils
aus dem Titel des Hochverraths, theils aus zenem
der Majestätsbeleidigung, theils aus zenem der
verletzen Amtsehre, übergegangen sind.

Gegen einzelne in Rheinbaiern hie und ba erscheinente Flugschriften wird auf der Stelle polizeilich eingeschritten und nach Umständen die strafrechtziche Untersuchung eingeleitet: so ist insbesondere die Einseitung zur gesetzlichen Einschreitung gegen die Flugschrift: "Rheinpreußische Glückseitzteit," der Regierung des Rheinfreises ungesäumt aufgetragen worden.

Der Gesandte hofft, daß die sämmtlichen Bundesregierungen sich überzeugen werden, daß von Seiten der Königlichen Staatsregierungen mit aller Thätigkeit vorgeschritten werde, um ben Umtrieben der Demagogen ein Ziel zu segen und dem allgemeinen Bundeszwecke zu entsprechen.

Sigung vom 5. Juli 1832.

Maßregeln zur Aufrechterhaltung der gesetzlichen Ordnung und Ruhe im deutschen Bunde.

Der Großberzoglich Gestische Berr Bundestagsgesandte, Freiherr von Gruben, trägt Namens der zur Begutachtung

ber Maßregeln in Gemäßheit bes Artifels 28 ber Wiener Schlußacte gewählten Commission vor:

"Durch einen in ihrer 20. Sigung vom 7. Juni dieses Jahres gefaßten Beschluß (Prot. S. 798.) ernannte die hohe Bundesversammlung eine Commission, welcher sie die Bestimmung gab, nach Maßgabe des Artisels 28 der Wiener Schlußacte, über die gegenwärtige Lage Deutschlands, über die in mehreren Bundesstaaten stattsindenden Ursachen und Mittel versuchter Revolutionirung, und über die Maßregeln zur Erhaltung und Wiederherstellung der öffentlichen Ruhe und gesetzlichen Ordnung im deutschen Bunde, deßgleichen über die Mittel, welche geeignet seien, dem Ausbruche einer Revolution mit Kraft entgegen zu wirken, baldmöglichst, unter Berücksichtigung der in dem vorausgegangenen Präsidialsantrage und in den früheren Bundestagsprotosollen erwähnten revolutionären Entwickelungen, Gutachten zu erstatten.

Neber die Lage Deutschlands und die in einzelnen deutsschen Bundesstaaten versuchten Mittel, die Gränel einer die Berfassung des Bundes, wie jene der Bundesstaaten vernichtenden Revolution hervorzurusen, enthält die motivirende Einsleitung zu den in der 22. Bundestagssissung von der verehrstichen Kaiserlich-Königlich Destreichischen Gesandtschaft, im Namen von Destreich und Preußen, beantragten sechs Beschlüssen eine so treue, treffende und umfassende Schilderung, daß damit der Absicht hoher Bundesversammlung vorerst genügt sein dürste, daher die Commission der Berpslichtung enthoben zu sein glaubt, auch jenen Gegenstand in ihren Borstrag auszunehmen.

Es bleibt ihr baher nur übrig, sich über die zur Erhaltung und Wiederherstellung der öffentlichen Ruhe und gesetztichen Dronung im deutschen Dunde zu ergreisenden Maßzegeln, deßgleichen über die geeigneten Mittel, dem Ausbruch einer Nevolution mit Kraft entgegen zu wirken, gutachtlich zu änsern, und da durch jene Maßregeln, wenn sie auf den anzgedeuteten Iweck richtig berechnet sind, einer Nevolution am

sichersten vorgebengt wird, so betrachtet die Commission eine zweitmäßige Wahl ber erstern als den eigentlichen Gegenstand ihrer bermaligen Begutachtung.

Es handelt sich hierbei von der Wiederherstellung der Ruhe und Ordnung im Bunde, so weit sie gestört ift, - so=

bann von ber fernern Erhaltung berfelben.

In dieser hinsicht ist der Commission ein weites Feld zum Nachdenken und zu Erörterungen durch den Beschluß vom 7. Juni d. J. geöffnet.

Es scheint nämlich nicht bloß barauf anzusennmen, die zunächst und unmittelbar auf die Störung des allgemeinen Ruhestandes im Bunde wirkenden Ursachen, sondern auch die entsernteren und tiefer liegenden Gründe, aus welchen die neuerlich in mehreren Bundeslanden sich kund gebende Auferegung erklärbar werden dürste, aufzusuchen, historisch zu entwickeln, sosort solche Berkehrungen zu treffen, welche geeignet sind, die einen wie die andern gründlich und dauerhaft zu heben.

Maßregeln von biesem Umfange werden dereinst bie sicherste Bürgschaft für die Erhaltung des Nuhestandes im Bunde gewähren. Sie erfordern indessen eine weit reisere, umsichtigere Prüfung, als solche, welche blos die Wiederherstellung der gestörten Nuhe und Ordnung zum Zwecke haben, und es läßt sich dabei eine zu große Verschiedenheit der Unssichten densen, als daß eine Veschlußnahme darüber in so furzer Frist, wie es der Drang der Umstände wünschenswerth macht, zu erwarten wäre.

Eben dieser Drang der Umstände fordert gebieterisch zu raschem Handeln auf; denn man kann es sich nicht verhehlen, daß die revolutionäre Faction durch immer steigende Recheit und Beharrlichkeit in Versolgung ihrer verderblichen Zwecke ihren Anhang vermehrt und an Einsluß auf die leicht zu besthörende Menge gewonnen hat; die Beweise davon liegen in notorischen Ereignissen der neuesten Zeit, und der unerhörte Frevel, welchen die Volksaufwiegler sich öffentlich zu erlauben keine Scheu trugen, gibt einen Grad von Zuversicht in das

Gelingen ihrer Plane zu erkennen, der bei längerm Aufschub nachdrücklichen Einschreitens gegen dieselben sogar die öffent- liche Meinung über die ihnen zu Gebot stehenden Mittel zu täuschen vermöchte.

Vor Allem nuß es also barum zu thun sein, dem revolutionären Treiben ein Ziel zu segen, und zwar durch Anordnungen, wodurch den Urhebern desselben der Gebrauch der Mittel entzogen wird, deren sie sich bedienen, um Aufregung hervorzubringen und die gewaltthätige Störung der gesetzlichen Ordnung zu veranlassen.

Wird dieser Zweck erreicht, so ist schon vieles geschehen, um die Rückfehr der letztern zu bewirken und die aufgeregten Gemüther zu beruhigen.

Kommt alsdann noch die Anwendung mancher, die Handshabung der Ruhe in den Bundeslanden bezweckender, bundessgesestlichen Bestimmungen und derzenigen Mittel, welche in der Regierungsgewalt der Bundesregierungen liegen, hinzu; so wird man auch mit Zuversicht darauf rechnen können, daß Ruhe und Ordnung im Bunde nicht mehr Störungen so besdenklicher Art, wie deren die neueste Geschichte mehrere darbietet, unterworsen sein werden.

Dies ist der Gesichtspunct, von welchem die Commission ausging, und wodurch sie sich bestimmt fand, für jest nur Maßregeln zu berathen und in Borschlag zu bringen, welche die Feinde aller bestehenden Bersassung und Geseglichkeit außer Stand sehen, von ihren gefährlichen Umtrieben fernerhin Gebrauch zu machen, indem sie der Meinung ist, daß es solcher Maßregeln zunächst am dringendsten zur Wiederherstellung der gefährdeten Ruhe bedürse, und die Anordnung derselben am wenigsten irgend einem Bedensen unterliegen könne.

- Letteres wird um so mehr anzunehmen sein, als verschiedene hohe Regierungen, deren Bundeslande entweder der Schauplatz revolutionärer Bewegungen waren, oder sich im nahen Bereiche derzenigen befinden, in welchen Empörungssversuche stattsanden, bereits in gleichem Sinne verfügt haben,

biese aber vorzüglich in der Lage waren, das Treiben ber Aufrührer zu durchschauen und am richtigsten die Mittel zu erkennen, demselben mit Kraft und Erfolg entgegenzuwirken.

Bon erheblichem Interesse find in dieser Beziehung:

Die Königl. Württembergische Verordnung, betreffend bas Verbot der Constituirung von Vereinen zu Verathung landsständischer Angelegenheiten, vom 21. Februar 1832;

die Königlich Württembergische Verordnung gegen nicht autorisite Versammlungen zur Vesprechung öffentlicher Ungelegenheiten, Verathungen politischer Handlungen oder Feier politischer Ereignisse, vom 12. Juni d. J.;

das Großherzoglich Batische Berbot aller öffentlichen Reben an das Bolf bei Bolfsversammlungen vom 5. Juni d. 3.:

die Großherzoglich Babische Berordnung von gleichem Datum, enthaltend das Berbot von Bereinen, welchen die Staatsgenehmigung mangelt, und des öffentlichen Tragens von Abzeichen in farbigen Bändern, Cocarden oder dergleichen, die nicht in dem Lande, dessen Angehöriger der ist, welcher solche trägt, erlaubt sind;

die Großherzoglich Hessische Verordnung vom 12. März b. J. gegen Preß = und sonstige Vereine, Gesellschaften, Versbindungen, Associationen, welche politische Zwecke haben, inssofern die Theilnahme daran nicht von dem Souverain oder dessen Vehörden erlaubt worden ist;

die Großherzoglich Hessische Berordnung vom 23. Juni d. J. gegen die Beranstaltung von Boltssesten und Boltssversammlungen, so wie das Tragen von Abzeichen;

die Herzoglich Nassauische Berordnung vom 16. Juni t. J. gegen nicht genehmigte Belksversammlungen, Bereine, Abzeichen und gegen die Haltung öffentlicher Neben an das Bolt bei Volksversammlungen;

der Senat der freien Stadt Frankfurt ließ durch die Gefandtschaft der freien Städte in der 21. Sigung vom 14. Juni d. J. hoher Bundesversammlung anzeigen, daß er — überzeugt von der Gemeinschädlichkeit und Gefahr der sich in der neuesten Zeit bildenden Zusammenkünfte, Bersammlungen und Bereine zu politischen Zwecken — unterm 5. desselben Monats sowohl wegen dieser, als wegen der sichtbar werdenden gesetzt und ordnungswidrigen Ubz und Erfennungszeichen, die auf solche Zusammenkünfte und Bereine Bezug hätten, ein warznendes Verbot erlassen habe.

Diesem folgte unterm 2. Juli ein förmliches Gesetz zur Bervollständigung der bestehenden Gesetzgebung über unerlaubte, ohne Staatsgenehmigung neben den im Staate anerkannten Bereinen und Gesellschaften sich bildende Berbindungen und Jusammenkunfte.

Endlich zehören hierhin manche Bestimmungen, welche für den Königlich bayerischen Meinfreis durch Bekanntmachung des Königlich bayerischen außerordentlichen Hofcommissärs im Rheinfreise, Herrn Feldmarschall Fürsten von Brede, vom 28. v. M. erlassen wurden, namentlich das Verbot des Tragens dreisarbiger Cocarden, — des Aushängens oder Ausstellens dreisarbiger Fahnen und jeder Zeichen von Parteiungen, — das Verbot ungesessicher Vereine und Verbindungen, für was immer für einen Zweck, — strenges Verfahren gegen aufrührerische oder staatsgefährliche Schriften, deren Urheber, Verkäuser und Verbreiter, — geschärfte Aussicht auf fremde, herumziehende und nicht legitimirte Individuen.

Allen diesen Verordnungen und Verfügungen hat die Commission bei ihren Verathungen und Anträgen die gebührende Rücksicht gewidmet, und sie konnte hierbei um so werniger einiges Vedenken sinden, als mehrere in die gedachten Verordnungen aufgenommene Vestimmungen mit den neuesten Vundestagsverhandlungen und Veschlüssen im Einklange stehen, auf deren Verücksichtigung sie in dem Veschlusse vom 7. d. M. ausdrücklich hingewiesen wurde.

So haben bereits in ber 19. Bundestagssigung vom 30. Mai d. 3. auf desfallsigen Präsidialantrag fämmtliche

Gesandtschaften ihre Uebereinstimmung barin erklärt, daß, "da die Bundesversammlung die Ausstedung fremder ungesetzlicher oder gar revolutionäre Zwecke andeutender Abzeichen als Attentat gegen die Sicherheit und Verfassung des Bundes betrachte, die höchsten und hohen Bundesregierungen darauf ausmerksam zu machen und zu ersuchen seien, dieselben, so wie ihre Verbreitung, noch besonders zu verbieten, und dieses Verbot auf das Strengste zu handhaben."

In derselben Sigung machte das Präsibium auf die Gefahren ausmerksam, womit die in der neuesten Zeit immer häufiger auf einander folgenden Volksversammlungen die innere Sicherheit und Ruhe des deutschen Vundes bedrohten.

Die Gesandtschaften vereinigten sich darauf, ihre Regierungen zu den wirksamsten Mahregeln zur Verhinderung und Unterdrückung dieser Versammlungen zu veranlassen.

Endlich bezeichnete das Präsidium die in den bewegten deutschen Ländern herumziehenden Schriftsteller, Journalisten und Candidaten aus andern Bundes und fremden Staaten als diesenigen Individuen, welchen großen Theils der Unsug, der sich bald täglich unter den Augen der Regierungen erneuere, zuzuschreiben sei, und die Gesandtschaften kamen überzein, bei ihren Regierungen darauf anzutragen, seden dieser herumziehenden Schriftsteller und Libellisten, der sich als Bolksauswiegler beweise, in seine Heimath zurüczuschisten, die eignen Unterthanen und eingebornen Subsecte dieser Klasse aber, sowohl in Absicht auf ihre persönliche Aussührung, als in Absicht auf ihr schriftsellerisches Gewerbe, unter strenge polizeiliche Aussicht zu stellen.

In der 20. Bundestagssitzung vom 7. Juni d. 3. machte das Präsidium noch besonders darauf aufmerksam, daß die freie Presse als ersies Mittel zur Erreichung der Zwecke der revolutionären Partei, und als deren Schutzwehr die Baterstands und Presvereine, — sodann als zweites Mittel die Bolksvereine und das lebende Wort — die Neden an das Bolk — von der Partei selbst bezeichnet seien.

In Anschung der Bolksvereine bemerkte das Präsidium: die hohe Bundesversammlung dürste es ihrem Standpuncte und sich selbst schuldig sein, diesen wichtigen Gegenstand in Erwägung zu ziehen, und um so mehr ihre Fürsorge darauf zu erstrecken, als die Volksneigung zu solchen Zusammenskünsten sehr leicht misbraucht werde. Auch bei gewöhnlichen Bolkssesten, wenn sie nicht vermieden werden könnten, müßte wenigstens das sogenannte freie Wort — öffentliche politische Neden zum Bolke — verboten werden.

Die Preß = und Polen =, auch andere politischen Bereine verdienten in Zeiten allgemeiner Aufregung größere Aufmert = samfeit, als manche Regierungen ihnen zu widmen schienen.

Bereine, die schon jest in mancher Art als Mittel zu den revolutionären Zwecken dienten, und theilweise sich ansmaßten, gleich öffentlichen Behörden zu handeln, dürsten nicht, wie es in manchen Bundesstaaten der Fall sei, gleichgültig übersehen werden. Die Gesammtheit der Bundesregierungen sei bei solcher usurpirten und gesahrdrohenden Wirtsamseit, so wie bei den von den Bereinen höchst wahrscheinlich versfolgten Zwecken zu sehr betheiligt, als daß nicht die hohe Bundesversammlung sich verpstichtet halten sollte, in eine nähere Erörterung hierüber einzugehen.

Bei Bolksfesten, wenn sie als an sich unschuldige Bereinigungen nicht verhindert werden könnten, dürften wenigstens öffentliche politische Neden an das Bolk zu untersagen sein.

In allen bisher angeführten Materialien bot sich schon ber Commission reichhaltiger Stoff zu Vorschlägen bar, welche allgemein als zeit = und zweckgemäß, durch die Natur bes Bundesvereins und die gegenwärtigen Zeitumstände, geboten, erkannt werden bürften.

Sie fügt noch Einiges hinzu, was sie für den vorliegenden Zweck nicht minder beförderlich erachtete, und legt nunmehr die Resultate ihrer durch die gegenwärtigen Zeitumstände veranlaßten und auf die Dauer derselben berechneten dermalen gepflogenen Verathungen in Folgendem einer hohen Bundesversammlung vor:

1) "Keine in einem nicht zum beutschen Bunde gehörigen Staate in deutscher Sprache im Druck erscheinende Zeits oder nicht über 20 Bogen betragende sonstige Druckschrift politischen Inhalts darf in einem deutschen Bundesstaate, ohne vorgänzige Genehmhaltung der Regierung desselben, zugelassen und ausgegeben werden; gegen die Uebertreter dieses Berbots ist eben so, wie gegen die Berbreiter verbotener Druckschriften zu versahren."

Dieser Antrag wird durch die Erfahrung völlig gerechtsfertigt erscheinen. — Es ist bekannt, daß die Verbreitung im Auslande unter dem Schuße ungezügelter Preßlicenz verlegter deutscher Zeitungen, Flugschriften und Libelle in den Vundessstaaten zu den Mitteln gehörte, die Vewohner derselben für revolutionäre Ideen empfänglich zu machen und zu bereitzwilligen Werfzeugen der Auswiegler zu bearbeiten.

Ein Zeitblatt dieser Art war das in Straßburg erschienene "Konstitutionelle Deutschland," dessen Bersendung und Berbreitung durch Bundesbeschluß vom 9. November 1831 in allen beutschen Bundesstaaten untersagt wurde.

Der Bund hat sich durch sein Presseses gegen den Misserauch der Presse durch intändische Schriftsteller und Berleger und deren Folgen zu schüßen gesucht; er konnte nicht wollen, daß hierin dem Auständer mehr erlaubt sein sollte, als dem Intänder; er konnte am wenigsten wollen, daß es zur Umzgehung der von ihm hinsichtlich der Presse gegebenen Bestimmungen zu gestatten sei, im Austand erschienene Druckschriften revolutionärer Tendenz ungehindert auf deutschem Bundeszgebiete in Umlauf zu seizen; dies würde dem Geiste und Zwecke der Bundespresseschung durchaus widerstreiten.

Ein anderes, als das angetragene Mittel, gibt es aber nicht, ben Bund vor ben Gefahren zu sichern, welche bergleischen in beutscher Sprache erscheinenbe ausländische Drudschriften seiner Ruhe bereiten können, und um so mehr zu beachten

sind, als Beispiele darauf gerichteter Bersuche bereits vor= liegen.

2) "Alle Bereine, welche politische Zwecke haben, oder unter andern Namen zu politischen Zwecken benutzt werden, sind in sämmtlichen Bundesstaaten zu verbieten, und ist gegen deren Urheber und die Theilnehmer an denselben mit anges messener Strafe vorzuschreiten."

Die Commission bezieht sich hierbei auf dassenige, was wegen der staatsgefährlichen Richtung solcher Bereine und der gemeinschädlichen Zwecke, welche die Gründer derselben damit zu erreichen streben, in den angezogenen Verhandlungen der 19. und 20. Bundestagssitzung vorgefommen ist.

Ganz besonders sind hierhin zu rechnen die Bereine für Preßfreiheit und die Posenvereine. — Wie sehr beide Arten von Bereinen zur Aufregung der Gemüther wirkten, ist allzemein bekannt. Die erstern hatten außerdem den Zweck, bedeutende Gesomittel zur Disposition Derzenigen zu stellen, welche es auf eine allgemeine Umwälzung abgesehen haben. — Durch sie wurde der Bertrieb revolutionärer Zeitblätter und Pamphlets bis in die untersten Bolkstassen begünstigt und befördert, und man kann sich darüber, was mit den Prespereinen beabsichtigt wird, um so weniger Illusionen machen, als die Hauptbesörderer der Nevolution es schon weit genug gebracht zu haben glaubten, um ohne Kückhalt ihre Tendenz bei der Gründung der Prespereine auszussprechen.

Daß also die Fortdauer der gedachten Bereine — daß überhaupt Bereine mit politischen Zwecken — mit der Wiederscherschlung und Erhaltung der öffentlichen Ruhe und gesetzlichen Ordnung im Bunde durchaus unverträglich seien, wird nicht in Zweisel gezogen werden können, so wie es bereits von mehreren oben genannten hohen Bundesregierungen durch neuerlich erlassene Berordnungen öffentlich anerkannt ist, und eben so wenig wird es sich bezweiseln lassen, daß die angetragene

Maßregel im Interesse der Gesammtheit als zulässig, ja als unumgänglich nothwendig erscheine.

3) "Die Veranstaltung und Abhaltung außerordentlicher, nämlich solcher Bolksversammlungen und Bolksfeste, welche bisher hinsichtlich der Zeit noch des Ortes weder üblich noch gestattet waren, darf, unter welchem Namen und zu welchem Zwecke es auch immer sei, in keinem Bundesstaate, ohne vorausgegangene Genehmigung der competenten Behörde, stattsinden. Diejenigen, welche zu solchen Versammlungen oder Festen, durch Verabredungen oder Ausschreiben, Anlaß geben, sind einer angemessenen Strafe zu unterwersen.

Auch bei erlaubten Bolfsversammlungen und Bolfssesten ist es nicht zu dulden, daß öffentliche Neden politischen Inshalts gehalten werden; diesenigen, welche sich dies zu Schulden kommen lassen, sind nachdrücklich zu bestrafen, und wer irgend eine Bolfsversammlung dazu mißbraucht, Abressen oder Beschlüsse in Borschlaz zu bringen und durch Unterschrift oder mündliche Beistimmung genehmigen zu lassen, ist mit geschärfter Uhndung zu belegen."

Auch in Bezug auf tiesen Antrag kann tie Commission sich eine aussührliche Darlegung von Motiven ersparen.

Die verschiedenen, bisher stattgehabten Bolksversammlungen die öffentlichen Reten, welche dabei an die versammelte Menge gehalten wurden, die Lieder und Trinksprüche, welche dabei vorkamen, die Flugschriften, welche in Umlauf gesetzt wurden, beweisen bis zur höchsten Evidenz, daß damit nur Empörung Bernichtung des Bundes, der Sturz aller Bundesregierungen' und völlige Anarchie hervorgerusen werden sollen.

Leiber ist schon bedeutendes Uebel dadurch gestistet worden und darum lassen es sich auch die Bolfeverführer so sehr an gelegen sein, möglichst oft und in möglichst verschiedenen Gesgenden Deutschlands die Bereinigung zahlloser Bolfemassen zu erneuern, so daß die böchste Noth vorhanden ist, solchem sträslichen Beginnen auf's Schleunigste mit aller Kraft ein Ende zu machen.

Die hohe Bundesversammlung hat sich bereits in ihrer 19. Sitzung vom 30. Mai d. J. hierüber im Allgemeinen ausgesprochen, — die erwähnten hohen Regierungen haben im Wessentlichen das jest Beantragte schon verfügt; um so weniger wird daher eine unverzügliche, dem Antrag entspreschende Beschlußnahme beanstandet werden können.

4) "Das öffentliche Tragen von Abzeichen in Bändern, Cocarden oder dergleichen, sei es von In = oder Ausländern, in andern Farben, als jenen des Landes, dem der, welcher solche trägt, als Unterthan angehört, — das nicht autorisirte Aussteichen von Fahnen und Flaggen, — das Herrichten von Freiheitsbäumen und dergleichen Aufruhrzeichen — ist unnache sichtlich zu bestrafen."

Auch in der Ausdehnung dieser in mehreren Bundesftaaten bereits ergriffenen Maßregel auf den ganzen Bund erkennt die Commission eine unerläßliche Bedingung zur Wiederherstellung und Erhaltung der öffentlichen Ruhe.

Abzeichen ber gebachten Art sind, wie die Erfahrung lebrt, ein sehr wirksames Mittel, fanatischen Sifer für die Sache, welcher sie gelten, zu erwecken und zu nähren; sie sind bestimmt, um als Erfennungszeichen für die Gleichgessinnten zu dienen, um ihr Zusammenwirken zu erleichtern. Es ist bekannt, daß die revolutionäre Faction eine eigene Cocarde und Fahnen von gleichen Farben in Aufnahme gebracht hat, um als Symbol einer allgemeinen Berbrüderung zur Besörderung der sogenannten Einheit Deutschlands zu dienen.

Die hohe Bundesversammlung hat wegen bieses Gegenstandes bereits in ihrer 19. Sigung vom 30. Mai d. J. einen Beschluß gefaßt, der ihre Ueberzeugung von der absoluten Nothwendigkeit der angetragenen Maßregel zu erkennen gibt.

Die Commission barf sich also wohl mit der Boraussehung schmeideln, mit ihrem desfallsigen Antrage Sochderen eigenen Bunschen entgegen zu kommen.

5) "Der in der 35. Bundestagsssung vom 20. September 1819 gefaßte provisorische Beschus über die in Anssehung der Universitäten zu ergreisenden Maßregeln wird sowohl im Allgemeinen, als insbesondere hinsichtlich der in den §§. 2 und 3 desselben enthaltenen Bestimmungen in den geeigneten Fällen, in so weit es noch nicht geschehen, unsfehlbar zur Anwendung gebracht werden."

Da ce sich hierbei nur von der Beobachtung eines unsweiselhaft gultigen und für alle Bundesregierungen verbindslichen Bundesbeschlusses handelt, so wird die Zulässigkeit des Antrages keinem Bedenken unterliegen.

Eine Erinnerung an gedachten Beschluß wird aber auch nicht als überstüssig erscheinen, wenn man das Bestreben, die auf Universitäten studirende Jugend durch Theilnahme an staatsgefährlichen Bereinen für die Nevolution zu gewinnen, und die der Bundesverfassung, wie der verfassungsmäßigen Autorität der Negierungen seindselig entgegentretenden Doctrinen mancher Universitätssehrer, deren thätige Mitwirkung zu der seht herrschenden Aufregung nicht zu verkennen ist, in Erwägung zieht.

- 6) "Die Bundesregierungen werden fortwährend die gesnaucste polizeiliche Wachsamfeit auf alle Einheimischen, welche durch öffentliche Neden, Schriften oder Handlungen ihre Theilnahme an auswieglerischen Planen kund oder zu desfallsigem Berdacht gegründeten Anlaß gegeben haben, eintreten lassen; sie werden sich wechselseitig mit Notizen über alle Entdeckungen staatsgefährlicher geheimer Verbindungen und der darin versslochtenen Individuen, auch in Verfolgung desfallsiger Spuren, jederzeit auf's Schleunisste und Vereitwilligste unterstüßen."
- 7) "Auf Fremte, welche sich wegen politischer Bergehen ober Berbrechen in einen ter Bundesstaaten begeben haben, sodann auf Einheimische und Fremde, die aus Orten oder Gegenden kommen, wo sich Berbindungen zum Umsturz des Bundes oder der beutschen Regierungen gebildet haben, ist besondere Ausmerksamkeit zu wenden; zu diesem Ende sind

überall in ben Bundeslanden bie bestehenden Pagvorschriften auf bas Genaucste zu beobachten und nöthigenfalls zu schärfen.

"Auch werden die sämmtlichen Bundesregierungen dafür sorgen, daß verdächtigen ausländischen Ankömmlingen, welche sich über den Zweck ihres Aufenthalts im Lande nicht befriebigend ausweisen können, derselbe nicht gestattet werde."

Die Anträge unter 6 und 7 enthalten nichts, was nicht im Umfang allgemeiner polizeilicher Befugnisse, im Interesse aller Bundesstaaten und in dem sie alle umfassenden Bundessverhältnisse begründet erscheint. Der Zusammenhang der angetragenen Maßregeln mit der Aufgabe, welche die Commission zu lösen berufen ist, wird einer hohen Bundesversammslung auch ohne nähere Andeutung nicht entgehen.

8) "Die Bundesregierungen machen sich verbindlich, dies jenigen, welche in einem Bundesstaate politische Vergehen oder Verbrechen begangen, und sich, um der Strase zu entgehen, in andere Bundeslande gestüchtet haben, auf erfolgende Requisition, insofern es nicht eigene Unterthanen sind, ohne Anstand auszuliesern."

Keine Negierung, die zu einem Staatenbunde gehört, welcher gemeinsame Zwecke hat, wird die hier beantragte Bereitwilligkeit in dem bezeichneten Falle, wo es der Erreichung jener Zwecke und gemeinsamer Interessen gilt, eine der ihr verbündeten Negierungen zu versagen gemeint sein können, und die Commission darf deshalb wohl auch der Zustimmung hoher Bundesversammlung zu diesem Antrag entgegensehen.

9) "Die Bundesregierungen sichern sich gegenseitig die prompteste militärische Afsistenz zu, und indem sie anerkennen, daß die Zeitverhältnisse gegenwärtig nicht minder dringend, als im Oftober 1830, außerordentliche Borkehrungen wegen Berwendung der militärischen Kräfte des Bundes erfordern, werden sie sich die Bolzichung des Beschlusses vom 21. Ofstober 1830 — betressend die Herstellung und Erhaltung der Ruhe in Deutschland — auch unter den jegigen Umständen,

und so lange, als die Erhaltung der Ruhe in Deutschland co wünschenswerth macht, ernstlich angelegen sein lassen."

Niemand wird in Abrede stellen, daß die öffentliche Ruhe und gesetzliche Ordnung im deutschen Bunde jest nicht wenisger gefährdet sei, als sie es im Oftober 1830 war.

Zu offenem Aufstande, zu Ausbrüchen rober Gewalt gegen Gesetze und Obrigseiten, ist es zwar in neuerer Zeit noch nicht in dem Maaße, wie im Jahre 1830, gesommen; es hat sich aber seitem vielleicht weiter noch, als damals, eine dumpse Gährung verbreitet; die zum Sturz des Bundes und der Bundesregierungen verschworene Faction ist seder, als jemals, hervorgetreten; ungescheut predigte sie öffentlich durch Schrift und Nede Aufruhr und Umwälzung des Bestehenden; alle Kunstgriffe der Demagogen wandte sie an, um ihr Bersührungsspstem durchzusühren, und es sehlt nicht an Zeichen, daß ihre Bemühungen nicht erfolglos geblieben seien.

Um die Bösen im Zaume zu halten, den Jrregeleiteten zu imponiren, das Vertrauen der Gutgesinnten zu heben, ist es gewiß eines der wirksamsten Mittel, daß der Bund auch in militärischer Beziehung eine kräftige Haltung annehme, und badurch seinen, die Wiederherstellung und Erhaltung der öfsentlichen Ruhe bezielenden Beschlüssen größern Nachdruck gebe.

10) "Sämmtliche Bundesregierungen verpflichten sich, unverweilt diejenigen Verfügungen, welche sie zur Vollziehung vorbemerkter Maßregeln getroffen haben, hoher Bundesversammlung anzuzeigen".

Die Commission glaubt bei den vorerwähnten Anträgen für jest es bewenden lassen zu können, indem sie der Neberzeugung ist, daß — falls selbige die Genehmigung hoher Bundesversammlung erlangen, eine entsprechende, ungesäumte Beschlußnahme zur Folge haben, und diese, wie nicht anders zu erwarten ist, in allen Bundeslanden genau beobachtet wird, — allenthalben im deutschen Bunde die Wiederherssellung der öffentlichen Ruhe und gesessichen Ordnung daraus

hervorgehen werbe, auch für beren Erhaltung die heilfamfte Mitwirfung bavon zu erwarten sei.

Die Commission hat sich übrigens barauf beschränkt, die Aufstellung allgemeiner Grundsätze in Vorschlag zu bringen, indem sie es für angemessen erachtete, daß hinsichtlich ber Modalitäten der Ausssührung derselben dem Ermessen der hohen Vundesregierungen nicht vorgegriffen werde, welche in den besondern Verhältnissen ihrer Staaten wegen gedachter Modalitäten Anlaß zu verschiedenartigen Verfügungen, ohne Verinträchtigung des Zweckes, sinden dürsten.

Desterreich: Stimmt bafür, die von ber Commission vorgeschtagenen 10 Artifel zum Bundesbeschlusse zu erheben.

Preußen: Cbenfalls.

Bayern: Der Gesandte sindet sich durch seine Inftruction nicht ermächtigt, einem sogleich zu fassenden Beschlusse beizutreten; er wird sedoch diese Anträge des Ausschusses zu gemeinsamen Maßregeln, die von Seiten seiner Regierung größtentheils schon angeordnet sind, schleunigst seinem allershöchsten Hose vorlegen, und muß sich daher das Protofoll offen behalten.

Königreich Sachsen: Stimmt für die Commissions= Untrage.

Hannover: Für die Annahme ber begutachteten zehn Artifel.

Württemberg: Desgleichen.

Baben: Mit den Commissionsantragen.

Churheffen: Der Gefandte ist angewiesen worden, zu erklären, daß die Churfürstl. Hessische Staatsregierung, im Allgemeinen, gegen die in den zehn Antragspuncten aufgestellten Grundsätze zwar nichts zu erinnern sinde, sedoch bei dem 4. und 7. Punct im Eingange eine speciellere und bestimmtere, so wie bei dem ersten Satze des 3. Punctes nachtebende Fassung:

Die Beranstaltung und Abhaltung außerordentlicher, nämlich solcher Bolfsversammlungen und Bolfsfeste, welche bisher hinsichtlich ber Zeit und des Ortes weder üblich noch gestattet waren, auch nicht etwa blos Bersammlungen einer einzelnen Gemeinde oder Körperschaft sind — darf 2c.

und endlich bei dem Schlußsage des 4. Punctes folgende Re-

Das Aufsteden von Fahnen und Flaggen als Aufruhrzeichen, das Errichten von Freiheitsbäumen und dergleichen, ist unnachsichtlich zu bestrafen.

übrigens aber zu Befolgung des 1. Punctes und des 3. Sages im 3. Puncte, wegen entgegenstehender Bestimmungen in den §§. 37 und 39 der Churhessischen Berkassungsurkunde, auf die vom Bundestagsausschusse vorgeschlagene Weise sich nicht verbindlich machen könne, einem deshalbigen Bundessebeschlusse jedoch — wie sich von selbst versteht, die nöthige Folge gegeben werde.

Nachdem sämmtliche Gesandtschaften den Commissions= Unträgen beigestimmt, wurden die von dem Präsidium ge= machten Unträge zum Beschlusse erhoben.

Sigung vom 9. August 1832.

Unterbrückung der Protestationen, Petitionen und Adressen gegen die neuesten Bundesbeschlüsse.

Da die Protestationen, Petitionen und Abressen gegen die neuesten Bundesbeschlüsse, wie solche in einigen Bundespstaaten vorgekommen sind, nur als Bestrebungen angesehen werden können, die Regierungen zu veranlassen, sich von Berpstichtungen loszusagen, welche sie durch die Grundgesehe des Bundes übernommen und neuerlich befrästigt haben, und mithin in solchen Bersuchen die ahndungswürdige Absicht nicht zu verkennen ist, die Regierungen mit dem Bunde in Zwiesspalt zu bringen, und ihre durch die Bundesversassung garanztirte Autorität in der Beziehung zum Bunde zu tahmen, so spricht die Bundesversammlung die zuwersichtliche Erwartung

aus, daß die Regierungen, in beren Staaten berlei Acte ber Auflehnung gegen die im Staatsoberhaupte vereinigte Staatsgewalt sich ereignen, gegen die Urheber und Verbreiter solcher Protestationen, Petitionen und Adressen die Untersuchung einleiten und nach den Gesegen versahren werden.

Sigung vom 23. August 1832.

Maßregeln zur Aufrechthaltung der gesetzlichen Ordnung und Rube im deutschen Bunde.

Der Großherzoglich hessische Bundestagsgesandte, Freiherr von Gruben, trägt Namens ber in Gemäßheit des Art. 28 ter Wiener Schlußacte ernannten Commission vor:

"Die in neuerer Zeit von verschiedenen Seiten gewagten Angriffe auf die Berfassung des deutschen Bundes — die hin und wieder stattgehabte Auslehnung gegen die verfassungs-mäßige Wirksamkeit der Bundesversammlung, als des beständigen Organs seines Willens und Handelns, — die in mehreren Bundesstaaten unternommenen frevelhaften Versuche, aufrührerische Bewegungen hervorzurusen, — und die unsverkennbaren Spuren solcher gefährlichen Verbindungen und Anschläge, wodurch nicht nur die öffentliche Nuhe und gesestliche Ordnung in jenen Vundesstaaten bedrohet, sondern der Sturz des Bundes, so wie sämmtlicher Bundesregierungen augenfällig beabsichtigt wurde, — veranlaßten die Bundessbeschlässe vom 28. Juni und 5. Juli d. J.

Sie werden ihren Zweck nicht versehlen, wenn, wie nicht anders zu erwarten ist, die hohen Bundesregierungen insgesammt durch pünctliche Ausführung und Handhabung derselben ihren dadurch übernommenen Verpflichtungen ein vollständiges Genüge leisten.

Dahin gehört insbesondere auch, daß den revolutionären Umtrieben anhaltende Aufmerksamkeit gewidmet bleibe, überall, wo sich Spuren derselben gezeigt haben, diese verfolgt, gegen bie Urheber und Theilnehmer an solchen hochverrätherischen

Bestrebungen nach ter Verfassung und ben Wesegen ber betreffenden Bundesstaaten auf's Rachdrudlichste versahren werde.

Um die Entdeckung jener Umtriebe den einzelnen Regierungen möglichst zu erleichtern, macht der Bundesbeschluß vom 5. Juli d. 3. unter Ziffer 6 es allen zur Pslicht, sich wechselseitig mit Notizen über Entdeckungen staatsgefährlicher geheimer Berbindungen und der darin verstochtenen Individuen, auch in Verfolgung desfallsiger Spuren, jederzeit auf's Schleunigste und Bereinwilligste zu unterstützen.

Wenn inzwischen auch hierdurch die Möglichkeit gegeben ist, einzelne Regierungen von dem Wesen und ganzen Zusams menhange jener Umtriebe nach und nach in Kenntniß zu seken, so erlangt doch auf diesem Wege die Bundesversammlung noch nicht diesenige Uebersicht über den Gang und die Ergebnisse der desfallsigen Untersuchungen, welche ihr bei der ihr obliez genden Wahrung des Gesammtinteresses des Bundes offenbar unentbehrlich ist.

Man würde sich täuschen, wenn man annehmen wollte, daß durch die oben gedachten Bundesbeschlüsse die Hoffnungen der Faction, welche es auf Zerstörung des Bestehenden und, zur Erreichung ihrer selbsissüchtigen Zwecke, auf völlige Anarchie abgesehen hat, gänzlich niederzeschlagen worden, daß das durch den verborgenen Machinationen derselben für immer ein Ende gemacht sei.

Die fortwährenden Bersuche, Unterschriften für Abressen oder Protestationen gegen die Bundesbeschlüsse zu sammelnssie als Eingrisse in die Rechte der Bölker zu charakterisiren und letztere zum Biderstande dagegen aufzureizen, beweisen schon, daß der Geist der Nevolution in seinen Anstrengungen noch keineswegs ermüdet sei, daß vielmehr das verderbliche Treiben der revolutionären Partei noch immer seinen Fortzgang habe.

Die Bundesversammlung bat, ihrem Standpuncte und ihren bundesversaffungsmäßigen Attributionen zufolge, uns zweiselhaft den Beruf, von allem diesem sich auf bas Genaueste

zu unterrichten, um ermessen zu können, welche weitere, nur durch das Zusammenwirken aller Bundesglieder mögliche, Borkehrungen erforderlich seien, damit gegen dergleichen gemeinschädliche Unternehmungen die öffentliche Ruhe und gestelliche Ordnung im Bunde allenthalben gesichert werde.

Durch den Art. 27 der Schlusacte ist bestimmt, daß eine Regierung, welcher nach Maßgabe des vorhergehenden Artifels, mithin in einem Falle, wo nur in einem einzelnen Bundesstaate Aufruhr zu besorgen oder ausgebrochen war, Bundeshülfe zu Theil wurde, die Bundesversammlung von der Beranlassung der eingetretenen Unruhe in Kenntniß zu seigen, und von den zur Besestigung der wieder hergestellten gesetzlichen Ordnung getroffenen Maßregeln derselben Anzeige zu thun habe.

In dem Sinne dieser Bestimmung wurden auch aus Beranlassung ber im Jahr 1830 in beiden Sessen ausgebroschenen Unruhen Beschlüsse gefaßt und Anzeigen erstattet.

In der 31. Bundestagssitzung vom 7. Oftober 1830 wurde namentlich die Churhessische Gesandtschaft aufgesordert, zur Beruhigung der Gesammtheit des Bundes, und insbesondere der Nachbarstaaten, ausführliche weitere Unzeige zu erstatten:

- a) ob die landes = und Ortsbehörden wieder in gesetzlicher Wirksamkeit seien?
- b) ob die burch Gewalt erpreßten Zugeständnisse der Obrigteiten und Gutcherrschaften aufgehoben und außer Wirfung gesetzt worden?
- c) ob die Theilnehmer und Rädelsführer des Aufstandes den competenten Behörden überantwortet? und
- d) ob volle Gewißheit vorhanden sei, daß die von der Regierung zum Schuße der ruhigen Bürger angeordneten Maßregeln auch wirklich hinreichten, die Wiederkehr der stattgehabten Excesse und tumultuarischen Auftritte abzuhalten?

So sehr die Bundesversammlung zu diesem Beschlusse berechtigt war, so gewiß ist sie auch besugt, und um im Insteresse der Gesammtheit handeln zu können, selbst verbunden, über das Detail des revolutionären Treibens in den Bundesstaaten, in welchen solches stattgesunden hat, oder serner stattssindet, über die von den Urhebern und den Theilnehmern an demselben angewandten Mittel, so wie darüber, ob und wie, auch mit welchem Ersolg zu deren Bestrasung die gesetzmäßige Einleitung getrossen worden sei? genaue und vollsständige Aussunft zu verlangen.

Denn wer möchte in Abrede stellen wollen, daß die revos lutionären Umtriebe der neuern Zeit von weit gefährlicherer Tendenz, als die erwähnten Vorgänge im Jahre 1830, seien, daß sie in weit höherm Grade, als es bei diesen der Fall war, die Existenz des Bundes und sämmtlicher Bundesstaaten gefährden, daß also auch jest für die Bundesversammlung mehr noch, als damals, Veranlassung vorliegt, von gedachten Umtrieben und den dagegen in den Bundesstaaten ergriffenen Maßregeln die genaueste Notiz zu nehmen.

Die berichtende Commission fant es ihrer Aufgabe entsprechent, Sochtieselbe hierauf aufmerksam zu machen und sich ben Antrag zu erlauben:

"hohe Bundesversammlung wolle die sämmtlichen allers böchsten und höchsten Bundesregierungen, in deren deutschen Bundesstaaten neuerlich revolutionäre Bersuche gemacht worden, oder Umtriebe stattgefunden haben, auch etwa serner noch stattsinden, um die Krast des Bundes und der Bundesregierungen zu lähmen und ihre Würde herunter zu segen, ersuchen, die Bundesversammlung davon, so wie von dem Resultate der deskalls angeordneten Untersuchungen und von der Bestrafung der Schuldigen in die geeignete Kenntnis zu sessen und fortwährend darin zu erhalten."

Sämmtliche Gesandtschaften vereinigten sich mit den Ansträgen der Commission; daher

Beschluß:

"Sämmtliche höchsten und hohen Bundesregierungen, in deren deutschen Bundesstaaten neuerlich revolutionäre Berssuche gemacht worden sind, oder Umtriebe stattgefunden haben, um die Kraft des Bundes und der Bundesregierungen zu lähmen und ihre Würde herab zu setzen, werden aufgefordert, die Bundesversammlung davon, so wie von dem Resultate der desfalls angeordneten Untersuchungen und von der Bestrafung der Schuldigen in die geeignete Kenntniß zu setzen und fortwährend darin zu erhalten."

Sigung vom 27. September 1832.

Petitionen und Protestationen gegen die Bundes= beschlüffe,

Präsidium zeigt an, es sei mit der Post ein Paquet, unter der Aufschrift "an die hohe Bundesversammlung" eingegangen, welches mehrere sogenannte Berwahrungen gegen die Bundesbeschlüsse vom 28. Juni d. J., angeblich von Churshessischen Bürgern und Einwohnern aus verschiedenen Städten und Ortschaften des Churfürstenthums, mit einer großen Anzahl von Unterschriften versehen, enthalte.

Präsidium trug darauf an: nachdem mit Beschluß vom 9. August dieses Jahres einhellig anerkannt worden ist, daß Protestationen, Petitionen und Adressen gegen die von der Gesammtheit des Bundes gesasten Beschlüsse vom 28. Juni d. J. und 5. Juli sich als Acte der Auslehnung gegen die im Staatsoberhaupte vereinigte Staatsgewalt darstellen, und daß gegen die Urheber und Berbreiter solcher Protestationen die Untersuchung einzuleiten und nach den Gesesen zu verschren ist; nachdem serner von der Churhessischen Bundestagsgesandtschaft angezeigt worden, daß gegen die Berkasser und Berbreiter der im Chursürstenthum erschienen derlei Schriften die Untersuchung bereits eingeleitetet worden sei:

fo wären die unmittelbar an die Bundesversammlung gelangter Eingaben Churhessischer Unterthanen und Einwohner, welche eine solche Berwahrung gegen besagte Bundestagsbeschlüsse zum Gegenstande haben, der Churhessischen Gesandtsichaft, unter Beziehung auf ihre erwähnten Anzeigen, mit der Ausschung zuzustellen, dieselben an die Behörden zur Amtshandlung, Behufs der eingeleiteten Untersuchung, gelangen zu lassen und von der Bestrafung seiner Zeit die Anzeige hierher zu machen.

Sämmtliche Gefandtschaften stimmten bem Präsibialantrage bei und erhoben benselben jum Beschluß.

Der Königlich Baierische Bundestagsgefandte, Freiherr von Lerchenfeld, gab bei dieser Beranlassung der hohen Bundesversammlung Kenntniß, daß eine in Rheinbaiern erschiesnene Erklärung über eine Berwahrung gegen die Bundesbeschlüsse vom 28. Juni 1832, auch mit dem Titel: Borskellung vaterländischer Bauern Rheinbaierns, öffentlich verboten und die Einleitung zur gerichtlichen Untersuchung gegen die Urheber und Theilnehmer dieser Schrift getroffen worsden sei.

Sipung vom 4. April 1833.

Das Franffurter Attentat.

Der im Präsidio von dem Destreichschen Gefandten substituirte Königlich Sächsische Gefandte, Freiherr von Manteuffel, eröffnete:

Die Beranlassung zu bem heutigen Zusammentritt der Bundesversammlung hätten die gestern Nachts statt gefundenen bedauerlichen Vorfälle gegeben, bei benen der Vund nicht nur wegen der möglichen Verbindungen jener Vorfälle mit andern Vundesstaaten, sondern auch, weil die Stadt Frankfurt der Sig ber Vundesversammlung sei, ein unmittelbares Interesse habe.

Präsidium wolle zuerst die factische Darstellung sener Ereignisse zur Kenntniß der boben Bundesversammlung brin-

gen und sobann in Erwägung stellen, was unter biesen 11ms ständen zu beschließen sei.

Nach besagter Darstellung äußerte Präsidium: Die hohe Bundesversammlung werde, bei biesen für die Erhaltung der Nuhe und Ordnung in Deutschland wichtigen Vorgängen, von dem dreisachen Gesichtspunkte ausgehen:

- 1) daß sie erschöpfende, fortlausende und authentische Kenntniß von dem Resultate der hier zu pflegenden Untersuchungen, und den Verzweigungen, den das vorhandene Complott auch in andern Bundesstaaten haben könnte, erhalte;
- 2) daß ihr Gewißheit über die Maßregeln gegeben werde, welche die freie Stadt Frankfurt mit den ihr zu Gebote stehenden Mitteln ergriffen hat, oder noch ergreifen wird, um der Wiederkehr ähnlicher Borgänge auf eine fämmtliche Bundesregierungen beruhigende Weise vorzubeugen;
- 3) daß die hohe Bundesversammlung auch ihrerseits, diejenigen durch die Vorsicht gebotenen Maßregeln eventuell
 anordne, um für den Fall gerüstet zu sein, wenn durch
 die Erneuerung der Vorgänge der verstossenen Nacht,
 oder durch andere gefahrdrohende Erscheinungen bewiesen
 werden sollte, daß die Vorsehrungen der hiesigen Stadt
 zur Erhaltung der Ruhe und Ordnung unzureichend
 seien.

In letzterer Beziehung wolle Präsidium bemerken, daß bereits gestern Nachmittags, auf die vorläusige Anzeige von den bevorstehenden Unruhen, das Festungsgouvernement in Mainz benachrichtigt worden sei, eine in der Bundessestung entbehrliche Truppenzahl für alle Fälle in Bereitschaft zu halten, und daß diesem Ansinnen von dem Festungsgouvernesment, nach gestogenem Gouvernementstrath, auf das Bereitswilligste entsprochen worden sei, so daß auf die erste Nequissition 2000 Mann Infanterie mit 4 Kanonen und 2 Hausbisen, nehst 100 Mann Cavalerie und einer Reserve von

1,500 Mann, von Mainz binnen einer Stunde hatten aus-

Die Bundesversammlung besprach hierauf die in ber verflossenen Nacht statt gefundenen Borfälle und die möglichen Folgen umständlich, und vereinigte sich in Folge dessen zu dem Beschlusse:

- 1) Der Gesandte der freien Stadt Frankfurt wird aufgesorbert, der Bundesversammlung von den Resultaten der über die gestern statt gesundenen Borfälle anzustellenden Untersuchungen, insbesondere rücksichtlich der Berzweigungen des Complotts in andern Bundesstaaten, fortzlausende erschöpkende und authentische Kenntniß mit mögzlichster Beschleunigung zu geben.
- 2) Die Bundesversammlung gewärtigt, daß die freie Stadt Frankfurt ihr diesenigen Maßregeln näher bezeichne, welche von ihr erzriffen worden sind, oder noch werden ergriffen werden, um der Wiederkehr ähnlicher Störungen der öffentlichen Ruhe und Ordnung in hiesiger Stadt und möglicher Verlegung der sich hier befindenden Gefandtschaften vorzubeugen.
- 3) Die Gefandtschaften von Destreich und Preußen werden ersucht, in Folge ihrer, der hohen Bundesversammlung in der vorjährigen Sigung vom 28. Juni ertheilten Zussicherung, dafür zu sorgen, daß auf das erste Anrusen der Bundesversammlung oder des Präsidiums, die nösthige militairische Hülfe mit möglichster Veschleunigung aus Mainz geleistet werde.
- 4) Dem Festungsgouvernement in Mainz wird hiervon Kenntniß gegeben und basselbe wird aufgefordert, die vorläusig
 getrossenen Anordnungen, wegen Entsendung einer Truppenzahl aus der Bundessestung Mainz, vor der Hand
 noch fortdauern zu lassen, damit die Bundesversammlung
 in fürzester Frist darüber verfügen könne, desgleichen
 die zur Unterhaltung der Verbindung zwischen hier und
 Mainz aufgesiellten Cavalerieordonanzen noch zur Zeit

fortbestehen, auch dieselben, so viel wie möglich, zur Beobachtung der Umgegend verwenden zu lassen.

- 5) Der Herzoglich Nassau'sche Bundestagsgesandte wird erfucht, seine Regierung bavon in Kenntniß zu setzen, damit der etwa nöthig werdende Durchmarsch der von Mainz hierher beorderten Truppen keinen Ausenthalt erleide.
- 6) Der Militaircommission der hohen Bundesversammlung wird von obigem Beschlusse Nachricht gegeben.

Sigung vom 9. April 1833.

Nachdem das Präsidium in dieser Sigung von einer Unsfrage des Militairgouvernements der Bundessestung Mainz vom 6. dieses Monats, wegen Aufstellung eines Cavaleriedestachements zu Höchst, zur Beobachtung der Umgegend, Kenntsniß gegeben, wurde beschlossen, das Militairgouvernement aufsgusordern:

- 1) ein Detachement von einem Offizier mit 20 Mann Cavalerie in Höchst, zur Beobachtung ber Umgegend, aufzu stellen; auch den Commandanten desselben anzuweisen, sich mit ben in jene Gegend entsendeten Herzoglich Nassau'schen Truppenabtheilungen in Berbindung zu setzen;
- 2) mit der Herzoglich Nassau'schen Negierung wegen Aufnahme und Unterfunft dieses Tetachements die erforderliche Uebereinfunft zu treffen;
- 3) dem Präsidium der hohen Bundesversammlung von dem Bollzuge dessen, sowie von allen Vorfällen, unmittelbar und auf fürzestem Wege Melbung zu machen.
- 4) ber Militaircommission wird hiervon Nachricht gegeben.

In berselben Sigung wurde, nach einem Bortrage bes Gesandten ber freien Städte, betreffend bie von ber Stadt Franksurt getroffenen Sicherheitsmaßregeln, ferner beschloffen:

1) die in der 20. Bundestagssitzung vom 7. Juni 1832 gewählte Commission wird ersucht, über die Anzeigen der Gesandtschaft der freien Stadt Franksurt und über die dermalige Lage der Sache und die durch dieselbe gebotenen Maßregeln, schleunigsten Bortrag und Gutachten zu erstatten;

2) die Regierungen von Baiern, Churhessen, Großherzogthum Gessen und Nassau werden ersucht, zur Entdeckung und Aufgreisung der Theilnehmer und Mitwisser an dem Complott serner frästig mitzuwirken, und auf Neisende geschärfte Aufsicht zu führen, auch an ihrer Gränze gegen Franksurt eine hinlängliche Truppenzahl aufzustellen, welche alle Zugänge und Wege zu beobachten, zu besetzen und rein zu halten im Stande sein dürfte.

Sigung vom 10. und 11. April 1833.

Der Königlich Sächsische Gesandte trägt vor:

Die Commission, die in der Sigung vom 9. d. aufgesfordert wurde, zur Begutachtung der die derselben Sigung abgegebenen Erklärung der freien Stadt Frankfurt, und über die dermalige Lage der Sache und die durch dieselbe gebotenen Maßregeln, hat diesen Gegenstand in Erwägung gezogen und wurde zuvörderst auf die Betrachtung geleitet, daß die Anwesenheit und Aufbewahrung der wegen der Unruhen am 3. Berhafteten in der hiesigen Stadt als eine Hauptquelle der Besorgnisse diene, die man wegen Erhaltung der Ruhe und Ordnung dahier hegen könne, und daß es daher das Oringendste sei, für die Wegbringung dieser Gesangenen an einen andern Ort zu sorgen.

Die Commission ist der Meinung, daß sich als ein solcher Ort sicherer Ausbewahrung die Bundedsestung Mainz darbiete, und daß an den Gesandten der freien Stadt Franksurt das Anerbieten zu stellen sei, die wegen der Borfälle am 3. dabier besindlichen einheimischen und fremden Gesangenen an die Bundedsestung Mainz, zur sichern Ausbewahrung in Festungszebäuden, abzuliefern, ohne sedoch die Untersuchung, die von hiesigen Behörden und auf Kosten der hiesigen Stadt sortzussühren wäre, zu unterbrechen. Vorausgesest, daß dieses Anzerbieten von der freien Stadt Franksurt angenommen würde,

dürste die Militaircommission anzuweisen sein, die nöthigen Ansordnungen, wegen Transportirung und Ausbewahrung der gebachten Gesangenen nach Mainz, in kürzester Frist zu tressen, wobei vorzugsweise auch darauf Bedacht zu nehmen wäre, daß jede Communication zwischen den Gesangenen, durch welche das Resultat der Untersuchung gesährdet werden könnte, verhindert werde. Ferner wäre die Militaircommission um ihr Gutachten anzugehen, ob unter obiger Boraussetzung die von der freien Stadt Frankfurt zur Anzeige gebrachten militärisschen Anordnungen hinreichen, um die Erhaltung der Nuhe und Ordnung in hiesiger Stadt, und die Sicherheit der dahier sich bestindenden Gesandtschaften zu verbürgen, indem dies ein technischer Gegenstand sei, den der Ausschuß nicht zu beurtheilen vermöge.

Die Bundesversammlung war mit den hier entwickelten Unsichten einverstanden, und ersuchte den Gesandten der freien Stadt Franksurt um seine Meußerung über die in Anregung gestommene Transportirung der Gefangenen nach Mainz.

Der Gefandte der freien Städte für Frankfurt erklärte:

Bei der vorwaltenden Ansicht, daß die Anwesenheit der Gefangenen in hiesiger Stadt die Ruhe und Sicherheit derselben gefährde, werde derselbe darüber Instruction einholen, ob der Senat damit einverstanden sei, daß die Gefangenen von hier nach Mainz gebracht werden, und die Untersuchung von Frankfurtischen Untersuchungsrichtern auf Kosten der Stadt Frankfurt fortgesetzt werde.

Am 11. April erklärte ber Gesandte ber freien Stadt Franksurt:

Der Senat musse bei der hohen Wichtigkeit, welche die hohe Bundesversammlung nicht verkennen werde, ersuchen, daß ihm die nöthige Zeit gegeben werde, auf die vorliegende Frage sich zu erklären, wobei übrigens wiederholt die Berssicherung beigefügt werden könne, daß die bisher mit Erfolg getroffenen Sicherheitsmaßregeln eifrigst fortgesetzt werden.

Hierauf wurde beschlossen:

- 1) Die Bundesversammlung sieht der Erklärung der freien Stadt Franksurt spätestens bis morgen den 12. die ses, Mittags 12 Uhr, entgegen, indem sie teisnen längern Ausstand zu geben vermag, um die durch die Dringlichkeit der Verhältnisse gebotenen Beschlüsse zu fassen.
- 2) Die Militaircommission wird ersucht, bis zu gleicher Zeit sich über die Art der Unterbringung der Gefangenen in der Bundesfestung Mainz berichtlich zu äußern. —

Sigung vom 12. April 1833.

Der Gefandte ber freien Stadt Frankfurt gab bie Berssicherung, daß die der Stadt zu Gebot stehenden Mittel hinzreichend seien, um für die Erhaltung der Nuhe und Ordnung, die seste Berwahrung der Gefangenen und die Sicherheit der anwesenden Gesandtschaften Gewähr leisten zu können.

Präsidium bemerkte hierauf: Es kann kein Zweisel darüber obwalten, daß die Borfälle vom 3. April nicht blos
gegen die Stadt Frankfurt, sondern auch gegen den Bund
gerichtet gewesen sind, und Berzweigungen in andern deutschen
Staaten und im Austande haben. Der Angriss auf hiesige
Stadt hat nur als Ansang und Borspiel weiterer frevelhafter
Plane dienen sollen, wie das von Beitem angelegte und
meistens durch fremde Individuen ausgeführte Unternehmen
beweiset. Indessen sind auch hiesige Einwohner bei senem
Berbrechen start betheiligt gewesen, und es hat in der Natur
der Sache gelegen, daß erneueten Bersuchen durch gemeins
schaftliches und frästiges Einwirken des Bundes und der
freien Stadt Frankfurt begegnet werde.

Bon Seiten des Bundes hat man die Wegschaffung der Gefangenen für rathsam erklärt, theils zu deren sichern Aussbewahrung, theils um erneuete Angriffe auf die Stadt zur Befreiung derselben abzuwenden. Nachdem aber der Gesandte der freien Stadt Frankfurt die Versicherung ertheilt hat, daß die Stadt alle diesenigen Mittel besitze, die zur Sicherung der öffentlichen Ruhe und Ordnung nothwendig sind, um so

mehr als man zu ben benachbarten hohen Regierungen bie feste Zuversicht hege, daß sie ihrerseits dem Beschlusse der hohen Bundesversammlung vollkommenes Genüge leisten werden, so wird sich die Bundesversammlung zunächst darüber Gewißeheit zu verschaffen suchen, ob die von der Stadt selbst anzuswendenden militairischen Mittel genügend sind, oder ob und welche Anordnungen vom Bunde zu dessen und der Stadt Sicherheit zu tressen sein möchten, ingleichen, in wie weit auf eine Hülfe der benachbarten Regierungen für Franksurt mit Sicherheit zu rechnen sei?

Dierauf äußerten sich, in Beziehung auf die letterwähnte Mithülfe, der Churfürstlich Sofsische, der Großherzoglich Sefsische und der Herzoglich Nassau'iche Gesandte:

fic zweiselten nicht, daß die Truppen ihrer hohen und höchsten Committenten zu der allgemeisnen Sicherheit im Ganzen und der Umgegend gewiß mit der größten Bereitwilligkeit und mit Nachdruck mitwirken würden, vermöchten aber nicht zuzuschern, daß auf deren unmittelbare Hülfsleistung in Frankfurt, und wenn hier im Mittelpunkt der genannten Bundesstaaten ein Ausstand aussbräche oder gar gelänge, unter allen Umstänsten zu rechnen sei, weil sie nicht dafür stehen könnten, ob man diese Truppen nicht im eignen Lande nöthig habe.

Sämmtliche Gesandtschaften vereinigten sich hierauf zu bem Beschlusse:

Die Bundesversammlung wünsche von der Militaircommission schleunigst über die Frage ein bestimmtes Gutachten zu erhalten, ob unter den obwaltenden Umständen die Nuhe und Ordnung in der hiesigen Stadt und die Sicherheit der sich hier besindenden Gesandtschaften verbürgt werden könne, oder ob augenblickliche militairische Vorsehrung durch Herbeiziehung von Truppen der Garnison von Mainz zu treffen, und in welcher Weise und in welchem Umfange diese zu treffen sei?

Das betreffende Gutachten wurde von der Militaircommission noch denselben Tag erstattet, und Abends 7 Uhr vom Prästdium in der Bundesversammlung verlesen.

In dem Gutachten erklärte die Militaireommission, daß sie die, von Seiten der Stadt getroffenen und überhaupt ihr zu Gebote stehenden Mittel zur Sicherung der öffentlichen Ruhe, nach sorgfältiger Erwägung, nicht für genügend sinden könne; um so weniger, wenn die in Folge der Austritte vom 3. d. Berhafteten nicht entfernt, sondern hier bewacht werden müßten. Sie könne also nur für augenblickliche Serbeiziehung von Truppen der Garnison von Mainz und zwar, in Rückssicht des Erfordernisses und nach Maßgabe der möglichen Källe, in der Stärke von

- 2 Bataillons
- 1 Schwadron und
- 4 Geschützstücken

stimmen.

Der Bundestag beschloß hierauf:

- 1. Eine Abtheilung der Garnison von Mainz bestehend
 - 2 Bataillons Infanterie
 - 1 Schwadron Reiterei und
 - 4 Weschützftüden,

welche zu gleichen Theilen aus Raiserlich Königlich Destreichisschen und Königlich Preußischen Truppen zu bilden ist, soll, so lange als die Umstände es erfordern, und nicht anderweistige Anordnungen von den höchsten und hehen Bundesregiezungen verfügt sein werden, in das Gebiet der freien Stadt Frankfurt und Umgegend verlegt werden.

2. Die Militaircommission hat die zwedmäßige Dietoscation dieser Truppen anzuordnen. Der Commandant dersselben wird sein Hauptquartier in Franksurt ausschlagen, und

ist unmittelbar an die Vesehle der Aundesversammlung gewiesen. Der Gesandte der freien Stadt Franksurt wird ersucht, im Boraus die Einleitung zu tressen, damit bei ausbrechenden Unruhen das städtische Linienmisstair, wegen der erforderlichen Einheit im Commando, unter den Oberbesehl des Commandirenden gestellt werde. Lesterer hat eine sortgesetzte Verbindung mit der städtischen Polizeibehörde zu unterhalten.

- 3. Die Gesandten von Destreich und Preußen werben ersucht, nach Maßgabe des Beschlusses vom 4. April, die ersforderlichen Einleitungen wegen des ungefäumten Abmarsches der bezeichneten Truppenabtheilung zu ihrer Bestimmung zu tressen.
- 4. Die Regierungen von Churhessen, Großherzogthum Hessen, Herzogthum Rassau und der freien Stadt Franksurt werden durch ihre Bundestagsgesandten ersucht, die geeigneten Beschle wegen Ausnahme, Berpstegung und Stellung der Transportmittel für die in ihr Gebiet dislocirten Truppen zu ertheilen.
- 5. Die durch diese Maßregel erwachsenden erforderlichen Kosten werden von dem Bunde vorgelegt.
- 6. Dieser Beschluß wird ber Militaircommission und bem Gouvernement der Bundesfestung Mainz zur ungefäumten Vollziehung mitgetheilt.

Der Churfürstlich Hessische und der Großherzoglich Sessische Gefandte erklärten:

sie müßten sich wegen Besetzung von Bodenheim und Rödelheim Instruktionseinholung vorbehalten, wollten aber dadurch den Beschluß nicht aufhalten, dem sie in allen übrigen Punkten beiträten.

Der Gefandte ber freien Stadt Frankfurt erflärte:

Der Gefandte bezieht sich auf seine bereits abgegebene Erklärung, worin er die Suffizienz der hiesigen militairischen Mittel, um für die Sicherheit der Stadt gegen Unruhen innerhalb der Gränzen derselben zu forgen, dargethan hat, und

fann baher zu einem Beschlusse, ber zum besondern Zweck hat, für die Sicherheit der Stadt von Bundeswegen zu sorz gen, nicht mitwirfen, und würde sich in dieser Beziehung setzwede Erklärung vorbehalten müssen, um die Interessen und Rechte der freien Stadt Franksurt zu wahren.

Sigung vom 15. April 1833.

Der Bundestagsausschuß in Militairangelegenheiten legt eine Note der Militaircommission vom 16. April d. J. vor, nachstehenden Inhalts:

"Bon bem Commandanten des zur Sicherheit aus der Festung Mainz hierher gezogenen Truppencorps, dem K. K. Destreichschen Generalmajor Freiherrn von Piret, ist die Anzeige eingegangen, daß dieses Corps, in Allem 2,500 Mann stark, gestern Vormittags 10 Uhr in hiesiger Stadt eingezogen sei und die vorgeschriebene Dislocation bezogen habe.

Ferner bringt der Churhessische Gesandte der hohen Bundesversammlung zur Kenntniß, daß, um dem Bundestagsbesschlusse vom 9. d. M. zu entsprechen, Seine Hoheit, der Churprinz und Mitregent 200 Mann Cavalerie, 2 Geschüße und 200 Mann Infanterie alsbald nach Hanau zu beordern und den dasigen Obersten von Lepel, unter dessen Obersommando diese fämmtlichen Truppenabtheilungen siehen, den Besehlt zu ertheilen geruht haben, solche an zweckmäßigen Orten der Provinz Hanau, in einzelnen gemischten Detachements, aufzustellen. —

Der Größherzoglich Hessischen Gesandte erklärte: Er habe sich befanntlich, hinsichtlich der Beiziehung des Orts Rödelheim zu der beschlossenen Truppencantonirung, Instruktionseinholung vorbehalten. Noch sei ihm keine Instruktion, sich deskalls zu erklären, zugekommen; er sei nur benachrichtigt, daß einstweizlen die Weisung an die Behörden ergangen sei, in Nödelheim die nöthigen Anstalten zu tressen. —

Der Gesandte ber freien Stadt Franksurt gab sobann folgende Erklärung ab:

Der Senat hat zwar bie nothigen Weisungen wegen ber nach Artifel 2 und 4 des Bundesbeschlusses vom 12. biefes. erforderlichen Anordnungen vorläufig gegeben; bei ber ausbrudlichen Erflärung bes Gefandten über bie Suffizieng ber eigenen Mittel hiefiger Stadt gur Unfrechtbaltung ber öffent= lichen Rube und Ordnung, und bei ber eben so ausbrücklich in gedachtem Bundesbefchluffe enthaltenen Erffarung, Die mi= litairische Belegung ber biefigen und ber umliegenden Territo= rien sei eine allgemeine Bundesmaßregel, ber fein Deutscher Bundesfraat entgegen zu sein berechtigt ift, ift jedoch ber We= fandte angewiesen, um jebe Rechtszuständigkeit seiner Regie= rung zu mahren, bingugufügen, daß bie getroffenen Berfüaungen in ber bestimmten und alleinigen Boraussegung ge= icheben find, daß alle durch diese Bundesmaßregel betroffenen Regierungen eine gleiche Verpflichtung thatsächlich anerkennen, mitbin die Locirung der Truppen in die benannten Territorien und die Kostenvorlage von hober Bundesversammlung ohne andere, als die matrifularmäßige Concurren; hiefiger Stadt geschehe, und zu bieser Borlage die erforderliche Weisung gegeben werde, um welche terfelbe zu ersuchen angewie= fen ift. -

Nach dem Protofolle vom 9. Mai d. J. äußerte berselbe Gesandte der freien Stadt Franksurt, aus Verankassung einer vertraulichen Erössung des Präsidiums über eine vertrauliche Mittheilung des Königlich Französischen bevollmächtigten Ministers, Varon von Alley, daß er eventuell ermächtigt sei, zu erklären: Da man von Seiten Franksurts gegen die Rechtssülligkeit des Veschlusses hoher Vundesversammlung vom 12. April d. J. feinen Zweisel habe, so würde man um so mehr, falls eine der freien Stadt Franksurt ohnehin nicht bekannte Intercession von einer fremden Macht in dieser Anzgelegenheit geschehen sollte, sich im Voraus dagegen erklären müssen; worauf denn beschlossen wurde, diese Erklärung nachzträglich zu dem Protofolle vom 15. April d. J. zur Kenntzniß der höchsten und hohen Regierungen zu bringen.

Situng vom 7. Juni 1833.

Vorfälle bei hambad und in Reuftadt an ber hardt.

Der Königlich Baierische Gesandte beehrt sich, einen Auszug aus den amtlichen Berichten über die Wiederholung des Hambacher Festes zur Kenntniß dieser hohen Bersammlung zu bringen, und dabei zu bemerken, daß sich bei dieser Gezlegenheit das Militär, und darunter besonders das Jägerbataillon, das aus Rheinbaiern besteht, mit der musterhaften Treue benommen, die es auch sonst bei allen Borfällen bewiesen.

Die stattgefundenen Excesse haben bei der bessern Klasse der Bürgerschaft, vor allem in Neustadt, die größte Indignation erregt. Indem sie das zu ihrer Unterdrückung geschehene dankbar anerkennt, gründet sie darauf die Hossnung, in Zufunst ein ruhigeres Leben führen zu können. In diesem Augenblicke ist überall die vollkommenste Ordnung, die nur momentan und nur local unterbrochen worden, wieder herzestellt und an deren ungestörten Aufrechthaltung nicht im mindesten zu zweiseln.

Aus dem, dem Protofolle anliegenden Berichte des Rö= niglich Baierischen Gesandten entnehmen wir Folgendes:

Am 26. Mittags ward plöglich eine Fahne von altdeutschen Farben auf dem Kapellenberge sichtbar, was einen grosen Bolfsauflauf verursachte, hiezu kam noch, daß ein Bürsgersohn, der sich mit einer brennenden Tabakspfeise neben einen aufgestellten Posten begab, und gegen selben, als er zur Entsfernung ermahnte, eine höch st ungezogene Neußerung erlaubte, auf eine unsanste Art weggesagt wurde.

Sowohl der Königliche Landcommissäer als das Vatail= londcommando baten um Truppenverstärfung. Ilm nun feine Zeit, das Köstlichste im fritischen Augenblick, zu verlieren, ward die Garnison in Reustate verstärft und zwar durch 2 Compagnien des zweiten Jägerbataillons von Speier, sowie durch ein Bataillon der Garnison von Landau, dann auch einer halben Batterie, welche auch im Laufe des Morgens in Neustadt eintrasen.

Gegen acht Uhr hatten sich 7 bis 800 Menschen versammelt. Freiheitslieder wurden angestimmt, zwar von dem answesenden Königlichen Landcommissär und dem Gensdarmen Oberlieutenant untersagt, doch von Zeit zu Zeit wiederholt, die Soldaten wurden auf die frechste Urt verspottet, doch blied Alles ruhig. Auch in Neustadt waren Officiere und Soldaten Mehnlichem ausgesetzt (?); mit einer Unverschämtheit, die das kälteste Blut empören mußte, benahmen sich die Corpphäen der sogenannten siberalen Partei gegen sie. Im Neustadt ganz ruhig. Indessen stieg die Unordnung auf dem Hambacher Verze (?). Die Marseislaise ward gesungen und der Freiheit sortwährendes Lebehoch gebracht.

Da das Schloß ganz geräumt war, erhielten die beiden dort postirten Compagnien den Befehl zum Einrücken in Reusstadt. Hier hatte, als es ungefähr 8 Uhr war, die Frechheit und Schaamlosigseit ihr höchstes Ziel erreicht.

In Wirthshäusern und auf den Straßen wurden von dem Pöbelhausen Freiheitslieder abgesungen, das Geschrei "Soch lebe die Freiheit" wurde gehört. Es wurden nun Cavaleries und Infanteries Patrouillen abgeschickt, eine Arrestation vorzunehmen, aber die Arretirten widersesten sich, wer ihnen zunächst war, unterstützte sie. Unter diesen Umständen wurden die Soldaten genöthigt, Gebrauch von der blanken Wasse zu machen; es gab Stöße mit den Kolben und Siebe mit der flachen (?) Klinge, aber unvermeidlich im Getümmel auch einige mit der Schärfe; unter den Arretirten befanden sich fünf Verwundete, bei dreien sind die Wunden ganz leicht, bei einem bedeutend, der fünste ist an seinen Wunden beute gesterben, alle gehören der untern Bolkstlasse an.

Diese Borfälle werden eine gute Wirkung in Reuftadt hervorbringen, da sich die dortigen Einwohner überzeugt haben, wie sie auf keine Unterstügung von den benachbarten Gemeinden rechnen können, der Soldat aber seinem Könige treu, in Erfüllung seiner Pflicht keine Rücksicht nimmt.

In Bezug auf diese vielgepriesene Treue gegen den König und Rudssichigseit gegen das Bolt, theilen wir mit,
was der treffliche Hermann v. Notteck in seiner Geschichte der
neuesten Zeit uns über sene Vorfälle, nach der durch die Unterschriften von zweiundzwanzig Mitgliedern des Neuskädter
Stadtraths beglaubigten "Darstellung der blutigen Ereignisse
vom Pfingstfeste 1833 auf dem Hambacher Schloßberge und
Neustadt an der Hardt", (Neustadt an der Hardt) erzählt:

"Um 27. Mai 1833 geschab (fo beißt es) bie gräuel= vollste That ber Reaction auf bem Schlosse und in bem Dorfe Sambad und zu Neuftadt an der Sardt. In erfterem Orte famen nämlich an besagtem Tage - nicht um bie Nabresfeier des Sambacher Teftes zu begeben, fondern um die schöne Aussicht auf ber Sobe zu genießen - ziem= lich viele Menschen aus der Umgegend zusammen, wie es von Alters ber am zweiten Pfingstage ber Brauch gemesen. Dbaleich nun die Regierung den Besuch bes Sambacher Schloffes für ben 27. Mai nicht verboten, vielmehr ber Regierungs= präsident des Mheinfreises furz vorher ben Stadträthen von Neuftadt, mit benen er sich über die am Pfingsttage zu ergreifenden Magregeln benahm, gefagt hatte: "Geben fie bin= auf auf bas Schloß, seven Sie luftig und vergnügt; nur forgen Sie, bag fein öffentlicher Bug mit Kabnen und feine Deben stattfinden;" obgleich ferner von ber Absicht einer festlichen Begehung bes 27. Mai burchaus Richts fund geworben war: fo rudten bennoch fchon am 22. Mai feche Compagnien Golbaten im Städtchen ein; fo waren boch am Mergen bes 27. Mai alle Umgebungen von Reuftatt, namentlich biejenigen

Punkte, welche an Sonns und Feiertagen von Spaziergängern besucht zu werden pflegen, und die dabin führenden Straffen mit ftarken Militair= Piquets befest, die ben Auftrag bat= ten, etwa ankommende Reisende anzuhalten und zurückzuwei= fen; so rudten endlich noch um Mittag 1200 weitere Soldaten ein, welche gang willfürlich bei ben Bürgern einquartirt wurden, an völlig barmlofen Versonen ihren roben Muthwil-Ien ausließen, und vier Ranonen mitten in ber Strafe am hambacher Thor nad ber Stadt bin aufrichteten. Auf dem Schloßberge hatte unterdeffen trot bes herausfordenden Benehmens der daselbft befindlichen Goldaten und Offiziere Die größte Rube geherrscht. Da plöttlich gegen Abend erging an bie Solbaten und Gensb'armen ber Befehl, ben Berg fogleich zu faubern. Diese mabnfinnige Orbre wurde mit einer wahren Buth vollzogen. Denn obne vorber ergangene Aufforderung, fich zu entfernen, wurden Manner, Weiber, Junglinge, Madden, Greife und Rinder von ihren Plagen ver= trieben, mit Gewehrfolben, Säbeln, Bajonetten mighandelt, bann ben steilen Berg hinunter verfolgt, so bag viele ber Aliebenden von den Kelsen berabstürzten. Dabei brüllten die Solbaten: "Ihr liberalen Sunde, ihr Frangosengefindel, ihr mußt Alle fterben." Die Flüchtlinge wandten fich meift gegen Mittel-Sambach; die Berwundeten wurden wie Berbrecher eng und schmerzlich geschlossen in's Gefängniß geschleppt, wo fic hulflos liegen blieben. Selbst mehrere ber Reuftabter Sicherheitsgarden wurden mighandelt, Giner todtgeschoffen. Es mangelt und ber Raum, Die begangenen Scheuflichkeiten bis in's Einzelne zu erzählen; nur bas lergfte muffen wir noch erwähnen. In Neustadt hatten bie Soldaten von Mittag an die robesten Mishandlungen an den Bürgern verübt, ja, eine förmliche Prügelanstalt für sie errichtet, auf welche sie nach Laune die Borübergebenden fchleppten. "Sie batten bie Ordre - fagten sie - jeden Bürger, ber einen weißen Sut, einen weißen Rod, Laubwerf, eine Blume oder bergleichen trage, zu mifibandeln!" Bon 5 Ubr an borte alle Lofalpolizei auf; fein Sicherheitswächter durfte es mehr magen, ben Solbaten zu wehren. Der Bürgermeistereiabjunet, bamals bie bochfte Magistratsperson im Orte, erhielt, ba er aus bem Rathhause beraustrat, und ben roben Soldaten, bie nabe baran waren, einen Bürger zu ermorben, Borftellungen machte, fünf Siebwunden in Ropf und Gesicht, zwei Gabelbiebe, einen Bajonetstich und ungählige Kolbenftoße. — Um Abende, als bie Straffen von Neuftadt, wie gewöhnlich an sommerlichen Sonn = und Kefttagen, von Menschen wimmelten, erschienen plöglich Patrouillen Infanterie und Cavalerie, welche die Stadt nach allen Richtungen burchzogen; Die Chevauxlegers erhielten dabei den Befehl, und vollzogen ihn nur zu punft= lich! "Den Gabel beraus; in Die Straffen gesprengt; Nichts verschont!" Die gange Breite ber Straffen wurde von ben Truppen eingenommen; faum war es möglich, ihnen zu ent= rinnen; und Alles ohne Unterschied bes Geschlechts und Alters wurde niedergeritten, gestoßen, gestochen, gehauen. Biele wurden in den durch Reuftadt fließenden Bach gesprengt, Biele bis in's Innere der Wohnhäuser — selbst von der Cavalerie - verfolgt. Dabei riefen bie Soldaten: "D'rauf auf bies Patriotenzeug! Es ist Alles Patriotenzeug!" Bon 7 Ubr bis 10 Uhr dauerten biefe ungeregelten mörderischen Scenen, ohne bag es bem Militairchef eingefallen ware, die Golbaten früher in ihr Quartier gurudgurufen. Die Bahl ber migbanbelten und verwundeten Bürger überstieg mehrere Sundert. - 11m die volle Schändlichkeit des Benehmens der militärischen Macht zu erkennen, ist nothwendig, daß man wiffe, daß die Burger burchaus feinen, auch nicht ben geringften, Unlag zu folden Gewaltthaten gegeben hatten; daß fich fein einzi= ger Bürger gur Wehr feste; baf feiner gur Waffe griff, um fich und die Geinigen zu vertheidigen; daß auch fein einziger Soldat mighandelt oder verwundet wurde; daß endlich, wie aus den Aussagen einiger Golbaten bervorgebt, Die Greuelfcenen im Boraus beschlossen waren.

Sigung vom 20. Juni 1833.

Commissionsvortrag, die wegen des Attentats zu Frankfurt und des Complotts gegen den Bund zu ergreifenden Maßregeln betreffend.

In der Sitzung vom 20. Juni erstattete der Großherzoglich Badische Bundestagsgefandte, Freiherr von Blittersdorf, Ramens der, in Folge Artiscle 28 der Wiener Schlußafte, gewählten Commission folgendes Gutachten ab:

Die von der freien Stadt Frankfurt gelieferte aktenmästige Darstellung der am 3. April dahier vorgefallenen Meusterei macht es überstüssig, sich hierüber weiter zu verbreiten. Aus dieser Darstellung geht die Natur, der Zweck und der Umfang des verbrecherischen Unternehmens auf das deutlichste hervor, indem es hiernach keinem Zweisel unterliegt, daß dassselbe nicht gegen die Stadt Frankfurt und deren Negierung allein, sondern daß es in seinem größern Zusammenhange gegen den Bund und sein Organ, die Bundesversammlung, gerichtet war, und somit nur als Ausstuß eines allgemeinern, über einen größen Theil von Deutschland verbreiteten Complotts betrachtet werden kann.

Bei einem solchen Angriff und bei biesen bereits offenstundig gewordenen Thatsachen konnte der Bund nicht unbetheiligt bleiben. Die hohe Bundesversammlung hat die Borsfälle vom 3. April vom Ansang an aus diesem Gesichtspunkte genommen.

Sie hat nicht nur die Mittheilung der Nesultate der einsgeleiteten Untersuchungen von der freien Stadt Franksurt und allen übrigen Bundesregierungen verlangt, sondern sie hat nebstdem auch diesenigen militärischen Borsüchtsmaßregeln erzgriffen, die ihr erforderlich schienen, um sedem erneuerten Bersuche der Störung der öffentlichen Ruhe und Ordnung in der hiesigen Stadt und Umgegend vorzubeugen und die Sicherheit der dahier vereinigten Gesandtschaften und des Bundes Eigenthum zu verbürgen. Die hohe Buns

besversammlung fann aber in einer so wichtigen Angelegens heit ihre Thätigkeit nicht auf die dringendsten, ihrer Natur nach provisorischen Vorsichtsmaßregeln beschränken, vielmehr ist ihr durch Artikel 28 der Wiener Schlußakte ein ausgedehnterer Wirkungskreis geworden.

Dieser Artifel sagt: "Wenn bie öffentliche Ruhe und geschische Ordnung in mehren Bundesstaaten durch gefährliche Verbindungen und Anschläge bedroht sind, und dagegen nur durch Zusammenwirfen der Gesammtheit zureichende Maßresgeln ergriffen werden können, so ist die Bundesversammlung besugt und berusen, nach vorgängiger Rücksprache mit den zusnächst bedrohten Regierungen, solche Maßregeln zu berathen und zu beschließen."

Der Ausschuß ist der Ansicht, daß die hohe Bundesverssammlung, nach dem klaren Wortlaut dieser Bestimmung, in dem vorliegenden Falle eben so berechtigt als verpflichtet ist, diesenigen nach der Dringlichkeit zu bemessenden fernern Maßeregeln zu beschließen, welche zureichend sind, um die Vedrohung der öffentlichen Ruhe und gesetzlichen Ordnung in Deutschland dauernd abzuwenden.

Zugleich spricht er die Ueberzeugung aus, daß von der Ausgiedigkeit dieser Maßregeln das fünftige Schicksal von Deutschland abhängt, indem nicht daran gezweiselt werden kann, daß wenn es der Partei, von der das gegen den Bund und die einzelnen Bundesstaaten angezettelte Complott ausgegansgen ist, gelingt, wieder in's Dunkle zurückzutreten und ihre Häupter der gerechten Strase zu entziehen, dieselben späterhin in einem geeigneteren Momente und mit günstigeren Berhältnissen um so kühner auftreten, und dem Bunde und allen Bundesregierungen die größten Gesahren bereiten werden.

Das nächste, was bermalen zu geschehen haben bürfte, besteht in ber Sicherstellung ber Einheit und Vollständigkeit der Untersuchungen, damit man die Größe und den Umfang bes Uebels deutlich erkennen, und hiernach die erforderlichen weitern Maßregeln beschließen könne. Zu diesem Behufe

scheintes unumgänglich nothwendig zu sein, eine Centralbeborde des Bundes zu errichten, wo alle einzelne Fäden ber Untersuchungen zusammenlaufen. Bu biesem Ende muffen ber Centralbeborde solche Attributionen verlieben werden, die es ibr möglich machen, von allen Specialuntersuchungen fortlaufende und vollständige Kenntniß zu nehmen, und dieselben aus bem Gesichtspunfte ber Gesammtheit zu betrachten und weiter zu perfolgen, sei es durch unmittelbare Communicationen mit den Local-Untersuchungsbebörden oder durch Berichte, Bor= schläge und Anträge an den wegen des Artifels 28 ber Bic= ner Schlugafte niedergesetten Ausschuß. Dievon ausgebend bat der Ausschuß seine Anträge zur Errichtung einer folden Centralbeborde des Bundes in Nachstehendem zusammengestellt und dabei zugleich barauf Bedacht genommen, daß die Competenz der Landesgerichte zur Untersuchung und Aburtheilung eines gleichmäßig gegen bie einzelnen Bundesftaaten gerichte= ien Berbrechens feine Beschränfung ober hemmung leibe.

Artikel 1. Bon Bundeswegen wird eine Centralbes hörde niedergesetzt, deren Aufgabe ist, die näheren Umstände, den Umfang und den Zusammenhang des gegen den Bestand des Bundes und gegen die öffentliche Ordnung in Deutschstand gerichteten Complotts, insbesondere des am 3. April I. J. zu Frankfurt stattgehabten Attentats, zu erheben und sortswährend von sämmtlichen Verhandlungen der verschiedenen, mit Untersuchungen wegen Theilnahme an dem gedachten Complotte in den einzelnen Bundesstaaten beschäftigten Vehörden, im Interesse der Gesammtheit, Kenntniß zu nehmen, auch gegenseitige Mittheilungen und Aufschlüsse unter denselben zu besördern, endlich für die Gründlichseit, Vollständigkeit und Veschleunigung der anhängigen Untersuchungen Sorge zu tragen.

Diese Behörde versammelt sich 14 Tage nach gegenwärstigem Beschlusse zu Krankfurt am Main.

Artifel 2. Die Bundesversammlung wählt die Regierungen von Destreich, Preußen, Baiern, Württemberg und Großherzogthum heffen, deren jede ein Mit-glied der Centralbehörde des Bundes qu ernennen hat.

Der Vorsig bei dieser Behörde richtet sich nach der Ab-

Artifel 3. Zu Mitgliedern dieser Behörde können nur durch Erfahrung im Untersuchungsfach erprobte Beamte des Richterstandes ernannt werden.

Einem jeden derselben wird von der betreffenden Regierung ein auf das Protofoll verpflichteter Actuar oder ein Canzlist beigegeben, und im Uebrigen der Behörde die Bildung ihrer Canzlei überlassen.

Die Beschlüsse werden nach der Stimmenmehrheit gefaßt; ber weitere Geschäftsgang wird von der Centralbehörde selbst festgesett.

Artifel 4. Die Regierungen, in beren Staaten Untersfuchungen wegen des Complotts gegen den Bund und die einzelnen Bundesregierungen stattsinden, werden der Bundessversammlung die damit beauftragten Landesbehörden bezeichnen.

Artifel 5. Diese Landesbehörden werden von ihren Regierungen angewiesen werden, der Centralbehörde des Bunstes fortwährend und schleunigst Alles, was sich auf die Unssuchungen bezieht und zu ihrer Kenntniß gelangt, mitzutheilen, sowie auch den Requisitionen dersetben, welche die Ausmittlung des Thatbestandes, des Unsprungs und der Berzweigunsgen des Complotts betressen, unverzüglich und vollständig zu genügen.

Artifel 6. Die Centralbehörde des Bundes hat die Befugniß, an alle Orte, wo solche Untersuchungen im Gange sind, eines ihrer Mitglieder abzuordnen, um die Aleien einzussehen, und den Berhören der Angeschuldigten beizuwohnen, ohne jedoch an der Untersuchung selbst, welche der Landesbeshörde zusteht, unmittelbaren Antheil zu nehmen.

Im Falle solcher Entsendungen ober anderer Berhinderungen, wird die Bundesversammlung für die Bollständigkeit ber Centralbehörde burch Wahl anderee Regierungen zu zeit= weiliger Beiordnung von Stellvertretern nach Bedürfniß Sorge tragen; als solche Regierungen werden Churheffen und Rassau bezeichnet.

Artikel 7. Die Centralstelle des Bundes erstattet ihre Berichte an den, in Folge des Art. 28 der Wiener Schlußafte, ernannten Bundestags-Ausschuß. An diesen richtet sie ihre Anträge über die Leitung und Beförderung der Untersuchungen, insbesondere bei sich zeigenden Anständen, und ebenso legt sie demselben von Zeit zu Zeit das Ergebniß der Untersuchungen vor.

Sie hat alle über die aufrührerischen Complotte in den einzelnen deutschen Bundesstaaten ihr zugehenden Notizen zussammenzustellen, die Thatsachen aufzuktären, die Urheber und Theilnehmer zu ermitteln, und hiermit ihre Unträge wegen gründlicher Hebung des llebels zu verbinden.

Artifel 8. Die Rosten ber gebachten Centralbehörde werden von dem Bunde getragen und aus der Matrifularstasse bestritten.

Urtifel 9. Die Bundesregierungen werden den Bollzug dieses Beschlusses, in so weit er eine jede betrifft, der Bunsbesversammlung unverweilt anzeigen.

Sämmtliche Wesandtschaften vereinigten sich mit den Commissionsanträgen und erhoben dieselbe zu einem Beschtusse.

Durch einen Beschluß vom 19. September b. 3. werden die Censoren der öffentlichen Blätter in sämmtlichen Bundessstaaten angewiesen, keinen außerordentlichen Nachrichten über den Gang der Untersuchungen, welche wegen der hochverrätherischen Complotte in Deutschland eingeleitet wären, die Aufsnahme zu gestatten, und die Regierungen, in deren Staaten solche Untersuchungen im Zuge sind, veranlaßt, die hiemit beauftragten gerichtlichen Beamten auf den Umfang ihrer Berpslichtungen rücksichtlich der Geheimhaltung des ihnen übertrasgenen Geschäftes alles Ernstes zu verweisen.

Verhandlungen über die Preffe.

Sigung vom 17. Februar 1831.

Eingabe des Großherzoglich Badischen Hofraths und Professors Welfer zu Freiburg, die Bewilligung vollkommener Preßfreiheit im deutschen Bunde betreffend.

Die zur Prüfung dieser Eingabe niedergesetzte Commission ist der Ansicht, daß bei der Berbreitung, welche die Bittschrift gesunden habe, bevor es möglich gewesen sei, auf deren Unsterdrückung von Seiten des Bundes zu wirken, die Ausübung der durch das Preßgesetz vom 20. September 1819 begrünsdeten Einschreitung hoher Bundesversammlung zwecklos sei, und zur Verhütung fünftiger Fälle dieser Art bei der betressenden Censurdehörde der Anlaß genüge, den die Großherzoglich Badische Bundestagsgesandtschaft von diesem Vorgange nehmen werde, um auf größere Ausmerksamseit sener Vehörde zu wirken.

Wegen des Gegenstandes der Bitte selbst stellt die Commission den Antrag, daß die Eingabe des Hofraths und Professors Welfer lediglich ad netn zu legen sei.

Nachdem sämmtliche Gesandtschaften dem Commissionsantrage beigestimmt, bemerkt der R. R. präsidirende Gesandte insbesondere:

Es erscheine dem K. St. Hose hier am Platz, das Bestauern auszudrücken, daß das am 16. August 1824 erneuerte Prefigesetz vom 20. September 1819 in mehren Bundesstaaten nicht gehörig beobachtet und auf dessen strengen Bollzug von den Behörden nicht hinlänglich Obsorge getragen werde. Seit mehren Monaten sei Deutschland mit Flugschriften überschwemmt,

welche, vom Geist ber Aufregung ausgehend, Unruhe zu versbreiten suchten, und zu ungemessenen Forderungen an die Resgierungen anreizten. Was von Seiten des Bundes diesfalls geschehen könne, sei geschehen durch ein von der Gesammtheit ausgegangenes, am 31. Oktober in Erinnerung gebrachtes Gesetz zur Verhütung des Misbrauchs der periodischen Presse. Es liege nur an den Regierungen, darüber zu wachen, daß die Bestimmungen dieses Gesess genau besolzt würden, hierzusei aber gemeinsames Jusammenwirken ersorderlich; es genüge nicht, daß eine oder die andere Regierung über dessen Besolzung seste Hand halte; es sei im wohlverstandenen Interesse Uller, daß Unfuge dieser Art in Deutschland nicht stattfänden.

Nachdem sammtliche Gesandtschaften ihre Uebereinstim= mung auch mit diesen von dem Präsidium ausgesprochenen Un= sichten erklärt hatten, ward beschlossen:

- 1) Aus diesem Anlasse wiederholt einstimmig die Ueberzeugung auszusprechen, daß die Aufrechthaltung und genaue Befolgung der wegen Berhütung des Misbrauchs der Presse bestehenden bundesgesestlichen Bestimmungen im wohlversstandenen Interesse sämmtlicher Bundesregierungen liege, daher darüber gemeinsam zu wachen, auch
- 2) die Eingabe des Professors Wetter zu Freiburg lediglich und ohne weitere Folge ad acta zu legen sei.

Sigung vom 10. November 1831.

Beschluß wegen Mißbrauchs der periodischen Presse.

In dieser Sigung wurde auf Antrag des Präsidiums einhellig beschlossen:

1) Da fämmtliche Mitglieder des deutschen Bundes die feierliche Verpflichtung gegen einander übernommen haben, bei
der Aufsicht über die in ihren Ländern erscheinenden Zeistungen, Zeit = und Flugschriften mit wachsamen Ernste zu
werfahren, und diese Aufsicht dergestalt handhaben zu lassen,
daß dadurch gegenseitigen Klagen und unangenehmen Ers

örterungen auf jede Weise möglichst vorgebeugt werde, in neuerer Zeit aber der Misbrauch der periodisch-politischen Presse in einer höchst bedauerlichen Weise zugenommen hat; so bringt die Bundesversammlung sämmtlichen Bundesvergierungen diese, bis zur Bereinbarung über ein definitives Presgesetz in voller Kraft verbleibende, gegenseitige Verpflichtung mit dem Ersuchen in Erinnerung, die geeigneten Mittel und Vorsehrungen zu tressen, damit die Aufsicht über die in ihren Staaten erscheinenden Zeitblätter nach dem Sinn und Zweck der bestehenden Bundesbeschlüsse gehandhabt werde.

2) Die nach dem Prefigesetze vom 20. September 1819 bestehende Bundestags - Commission wird durch die auf den föniglich-dänischen, herzoglich = holsteinisch = und lauenburgisschen Herrn Gesandten gefallene Wahl ergänzt.

Sigung vom 19. November 1831.

Berbot ber in Straßburg erscheinenden Zeitung: bas Constitutionelle Deutschland, betreffend.

Präsibium: Dieses Blatt ist zunächst dazu bestimmt, die in den deutschen Staaten eingeführten landständischen Berzfassungen, durch die den Kammern gegen die Regierung vorzgezeichnet werdende friedliche Stellung in einem Sinne auszubilden, der mit den Absichten ihrer Gründer im entschiedensten Widerspruche sieht. Es ist serner dazu bestimmt, der aus der Bolkssouveränität abgeleiteten Allmacht der Kammern, den Regierungen gegenüber allenthalben Eingavg zu verschafsen, und die monarchischen Principien und mit ihnen den Bestand der deutschen Dynastien und Staaten (?) zu unterzgraben. Wie weit dasselbe die Verwegenheit treibt, wird ein Blick auf die Nro. 31 vom 13. September bewähren.

Dort heißt es: "Wären wir Deutsche, wie jene Franzofen und Engländer, durch eine gemeinsame Verfassung vereint, hätten wir ftatt 35 souverane Herrscher, (größtentheils willenlose Karikamren), Ein Hauvt, Einen König oder Kaiser an unserer Spige, längst wäre Polen frei geworden, ohne Französische Pralerei, ohne Englische Drohungen, einzig und allein durch Deutsches Rechtsgefühl und Deutsche Bolkskraft. So ist aber das Deutsche Bolk zersptittert, 35 mal mit Stricken gebunden, und überdies noch durch seinen Bundestag — diessen Kinderspott in politischer Beziehung — mit Berachtung bestraft. Bor Allem aber wird der Menschheit Fluch und die Strase Gottes einst jene frommen Stifter der heiligen Allianz treffen."

In diesem Sinne fortsahrend, mit den heftigsten und gemeinst en Ausfällen gegen die Fürsten und ihre Nathgeber, nichts schonend, was durch Geburt oder Stellung dem frevels haften Treiben einer zu den fühnsten Unternehmungen entschlossenen Faction im Wege sieht, verfolgt dieses Zeitungsblatt rastlos das vorgesteckte Ziel.

Der S. 6 bes Prefigesetzes vom J. 1819 ermächtigt bie Bundesversammlung, die zu ihrer Kenntniß gelangenden Schriften, in welchem deutschen Staate sie auch erscheinen mögen, wenn solche, nach dem Gutachten einer von ihr ernannten Commission, der Bürde des Bundes, der Sicherheit einzelner Bundesstaaten oder der Erhaltung des Friedens und der Ruhe in Deutschland zuwiderlausen, ohne vorhergegangene Aufforderung aus eigner Autorität durch einen Ausspruch, von welchem feine Appellation stattsindet, zu unterdrücken, und die bestressenden Regierungen sind verpflichtet, diesen Ausspruch zu vollziehen."

Wenn dieser hohen Versammlung durch eine bundesgesfehliche Uebereinkunft eine folche Besugnis in den Bundesstaaten eingeräumt ist, so kann nicht in Abrede gestellt werden, daß ihr dieselbe Besugnis auch dann zustehen müsse, wenn ein Zeitblatt erwiesenermaßen nur zu dem Behuse im Auslande gestistet worden ist, um das Bundespressgeses vom Jahr 1819 zu umgehen. Wollte man der Bundesversammlung diese Besugnis absprechen, so könnte die Bestimmung des § 6 des Pressgeses illusorisch gemacht werden, und der Bund befände sich

als folder ohne alle Waffen gegen bie gefährlichsten Angriffe.

Prafibium trägt baber barauf an, baß bieses Zeitblatt, welches burch Inhalt und Tendenz ber innern Ruhe bes Buntes gefährliche und bie Würde besselben verletzende Angriffe enthält, in allen Bundesstaaten unterdrückt wird.

Nachdem fammtliche Gefandtschaften dem Antrage bes Präfidiums beigetreten, wird beschlossen:

Das Constitutionelle Deutschland wird in allen deutschen Bundesstaaten untersagt, und die Regierungen werden ersucht, diesen Beschluß öffentlich bekannt zu machen, auch zur Handspabung desselben die geeigneten Verfügungen zu treffen, und diese bald möglichst zur Kenntniß ber hohen Bundesversammslung zu bringen.

Sigung vom 26. Januar 1832.

Die im Königreich Bürtemberg, unter bem Titel: 1) "Der Sochwächter" und 2) "Die beutsche Allgemeine Zeitung" ersicheinenden Tagblätter betreffend.

Aus dem ausführlichen Vortrage des Braunschweigischen und Nassauischen Vundestagsgesandten entnehmen wir Folzgendes:

Der in Stuttgart erscheinende Hochwächter hat es sich zur besondern Aufgabe gemacht, sich mit den innern Berwaltungsangelegenheiten des Königreichs Würtemberg zu beschäftigen, insbesondere einen Einfluß auf die Wahlen zu der besvorstehenden Würtembergischen Ständeversammlung auszuüben. Um diesen Zweck zu erreichen, wird die Königliche Regierung, und was ihr angehört, angegriffen, und die sich darbietenden Beranlassungen werden zugleich benußt, auch andere deutsche Regierungen zu verletzen.

Joden Eingriff, jede Störung bes Bersuchs, auf die Wahlen in einem der Regierung entgegengesetzten Sinne einsuwirken, von der Regierung ausgehend, misbilligt der Jochwächter; vorzüglich trifft bieses ein von dem Minster des

Innern erlassenes Rundschreiben über die Wahlen, indem durch Einwirfungen der Beamten, wie sich das Blatt vom 13. November ausdrückt:

"Mißtrauen und Zwietracht durch ein Spionirungssystem unter das Bolf gerusen, dieses für unmündig erklärt werde. Weche denen, die Leib und Seele verderben! in die Hölle, die den aufseimenden Lichtsunsen ersticken und ein gutmüthiges Volf demoralistren! Demoralistren? fragen die Gewaltssmänner, als ob Moralität eiwas anders wäre, als blinder Gehorsam."

In bem Blaite vom 13. Januar wird ber Sat befritten:

"Daß die Sicherheit eines wohlgeordneten Staats je durch Preßseeiheit gestört werden könne. Dieser Fledermausgedanke ist in neuerer Zeit oft genug widerlegt, es ist ja selbst durch das nahe Beispiel Frankreichs bewiesen worden, daß nur die Unterdrückung oder die Berstämmelung dieses unveräußerslichen Menschenrechts die öffentliche Sicherheit zu gefährden im Stande sei."

Zum weitern Beweis dieser Behauptung wird sich auf Acuserungen Friedrichs des Großen vor der Französischen Newolution und auf Johannes von Müller in einem Berichte an den König von Westphalen bezogen, und zugleich jede Bundesverzügung der Art, unter welchem Titel sie auch erlassen würde, bevor sie die Zustimmung der Würtembergischen Stände erholten habe, für einen unbesugten Eingriff in die Verfassung erklärt. —

Die herausgezogenen Stellen werden mehr als hinreichen, um den Beweis zu liefern, daß dieses zunächst den
innern Angelegenheiten des Königreichs Würtemberg, als
Dppositionsblatt gegen die Regierung, gewidmete Blatt von
dem Censor nicht in Uebereinstimmung mit dem §. 4. des
Presigesess vom Jahre 1819, wonach sämmtliche Bundesstaaten gegen die Gesammtheit des Bundes die Berantwortlichkeit übernommen haben, daß durch in ihren Territorien

erscheinende Druckschriften unter 20 Bogen und durch täglich oder heftweise erscheinende Blätter die Würde und Sicherheit anderer Staaten nicht verlegt, deren Versassung und Verwaltung nicht angegriffen werde.

In den neuesten Blättern finden sich zwar bedeutende Censurlücken. Es ist indessen nicht zu verkennen, daß der Censor noch viele Stellen spreichen müßte, wenn dieses Blatt aufhören sollte, in die Cathegorie dersenigen zu fallen, die vielfältig Würde, Sicherheit, Verfassung und Verwaltung der Bundesstaaten verlegen und augreisen.

Die Deutsche Allgemeine Zeitung unterscheidet sich vom Sochwächter dadurch, daß sie sich im Allgemeinen ganz im Sinne der gegen die bestehende Ordnung der Dinge strebenden Partei mit der Politik beschäftigt, also localen Zwecken nicht gewidmet ist.

Zur Aufgabe scheint es dieses Blatt sich gemacht zu haben, Alles, was zur Handhabung der bestehenden Staatsgewalt vorgekehrt wird, zu tadeln, zum Umsturz der bestehenden Autoritäten alle Leidenschaften der unvollständig und einseitig unterrichteten Menge, die richtige Urtheile zu fällen nicht vermag, aufzuregen.

Belege hierzu liesert jedes einzelne Blatt in Menge, und die Angriffe sind ohne Unterschied gegen alle Regierungen gerichtet:

In dem Blatte vom 2. December wird nach Erwähnung der Einführung der Censur durch den Pabst Sirtus VI, in Beziehung auf die Censur mit der Bemerkung geschlossen:

Fürsten, die sich ihrer eignen Lasterhaftigfeit bewußt sind, pflegen am meisten bemüht zu sein, die Stimme Derer zu erstiden, die bas Laster zu enthüllen wagen.

Unter bem 10. December werben bie Abressen im Königreiche Baiern, in welchen Städte und Märkle bem König ibre unverbrückliche Anfänglichkeit an bas Regentenhaus zu erkennen geben, misbilligt und bemerkt: "Die devoteste dieser Abressen, in welcher dem leisesten Wint des Monarchen Kraft genug zugeschrieben wird, selbst Eide zu brechen, seie durch einen hohen Staatsdiener nach Westerdurg gebracht worden." "Verbrecherische Umtriebe würden den Geist der öffentlichen Meinung nicht verführen, wenn auch öffentliche Beamte, die der Verfassung unerschütterliche Treue geschworen haben, nicht nur unbestraft, nein belobt; den Absolutismus empsehlen."

Bon Baben wird in dem Blatte vom 8. Januar gesagt: "Nur durch die Erneuerung des Ministeriums und durch die mittelst der Landstände zu erzielende Abstellung der ungewöhnzlich vielen und mannigsachen Beschwerden, sei der aufgehäuste Brennstoff gehindert worden, in Flammen auszubrechen." Ferner: "Es sei nicht zu glauben, daß die zweite Kammer die Bewilligung der Steuern als Bedingung an das Preßzgesch zu fnüpsen würde aufgegeben haben; S. 56. der Berzsassungsurfunde sage: "Die Stände können die Bewilligung der Steuern nicht an Bedingungen fnüpsen." Klinge es nicht sonderbar, wenn man nach dem Beweise das Gegentheil sage: also können die Stände die Berweigerung der Steuer an Bedingungen fnüpsen."

So mußte der Paragraph ausgelegt werden, da die Stände kein anderes Necht haben, die Regierung zur Anerskennung des vernünftigen Gesammtwillens zu nöthigen."

Unter bem 9. December werden aus französischen Blätztern die größten Schändlich feiten (?) gegen die russische Berwaltung herausgehoben und nacherzählt, nachdem im Blatte vom 18. davon gesprochen worden war: daß eine Partei nicht Worte genug sinden könne, um Preußens Bestreben zu preisen, ja seine Verfassung höher zu stellen, als die aller anderen Deutschen Staaten, mit welcher Preußischen Partei sich die Lobredner Russlands verbänden.

Nachtem noch viele andere bieser ähntiche Stellen verstesen, schließt ber Commissionsvortrag mit folgenden höchst besachtungswerthen Worten:

Blätter, welche entgegengesette 3 wede verstolgen und dem ungemessenen Trieb zu Reueruns gen entgegen zu wirfen bestimmt sind, vermögen die Nachtheile, die durch Blätter, wie die, mit welchen sich dieser Bortrag beschäftigt, für die Regierung bewirft werden, nicht zu neutralissiren, diesen nicht die Bagschale zu halten.

Sehr wahr wird tiefer Sag in der Deutschen Allgemeinen Zeitung ausgedrückt vom 9. Dezbr.

"Esist eine beachtungswerthe Erscheinung, baß alle Bersuche Deutscher Regierungen, ihr Panier auf bem Gebiete ber Presse aufzuschlasgen, mißlingen zu müssen scheinen. Wo ein Schatten von Opposition möglich ist, sind bie offiziellen Gladiatoren bald aus dem Felde geschlagen."

Die Königliche Censur hat es versucht, auch die Deutsche Allgemeine Zeitung mit den Vorschriften des S. 4 des Preßgesetzes in Uebereinstimmung zu bringen, jedoch vergebens.

Die Commission sieht sich baher veranlaßt, barauf anzutragen, daß von einer hohen Bundesversammlung beschlossen werden möge:

Daß, da ungeachtet der von der Königtichen Regierung angeordneten Censur, dennoch die Blätter, welche in dem Königreiche unter dem Titel: "der Hochwächter und die Deutsche Allgemeine Zeitung," erscheinen, den Borschriften des Preßgesetzes vom 20. September 1819 nicht entsprechen, wie deren ganzer Inhalt und Fassung zeige, vielmehr die Würde, Sicherheit, Verfassung und Verwaltung anderer Bundesstaaten vielfältig verleßen und angreisen, die Bundesversammlung nicht daran zweisle, sondern erwarte, daß die Königliche Nezgierung für die Zufunft solche Maßregeln zu ergreisen geneigt sein werde, um die Vollziehung der Bundesgesetze vollzommen sicher zu stellen, indem die bereits ergrissenen diesen Zweck nicht erreicht hätten.

Sammtliche übrigen Stimmen äußerten fich mit bem Untrage bes Ausschusses einverstanden, daher wurde beschlossen wie beantragt. —

Sigung vom 2. März 1832.

In dieser Sigung wurden die drei gediegensten und einsstußreichsten Zeitschriften: der Westbote von Siebenpseisser, die deutsche Tribüne von Wirth und die neuen Zeitschwingen von Dehlenschläger, unterdrückt und deren Redacteure auf fünf Jahre redactionsunfähig erklärt. Die Commissionsvorzträge, erstatiet von dem Dänischen Gesandten, Freiherrn von Pechlin, und dem Badischen Gesandten, Freiherrn von Plitterstorf, enthalten aussührliche Auszüge aus den betreffenden Zeitschriften, aus denen wir nicht umhin können, einige der scharfsunigsten und ächtpatriotischen Artitel mitzutheilen.

Wir wählen zum Theil solche, in benen bas monarchische Princip offen und unverholen zum Gegenstand ber freimüsthigsten Erörterung gemacht ist; eine Erscheinung, die unter unsern heutigen Verhältnissen zu den Unmöglichkeiten gehören würde.

Aus der in Rheinbaiern erscheinenden Zeitung: der Westbote. An's deutsche Bolf.

Erfter Urtifel.

Mögen die Großmächte des Festlandes berathen, mögen neue Carlsbader Beschlüsse dem Schreckenssysteme huldigen, die Heere in Bewegung segen: die Jufunst wird sehren, wo-hin es führt. Wir bitten, wir beschwören die deutschen Rezgierungen, nicht ein fremdes Losungswort abzuwarten, sondern zu thun, was ihnen wohl ansteht, was ihren Bölfern ziemt. Bersammelt, erhabene Fürsten, die Stellvertreter des Volks, redet Worte des Trostes, der Erhebung, der Freiheit! Gestattet eine offene, unverhüllte Darstellung gegründeter Beschwerden, die gesunde Mehrheit wird nichts Unbilliges, nichts Unmögliches verlangen; sie wird einen Wall um Thron und Versassing bilden, wie kein Mönchsthum, teine Jesuiten, seine Ultraroyalisten ihn zu bilden vermögen.

So sprachen wir im September 1830, ausrichtig bem monarchisch constitutionellen System ergeben. Wie nahmen die Regierungen diesen wohlgemeinten Rath auf? Wasthaten sie?

Die fleinen Staaten, von Kurcht vor bem Often und Beften zugleich befangen, fdzwankten, zögerten, thaten gar nichts, oder gerade so viel und so ungern, um zu beweisen, baf fie nur ber Rothwendigfeit weichen wollen. Reiner ber etlichen und breifig Fürften, feiner neigte fein Dbr willig ben gerechten Beschwerben bes Bolks, ben wohlgemeinten Rathschlägen Derer, die es mit Fürst und Bolf gleich redlich meinten. In Vortugal und Spanien wüthet ber Despotismus im Bunde mit bem Pfaffenthum, wie zuvor, der Konig von Reapel fest sein absolutes Regierungsspftem fort, ber König von Sardinien, burd Franfreichs Bewegung bedrangt, bereicherte die Institutionen bes Landes mit einem Staatsrath. ben er selbst willführlich einennt und abseit, worin 3 Dbersthofwürdenträger, 3 Bischöfe, 40 Abelige, fein einziger Burger= licher fist. Der Papft äffte bas Bolf mit einigen Ebicten. Deftreich, es ift wahr, äffte feine Italienischen Staaten nicht, es umbing nicht mit Flittergold bas eiferne Jod, bas auf allen Theilen Diefer Monarchie ruht, fügte vielmehr neuen Druck burch Abgaben und Beschränfungen aller Art bingu. Schlug es bas Polnische Galizien zum aufgestandenen Volen, fo war ein Erzherzog König, und ein undurchdringlicher Damm gegen bie leberschwemmung ber Ruffischen Sorben aufgerich= tet: solche Politif ift Destreich seemd. Alle Mahnungen von ber Klugbeit, wie laut sie sich in Italien, Ungarn, Galizien und allen Deutschen Provinzen Rund gaben, scheiterten an bem starren Aristolicatismus, ber Destreichs Scepter lenft.

Bon Rußland fein Wort. Die mit Wunden und unverslöschlichen Sprendensmälern geschmückten Helden des tapfersten Theils der Länder Nifolaus durchsurchen Europa, und Europa verfündet mit Donnerstimme, was es empfindet. Der weise Selbstherrscher zerstreute sie, damit sie verfündeten: Seht,

bieß ift bas Loos, bas alle Rebellen, die Rebellen gegen bie Buli-Droonangen mitbegriffen, erwartet: Die teuflische Schlaubeit des mostowitischen Cabinets bat sich verrechnet: Ruffische und Breufische Sclaven mag ber Anblick ber Volen in bunbischer Unterwerfung bestärfen, bei freien ober zur Freiheit reifen Bolfern fehrt fich bas innerfte Berg um. - Preufen. - Man erzählt von einem Sollandischen Juriften, ber bie Unnahme an Rindesstatt nach Romischem Rechte zugab, aber nicht vor bem 60ten Jahr, weil ber Mann bis babin noch felbit Kinder erzeugen fann, und nicht nach bem 60ten Sabr. weil ba bie Erdichtung einer Unnahme an Kindesstatt nicht mehr bentbar fei. Gerade fo icharffinnig betrachtet bas Preukische Cabinet und seine bezahlten Lobhudler in der Augsburger Allaemeinen Zeitung bie Richterfüllung bes Artifels 13 ber Deutschen Bundesacte: Preußen wird eine Constitution geben, ber Ronig wird sein Wort erfüllen, wenn es Zeit ift; aber nicht zu rus biger Beit, benn bie Rube bes Bolfes beweift, baf es gufricben ift und feine Berfaffung begehrt, aber auch nicht in aufgeregter Beit, tenn ber Konig läßt fich nichts abtrogen, und fturmifde Beiten find zu folden Schöpfungen nicht geeignet. Bor bem 60ten Jahr gibt ber Konig feine Berfaffung, bas ware eine Annahme an Rindesftatt, Annahme bes Gefetes an die Stelle ter Willführ, und nach tem 60ten Jahr ift ber Ronig impotent, somit auch bie Fiction constitutioneller Regierung nicht mehr benibar: ja wohl Fiction, Luge! Aber moalid ift co, bag fich bis babin bas beutsche Bolf eine Berfaffung gebe, Die feine Fiction, feine Luge fei. Mittlerweile migbandelt und mordet man bie Polnischen Glüchtlinge, verbietet Sammlungen zu ihrer Unterstützung, errichtet Censur= ämter, verbietet Rottede Geschichte und wehrt freisinnigen Blättern ben Gingang in feine Staaten. - Alles um Die Mündigfeit bes Preußischen Bolfs zu beschleunigen.

Großbritanniens König, von einem "Unterrock" (ber Königin) beherrscht, unter welchen die Aristofraten sich gestüchs tet, verweigert die Ernennung neuer Peers, wodurch die Reformbill abermals fällt, und für Hannover gab das lebenbe englische Ministerium einen Verfassungsentwurf, deffen sich bie Gautinger schämen würden. *)

Was wird aus dieser Verfassung werden, wenn die Ariftofraten an's Nuder kommen, was jeden Augenblick geschehen kann?

In Deutschland berief kein einziger Fürst die Bolksversammlung freiwillig oder früher, als das Gesetz gebot. In Sachsen ist eine sogenannte Constitution zu Stande gesommen, die schlimmer ist, als Absolutismus, und auch diese wird nicht vollzogen. Was in Baden und Baiern geschehen ist, wissen unser Veller vollständig. Braunschweigs neuer Fürst fährt ungefähr die alte Regierungsweise, hessenkassel kann weder Prefiseiheit, noch die Värgergarde erringen, was Beides die Verfassung verheißt. Das Ministerium legte dafür einen Gesegentwurf über die Unisormen der Staatsdiener vor, heißt das nicht die Forderungen der Zeit begreisen!

In Nassau verzehrt der Hausminister mit seinen Creaturen die Domänen des Landes! Oldenburg, Hessen Somburg, Coburg, Sondershausen, Neiß, Greiß, Schleiß, — wie könnte der Westbote all das Heil verkünden, worunter ihr erliegt! Sind aber alle einzelne deutschen Länder und Ländchen aus dem Füllhorn des Königösegens überschüttet, um wie viel mehr das Gesammtvaterland! Destreich und Preußen haben Lurems burg verstümmelt, der Name Deutschland ist für Italien ein Ubschen, wie der Name Preußen für die Polen; auf Destreich und Preußen stügt sich der Absolutismus unserer Kürsten, Aristofraten und Pfassen. Wer möchte solcher segensvollen Zustunft nicht mit frohester Begeiserung entgegen sehen!

^{*)} Die Bauern von Gauting hatten im Jahr 1831 eine Abresse an den König von Baiern geschickt, in der es unter anderm hieß: "sie hätten gehört, daß Schreiber und Stände sich erfrecht, die heilige Majestät des allgeliebten Königs zu beleidigen; Seine Majestät brauche nur einen Wint zu geben und werde in einer Schunde keine lebenden Keinde mehr haben."

Un's beutsche Bolf.

Giebenter Artifel.

Liegt die Hulfe in der Macht unserer Fürsten? Ich sage nein, und es wird ein Leichtes sein, das zu beweisen. Was sind unsere Fürsten? Die Chefs der Aristofraten, die verförperte Idee des Aristofratismus; Aristofraten sind aber diesenigen, die Borzüge vor andern Bürgern verlangen, oder auf deren Kosten leben und dem Müßiggang fröhnen wollen.

Bon biefen Ariftofraten nun find unfre Fürsten bie Saupter; ein Fürst ift ber absolute Borzug, ber Bevorzugte burch Gottes Gnade, somit der Auserwählte Gottes. euch die Fürsten weg, so bat die gange Genossenschaft ber Aristofraten ben Ropf verloren und ftirbt; sie ist bereits bem Tod und ber Berwesung nab; und sonderbar, die Sterbende merkt ihren eigenen Modergeruch, und wie alle Geschöpfe am leben fich festflammern, fo biefe. Wie fonnte und ber Fürft, ber aus ber Aristofratie bervorgegangen, belfen ? Die Sulfe könnte ja eben nur barin bestehen, daß er ben Tod ber Ariftofratie, somit seinen eigenen, als Sauptling berfelben, beschleunigte. Wie sollte man von Jemand einen moralischen Selbstmord erwarten, bem jest Alles nach Wunsche geht, und bem Alles gegen ben Wunsch geben wurde, nachdem er ge= bolfen batte. Dber ift's nicht fo? Beweisen bieß nicht die Berfassungen überall, wo bergleichen bestehen? Was sollten biefe Berfassungen anders fein, als eine Sulfe oder ein Ber= sprechen ber Sulfe. Wo ift benn eine wahrhaft vollzogen ? Sängt nicht die Bollziehung von ber Aristofratenfammer und ihrem Säuptling ab. Und wenn es an einem bellen ober trüben Morgen einem Kürsten einfiele zu ertlären, Die Berfassung sei über Nacht abbanden gefommen, wie bann?

"Betrachtet boch nur einmal bes Fürsten ganzen Lebenslauf! Stellt euch an die Wiege, vom Nauchfaß der Schmeichelei umwölft. Eine bürgerliche Umme oder — Geißmilch fängt das Gottestind: dieß die erste und letzte Berührung mit bem Burger, ober wie die Soflinge fagen, mit ber Kanaille. Wer erzieht, wer unterrichtet ben Erbyringen? Pfaffen, Ariftofraten. Wer find feine Gespielen ? Aristofraten. Was ber Unterricht, mas die Unterhaltung? Ariftofratische Lebren, aris stofratische Spaffe und Umwürdigkeiten. Konntet ihr boch nur einer einzigen Jagdvartie, einer einzigen vertrauten Nacht beiwohnen - wie würdet ihr erschrecken, wie würdet ihr die armen Fürsten beflagen, wie würdet ihr geheilt von euerm Wahne! Die Kürsten müßten also zuvörderst aufboren, Kürsten zu fein, im bisberigen Sinne bes Wortes, fie mußten mit einem Male bie ganze Bergangenheit hinwegwerfen, fich ber Geburt entäussern, die gange Erziehung ber Schule und bes Lebens ablegen, wie ein Kleid, und nach tem Ausspruch der Bibel einen neuen Menschen anziehen. Wie ift bieß möglich? Aber nicht genug. Schon mander junger Kürst, bem ein besserer Lichtstrahl im Ropf ober Bergen aufging, wollte solcher= gestalt mit ber Bergangenheit gewissermaßen brechen, aber in ben Keffeln bes Herkommens und ber Umgebung liegend, fank er alsbald in das befahrne Gleiß, wandelte er alsbald bie Babn aller Kürstlichkeit. Wie oft verfündete der Kron- oder Erbpring Eigenschaften, auf die bas unter ber Beißel bes Baters seufzende Bolt seine gange hoffnung sette! Immer betrogen, wendete es immer wieder die Schnsucht dem funf= tigen Regenten zu, ber vielleicht noch in ber Wiege lag. Und so ward die Geschichte der Belter eine Geschichte ber Tauschungen.

Mus ber zu homburg erscheinenden Zeitschrift:

Deutsche Eribune.

No. 10, vom 12. Januar 1832.

Die Cenfur und der "durchlauchtige" deutsche Bund.

Die convulswische Aengstlichkeit, mit welcher ber beutsche Bund an bie Censur sich anklammert, muß bei bem Unbefange-

nen die Krage erregen, warum diese Institution ber Kinsternis zur Aufrechthaltung bes burchlauchtigen Bundes burchaus nothwendig fei? Diese Frage ift in der That überall laut gewor= ben, und mußte es werden, da Ehre und Vilicht geboten, bier nicht zu verstummen. Aber ber Bund ift, wo das deutsche Bolfsintereffe gegen ibn Klage führt, befanntlich sehr bartböriger und bartbergiger Natur, baber es Noth thut, jene Frage, an welche fich gerade unsere bitterften und gerechteften Beschwerden fnüpsen, unausgesetzt und immer lauter zu wieberbolen, bis die franke und scheinbar unheilbare Natur bes Bundes entweder Heilung oder Auflösung verspricht. Der bobe Bund will burch bie Cenfur fich schützen, weil außerdem bie alten vaterländischen Krebaübel berührt werden müßten; er will sich burch bie Cenfur schützen, weil er, ein un= beutscher Bund, nicht zur Wahrung Deutschlands gegen frembe Schmach, sondern einzig zu beffen innerer Unterjochung geschäftig ist; er will sich endlich durch die Censur schützen, weil er so wenig geachtet wird, daß von seiner unseligen Wirksam= feit nicht die Rede sein konnte, ohne daß die Berwünschung von Millionen über ibn erginge. Einbeit im Innern, nicht eine bespotische einerlei Koffeln bietende Einheit, sondern eine Deutschlands wurdige, von freisinnigen Grundsätzen ausgehende Einheit, zur Förderung sowohl der geistigen als der materiels Ien Bedürfniffe des Bolfs, und ein ftarfes geachtetes Rationalband, in Bezug auf Angelegenheiten ber Europäischen Politif, dieß find, wie ber "durchlauchtige" Bund wohl weiß, bie völkerrechtlichen unverfährbaren Forderungen bes beutschen Bolfes, bas waren bie rechtmäßigen Erwartungen von einer Bufunft, die nach einem Decennium ber tiefften Schmach ausländischer Militairherrschaft und einheimischer Fürstendespotie und nach bem erfolgten glorreichen Erwachen und Erfämpfen ber burch eigene Rraft wieder erstandenen Nation, endlich einmal beginnen follte. Gine Biedergeburt bes Baterlandes in ber That und Wahrheit, nachdem die Gunden ber Bater in Strömen Bluts gefühnt schienen, nachdem die selbstfüchtige

Politif der Fürsten wahrlich mehr als genug, so glaubte man, gewißigt worden, eine Wiedergeburt Deutschlands in allen feinen Berhältniffen, war ber flammente Wunsch bes gangen Bolfd. - Es erschien die Bundesacte. Sie entsprach zwar jenen Bunichen nicht, allein als Borbote weiterer organischer Entwickelung, ward biese Acte im ersten Taumel bes Sieges gleichwohl als ein Pfand ber beffern, noch zu gewährenden Institutionen mit Freude begrüßt. - Constitutionelle Staats. verfassung für alle Deutsche, Freiheit ber Presse (Weistesfreibeit, des Menschen ewiges Recht), und Freiheit des Berfehrs, biefe Grundbedingungen eines ehrenvollen fünftigen Staats: lebens, waren im Allgemeinen quaefichert - und bas Bolf batte Vertrauen auf tie Verheißung, weil es ihm unmöglich war zu glauben, baß alle seine Aufopferung für die Throne ber wiedererstandenen Legitimität nur als schuldiger Tribut ber Sclaven gelte. - Dem ungeachtet wurde bas Bertrauen bes Volkes getäuscht, bas von den Regierungen gegebene Wort gebrochen. Und bamit bas Bolf ben Cabinetten ihr Unrecht nicht vorhalten fonne, greift bas ichene Bewiffen bes beutschen Buntes nach ber Censur, wodurch bie Stimme ber Wahrheit unterbrückt werben foll. Allein es ift zu fpat: Ihr follt die Wahrheit boch beren. Das Bolf sammelt jest schon bie Materialien für bie Weschichte, welche bas große Buch unferer Tage ichreiben und Guch richten wird. Wie habt Ihr, so fragen wir, die unveräußerlichen Rechte bes Bolfes geachtet, wie bas beilige Bertrauen besselben gerechtfertigt, oder was ist aus jenen Berheifungen geworden, in Noth und Unglud gegeben? Diese schlichte burgerliche Frage muffen wir an Cuch Gewaltige richten, die 3br von Euren Cabinetten und Conferengen aus die Welt regieren wollt: sie ift's, welche über Euch bas Urtheil spricht; benn auch ber Schlichtefte unter bem Bolfe versteht und ehrt bie Spruche: "Was einer verspricht, soll er auch halten" unt "Fürstenwort fei ein beiliges Wort." 2Bas aber ift benn aus jenen Ber=

heißungen geworden? Die Männer bes Vaterlandes, die in der Zeit der Noth für Euch sich opferten, waren nach dem Siege überslüssig. Nachdem das Vaterland gerettet, die Throne auch ohne sie gesichert und die heiligen Vetheuerungen zu Nichts mehr nütze schienen, wurden diese Männer als undesscheidene Mahner oder ärgerliche Zeugen dessen, wie man zur Zeit der Angst sich benommen, nach und nach entsernt, sie mußten servilen Günstlingen und hochmüthigen Aristofraten weichen.

Die Cabinette blieben nicht bei ber einfachen Berweigerung ibrer Berbindlichkeiten fieben, sondern fie beeilten fich Die Bölfer noch mehr zu unterjochen, als es vor bem fogenannten Freiheitstriege ber Fall war. Die beilige Allianz entstand, um ben beutschen Bund zu beherrschen. Es gelang. Anfangs suchte man indeffen bie baburch eingetretene Ent= würdigung bes Bundes zu verbergen. Allein bald fand man es überflüffig, ber politischen Diggeburt, bem sogenannten beutschen Bunte, Die Maste langer vorzuhalten; ftatt als ein Stern ber Wiedergeburt, als ber froh begrufte Bote deutscher Freiheit am truben Sorizonte unseres Baterlandes aufzusteigen, erschien er jest beutlich vor aller Augen als ein widriges, neue Unterjochung verfündendes Meteor, abweichend von der gesetlichen Babn seiner erft verheißenen Bestimmung - ein schmachvoll folgsamer Trabant jener heiligen volksfeindlichen Absolutistenallianz.

Und wer jest noch an Fürstenwort, wer nur an Erfülstung der Bundesacte zu mahnen wagte, hieß Sochverräther, geächtet in der Heimath, geächtet im Vaterlande, für das er im Kampfe geblutet hatte.

Die Arme, die sich für die heilige Sache der Befreiung erhoben, die den umgestürzten Thron der Fürstenmacht wies der aufgerichtet, wurden in Fesseln geschlagen, und während in Ermangelung einer gesetzlich geschützten freien Presse auch die Geister in Fesseln lagen, wurde noch überdieß gegen die

letten Rämpfer für bie Freiheit ein Jahre lang geschäftiges Inquifitionsacricht niedergesett. Da fandte die Conne bes Julius ibre Strablen auch nach Deutschland. Wie vom Blige getroffen, fuhr bie gebeime Excellenzenversammlung in Frankfurt von ber biplomatischen Tafel auf, sich umsebend nach einem öftlicher gelegenen Dinersaal. Sie zitterte fichtbar und fürchtete die Stunde der Rechenschaft sei gefommen. Aber to war es im unerforschten Rathe ber Vorfebung beschloffen - bie Ercellenzen durften bleiben. Der Kern ber Juli = Sonne trübte fich in unvertilgbaren Fleden, auch Polens ichoner Mond ging noch einmal im Blute unter, und jett wo, nach Warschau's verbangnifvollem Kalle, Die besvotische Kabne bes Caars stolzer weht, magen sie es wieder, gegen die Freiheit au Kelte zu gieben. Die öffentliche Meinung Deutschlands. bie mabrend ber Angsperiode bes beutschen Bundes burch gutmuthige Warnung gegen ungesetliche gewaltsame Mittel eine fo edle Probe bestand, barum aber auch jest einen um so berrlicheren Schwung nehmen darf, Diese öffentliche Meis nung glauben bie Unverbefferlichen fo schnell als möglich wieber vernichten zu muffen. Die Stimmen bes Bolfs, die man nicht in Adressen boren wollte, will man durch Drobung und Berbote nun auch in ben Journalen zum Schweigen bringen. - Aber 3br irrt Euch. - Das Bolf, bas 3hr bagu gezwungen. fein Migtrauen, feinen Spott und feine Berachtung gegen Euch laut werben zu laffen, biefes Bolt ift fo feige nicht, bie Nationalebre in frummer Fügfamfeit Preis zu geben, co fcmeigt nicht, wo es die wichtigsten Anforderungen des Gesammtvaterlandes gilt. Es verlangt vielmehr feierlich und öffentlich ge= festich garantirte Freiheit ber Preffe, und eine feiner würdige Nationalrepräsentation, bem geheimen Bunde gu Frankfurt gegenüber, zur Wahrung gegen fremden, schmachvollen Ginfluß. Die Schmach, bag ber Despotismus bes Auslandes unsere beiligften Rechtsansprüche im Innern beschränft, und einer Nation von dreißig Millionen verbietet, ihre Sompathie für ein unterbrücktes Nachbarvolf, für Ebelmuth und Tapfers feit auszusprechen: — biese Schmach fann nicht länger auf Deutschland laften.

Nro. 50, vom 25. Februar 1832.

Unvernunft des göttlichen Rechts.

Es gibt gewisse Borurtheile, welche nicht allein den einzelnen Menschen, sondern auch ganze Bötker beherrschen und beherrscht haben. Dahin gehört auch dassenige, nach welchem die Könige und Fürsten als eine Art höherer Wesen und darum für heitig und unverletzlich gesten. Gibt es ein Borurtheil, das auf der einen Seite grundlos und lächerlich ist, auf der andern Seite den Bössern verderblich, und ihrem Fortschreiten zur Humanität hinderlich war, so ist es dieses. Dieses Borurtheil hat von jeher die Bösser dem Grimme blutiger Tyrannen Preis gegeben, und sie so sehr entwürdigt, daß sie die Erpressungen unersättlicher Herrscher, die Demüthigung trossiger und übermüthiger Despoten ruhig erduldeten. Dem Einslusse dieses Vorurtheils haben wir auch in allen unsern Verfassungen das Gesetz zu danken: die Person des Königs ist heilig und unverletzlich.

"Ein öffentlicher Beamter, welcher überführt werden fann, daß er das ihm anwertraute Staatögut untren und unredlich verwaltet habe, wird seiner Stelle entsest und zur Strase gesogen, aber der Fürst, dem die Gesege und mit diesen die Freiheit, die Lohlsahrt, die Ehre, mit einem Worte, die wichtigsten und höchsten Güter des Volkes anvertraut sind, soll unverantwortlich und unverlesslich sein, wenn er diese Güter antastet. Welche Weisheit! Der Zweck der Constitution ist, das Volk vor der Willsühr des Kürsten sicher zu stellen.

Nicht der Fürst, sondern das Gesetz soll das Söchste sein, unter dem Alle ohne Ausnahme stehen. Folglich muß auch der Fürst dem Gesetze unterthan sein. Je wichtiger die Auferechthaltung der Gesetze für das Volf im Allgemeinen und für seden Staatsbürger insbesondere ift, desto schwerer muß

die Verantwortung, desto strenger muß die Ahndung sein, wenn der Fürst, der Hüter der Gesetze, sich gelüsten lassen sollte, die selben zu verletzen und umzustoßen. Ein Fürst, welcher die Bedingung der Verantwortlichkeit nicht eingehen will, verräth dadurch seine schlimmen Absichten gegen das Volk, und einen solchen Fürsten ist das Volk nicht verpflichtet anzuerkennen.

Die fürstliche Gewalt, wenn gleich durch die Constitution eingeschränft, ist doch noch immer sehr groß, und in die Hand eines Einzigen gelegt, ist sie für diesen, zumal wenn er in den Grundsäßen der Willführ erzogen worden, eine gesfährliche Versuchung zum Mißbrauche. Ist es denn flug geshandelt, diese Versuchung durch die im Voraus zugestandene Unverantwortlichseit und Unverlegtichseit des Frevlers noch lockender zu machen?

Der Fürst, hört man einwenden, kann immerhin unversleglich sein; wenn nur die Minister verantwortlich sind, so ist die Sicherheit des Bolks und die Erhaltung der Gesege verbürgt. Gut, wenn nun aber ein fühner, frästiger und mit Berstand reich begabter Fürst — freilich eine wunderseltene Erscheinung — Minister fände, mit denen er im Bertrauen auf die Unverleglichkeit seiner Person einen Angriss auf die Bersassung und die Nechte des Bolks wagen könnte? Gelingt der Streich: so ist es um die Freiheit des Bolks geschehen, gelingt er nicht und die verrätherischen Minister versallen dem Strasgesetze, wäre es denn nicht eine empörende Ungerechtigseit, nur die Irregeleiteten und Verführten zu opsern, den Urheber und Anstister des Verbrechens aber seer ausgehen zu lassen?

Aber, ruft man wieder, der König ist durch die Berfaffung so gebunden, seine Macht ist so eingeschränkt, daß er
durchaus nichts Gefährliches zegen das Bolf unternehmen
kann. — Dann, lieben Freunde, ist Euer König weiter nichts,
als ein Strohmann, den ihr ganz und gar entbehren könnt.
Den Auswand, welchen das Puppenspiel des Thrones erfor-

dert, ift dann eine eben fo unnute, als unwurdige Berschwenbung der Staatsfrafte.

Haben die deutschen Bölfer in der That überwiegende Gründe, unter allen Regierungsformen der constitutionellen Monarchie den Borzug zu geben, so mögen sie wehl zusehen, daß sie sich mit der gesestlich ausgesprochenen Unverlegtlichseit und Heiligkeit der Person des Fürsten nicht im Lichte stehen. Diese göttlichen Herrn haben bisher unter dem Scheine ihrer Unverlegtlichseit dem Interesse und den Rechten der Bölfer einen trozigen und hartnäckigen Widerstand geleistet. Lasset sie aber, indem Ihr sie für die Zusunst verantwortlich macht, zu der Menschheit herabsteigen, und Ihr dürst Euch darauf verlassen, daß die Gefahr, Thron, Freiheit und vielleicht selbst das Leben durch gesesmäßig richterlichen Ausspruch zu verslieren, sie geschmeidig machen wird.

Das leidenschaftliche Gemüth der Portugiesen ist bald zu einem Morde entschlossen. Nur des Bolfes blödsinnige Schen vor der Heiligkeit eines Fürsten, erlaubt dem jezigen Usurpator seine scheußliche Rolle bis zu diesem Augenblicke zu spielen. Unter dem Schutze dieses Aberglaubens durste König Ludwig Philipp es wagen, den schmählichsten Berrath an Frankreich zu begehen; unter dem Schutze desselben Aberglaubens durste sich König Wilhelm erdreisten, sich der Nesorm des Parslaments zu widersetzen.

Dieser Wahnsinn ift's, welcher das Glück vieler Millionen Menschen zu Grunde richtet und die Civilisation unsers Erdtheils noch auf viele Jahre hinauszuschieben droht.

Nro. 26. vom 30. Januar 1832.

Deutschlands Demüthigung.

Dritter Alrtifel.

"Ein König ist fein Menschenfreund: -- ein König balt bie Treue nicht: - ein König hat fein Baterland. Bergiftet

burch die Schlange ber Schmeichelei und erfältet burch bas Gis ber Gelbstucht, bat fein armes Berg nicht Raum für bie innerlichen Gefühle ber Menschentiebe, nicht Raum für bie Sumpathien bes Bolfs, nicht Raum für Die Bulsichtage bes Seelenadels. Er weiß nichts von hingebung für die Zwede ber Gesellschaft. Unfähig, burch Liebe und Tugend ben Zauber der moralischen Herrschaft an sich zu ketten, verlangt der König burch bie Gewalt ber roben Kräfte bie Scheidewand zwischen sich und bem Bolfe aufrecht zu halten. Befestigung und Verstärfung ber Gewalt ift ber lette Zweck ber Ronige. Ihm werden alle Interessen der Gesellschaft rudfichtslos ac= opfert: seinetwegen die Wahl der Mittel von den Geseken der Moralität dievensirt. Dadienige Mittel ift erlaubt, bas gum Zwede zu führen verspricht. Der Ronig ift fein Mensch: ibn berühren baber die Pflichten der Menschen nicht. Bur Tugend ift nur ber Mensch, nicht ber Kürst verpflichtet. Treue liegt ba= ber den Kürsten nur so lange ob, als es ihrem Bortbeile entspricht." Die Könige sagen laut und öffentlich: "Uns binden allerdings die Berträge, so lange nemlich beren Auf= rechthaltung unfern 3weden gemäß ift. Biebt aus biefen Borberfäten nur vollends ten Schluff, und ihr babt ein treues Bito bes Rönigthums. Land und Leute find Gigenthum bes Könige, bas Bolf ift unbedingt gur Liebe, Treue und Singebung gegen ben Kürsten verbunden: es muß ibm ben Aleis feiner Sande barbringen: ihm bie Gefühle seines Bergens opfern: für ihn sein Leben, so oft er will, verbluten: es muß ben Willen bes Königs als Gottes Willen verebren, und es barf baber bas Mistrauen nicht mit Argwobn, ben Saff nicht mit Keindschaft, Die Grausamkeit nicht mit Rothwehr erwiedern, fondern es muß mit ergebenem Gemuthe feinen Schweiß verzehren, bie Gefühle feines Bergens miß= bandeln, und alle seine Ansprüche auf moralische Würde mit Berachtung gurudfloßen laffen, bann aber gleichwohl binfinken vor seinen Gebieter und ausrufen : 3ch bin meinem

angestammten Fürsten und Herrn mit unwandelbarer Treue und heißer Liebe ergeben. *)

Blick auf unser zerrissenes, unglückliches Deutschland, und ihr habt in Zeit und Naum, was nur ein Gebilde der Phantasie zu sein scheint.

Das Land, das unsere Sprache spricht, das Land, in dem das Geheimniß aller unserer Sympathien und aller unserer Hoffnungen ruht, dieses Land soll nicht unser Baterland sein. Wir sollen die Mutter verläugnen, die und gedoren, die Mutter, die und erzogen, die Mutter, welche das heilige Fener der Baterlandsliebe in unser Herz gelegt hat. Die Sonne der Aufflärung, welche die Bölfer erzieht zur geistigen Würde des Menschengeschlechts, soll unserm Baterlande nicht leuchten; sie soll mit undurchdringlichem Nebel umhüllt wersden, damit das Bolf nicht zur Ersenntniß gelange, sondern im Zustande seiner Entwürdigung bleibe.

Wist ihr, warum ihr tie Sonne der Aufklärung nicht schauen, und nach der theuren Mutter, dem deutschen Baterslande nicht rusen dürft? Weil ihr alle Anlagen zu der Masjestät eines Volkes in euch vereinigt, weil eure Mutter, wenn ihr je sie wiedersindet, euere erstordene Kraft und eusren zertretenen Seelenadel euch wieder giebt. Wie könnte aber ein König sicher sein, wenn ein Volk seine Vestimmung erkennt, also von dem Geschenke der gütigen Natur Vesitz ergreist, und zu der ihm angebornen Majestät sich emporschwingt; wie könnten eure 38 Könige sich sicher dünken, wenn ihr euer durch die Fürsten getödtetes Vaterland vom Tode erwecken, und das Vündniß von Treue und Liebe mit ihm schließen wolltet? Nein, so gewiß die Wege des Volks und die Vege der Könige auseinandergehen, so gewiß werdet ihr

^{*)} Daß die ritterliche Treue gegen den angestammten Landesfürsten auch in ihrer Uebertreibung noch schön sei, das haben wir noch vor Kurzem aus dem königlichen Munde des Königs von Preußen vernommen dei Gelegenheit einer Unrede an die wacken und braven Königsberger, die nicht minder wie jene Breslauer "ihre verdiente Strafe erlitten haben durch die Schmach, von Allen gelobt zu werden, was in Deutschland auf Rationen brütet."

euer Vaterland nicht wieder erstehen, eure Sehnsucht nicht befriedigt, und eure Ansprüche auf bürgerliche Wohlfahrt und geistigen Abel nie erfüllt sehen, wenn ihr nicht aus eurer Apathie erwachet, und euch mit Seelenstärke rüstet, um aus der Nacht des politischen Nichts in den frischen Morgen des lichten Tages hinauszutreten.

Als der Bund der Gewaltigen, jener Bund, ben bie Könige ben "beiligen" nennen, weil er bestimmt war, ben verdoppelten Unsprüchen ber Menscheit auf Freiheit und Beiftesadel Bobn gu fprechen, und den Bolfern fur ihre Singebung fofort Cenfur, Ablaß, Inquisition, Montur, Lebusberrichaft und Civillisten zu ichenken, als biefer Bund, fage ich, nach Unterjodung Deutschlands, Staliens und Spaniens, fein Werf fronen und vollends Frankreich zu ben ländern ber Kinsterniß hinabstoßen wollte, ba schritt ber Weltgeist zurnend über die Bubne ber Welt, und ermabnte bie Bolfer gur Bertheibigung ihrer menschlichen Würde. Sein feierlicher Ruf war nicht vergebens: Die Bölker erwachten — aber was war der Erfolg ihrer Opfer. In Frankreich betrügt ein neuaeschaffener Ronig bie Ration um bie Früchte ber Saat, welche bas Gerzblut ihrer edelsten Gobne gedüngt batte, und in Polen warf man die Rinder des Ruhmes nieder, weil sie bas Verbrechen begingen, einem treubrüchigen König ben Geborfam aufzukundigen, und dem Sulferufe ihrer geknebelten Mutter, ber Stimme bes Baterlandes, Rolge zu geben.

Die Deutschen benutten die Zeit der Thaten zwar nicht zum Handeln, doch zum Sprechen. Sie wagten sich so weit, gegen die Glückseligkeit unumschränkter Fürstenmacht und gegen das Heil der Auftösung des Nationalbundes bescheidene Zweisel zu äußern; sie wagten es sogar von Constitutionen und Wiedervereinigung des Baterlandes zu sprechen. Aber wehe euch, daß ihr dieß thatet! Wist ihr nicht, daß Alles, was zum Wohle eures Volks und zum Ruhme eures Landes dient, die Interessen und Zwecke eurer Könige durchkreuzt, wist ihr nicht, daß seder ein Staatsverräther ist, der den Interessen der Könige ernstlich in den Weg tritt? Wunder t

euch befihalb nicht, daß ber Bund eurer Kürsten feine Dagregeln bereits vorbereitet, um die Dammerung eines volitifchen lebens in die tieffte Nacht gurudzuführen. Bald merbet ihr die finstere Macht sich aufrichten seben, die jest fein Lebenszeichen von sich giebt, weil sie im Sinterhalte lauert. bald werdet ihr sehen, wie sie mit schwarzer, kalter Sand eingreift in euer warmes Berg und eure Soffnungen tödtet, cure Gefühle erstickt und bas faum geweckte Reuer ber Baterlandsliebe auslöscht. Roch ift es ben Freunden bes Bolfs vergönnt mit ihm zu sprechen über seine Bedürfnisse, mit ihm zu trauern über seine Leiden, mit ihm zu träumen von einer schönen Zufunft. Allein bald wird bie lette Schutzwehr ber Bölker — die Freiheit der Presse — durch die rohe Gewalt ber Kürsten zertreten sein, bald werden die wenigen Freunde bes Bolks ben Kampfplat für die große Sache des Jahrhunberts mit bem Gefängnisse vertauschen und ben Berräthern Plat machen, die im Schmeicheln der Kürsten und im Be= schimpfen des Bolfes die Aufgabe ihres elenden Daseins suchen. Darum erwache, mein Bolf, und fläble bich zur unbedingten Singebung für bas Baterland, wenn beine Seele nur eini= germaßen des Abels ber Menschheit fähig ift. Siehst du die Sobne des Rubms, wie sie von einem Despoten durch phyfifche Uebermacht zwar niedergeworfen, bennoch als Sieger bier einberschreiten und burch die Sobeit ihrer Seelen gum Gebieter über die Sympathien aller Bolfer sich emporschwingen? Ift ihr Loos auch unter ben Trübsalen ber Berbannung nicht schöner, als jenes von armseligen Sclaven, die ben Außtritten ihres herrn lautlos fich bingeben, und weil fie zu effen haben, zur Beschimpfung ber Menschenwürde ihr Schidfal noch glücklich nennen? - -

Nro. 29. vom 3. Februar 1832.

Deutschlands Pflichten.

Die Könige haben unter sich einen Bund geschloffen. Der Bund gilt der Unterdruckung der Bölter. Die Mittel find, baf ber Wille bes Königs mit Gulfe ber Gewalt als oberftes Gesets geltend gemacht, alle Bunfche und Antrage bes Bolfe zur Beförderung ber gesellschaftlichen Zwecke schnöbe gurudaewiesen, und bie Bertheitigung ber Bolferechte burch Bernichtung ber freien Preffe und burch Terrorismus gegen beren unabbangige Dragne unmöglich gemacht werbe. Die Früchte bes Bundes find: Berarmung ber Bolfer und Entweibung ber menschlichen Wurde burch Rriecherei und Gelavenfinn. Diefer Bund, welcher wie eine brudenbe eberne Rette gang Europa umschlingt und ben Gegen ber Natur in Calamitat verwandelt, bat feine Sauptftuge in Deutschland. Die zwei mächtigsten beutschen Könige beobachten forgfältig Die Stimmung ber Bolfer. Sobald fie eine Regung ber beffern Natur bemerken und bas geringfte Streben nach Freis beit wahrnehmen, verbunden fie fich mit dem Gelbitberricher aller Reuffen, bas beifit aller Barbaren, um bem Geift ber Civilifation entgegen zu wirfen. Ihre Politik besteht babei barin, die Kraft des deutschen Bolfes durch Auseinanderreißen bes landes, Berfiorung bes beutschen Nationaldaraftere, Unterdrudung des Triebes nach Wiedervereinigung. und endlich burch bie grausamfte Beschränkung ber Webankenmittheilung auf immer zu brechen, biernachst aber bie Freibeit bes frangösischen Bolfes zu untergraben, indem man bie 11mtriebe beffen Könige unterstützt und zugleich die beutsche Ration gegen Frankreich aufzuheten sucht. In der Erkenntniff ber Politif bes Bundes liegen zugleich die Mittel zur Bernichtung beffelben. Gollen bie Bolfer endlich die Freiheit er= langen, foll ber Berarmung und tem Elende Europa's ein Biel gesetzt werden, fo muß Rugland von Preugen und Deftreich burd ein temofratisch organisirtes Polen getrennt, bas Hebergewicht bes preußischen und öftreichischen Königs burch bie Organisation eines deutschen Reiches, mit bemofratischer Berfaffung aufgehoben, und eine europäische Staatengesell= Schaft burch ein treues Bundnig bes frangofischen, beutschen und polnischen Boltes vorbereitet werden. Die Bieberber-

ftellung Polens fann nur burch Deutschland geschehen. Unfere Nation ift bierzu moralisch und rechtlich verbunden, um die schwere Sünde der Vernichtung Polens zu fühnen: unfer Bolf muß bie Wiederherstellung Polens aber auch wegen ber eige= nen Intereffen zu seiner wichtigsten und bringenoffen Aufgabe machen. Da es aber zur Zeit noch feine beutsche Nation giebt, so würde vor Allem ihre Wiedererweckung nothwendig fein. Wie aber tieß möglich wäre, wird Niemand einseben wollen; benn man weiß ja, daß die deutschen Könige ihre Intereffen von jenen bes gemeinsamen Baterlandes geschieden baben, man weiß, daß fie mit Silfe ber nemlichen Gewalt. welche bas Baterland ihnen giebt, also mit unserm Gelbe und unsern Kindern, ber Wiedergeburt einer deutschen Nation aus allen Kräften sich 'widersetten, und überhaupt Alles zer= ftoren, was zum Beile des Gefammtvolfes bienen fann. Dest unaeachtet giebt es gleichwohl ein völlig erlaubtes und völlig gesetmäßiges Mittel, um den feintseligen und bart= näckligen Widerstand ber Könige gegen bie Interessen bes Baterlandes zu überwinden. Auch ber größte Desvot bat nur Gewalt über den Rörver: über den Beift gebietet feine andere Macht als die moralische. Die vereinigte Gewalt aller Konige ift nicht binreichend, um bas Bundniß ber Geifter gu verhindern. Aus dem geistigen Bundniffe entspringt aber die Macht der öffentlichen Meinung, und da diese schwerer in die Waaafdale der Gewalten fällt, als alle Madt der Fürsten, so führt die Wiedergeburt Deutschlands im Weiste, von felbit auch auf die materielle Bereinigung. Die Aufgabe unfers Bolfes besteht daber barin, tie Rothwendigkeit der Drganisa= tion eines beutschen Reiches, im bemofratischen Sinne, zur lebendigen Heberzeugung aller beutschen Bürger zu erheben, und Alle dabin zu bringen, daßt fie die Berbeiführung einer folden politischen Reform unseres Baterlandes als ben Le= bendzweck der gegenwärtigen Generation anerkennen. Gebt ber großen Mehrheit des Bolfs diese lleberzeugung in leben= biger und glühender Weise -- und ihr seid nicht mehr weit von bem Ziele entfernt. Ihr erreicht ben großen Zwed foaar auf dem Wege friedlicher Reform: denn es ift ein Gefen ber Natur, baß feine materielle Macht ber übereinstimmenben und mit Keuer erfaßten Meinung eines Bolfes zu widersteben vermaa. Das Mittel zur Wiedervereinigung Deutschlands im Beifte ift aber einzig und allein die freie Preffe, Dief wiffen auch die Kürften, und darum bieten fie alle Rrafte auf. um biefer allmächtigen Waffe ber Bolfer in Deutschland ben Eingang zu verwehren. Die Seelenangft, mit ber bie bentfchen Könige bei tem Gedanken an Freiheit ber Preffe ergrif= fen werden, die namenlose Furcht, die sie vor dem natürlichen Recht ber Menschen, ber Gedankenmittheilung, begen, muß die Bolfer auf den Werth und die Macht der Presse aufmerffam machen. Go fchlau nun auch bie Könige find, bei Allem. was zur Unterdrückung ber Bölfer führt, fo haben fie es in einem Punfte boch verseben. Es giebt in Deutschland einige Gaue, wo die Preffe frei ift; die vereinigte Macht der deutiden Könige besit namentlich fein rechtliches Mittel, Die Preffe in Rheinbaiern zu feffeln. Es fommt jest nur barauf an, die Preffe, wo sie frei ift, gegen die factische Bewalt ber Ronige gu ichugen, und bann gum Gemeingut ber beutiden Ration zu erheben. Der Bundestag, Dieser Inbegriff aller Feindseligkeiten gegen bas beutsche Baterland, brütet zwar über Planen gur Unterdrückung ber Preffe, aber feine Beschluffe haben für bas constitutionelle Deutschland ohne Mitwirfung der Stände feine verbindliche Rraft, und fonnen von feinem Gerichte anerkannt werben. Wechselseitige Berbote der Oppositionsblätter ber einzelnen Bundesstaaten muffen im constitutionellen Deutschland gleichfalls ohne Wirfung sein. weil man ihnen burch feine Strafgesette Rachbruck geben fann. Die Macht ber Könige ift baber auf bas Berbot ber Journal= Bersendungen burch bie Post beschränft. Man bat gwar auch gegen tiefen Gewaltschritt noch ben gerichtlichen Weg; allein factisch fann baburch die Wirfung ber Presse immer vernich= tet werben, weil es Mittel genug giebt, Die richterliche Gulfe durch Berzögerung des Processes, Competenzeonsliete und ans dere Chicanen unwirssam zu machen. Das deutsche Bolk muß des halb zur Bersendung der Oppositionssschriften, sie mögen in Journalen, Flugschriften oder Büchern bestehen, eine eigene Anstalt expresser Boten errichten.

Da die öffentliche Meinung die größte aller Gewalten ift, so bilden auch die einzelnen Journale, als Organe derselben, werhältnismäßig eine Macht. Diese wird aber in den Hänzden Einzelner dem Zwecke des Volkes oft gefährlich, weil sie zum Mittel persönlicher Tendenzen gemacht werden kann, und die Selbstsucht dem allgemeinen Interesse vorziehen könntediesenigen Journale, welche als die Hebel für die Nationalfache angesehen werden, müssen deshalb in das Eigenthum des Volkes übergehen, und ihre Nedactoren absetzbare Diener des Volkes werden.

"Die Unstrengungen und Talente eines Einzelnen oder weniger Einzelnen reichen nicht bin, um die Journale auf die Sobe zu ftellen, wo fie fieben muffen, um die Sache des Bol= fes mit entschiedenem Erfolge führen zu können. Die besten Sobne bes deutschen Baterlandes muffen baber ibre geistige Rraft ben Journalen des Bolfes widmen, indem fie bei benselben als Mitrebacteure, Correspondenten oder Mitarbeiter Austellung suchen. — Wer auch geneigt ift, sich rücksichtslos bem Baterlande zu weihen, muß boch die Mittel haben, bas physische Leben zu erhalten. Das beutsche Bolt soll baber für Die Subsistenz aller berer forgen, welche fich feinem Dienste widmen, und auch für die Subsisten; der Familien feiner Ber= theidiger, wenn diese im Gefängniffe figen oder sonft arbeiteober bienstunfähig sind. Die Wirfung der Bolfs-Journale wird bann nur vollständig, wenn biefelben in allen Gemeinben bes Reichs fich befinden. Gine folche Berbreitung fann aber ohne Mitwirfung bes Bolfes auch bas befte Journal nicht finden. Darum muß endlich bas beutsche Bolf burch befondere Borkehrungen Fürsorge treffen, daß die Journale,

welche es für geeignet hielt, die Volksfache zu führen, in ieber Gemeinde gehalten, und nöthigenfalls auf öffentliche Kosten angeschafft werden.

Alle diese Zwecke zu erreichen, siegt in der Macht der deutschen Ration. Das Mittel dazu ist die Bildung eines öffentlichen Bereins zur Unterstügung der freien Presse. Die Mitglieder des Bereins übernehmen freiwillig die Berbindlichteit: 1) nach Maßgabe ihres Einkommens und Bermögens einen regelmäßigen, monatlichen Geldbeitrag zu leisten, 2) zur Berbreitung der Journale des Bereins aus allen Kräften mitzuwirfen, 3) so weit es in ihrem Bermögen liegt, beizutragen, daß öffentliche Anzeigen und Befanntmachungen von Privaten und Behörden in den Journalen des Bolks eingerückt werden, 4) diese Journale, so weit es Zeit und Fähigseit erlauben, durch Auffäße und Correspondenzartikel zu unterstüßen, und endlich 5) zur Spedition der Blätter des Bolks durch erpresse Boten aus allen Kräften mitzuwirfen.

Schließt sich jeder Deutsche, dem die heilige Sache des Vaterslandes und der Völker am Herzen liegt, diesem Vereine an, so ist zur Wiedergeburt Deutschlands und der Organisation Europa's im demokratischen Sinne, auf gesemäßigem Wege der Grundstein gelegt. Die Casse der Gesellschaft besist dann die Mittel, die Journale des Volks an Zahl zu vervielsättizgen und deren Macht durch Erböhung des innern Gehalts und durch Verbreitung über alle Gemeinden des Neichs unswiderstehlich zu machen. — Durchdrungen von der unermeßelichen Wirkung eines solchen Vereines, haben einige Volksfreunde die ersten Elemente desselben kereits ins Leben gerussen. Die Unternehmer der demischen Tribunk treien das Eizgenthum dieses Vlattes dem Vereine zur Untersützung der freien Presse ab, und mit ihm alle Nevenüen des Journals.

Jugleich haben bis zur Wahl eines Comite's für ben Berein tie herrn Schüler (der Deputivte) und Savoie (Unswalt bei bem Appellations hofe in Zweibrücken, ber befannte feurige Bertheidiger ber Freiheit) bie Leitung ber Geschäfte

bes Vereins übernommen. Es erfordert jest nichts weiter, als den Beitritt des Publikums, und zu diesem Behuse die Erflärung, daß man dem Vereine als Mitglied beitrete, und welchen Geldbeitrag man monatlich zu leisten geneigt sei. Diese Erflärung ist schriftlich an das Comité des Preß-Verseins in Zweibrücken einzusenden.

Und nun, mein deutsches Baterland, erhebe bich zur Thatfraft für ben großen 3med beiner politischen Wiedergeburt. Es ift nicht bas Intereffe Einzelner, bas bu befördern follft, sondern dein eigenes Wohl. Diejenigen, welche burch mich zu bir sprechen, und mit beißer Bitte bich beschwören, beine Rrafte ber großen Sache zu weiben, fie wollen feinen perfonlichen Bortheil, sie bringen alle irdischen Guter, Leben, Ge= fundheit, Freiheit und Vermögen bir zum Opfer; fie erbliden nur in beinem Aufblüben bas Glück und bie Soffnung ibres Lebens. Go erwache benn, mein Bolf, und fcminge bich jum Bemeinfinne empor, öffne bein Berg bem bittenden Rufe bei= ner gefnebelten Mutter, und sei nicht farg, wenn es gilt, sie burd freiwillige Opfer auf gesetymäßigem Bege zu befreien. Du giebst, mein Bolf, so viele Millionen nur zu bem Bwede bin, bag man beine Rraft breche, beine Freiheit unterdrude und beine Erwerbsquellen verftopfe, fteure jest nur einen fleis nen Theil tiefer Millionen, bamit auf gesetzlichem Bege beine politische Wiedergeburt herbeigeführt, bem Schimpfe beiner Rnechtschaft ein Ende gemacht und ber Reichthum beiner Er= werbsquellen dir wiedergegeben werde. Es ist ein so schöner Ruhm, ber großen Sache bes Baterlandes mit Berläugnung seines persönlichen Bortheils und mit Aufopferung sinnlicher Benuffe gedient zu haben; es ift ein suges Bewußtsein, für Die Wohlfahrt der fünftigen Generation ein Saamenforn ge= legt zu baben. D, meine Bruder, werbet um jenen Rubm, und ringt nach biefem Bewußtsein. Die Belegenheit ift einem Jeten, auch dem Schwächsten und Aermsten, gegeben. Reiche und Urme follen zu bem Bunde ber Baterlandsliebe fich ver= einigen. Blidt bin auf Polen, bedenfet, was diese Belden

für ihr Baterland thaten. Wollt ihr, während sie ihr Blut in Strömen vergoffen, dem Baterlande nicht einmal auf fried-lichem Bege durch kleine Gelt- und Zeitopfer eure Kräfte weihen? Die Geschichte wird den Hütferuf des deutschen Ba-terlandes in ihre Blätter aufzeichnen. Soll sie von euch sagen: "Zu derselben Zeit, wo die Polen für ihr Baterland ihre Saaten zertreten, ihre Bohnungen verbrennen und ihre edlen Kinder verbluten ließen, zu derselben Zeit verweigerten die Deutschen dem Hütseruse ihres Baterlandes geringfügige Geld- und Zeit-Opfer?"

Wählet zwischen den Erstlingen des Ruhmes und dem Gipfel der Schande!

Aus der zu Hanau erscheinenden Zeitung "Die neuen Zeitschwingen."
Nro. 16.

Es ist augenfällig, wie sehr sich im gesammten deutschen Bolfe die Ueberzeugung befestigt, daß der letzte Grund unserer politischen Versuntenheit, wie unseres zerfallenden Bohlstandes in der Zerstückelung des Einen schinen Vaterlandes, in 30 und mehr Staaten und Staatlein zu sinden sei. Lebensdiger wird mit jedem Jahr die Ueberzeugung, daß dem deutsschen Volke fein Heil und keine Nettung werde, als in der Bieder-Vereinigung der zerrissenen Glieder, daß Deutschland nie start und reich, blühend und geachtet werden könne, dis es ein eigenes deutsches Neich geworden.

Auf welchem Wege aber kann Deutschland zur Einheit kommen? Entweder tadurch, daß aus 35 nur ein Staat geschaffen und 34 regierente Kamilien Leseitigt würden, oder tadurch, taß ein neuer Lunt die bisberigen Glieder also vereinige, daß tiesellen, mit Ansopherung eines großen Theils ihrer Souveränitätsrechte, im Junten wie die verschiedenen Propinzen eines Neicks neben einenter fiehen, gegen Außen aber nur Einen Staatstörper, durch eine frästige Lundesres gierung repräsentirt, bilden würden.

Dies fann erreicht werden: 1) durch Eroberung und Iluterbrückung bes gesammten Deutschlands von Seiten eines äußern Keindes, dann 2) durch eine innere Revolution, und endlich 3) badurch, daß ein Kurft deutschen Blutes seine geis ftige lleberlegenheit ober sein materielles llebergewicht benuten wurde, um alle andern zu verdrängen und fich an die Spige bes gesammten Deutschlants zu schwingen, - eine würdige Aufgabe für einen ehrgeizigen Selben, und mabrlich feine unmögliche! Ja vielmehr ein sicherer Sieg ware bem Beginnen zu versprechen, wenn es nicht gegen bas Bolt, sondern mit dem Bolfe unternommen wird. Wenn beute ein beutscher Fürst sich offen und wahr den liberalen Ideen anschlösse, welche ber unermeglichen Mehrzahl ber beutschen Ration ans geboren; wenn er für seine Absicht vor Gott und Bolf befennte, burch Ginigung Deutschlands zu Ginem Staate, und durch Begründung freisinniger Institutionen bes Baterlandes Glack und Größe zu gründen: wahrlich, weder Seffe noch Sadfe, weder Sannoveraner noch Baier, weder Preuße noch Schwabe wurden ihn und fein Unternehmen baffen. Ms ei= nen Messias wurde ibn bas beutsche Bolf begrußen.

Durch freiwillige und gemeinsame Abtretung eines Theils ihrer Souveränitätsrechte an eine gut componirte Centralregierung, sollten die Herrscher Deutschlands sich selbst und ihr Bolf aus der Unbedeutenheit und wahren politischen Mullität zu Einem fräftigen und mächtigen Ganzen erheben. — Hat ein solcher enger Bund die deutschen Staaten umschlungen, dann wird es zugleich unabweisdare Nothwendigseit, daß das Repräsentativspstem in allen Gliedern des Bundesstaates in's Leben trete, und somit Alle eine gleichmäßige Organisation erhalten.

Dann erft fann und muß durch die gemeinsame Bettretung des gesammten deutschen Bolfes, hers vorgegangen aus der Mitte der einzelnen stellverstretenden Bersammlungen und gebildet nach dem Maaße der Bevölferung der einzelnen Staaten,

burch einen Reichstag, welcher sich neben ben Nath ber fürstlichen Abgeordneten, neben bie Centralregierung stellt, wie im einzelnen Staat die Landstände neben die Regierung, das beutsche Staatsgebäude vollendet werden.

Aber leiber, leiber! Die Geschichte ber letten achtzehn Jahre läßt uns wenig hoffnung, daß ein deutscher Fürst von sich selbst aus solche große handlung der Selbstverläugnung, ber Vaterlandsliebe und des Vertrauens zum Volke sich werde zu Schulden kommen lassen.

Die Pfeiler bes Absolutismus, Deftreich, Preußen, Hannover, sehen wir an der Spige Deutschlands. Was ist da zu
hoffen? Die Regenten der constitutionellen Staaten sehen wir
im Berzen ebenfalls jenem System zugethan, und sede Welegenheit begierig erschnappen, um sich der unbequemen Controle zu entziehen. Was ist da nicht zu fürchten?

Neberall Trennung, Eifersucht, Jsolivung und Selbstsucht! Ach, wenn Gott dem deutschen Bolfe nicht hilft, wenn
nicht ganz unvorhergesehene Ereignisse in den bisherigen
Gang eingreifen, so sieht sich Deutschland noch für lange Zeit
ber politischen Unbedeutenheit, der Berachtung der Bölfer und
der immer steigenden Berarmung Preis gegeben. — Eine solche
Kritif konnte nur durch die rohe Gewalt widerlegt werden.

Der Commissionsbericht, erstattet vom Freiherrn von Blitztersdorf, bemerkt vorerst in Bezug auf die Zeitschwingen:

Die vorstehenden Artikel liefern den Beweis, daß tie Zeitschwingen darnach streben, die Fürsten im Allgemeinen verhaßt zu machen, indem sie dieselben als von Leuten der verächtlichsten Art umgeben und dem Interesse ihrer Staaten völlig entfremdet, schildern. Die Treue an angestammte Fürsten wird lächerlich zu machen gesucht. Das monarchische Princip wird unter dem Namen der Theorie des göttlichen Nechts auf die frechste Weise angegriffen und Deutschland als im Zustande der tiessten Demüthigung dargestellt, weil es sich von verschiedenen souveränen Fürsten regieren lasse. Die Bundesregiesenen souveränen Fürsten regieren lasse. Die Bundesregies

rungen, insbesondere die von Deftreich und Preufien, werben als acgen tie Freiheit ber Deutschen verschworen bezeichnet. Es wird die Bebauptung aufgestellt, Deutschland babe fich ic= berzeit zu fremden Zweden migbrauchen laffen, und die deutichen Kürsten batten gegen bas Interesse und die Würde bes beutschen Botts gehandelt. Der Grund bes angeblichen Elends ber Deutschen wird in ber Berfrückelung Deutschlands in fo viele Staaten gesucht, und bafur gewirft, baf die lleberzeuanna täalid lebendiger werde, baf Deutschland in ein großes Reich wieder vereinigt werden muffe. Man durfe es nicht länger bulben, daß die Cabinette die Trennung Deutschlands burch alle möglichen Mittel zu erhalten suchten. Es werben Die Mittel berathen, wie Deutschland zur Ginheit gelangen fonne, und felbst nicht verschmäht, den Chrgeiz ber Fürften zu reigen, um Rubrer für bie angebliche Cache ber Bolfer gu gewinnen; co wird bie Republikanisirung Deutschlands als das erwünschteste Biel bargestellt, und als llebergang bierzu eine Vertretung ber beutschen Bolferstämme am Bundestage empfohlen.

Es wird über die französische Regierung Beschwerde gestührt, weil sie die Sache der Bösser verlassen habe, dages gen aber ungemessene Freude über die Annähes rung der Bösser, welche sich insbesondere bei dem Durchzug der Polen durch Deutschland gezzeigt habe, geäußert.

Es wird ber Weg bezeichnet, wie die deutschen Bolfer bennoch ihrem Ziele näher rücken könnten, und zu dem Behuf das Adressewesen besonders anempsohlen: Die Zeitschwingen lehren, daß man nicht gerade beim Bitten stehen bleiben dürfe, sondern daß das Bolf fordern und gebieten könne. *)

Als Hauptmittel der Wiedervereinigung Deutschlands wird

^{*)} Der betreffende Artifel über die Abreffen war ber beutschen Tribune entlehnt. Es heißt darin unter Anderem:

Dhuftreitig ift es einer ber verderblichsten, die Menschheit entwürzigenoften Grundfäge jede Erleichterung der Bolfslaften als ein freiwilliges Gnadengeschenk der Negierenden anzusehen. Regierung

vergesetze in Deutschland wird auf das Vitterste angeseindet, und das Volt aufgefordert, ruhig und besonnen geschriebene Zeitblätter als nugtoses Spielzeug bei Seite zu werfen; das gegen aber die revolutionären Zeitungen als die einzig lesenswerthen gepriesen. Zur Erringung einer völligen Preffreiheit werden Vereine vorgeschlagen, und zwar in einer solchen Ausdehnung, daß die Commission sie geradezu als hoch verräther risch bezeichnen muß.

Nachdem der Gesandte hierauf auf Unterdrückung der Zeitschwingen angetragen, trägt derselbe ferner Namens der Commission in Prepangelegenheiten vor:

Wenn die Commission die Resultate der Prüfung der "deutssichen Tribüne" des "Westboten" und der "Neuen Zeitschwingen" zusammenfaßt, so kann sie es sich nicht verbergen, daß diese Blätter als Organe einer Partei dienen, die auf den Umsturz alles Bestehenden in Deutschland unverrückt hinarbeitet. Die Commission erkennt in den einzelnen Artisteln eine solche Gleichsartigkeit des Strebens und eine solche Uebereinstimmung in den Mitteln, daß sie das Wirken dieser Blätter nicht besser

und Thron find einzig und allein um des Volkes willen da, diese Bahrheit kann nicht oft genug wiederholt werden. — Erkennt die Regierung daher irgend eine Verbefferung als nothwendig, als nüglich, als möglich an, so ist es ihre unerläßliche Pflicht, sie schnell und in ihrem ganzen Umfange eintreten zu lassen, das Volk mag nun bitten, fordern oder besehlen.

Im Klagen und Fordern liegt baher nicht der mindeste Grund, die Bunsche und die Bedürsnisse des Bolks unbeachtet zu lassen. Geklagt und gesordert muß also werden. Das flumme und demüttig bittende Bolk tritt man mit Küßen, das kräftig sordernde befriedigt man. Daher Abressen an die Regierung, und wieder Adressen und noch mehr Adressen; Adressen mit den Klagen, Wünschen und Forderungen des Bolks. Die Schmeicketei und Souchetei, odwodt von der Regierung gesordert, wird nichts destoweniger innerbald von ihr verachtet, und der Berachtete wird mit Recht verächtlieb behandelt. Sprich, wie ein Sclave, so wird dir Antwort und Bescheid wie einem Sclaven. Längen nur selber ein Recht, und spricheinzig und allein eine underdentente Gnade an, so darsst du dich nicht beklagen, wenn man dir das siehentlich erbetene Almosen in Gnaden abschlägt.

als mit dem Namen einer offenen Verschwörung zu bezeichnen weiß. — Allen diesen Blättern ist die Lehre von der völlig freien Presse gemein, weil sie hierin das Hauptmitztel sinden, um das vorgesteckte Ziel zu erreichen. Daher greissen sie gleichmäßig Alles an, was von den Regierungen zur Stenerung des Pressunfugs angeordnet werden mag, und seinden insbesondere den Bund an, weil sie in ihm das Hauptzhinderniß der Jügellosigkeit der Presse erkennen. Während sie die Freiheit der Presse als ein Necht in Anspruch nehmen, zeigen sie durch ihr Beispiel, welchen Gebrauch sie davon zu machen gedenken.

Micht zufrieden, alle Banbe bes Geborfams zu löfen und Unzufriedenheit und Migbehagen, soweit sie nur vermögen, zu verbreiten, fortern fie zur Bilbung von Vereinen mit politischen Zweden auf, um ber Partei, welcher fie bienen, ftets brauchbare Mittel zur Ausführung ibrer Plane zu überliefern. Sie bearbeiten und regen die Maffen burch alle nur benfbare Mittel auf, und predigen ohne Unterlaß, daß Deutschland, in bem gegenwärtigen Buftande seiner Schmach und seiner Erniedrigung, einer völligen Regeneration bedürftig fei, und zeigen augleich, worin biefe Regeneration zu bestehen babe. - Sie verunglimpfen auswärtige, bem beutschen Bunde befreundete Monarchen aufs Gröbste, und regen zum Sag und zum Krieg gegen bieselben auf. Gie ftellen bem Bolfe unausgesett bie Bilbung eines Reichs mit temofratischen Formen, als bas Endziel ber Bunfche aller wahren und achten beutschen Patrioten, bar, und fordern gur Berbreitung und gur Berwirflichung folder Unfichten auf. Bu bem Bebuf begrunden fie die Lehre vom Widerstand gegen alle, die Aufrechtbaltung der Rube und Ordnung bezweckenden Magregeln ber Regierungen, über teren Gesetlichkeit fie die alleinigen Richter sein wollen.

Die Commission muß ber Unsicht sein, daß die hohe Bundesversammlung ihren Pflichten ungetreu werden mußte, wenn sie einem so frevelhaften Treiben noch länger mit der

Langmuth bes Gutgefinnten, ber ftets auf Befferung hofft, rubig zuseben wollte. - Ronnten solche Lehren mehr noch, als bereits geschehen, Wurgel faffen, und ferner ungeftraft und ungehindert verbreitet werben, fo mare Deutschland mit einer allgemeinen Anarchie bedroht; es wurden Mord, Raub und Berftorung alles Gigenthums an ber Tagesorbnung sein, und erft nach Stromen vergoffenen Blutes fonnte Deutschland wieder zu der Ruhe und Ordnung gelangen, beren Aufrechtbaltung ber beutsche Bund sich zur vorzüglichsten Aufgabe ge= macht hat. Wenn gleich aber nicht behauptet werben mug, baf bie Lehren und das Beispiel ber Teinde bes gemeinsamen Baterlandes immer und überall auf unfruchtbaren Boten ge= fallen find; wenn es fich insbesondere nicht in Abrede ftellen läßt, daß der Pregunfug der öffentlichen Blätter unter tem Namen bes Strebens nach gesetlicher Preffreiheit mehr Bertheidiger findet, als bas Intereffe und bas Wohl aller Bunbesstaaten wünschenswerth machen, so besitt ber Bund in feiner gemeinsamen Gesetgebung und in dem vereinten Willen fammtlicher Bundesregierungen noch Mittel genug, um bem ftets wachsenden Uebel Einhalt zu thun, und größeres Unbeil von Deutschland abzuwenden. Die Commiffion glaubte bei biefer von ibr im Allgemeinen aufgefaßten Meinung nicht länger 30= gern zu burfen, bie Antrage in Betreff ber beutschen Tribune, bes Westboten und ber Neuen Zeitschwingen gu ftellen, welche bie bobe Bundesversammlung bei Berlefung der über biefe Blatter erstatteten Bortrage vernommen bat. Gie hofft, bag, im Kall bie bobe Bundesversammlung ihre Antrage genebmigt, felbst bie Bundedregierungen, in beren Staaten bie erwähnten Zeitungen erscheinen, in ben zu faffenben Beschluffen nur bie aufrichtige und ernstliche Gorge für bas gemeinsame Befte, von dem bas Befte ter einzelnen Bundesftaaten ungertrennlich ift, erkennen und gerne mitwirken werden, um diesen Beschlüffen bie unverzügliche und nothwendige Folge ju verleiben. -

Nachtem fämmtliche Gefandtschaften ben Commissionsanträgen beigestimmt, trägt Präsitium auf die Fassung nachstehenden Beschlusses an:

Die Bundesversammlung bat fich aus den von der Bunbestaad-Commission in Prefiangelegenheiten erstatteten Borträgen und vorgelegten Artifeln ber in Rheinbaiern erfchei= nenden Zeitblätter: Die "Deutsche Tribune" und ber "Westbote," so wie auch ber in Sanau erscheinenden "Neuen Beit fdwingen," überzeugt, bag biefe Beitblätter bie Burde und Sicherheit bes Bundes und einzelner Bundesstagten verlegen, den Frieden und die Rube Deutschlands gefähr= ben, die Bande des Vertrauens und ber Anhänglichkeit zwischen Regenten und Bolf aufzulösen sich bestreben, die Autorität ber Regierungen zu vernichten trachten, Die Unverletlichkeit der Kürsten angreifen, Personen und Eigenthum durch Aufforderung zur Bewalt bedroben, zum Aufruhr anreizen, eine politische Umgestaltung Deutschlands und Anarchie berbeizuführen, und staatsacfährliche Bereine zu bilden und zu verbreiten suchen, - sie bat daber, auf ben Grund des provisorischen Preß= gesetzes vom 20. September 1819, S. 1, 6 und 7, welches, nach den einstimmig und wiederholt gefaßten Beschluffen aller Bundesalieder, fo lange in Kraft besteht, bis ber deutsche Bund fich über neue gesetliche Magregeln vereinigt haben wird, so wie in pflichtmäßiger Fürsorge für die Erhaltung bes Friedens und ber Ruhe im Bunde, im Ramen und aus Autorität beffelben, beschloffen:

1. Die in Meinbaiern erscheinenden Zeitblätter: die "Deutssiche Tribune" und der "Westbote," dann das zu Hanau erscheinende Zeitblatt: die "Reuen Zeitssich ich win gen," so wie diesenigen Zeitungen, die etwa an die Stelle der drei genannten — unter was immer für einem Titel — treten sollten, werden hierdurch unters drückt und in allen deutschen Lundesstaaten versboten.

- 2. In Folge bessen bürsen bie Berausgeber gebachter Zeitblätter, nämlich ber Deutschen Tribüne, Dr. Wirth, bes Westboten, Dr. Siebenpfeisser, und ber Rebasteur ber Neuen Zeitschwingen, angeblich Georg Stein, nach Vorschrift bes S. 7 bes Vundesbeschlusses vom 20. September 1819, binnen fünf Jahren a dato in keinem Bundesstaate bei ber Nedastion einer ähnlichen Schrift zugelassen werden.
- 3. Die Bundesregierungen werden burch ihre Gefandt= schaften ersucht, diesen Beschluß unverzüglich in den Geseg= oder Umtoblättern befannt zu machen.
- 4. Sammtliche Regierungen, besonders tie Röniglich Baierische und die Churfürstlich Besüsche, werden ersucht, diesen Beschluß zur Boltziehung zu bringen.
- 5. Die Gesandtschaften werden binnen vier Wochen bie Bundesversammlung in Kenntniß segen, daß, und in welcher Weise diese Bekanntmachung und Wolkziehung ersfolgt ist.

Sigung vom 16. August 1832.

Unterbrückung der von Notteck herausgegebenen und in der Cotta'schen Buchhandlung zu Stutt= gart erscheinenden "Allgemeinen politischen Annalen."

Der braunschweig'sche und nassau'sche Bundestagsgesfandte, Freiherr von Marschall, stattet Namens des Aussschusses in Preßangelegenheiten einen weitläusigen Bericht ab über diese Zeitschrift, aus dem wir die bemerkenswerthesten Stellen hervorheben.

Im dritten Sefte des Bandes der Annalen (so sagt der Berichterstatter) giebt der Berfasser eine Uebersicht der Ereignisse im Jabre 1831. Diese Uebersicht fann man nicht anders als ein forttausendes Pasquill über die monarchischen Principien benennen. Gleich im Anfange sagt der Berfasser (S. 277 ff): "Das Jahr 1831 hat, verglichen mit den Hoffnungen, unter welchen es begann, eine theils dürftige, theils schlimme Ernte gebracht. Die große Aussaat des vorigen Jahres, in den Juliustagen gestreut, ist schon den Winter über und dann noch mehr während des Frühlings und des Sommers durch Ungunst der politischen Witterung im Wachsthume aufgehalten, durch mancherlei Unfraut verderbt und durch fortwährend böse Einstüsse Tag für Tag mehr verstümmert worden. Dagegen hat die schlimme Frühlingssaat der engherzigen Diplomatie und des zwitterartigen Justes MisseusSystems freudig gewuchert und ihre üppigen Stengel haben die guten Aehren des Juliusssaamens zurückgedrängt und sass überwältigt."

In bicfem Tone und in bicfem Sinne ift ber gange Auffat geschrieben. Das Suftem ber Mägigung ber frangöfischen Regierung ift ibm weiter nichts als bas Werf engherziger und pedantischer Doctrinärs, verfappter Aristofraten oder Restaurationsmänner; Die frangösische Rammer ist ihm eine anti= nationale, aus bem schlechtesten Wahlgesetze bervorgegangene; ibm zufolge wurde Lafavette, ber Beld zweier Welttheile, ber Abgott aller wohldenkenden Frangosen, weil die schönste Versonification des edelsten Princips, aufgeopfert dem schänd= lichen Saffe ber Ariftofraten. Die äußere Politik Frankreichs trug bas Geprage ber Schwäche, ber Salbheit und Unlauter= feit; in Spanien batte bie Cortesregierung wieder eingefett, Belgien mit Frankreich vereinigt werden sollen, oder boch wenigstens das Princip der Nichtintervention mit ganger Strenge aufrecht erhalten werden muffen. Abgeschmackt war bie ben Belgiern gesetzte Bedingung ber Anerkennung, baß sie die monarchische Verfassung und nicht eine republikanische fich gaben.

Im gleichen Styl werden die italienischen Angelegen= heifen behandelt.

Bei der Wahl des Prinzen Leopold von Sachsen-Coburg bemerkt der Berfaffer: "Die Mächte, die endlich über diesen, dem Blute nach zwar deutschen, den Familienverbindungen

nach aber englischen Pringen fich vereinigten, brachten babei in ber Mebraahl mande eigene Intereffen und Realitäten jum Opfer, aber es ichien ihnen jedenfalls ein unichanbarer Bewinn, bag bod ein Mann aus fürftlichem Blute und nicht aus gemein-burgerlichem, ober auch blos aus niedrig-adeligem den Thron besteige. Bon allen Mannern der belgischen Ration, beren boch gewiß Manche tugendhaft und weise, ber Achtung und Liebe aller Bernünftigen werth find, burfte feiner gemählt werden; bie Wurde bes Kurstenstuble ichien entweibt, wenn ein dazu nicht Geborner sich darauf niederließe. giebt also wenigstens nach Unsicht ber Großmächte zweierlei Gattungen von Menschen, Die eine berufen gum Regieren, bie andere jum Regiertwerben; aber bie Berufung thut nicht burch Talent und Tugend fich fund, sondern burch bas Blut. Napoleon zwar, fo lange ber Schrecken feiner Waffen währte. machte hiervon eine Ausnahme, aber bafür, bag er folche Ausnahme erzwungen batte, bufte er auf St. Beleng ichwer."

Die Beschreibung der Vorgänge in Polen, die dem Bersfasser zusolge die Ergebnisse der Nebermacht, des Beistands Preußens, des Verraths und der Barbarei waren, schließt er mit den Worten: "Aber gleichwohl ist Polen nicht verloren; die laut ausgesprochene, unter allen Classen der Gesellschaft lebendige Theilnahme Europa's ist Bürge dafür. Es wird auserstehen, und sie, die es unterdrückten, preisgaben, ansfeindeten, verriethen, werden so, wie setzt schon den Abscheu, also später die Nache der Posensreunde, d. h. des vernünstig, menschlich sühlenden, für Menschen und Völkerrecht erwärmten Theils der europäischen Vervölkerung empfinden."

Vesonders anstößig ist der Commission ein Artifel der Annalen von Advokat Hoffmann über Preußen erschienen. Der Berichterstatter hebt daraus folgende Stelle hervor, die wir ihres vortrefflichen Inhalts wegen hier wiedergeben.

"Cache bes ganzen deutschen Vaterlandes und jedes mahren Volksfreundes ist, mit allen Kräften bahin zu wirfen, daß Preußen endlich dem Zeitgeiste huldige, daß die Herrschaft ber Willführ aufhöre, daß die Negierung die Treue und das Bertrauen des Volkes mit Vertrauen belohne, und durch feste Bürgschaften sich bessen auf immer versichere.

Die preußische Regierung, als die bewegende Kraft des Staats, ist fest, start, gewandt; sie hat in furzer Zeit, und mit den geringsten Mitteln, von der tiefsten Erniedrigung den höchsten Gipfel der Macht erstiegen.

Aber Schade, daß dieser treffliche Organismus gelenkt wird von einer Partei, die sich mit unerhörter Unverschämtheit offen für die Feindin aller Tugend und Begeisterung erklärt hat, den Menschen zur Maschine herabwürdigen, den Geist bannen und zum Handlanger des nackten Bedürsnisses machen, sich selbst aber im Schweiße der Armuth baden, mit den Splittern zerstörter Menschenwürde auspugen möchte.

Diese Partei vom Ruder zu verdrängen, dadurch Preußen und Deutschland zu retten, dieß muß das Strebeziel des wahrschaft freisinnigen Vaterlandsfreundes sein. Gegen jene Partei, also für, nicht gegen Preußen, muß einmüthig standhaft gestämpft werden, damit das preußische Volk frei, der preußische Staat erhalten werde zum Deil und zur Ehre Deutschlands.

Wer ist seiner Freiheit sicher, wenn der größte Theil des Bundesheeres bereit ist, auf einen Wink alle Ständeversammtungen in Deutschland zu sprengen, allen Berkaffungen, aller mühfeligen Freiheit ein Ende zu machen?

Warum verlangen wir nicht, daß jenes Necht vollzogen werde? Gewiß nur, weil man eben im Boraus an dem Ersfolge verzweiselt. Aber welche Kleinmuth, das Gewehr zu strecken, ehe man es erhoben und zu brauchen versucht hat! Welcher Widerspruch zugleich, zu hoffen, man werde dem übermüthigen, herrschssüchtigen Austande Achtung einslößen, man werde Frankreich und Rußland gegenüber Nechte beshaupten können, die man gegen Ocstreich und Preußen nicht zu vertheidigen, nicht einmal zu fordern, ja kaum zu nennen wagt. Und sollen in der That unsere Mittel so sehr gering und schwach sein? Gewiß nicht, vor allen Dingen giebt es

eine Macht, ber auf die Dauer fein Vorurtheil, fein Gigen= nut, fein Dunkel widerstanden bat, die namentlich in Deutsch= land immer gesiegt bat, so oft sie sich in ihrer gangen Größe entfaltete - Die öffentliche Meinung. Wenn 32 Millionen einstimmig verlangen, daß vollzogen und erfüllt werbe, was so beilig versprochen ift, - sollten gebn oder zwölf fürstliche Kamilien, follten einige Taufend Finfterlinge im Staatsdienste es langer verweigern fonnen? Die Kraft ber öffentlichen Meinung berubt wie die jeder andern Macht auf ihrer Gin= tracht; ce muffen fich immer mehr Stimmen bafur erbeben, daß der deutsche Bund endlich seine feste Begründung, seine vollständige Entwickelung erhalte, daß überall mehr und wür= bige Volksvertretungen eingeführt, daß die Preffreiheit wieder bergestellt, daß allgemeine Anordnungen für Sandel und Ber= febr getroffen, und daß zugleich die Grundgesetze bes beutschen Bundes, seine Berhältniffe zum Bolfe, mit diesem beratben und abgeschlossen werden.

Freilich hat die Bundesacte versprochen, daß namentlich die Erledigung dieser vier Puncte das erste Geschäft der Bundesversammlung sein solle; dessen ungeachtet tagt und vertagt dieselbe nun bereits ein halbes Menschenalter, ohne daß sie auch nur eine einzige dieser Aufgaben zu lösen ernstelich begonnen hätte. Darum kann das deutsche Bolf nicht der Ungeduld, nicht der Unbescheidenheit beschuldigt werden, wenn es endlich die Mittel ergreift, welche ihm Necht und Vernunft an die Hand geben, geschehen zu machen, was ohne die größte Gesahr nicht noch länger hinausgeschoben werden dars."

Wenn die Commission die Richtung und die Wirfung der Zeitschrift: "die Allgemeinen politischen Annalen" prüft, so muß sie dieselbe für eine dem Bunde widerstrebende, der Sicherheit der einzelnen Bundesstaaten, der Ruhe und Ordnung in Deutschland zuwider laufende erklären. Der Bersfasser hat es fein Sehl, zu welcher Partei er sich bekennt. Das Bernunftrecht ist ihm das Söchste, das historische Recht ist ein Hinderniß bes Volkswohls, bas, wo es sich nur immer finden mag, beseitigt werden muß.

Dieje Lebre führt in ihrer ftrengen Confequeng auf Berftorung jedes Eigenthums und Befiges, indem es Gleichbeit in allen Dingen fordert, während Ungleichbeit ichon im We= setze bes Staates begründet ift. Wird nebst dem noch, mas vom Verfasser geschieht, die Freiheit als ein angebornes Recht gefordert, so steht die Lehre der Republik geschloffen da, und um sie zu erkennen, bedarf es mehr nicht, als bie leichte Bulle abzustreifen, mit welcher ber Berfasser fie befleibet. Rach folden Ibeen follen nicht nur die einzelnen Bundes= staaten, sondern der gange Bund umgestaltet werden, und um bas Bolf bafür empfänglich zu machen, entstellt von Rotted bie Geschichte bes Tages bergestalt, bag Riemand fie in bem Berrbilde mehr zu erfennen vermag. Der deutsche Bund, ber vorzugsweise dazu geschaffen ift, die Rube und Ordnung au erhalten, ift in seinen Augen ein Institut, bas einer ganglichen Umgestaltung bedarf, und bas er baber auch burch Berabwürdigung seiner Leistungen für bas gemeinsame Wohl Deutschlands auf jede Beise gehässig zu machen fucht.

Die einzelnen Bundesregierungen entgeben eben so wenig den unausgesetzten Angriffen dieser Zeitschrift; insbesondere aber ist es Preußen, dessen Unterthanen er ihrem Herrscher zu entfremden sucht, um badurch eine Umwälzung in diesem Sinne herbeizuführen, von welcher er sich die Erfüllung seiner Plane in ganz Deutschland verspricht.

Hiernach unterliegt es ber Commission keinem Zweifel, daß die Bestimmungen des Prefigesetzes auf die Allgemeinen politischen Annalen anzuwenden sind.

Demnad trägt fie barauf an:

1. Daß die in ter Cotta'schen Buchhandlung erscheinende Zeitschrift: "Allgemeine politische Annalen" betitelt und herausgegeben von C. v. Notteck, wegen ihres der Erhaltung des Friedens und der Ruhe in Deutschland zu-widerlausenden und die Würde des Bundes verlegenden

Inhaltes von Bundeswegen zu unterdrücken und bie Regierungen von Würtemberg und Baiern aufzufordern seien, diesen Beschluß zu vollziehen.

2. daß der Redacteur dieser Zeitschrift, E. v. Rotteck, binnen fünf Jahren in keinem Bundesstaate bei der Redaction

einer ähnlichen Zeitschrift zugelassen werde.

3. daß fämmtliche Bundesregierungen hiermit aufgefordert werden, den Debit dieser Annalen in ihren Staaten zu verbieten, diesen Beschluß in ihren Gesetz oder Amtösblättern befannt zu machen und dem Bundestage von dem Bollzuge desselben, so weit er eine jede betrifft, binnen eines Termins von vier Wochen Kenntniß zu geben.

Sigung vom 6. September 1832.

Die Unterbrückung der zu hildburghausen er= scheinenden Zeitschrift: "der Bolksfreund."

Der Großherzoglich Badische Gesandte, Freiherr von Blittersdorf, trägt Namens der Commissinn in Pregangelegensheiten vor:

In der Sigung vom 10. d. M. und Jahres eröffnete das Präsidium: Durch Bundesbeschluß vom 22. März sei die Zeitschrift "der Westbote" nicht nur unterdrückt, sondern es seit auch ihre Fortsetzung unter seder andern Benennung und die Zulassung des Redacteurs Siebenpseisser zur Redaction einer ähnlichen Schrift binnen fünf Jahren verboten worden. Dem Bundesbeschlusse entgegen und zum Hohne, habe die Ritter'sche Buchdruckerei zu Zweibrücken anfänglich die Fortsetzung und Versendung der beutschen Tribüne unter Couvert vom 1. Mai angefündigt, auch ihre Fortsetzung unter dem Titel "Flugschrift" verbreitet; die Königlich Baier'sche Regiezung habe sedoch bemerkt, daß wenigstens das erste Unternehmen bis setzt ersolglos geblieben sei; — ferner habe Siebenspseisser sich erlaubt, eine gleich strafbare Zeitschrift, wie der Westbote, unter dem Titel: "der Hausseund, ein Blatt sur

Bürger in Stadt und Land," anzufündigen, und die Ankündigung sammt Probeblättern und heften der gedachten Zeitschrift auf allen möglichen Wegen zu verbreiten. Die Verbreitung dieser aufrührerischen Blätter hätten das bibliographische Institut zu hildburghausen und Johann Valentin Meidinger zu Frankstut übernommen. Nach der auf der Zeitschrift: "Deutschstund," besindlichen Anzeige debitirten dieses Journal das gestachte bibliographische Institut für den Norden und Osten Deutschlands — der Meidinger aber für die Rheinlande, Baiern, Westphalen und Churhessen.

Dierauf wurde nach dem Antrage Präsidiums beschloffen: "Die Bundesversammlung, von den Pflichten ihres boben Berufs burchdrungen, für die Erhaltung der innern Rube und Sicherheit des Bundes zu forgen, macht fammtliche Bundesregierungen wiederholt und bringend auf die Gefahr auf= merkfam, welche der Erhaltung Diefes Guts und ihres Bestandes selbst droben, wenn den Bundesbeschlüssen der genaueste Bollzug - wofür jede Regierung bem ganzen Bunde und ibren Mitverbündeten verantwortlich ift - versagt ober nicht gesichert wird; sie fordert insbesondere die Regierungen von Baiern, Baben, Sachfen-Coburg-Gotha, Sachfen-Meiningen-Hildburghausen und die freie Stadt Frankfurt auf, über bie Continuation und Berbreitung von Ankundigungen, Probeblättern und mehrern Rummern der als Fortsetzung der Tribune von Wirth ausgegebenen Flugschrift, und der Un= fündigungen der Fortsetzung ber Tribune in früherer Form, ferner ber von Siebenpfeiffer redigirten Zeitschriften: "Deutschland" und "ber Hausfreund," Aufflärung zu geben, gegen die Urbeber und Theilnebmer jener Anfündigungen und Beit= schriften und gegen ihre Berbreiter einzuschreiten, diese Um= triebe untersuchen und bestrafen zu lassen, überhaupt auf die ftrengsten Bollzuge ber Bundesbeschluffe vom 20. September 1819, 16. August 1824, 21. October 1830, 10. November 1831 und 2. März 1832 forgfältig zu bestehen, und von dem, was geschehen ift, ber hohen Bundesversammlung Nachricht zu geben."

Einige Tage nach biesem Beichlusse wurde ber "Hausfreund," der, wie es sich ergab, in dem bibliographischen Institut zu hildburghausen verlegt wurde, von der herzoglich
Sachsen-Meining'schen Negierung unterdrückt. hierdurch wurde
der Inhaber jenes Instituts, Meyer, verantaßt, ein neues
Blatt, den "Bolfsfreund, ein Blatt für Bürger in Stadt und
Land," herauszugeben, in dessen erster Nummer er das Eingehen des Hausfreundes durch nachstehende Bekanntmachung
anzeigte:

"Tobesanzeige."

"Die Gegenwart macht zwar mit dem Gedanken an die schnelle Hinfälligkeit des Menschen vertrauter; aber doch ahnete ich nicht, was ein hoher Herr über Leben und Tod bereits am Tage des zwölsten dieses Monats über mich verhängt hatte, denn er rief meinen theuern Pflegling, unsern hoffnungs-vollen jungen Hausfreund, unerwartet aus unserm ärgervollen censurirten Dasein in die Lichtgesilde einer besseren Welt.

Es war Dienstag Nachmittag zwischen fünf und sechs Uhr, daß er, eben als er seinen Knotenstock in die Hand nehmen wollte, seine Freunde zum Zweitenmale zu besuchen, einen Brief, verschlossen mit einem großen fürstlichen Siegel, erhielt! Er öffnet, und von einem Nervenschlag getrossen, sinkt er entseelt nieder. Bergebens wurden, ihn wieder in's Leben zurückzurusen, alle Mittel verschwendet; das schöne Band, das mich mit ihm, der armen Laise, zwar auf kurze Zeit, aber innig, vereinigt hatte, ist zerrissen, und nur der trostreiche Glaube an die Weisheit und Güte dessen, der gewiß nur, um Schlimmeres zu verhüten, das Leben meines Pfleglings in Tod verwandelte, kann meinen Schmerz mildern.

"Den zahlreichen, nahen und entfernten Freunden des Seligen widme ich diese traurige Anzeige, ihrer stillen Theil=nahme, auch ihrer Beileidsbezeigung gewiß. Möge mein

zweiter Pflegling — "ber Bolfofreund" — ihnen ersetzen, was sie am Abgeschiedenen verloren.

Hildburghausen, ben 18. Mai 1832.

Meyer, als Baisenvater bes Berblichenen."

+ + +

Friede mit dir, du Theurer, bu bift zum Frieden gefommen, Welchen ber Bund und nicht, welchen Cenfur und nicht giebt.

Hiernach muß es als unzweiselhaft betrachtet werben, daß der Bolksfreund eine Fortsegung des Hausfreundes, und daß letterer ein Blatt mar, das zur Umgehung des Bundess beschlusses vom 2. März von dem ehemaligen Nedacteur bes Westboten, Dr. Siebenpfeiser, gegründet wurde.

In dieser Thatsache hätte nach der Ansicht der Commission für die Herzoglich Sachsen-Meining'sche Regierung hinreichende Beranlassung liegen sollen, um in consequenter Anwendung des Bundesbeschlusses vom 2. März d. J. auch die Herausgabe des Bolksfreundes nicht zu gestatten, und die Bundesversammlung durste aus dem gleichen Grunde berechtigt sein, die sosveige Unterdrückung jenes Blattes auch ohne weitere Prüfung des Inhaltes desselben zu verlangen. Die Commission glaubte gleichwohl noch eine sorgfältige Prüfung des Inhaltes des Bolksfreundes vornehmen zu müssen, um hiernach zu ermessen, inwiesern dieses Blatt den Besürchtungen entspreche, die man von demselben nach seiner Ansündigung und nach dem Berlag, in welchem es erschien, von Ansang an hegen mußte?

Der Bolksfreund, ein Blatt für Bürger in Stadt und Land, gehört schon seinem Titel nach zu den sogenannten Bolksblättern. Es erscheint wöchentlich zweimal. Das Blatt ist wesentlich ein rasonnirendes; es zerfällt in zwei Theile, von denen der eine die eigenen Artisel der Nedastion, der andere die Tagesbegebenheiten unter der Rubrif: "Zeitungs-nachrichten," mit Glossen begleitet, enthält. Erwägt man den Inhalt der eigenen Aussige des Bolksfreundes, so wird man

auf bie Bemerfung geleitet, bag biefelben eben jo arm an Ibeen und ichmach an Darstellung als reich an ichlechter Befinnung und ungezügelten Ausbruden find. Demnach werben biefe Producte des revolutionaren Treibens unferer Beit ben cigentlich Gebildeten nicht gefährlich werden; allein fie find auch nicht fur Diefe Claffe von Staateburgern gefdrieben, fontern für jene Claffen, welche bes eigenen Urtheils am weniasten fabig, und daber ben geflissentlichen Uebertreibungen offenbarer Unwahrheiten und falider Darfiellungen am guganglichsten find. Legt man biefen Magstab an jene Artifel an, so wird man sie für durchaus verwerflich und gemein= schädlich erflären muffen. Es ift in ihnen die Tendeng unverfennbar, ben Bürger und Landmann gegen alle boben Stände und gegen die Regierung fort und fort aufzureigen. Bu bem Bebuf wird ber Drud, unter bem fie feufzen follen, mit den schwärzesten Karben geschildert; den Regierungen wird fortwährend Schuld gegeben, bag fie gerade bas Gegentheil von dem thun, was sie jum Besten des Bolfes zu thun verpflichtet waren. Kaum fann es fich fehlen, bag, wenn von einem Bolfoblatte in immer weiterem Rreise gan; ungeftort in biesem Sinne gewirft werden fonnte, ein Beift ber Diberseglichfeit und bes Unbehagens fich unter ben gantbewohnern und Burgern ber Bundesstaaten verbreiten mußte, ber unter Berhältniffen zu bedenflichen Folgen führen tonnte.

Dieß würde um so gewisser ber Fall sein, als ber Bolssfreund auch die Tagesneuigkeiten nur zu dem gleichen Zwecke und in dem gleichen Sinne wiedergibt. Diesen Tagesneuigkeiten fügt er Bemerkungen und Betrachtungen hinzu, die darauf berechnet sind, als Stichwörter für Leser zu dienen, die keiner eigenen Critik fähig sind, und die in dieser Unfähigsteit erhalten werden sellen. Das Anmaßendste hierbei ist, daß der Bolköfreund vorgibt, er bezwecke die Aufklärung der untern Klassen, während er Alles thut, um beren Urtheile zu verwirren und ihre Unwissenheit rücksichtlich der Borgänge der Welt zu vermehren. Dieses Blatt speculirt daher auf die Beschleit zu vermehren.

schränktheit seiner Leser, und wirkt daher in so fern noch höchst nachtheilig.

Wenn die Commission bei diesem Geiste und dieser Tenstenz des Volksfreundes in Vetrachtung zieht, daß die Volksblätter in demselben Maße eine erhöhte Vedeutung erhalten, als die Regierungen eine größere Wachsamseit über die für die gebildeten Stände bestimmten Vlätter ausüben, weil zu befürchten steht, daß sene Vlätter nunmehr von der den Rezierungen seindlichen Partei zum Tummelplaße ihrer Umtriebe werden ausersehen werden; wenn sie ferner erwägt, daß der Volksfreund in einem literarischen Institut erscheint, das sich ein Geschäft daraus macht, aufregende Druckschriften durch ganz Deutschland zu verbreiten, so muß sie des Dasürhaltens sein, daß der S. 6 des provisorischen Preßgesetzes von 1819 auf den Volksfreund seine Amwendung zu sinden habe, daß dieses Vlatt von Vundeswegen zu unterdrücken und sede Fortsehung desselben zu untersagen sei.

Da es ferner befannt ift, baß nicht nur der Bolfsfreund, sondern auch andere Druckschriften von dem bibliographischen Institut zu Sildburgbaufen mit bergleichen Unterschrift, mit= bin ohne Benennung bes verantwortlichen Redacteurs, berausgegeben und verbreitet werden, so dürften sammtliche Bundes= regierungen aufzufordern fein, bergleichen aus dem Berlag bes bibliographischen Instituts zu Hildburghausen hervorge= bende Druckschriften in ihren Staaten zu unterdrucken. Rebftbem ware an die Bergoglich Sachsen-Meining'sche Regierung die Anforderung zu stellen, über den Bollzug des proviso= rischen Prefigeseges vom 20. September 1819 und ber hienach gefaßten Beschlüffe des Bundes in dem jenseitigen Staate ftrenger als bisher zu wachen und fernerhin keine offenkun= bigen Contraventionen gegen dieselben zu dulden, vielmehr in richtiger Würdigung ber gegen ben Bund übernommenen Ber= pflichtung, das ibrige gur Aufrechtbaltung ber Rube und Ord= nung und bes innern Friedens von Deutschland im eignen Intereffe beigutragen.

Enblich ist die Commission des Dafürhaltens, daß die fämmtlichen Regierungen auf die sich täglich mehrenden Bolfseblätter, die fast ohne alle Ausnahme in einem aufregenden Sinne geschrieben und recht eigentlich dazu bestimmt sind, die untern Bolfselassen zum Widerstand gegen die Maßregeln der Regierungen aufzureizen und den Geist der Unzufriedenheit unter ihnen zu verbreiten, ausmerssam zu machen.

Die Unträge ber Commission geben bemnach babin:

- 1. Der in Hildburghausen erscheinende "Volks fre und, ein Blatt für Bürger in Stadt und Land," wird wegen seines der öffentlichen Ruhe und geseslichen Ordnung zuwiderlaufenden Inhalts, von Bundeswegen unterdrückt, sonach in allen deutschen Bundesstaaten verboten, und alle sernere Fortsetzung dieser Zeitung untersagt.
- 2. Die Herzoglich Sachsen Meiningische Regierung wird aufgefordert, diesen Beschluß zu vollziehen und der Bunsbesversammlung binnen eines Termins von vier Wochen von dem Bollzuge Anzeige zu machen; desgleichen den Redafteur des Bolfsfreundes auszumitteln, und bessen Namen binnen fürzester Frist zur Kenntniß der Bundesversammlung zu bringen.
- 3. Da es sich ergeben hat, baß nicht nur ber Bolksfreund, sondern auch noch andere Druckschriften in bem bibliographischen Institut zu Siltburghausen verlegt werzben, ohne daß der Bestimmung des §. 9 des provisorischen Preßgesesses vom 20. September 1819, welche die namentliche Benennung des Redacteurs fordert, Genüge geschieht, so werden die Bundesregierungen veranlaßt, zur weitern Erfüllung der Bestimmung eben dieses Gesesse feine solche aus dem bibliographischen Institut zu Hildburghausen hervorgehende Zeitung und Zeitschrift in ihren Staaten in Umlauf seinen zu lassen, und diesselben, wenn solches heimlicher Weise geschieht, in Besichlag zu nehmen, auch die Berbreiter derselben, nach

Beschaffenheit ber Umftande, zu angemessener Gelb = ober Gefängnifftrafe zu verurtheilen.

- 4. Die Herzoglich Sachsen Meiningische Regierung wird insbesondere aufgefordert, strenger als bisher über den Bollzug der Bestimmung des §. 9 des provisorischen Prefigesches vom 20. September 1819, so wie der übrigen Bestimmungen dieses Gesehes und der hiernach gesasten Beschlüsse des Bundes zu wachen, um dadurch dem Bunde die Gewähr gegen Herausgabe und Bersbreitung revolution ärer Schriften zu leisten, welche zu verlangen er das vollste Recht und die vollste Pflicht hat.
- 5. Sämmtliche Bundesregierungen werden auf die, meistens in einem aufregenden, dem Bunde und den Regierungen feindseligen Sinne geschriebenen Bolfsblätter, welche durch ihre zusammenwirkende Tendenz der innern Rube und geschlichen Ordnung in Deutschland zuwiderlausen, ausmerksam gemacht.

Der Großberzoglich Sächsische Gefandte behielt sich für ben Sachsen Meiningischen Sof eine Erflärung vor, und trägt darauf an, daß der befinitiven Schlußfassung noch einisger Anstand gegeben werbe.

Präsidium bemerkte, daß, da die Uebertretung des Pressegeses bei dem in Hildburghausen erscheinenden Volksfreunde flar vorliege, und eine Erklärung eine etwaige Entschuldigung des Cenfors, keineswegs aber die Nechtsertigung des erwähnten Zeitblattes betreffen könne, so dürste der Ziehung des Beschlusses fein Anstand zu geben sein.

hierauf wurde beschlossen, wie oben beantragt. -

In berfelben Situng wurde die zu Stuttgart erscheinenbe Deutsche Allgemeine Zeitung von Bundeswegen verboten.

Aus dem Commissionsbericht, erstattet von dem herzogl. Braunschweigischen und Nassauischen Gefandten, Freiherrn von Marschall, entnehmen wir Folgendes:

Mit zu ben auffallenbsten Artiseln ber Deutschen Allges meinen Zeitung gehören biesenigen, die gegen die ganze mosnarchische Stellung deutscher Fürsten in den so bezeichsneten fonstitutionellen Staaten gerichtet sind. — Die Commission glaubt sich aufgesordert, solche Artisel, in welchen sich ein gänzliches Verkennen und eine unbegränzte Berabwürdigung der Regentenwürde und der einem deutschen Fürsten durchaus unentbehrlichen Regentenrechte und Regentensanschens ausspricht, noch näher zu bezeichnen:

In einem Artifel in Nr. 229, der gegen die Augsburger Allgemeine Zeitung, wie hier gesagt wird, und deren rein commerzielle Tendenz zunächst gerichtet ist, die nur deshalb die streng monarchischen Grundsäße mit liberalen Phrasen übertünche, um auch in freisinnigen Ländern ein Publikum zu sinden, wird die Behauptung in näherer Beziehung auf die Person Sr. Majestät des Königs von Württemberg sestigestellt, daß es ein Mißgriff sei, die Persönlichkeit der Regenten in politische Discussionen zu mischen:

"Denn wo bieser Persönlichkeit blos das Gute zugesschrieben werde, da könnte man auch versucht werden, ihr das Böse beizumessen; vermöge des Prinzips der Unverleyslichkeit seien die Regenten so hoch gestellt, daß sie sich außerhalb des Gebiets der Critif besänden und das ihnen gespenstete Lob einem Pleonasmus gleichsemme."

Der hier burch diesen Gegensatz ausgesprechene Angriff gegen Regenten und Regentenwürde wird in einem Artisel über constitutionelle Könige weiter entwickelt:

"Es ift mir schon oft der Gedanke gekommen, ob nicht constitutionelle Fürsten da, wo die Berkassung eine Wirklichkeit ist, der gebundenen Sände und Füße überdrüssig, und doch zu rechtlich oder zu ohnmächtig, die drückende Versassung umszustoßen, oder daran, wie der Jude am Goldstücke, zu schaben, den Entschluß kassen fönnten, von dem Throne herabzuspringen und den Versuch zu machen, als Minister ihres Nachsolgers die Talente in Anwendung zu bringen,

welche ihre lage als Fürsten sie zu vergraben zwang. Natürlich bachte ich mir babei nicht solche Fürsten, welche ben Thron nur als ein Ruhefissen und ihre Krone als einen Wechsel ausehen, den man dem Banquier präsentirt, um Summen zu Befriedigung seiner Bergnügen zur beziehen, sondern thatkräftige strebende Männer."

Eine soche Verwirrung aller Begriffe und die planmäßig herbeigeführte Zerstörung des monarchischen Princips darf nicht geduldet werden.

Diese Artisel sind, man kann es sich nicht verbergen, so abgefaßt, daß sie alle Begriffe dersenigen ganzlich verwirren müssen, die eine gründliche, tief dringende, gelehrte Bildung nicht besitzen, ihre Belehrung aus einseitigen Zeitungsartiseln schöpfen, und zu glauben sich leicht überreden lassen, daß eine Berbesserung ihrer Lage und der ihrer Mitbürger daraus hervorgehen würde, wenn wir alle die durchaus als überslüssig dargestellten Negenten entserne, ihr Sigenthum und ihre Sinstünste zur Erleichterung des Bolfes consiscire. Auch könnte dieses solchen willsommen sein, welche den König aus der Uebung seiner Regierungsrechte auf solchen Wegen und durch solche Doctrinen gänzlich zu verdrängen bezwecken, und selbst die Regentenrechte im Namen des Volks und der Verfassung selbstständig auszuüben.

Die Commission hielt es für überstüssig, diesen Betrachtungen noch weitere anzureihen, um die volle Ueberzeugung zu begründen, daß Zeitungen, die solche Lehren verbreiten, unterstrückt werden müssen.

Die Commission ist des Dafürhaltens:

daß die Deutsche Allgemeine Zeitung in allen deutschen Bundesstaaten unterdrückt werde und zugleich:

Daß der Nedacteur berfelben, C. A. Mebold, binnen fünf Jahren in keinem Bundesstaate bei ber Nedaction einer ähnlichen Schrift zugelassen werde.

Sämmtliche Gesandtschaften, mit Ausnahme ber Würtembergischen, die sich der Abstimmung enthält, vereinigen sich mit dem Commissionsantrage und erheben benselben zum Beschluß.

Sipung vom 1. Mär; 1832.

In dieser Sitzung vom 1. März 1833 wurde auf eine Note des Königlich Sächssischen Bundestagsgesandten an die zur Aufsicht über das Bundesprefigesetz ernannte Commission die im Königreiche erscheinende Zeitschrift "die Diene" in allen Bundesstaaten verboten.

Der Beschluß lautete:

Die höchsten und hohen Buntesregierungen werden an ihre betreffenten Behörten die erforterlichen Befehle erlaffen:

- 1) daß dem Redactenr ber von ber Königlich Sächsischen Regierung untertrückten Zeitschrift: "Die Biene", Ma= gister Richter, die Fortschung dieses Blattes unter bemselben oder unter einem andern Titel nicht ge= stattet werde;
- 2) daß die Aufsicht auf andere, in der Rachbarschaft des Königreichs Sachsen erscheinenden Zeitschriften ähnlicher Tendenz dergestalt gehandhabt werde, damit darin keine die öffentliche Ruhe und Sicherheit im Königreiche Sachsen störende Artikel aufgenommen werden.

Sigung vom 15. September 1833.

Unterdrückung ber zu Stuttgart erscheinen ben Reckarzeitung.

Der herzogl. Braunschweigische und Nassauische Bundes tagsgesandte, Frhr. v. Marschall, erstattet Namens der Commission in Prepangelegenheiten einen Vortrag über das genannte Blatt, aus dem hier Folgendes seine Stelle finden möge:

Die in der 45. Bundestagssitzung beschlossene Zuweisung eines Berichts ber Centralbehörde des Bundes vom 11. Des tober über verschiedene in der Reckarzeitung enthaltene Artikel, in Betreff ber Complette gegen den deutschen Bund und die

beutschen Bundesstaaten, hat der Commission in Presangelegenheiten Anlas gegeben, den Inhalt und die Tendenz dieses in
Stuttgart erscheinenden Blattes im Allgemeinen zu prüsen.
Die Neckarzeitung hat schon seit Jahren sich als eines der
heftigsten Oppositionsjournale bemerklich gemacht, und es ist in
der Commission öfter zur Sprache gesommen, in wie fern der
Antrag auf deren Unterdrückung zu richten sei.

Indessen hat dieses Blatt periodenweise von der heftigseit seiner Angriffe gegen den Bund und die Bundesstaaten nachsgelassen, und die Commission konnte hoffen, daß es einer einssichtsvollen Censur gelingen werde, wenn auch nicht seinen Geist zu ändern, doch dasselbe innerhalb gewisser mit der Ruhe und Ordnung in Deutschland verträglichen Schranken zu halten.

Die Nedarzeitung, die wie alle Zeitungen dieser Gattung, ihren Hauptabsatz nicht ihrem innern Werthe, nicht der Gestiegenheit und Gründlichkeit der von ihr gelieserten Aufähe, sondern dem Scandal, den sie erregt, und dem hiermit für nur zu Viele verbundenen Neiz verdankt — scheint durch ihren gemäßigten, dem Bunde und den Negierungen weniger geshässigen Zon eine bedeutende Anzahl ihrer Abonnenten verstoren zu haben, und im Vegrisse gewesen zu sein, aus Mangel an Abnehmern, eingehen zu müssen. Um dieses Schickal von sich abzuwenden und sich wieder ein größeres Publikum zu verschafsen, wurde die Nedaction bewogen, alle Mäßigung auf einmal bei Seite zu sesen und die Farbe des entschiedenssten Radicalismus anzunehmen.

Der Nedacteur der Neckarzeitung, Heinrich Elsner, findet das Glück eines Staats nur in der größtmöglich, rechtlich begründeten Freiheit und Gesegsgleichheit.

Damit es flar werbe, daß die Redaction unter biefer Freiheit und Gleichheit das Symbol der republikanischen Faction verstehe, schreibt dieselbe in No. 275 einen offenen Brief an die Redaction bes in Paris erscheinenden Rational, folgenden Inhalts:

"Mein Berr!

Je mehr wir Ihre Tendenz und politischen Zwecke billigen, und se größeres Anschen wir Ihren achtungswürdigen Bestrebungen in Betreff Frankreichs einräumen: so können wir doch aus Veranlassung mehrerer Ihrer Correspondenznachsrichten aus Deutschland, und besonders der neuesten vom 28. September, nicht umhin, Ihnen die größte Vorsicht über Nachsrichten aus Deutschland anzuempschlen; da es böswillige Leute gibt, welche es sich zum Geschäft machen, den republikanischen Blättern falsche Correspondenzen zuzusenden, um sich nachher in ministeriellen Blättern darüber lustig zu machen.

Die Medaction ber Redarzeitung.

Die Neckarzeitung hat es mithin kein Hehl, daß sie die Tendenz und die politischen Zwecke des National billige, unsgeachtet sie benselben, wie es nur zu gegründet ist, den repusblikanischen Blättern beigählt.

Dieser Tendenz getreu seindet die Neckarzeitung die Mosnarchen und Alles, was monarchisch heißt, fortwährend an. — Die Juli-Nevolution ist in ihren Augen ein Glanzpunft in der Französischen Geschichte, allein Frankreich wurde der Früchte dieser Nevolution beraubt, weil man auf halbem Wege stehen geblieben ist. Sie sagt in No. 282:

Frankreich hat bis jest bas Unglück gehabt, eine nicht constitutionelle Monarchie zu besissen. Kaum war 1789 ber Nebergang vom Absolutismus zum Constitutionalismus gesmacht worden, so conspirirte alsogleich der Hof mit der Aristofratie, die neuen Bolksrechte durch ein Beto zu paralisiren. Kaum war Napoleon Monarch, als er auch alle Dämme gegen seine Gewalt niederris. Kaum waren die Bourbonen restauzirt, als sie in Berbindung mit den Emigrirten und den absolutissischen Cabinetten die Charte vernichten wollten. Kaum

steht der — König sest, so wirst er auch die Grundssätze und Bedingungen des Juli-Thrones von sich. Was soll das Französische Volt, so oft und so grausam — — getäuscht, beginnen? Endlich lernt es einsehen, daß es zwischen Freiheit und Anechtschaft, zwischen Republik und Monarchie keine Vermittlung gibt: daß die in die Hinde eines Einzigen niedergelegte Gewalt der Verwaltung eines großen Staats nur zu reizend für den Ehrgeiz ist, um ihre Schranken nicht mit Gewalt oder List niederzureißen, und die Nechte der Nation entweder zu elus diren oder zu zerkrümmern.

Die Commission ist der Ansicht, daß im Deutschen Bunde, der ein Bund souveräner Fürsten ist und sich auf die monarschischen Principien stütt, kein politisches Blatt geduldet werden darf, das sich die Herbeissührung der Nepublik, mithin den Umsturz aller in Deutschland bestehenden Verfassungen, unverholen zum Ziele gesetzt hat. — Demnach muß die Commission sich dafür aussprechen, daß die Neckarzeitung den SS. 6. und 7. des Bundesbeschlusses vom 20. Sept. 1819 über der Presse verfalle, daß dieselbe mithin zu unterdrücken, und die Nedaction dieses Blattes während fünf Jahren von der Nedaction eines ähnlichen Blattes auszuschließen sei.

Der Antrag ber Commission geht babin:

- 1) daß die in Stuttgart erscheinende Neckarzeitung, so wie jede Fortsetzung terselben unter jedwedem Titel zu unterdrücken, und in allen Bundesstaaten zu untersfagen seien;
- 2) daß die Redactoren berselben, Carl Schill und Seinrich Eloner, binnen fünf Jahren a dato in feinem Bundesstaate bei ber Redaction einer ähnlichen Schrift zuzulassen seien;
- 3) daß fämmtliche Bundesregierungen, insbesondere aber die Königlich Würtembergische Regierung, aufzufordern seien, wegen des Bollzugs dieses Beschlusses unverweitt

bas Nöthige anzuordnen, und bie Bundesversammlung binnen furzer Frist von den getroffenen Anordnungen in Kenntniß zu setzen.

Sämmtliche Gefandtschaften, mit Ausnahme ber Würtembergischen, die sich der Abstimmung enthielt, erhoben den Commissionsantrag zum Beschluß.

Sigung vom 5. Dezember 1833.

Die Unterbrückung der zu Darmstadt erschienenen Zeitblätter: "Des Beobachters in hessen bei Rhein" und des "Neuen hessischen Bolksblattes", betreffend.

Aus bem von bem Sächsischen Bundestagsgesandten, Freiherr von Mantenffel, erstatteten Bericht entnehmen wir Folgendes:

1) Die unter bem Sitel "ber Beobachter in hessen bei Mhein", ein Blatt für Berfassung, Berwaltung und Bolfsleben im Großherzogthum hessen erschienene Zeitschrift wurde in Darmstadt, mit Berantwortlichkeit ber Berlagshandlung E. W. Leske, gedruckt, dessen eigentlicher Nedacteur ist aber, nach Anzeige der Großeberzoglichen Gesandtschaft, der Advokat H. G. hosse mann gewesen.

Gleich in No. 1 vom Jahrgang 1833 wird, unter dem Borwande, einen Blick auf bas Vergangene zu werfen, als ein ungläcklicher Umstand, eine Ursache der Krankheit der beutschen Volksgesunnung gerügt, daß die mächtigen Vundesstaaten keine Nepräsentativversassungen haben.

Beilage zu No. 48 Ste. 422 äußert — unter ber Nubrik Landtagsverhandlungen — der Abgeordnete von Gagern, bei Gelegenheit des Antrags, eine Summe zum Schloßbau zu bewilligen:

"Die Mittheilung ber Negierung vom 3. Mai scheine ihm auffallend und ben constitutionellen Grundfäßen ganz unange=meffen, benn es sei darin von Veschlen Er. Königlichen Ho-beit die Rebe, und ausbrücklich bemerkt, daß bie Mittheilung

in beren Folge geschehe, während es doch anerkannter Grundssatz sei, daß bei Handlungen der Minister, deren Berantwortzlichkeit man in Anspruch nehmen fönne, nie von Besehlen des Regenten die Rede sein dürse. Er verlange daher, daß, wo von Staatsangelegenheiten die Rede sei, — und nur von solchen könne zwischen Ständen und Regierung die Nede sein, — der Name des Regenten ganz aus dem Spiel bleibe.

Diese Grunbfäge und eine folde Trennung der Staatsgewalt vom Regenten ift dem in den Bundesgesetzen festgehaltenen monarchischen Princip, und besonders dem 5ten Artifel der Wiener Schlußacte, ganz entgegen.

Bei dieser Gelegenheit muß die Commission, vorausgesett baß die ständischen Berhandlungen in dieser Zeit treu wiedergegeben find, erinnern, bag biefer Deputirte und noch einige andere ganz verfassungswidrige und mit der Bundesverfassung unvereinbare Grundsätze in ihren Reden aufgestellt baben, und zwar in foldem Grade, daß sie sogar theilweise von der Censur gestrichen worden find. Was aber bie Censur nicht vaffirt. sollte noch weniger in der Kammer öffentlich vorgebracht wer= ben burfen. Wenigstens ist solches dem 59. Artifel der Schluffacte und dem Artifel bes Bundesbeschluffes vom 28. Jan. v. Jahred entgegen. Es ift also wohl von der Großberzoglichen Regierung vertrauensvoll zu erwarten, sie werde, in Gemäßheit dieser Bundesgesetze, durch die Geschäftsordnung bafür forgen, daß die gesetzlichen Gränzen ber freien Heuße= rung weder bei ben Verhandlungen felbst, noch bei beren Befanntmachung burch ben Drud, auf eine bie Rube bes ein= zelnen Bundesstaates ober bes gesammten Deutschlands ge= fährdende Weise überschritten, und daß Ungriffe auf den Bund verhütet werden.

No. 53 wird gegen die Besetzung von Rödelheim burch Preußische Truppen geeisert, und die Behauptung aufgestellt, daß sene Truppen seine Bundestruppen sind und geäußert:

"Dürfen die Truppen solcher unumschränft beherrschten

Staaten ein Dorf eines constitutionellen Staats gegen ben Willen des letztern besetzen, so dürfen sie auch eben so beren 10 und 100 in Besitz nehmen, eine Nayon um Darmstadt ziehen, ja die Nesidenz selbst besetzen, und wo bleibt denn z. B. die Freiheit der Ständeversammlung und ihrer Berathungen?

No. 55, wo von der im Jahre 1824 als fortwirkend erklärten Bundespreßgesche die Rede ist, heißt es, im Artifel Landtagsverhandlungen:

"In der That, wenn der Bund die Negierung ermächtigen könne, gegen den Artikel 35 der Verkassungsurkunde zu handeln, so könnten andere Bundesbeschlüsse unser ganzes Staatsrecht umgestalten, und alle unsere Nechte, Ehre, Freicheit und Leben, lägen in der Willkühr der hohen Bundesverzammlung."

No. 89 sagt die Redaction ber Zeitung:

"Wir sind stolz darauf, daß fast alle und die wichtigsten ber von und aufgestellten und vertheidigten Grundsäge durch förmliche Beschlüsse der aufgelösten hohen Kammer für richtig und für die ihrigen erklärt worden sind.

Daburch bekennt sich dieselbe zu dem Einverständnisse mit der, wegen ihrer mit der bestehens ben Ordnung unverträglichen Bestrebungen, auf gelösten zweiten Kammer."

Eine hohe Bundesversammlung wird aus diesen Angaben die Ueberzeugung erlangen, daß dieses Blatt von Bundes wegen zu unterdrücken sei.

2) Das "Neue Sessische Botksblatt" beschäftigt sich fast ausschließlich mit der Relation der Landtagsverhandlungen und zwar der der zweiten Kammer, ist mehr auf die unteren Volksklassen berechnet, hat aber ebenfalls eine seindselige Richtung gegen den deutschen Bund und gegen die Regierung angenommen. Gleich dem ersten Blatte ist in der Beilage die Motion des E. E. Hoffmann beigedruckt, worin die Bundesschlüsse vom 28. Juni vorigen Jahres auf ungeziemende Beise angesochten wurden. Der Antragsteller begleitet die VI. Artifes mit einseitigen Erläuterungen und fügt hinzu:

"Reine deutsche Regierung bat die Befugniß, durch ibren Gesandten einseitig zu Interpretationen beiffimmen zu laffen. welche die wohlerworbenen innern verfassungsmäßigen Rechte ber Regenten, selbst ber Staatsbürger und anderer Organe ber Staatsacwalt, beeinträchtigen fonnen; noch weniger bat eine Regierung bas Recht, fich folden Beschluffen einseitig au unterwerfen, so bald sie in Beziehung auf die innere Geschaebung an die Mitwirfung von Landständen ge= bunden ift. - Betrachtet man bie Bundesbeschluffe aus diesem Gesichtspunkte, so stellen sich solche als die innern Rechte ber einzelnen beutschen Regenten und Landstände bebrobend bar, und ber Antragsteller hatte es baber für weit angemeffener gehalten, wenn die beutschen constitutionellen Kürsten anstatt ibre Rechte zu opfern und sich so zu fagen unter die Souveranität theils absoluter Regierungen zu ftellen, da wo es wirklich nöthig erschienen, ihre Stände zusammen= berufen und mit tiesen im verfassungemäßigen Wege alle Beforgniffe wegen innerer Unruhen burch Entfernung ber Quellen der Ungufriedenheit und Erlaffung zwedmäßiger Gefete zu beseitigen gesucht batten."

In der Beilage zu No. 31 wird die Gültigkeit der Bunbesbeschtüsse von 1819 bestritten, und der von Gagern entschuldigt

"den ersten Zwed der Burschenschaft, die moralische Einheit Deutschlands zu ordnen, und erklärt sich selbst für einen der Mitstifter."

E. E. Hoffmann macht dem Kanzler von Arens zum Borwurf, daß er mit den Orden mehrerer absoluter Neiche geschmückt sei, die er, der allgemeinen Fama nach, grade wegen seiner Thätigkeit gegen die Demagogen erhalten habe.

Wiewohl, besonders in der zulegt erwähnten Zeitung, bauptfächlich nur Aeußerungen durch den Druck wiedergegeben werden, die in der zweiten Kammer öffentlich besprochen worden find, mithin es ben Unichein gewinnen fonnte, als ob bier, ba bie Stände nach Artifel 83 ber Gr. Berfaffungsurfunde für den Inbalt ihre freien Abstimmung nicht verantwortlich find, etwas Erlaubtes geschehen sei, so ift boch die Com= miffion bes Dafürhaltens, bag biefer Umftand bei einer nach bem Bundespresacies zu beurtheilenden Drudichrift gar nicht zu berücksichtigen fei. Es erscheint ichon als eine beflagenswerthe Wahrnehmung, daß bundeswidrige und der Siderbeit der Throne gefährliche Grund= fate in beutschen Ständeversammlungen vorge= bracht werden burfen; selbige aber burch ben Drud zu verbreiten, und badurch auch in anderen Bundesstaaten Aufregung zu bewirken, ift gang unstatthaft und dem Inhalte bes Prefigesets entgegen.

Hierzu fommt, daß die Großherzogliche Regierung genöthigt gewesen ist, zur Aussösung der Kammer zu schreiten,
die beiden Zeitschriften aber wesentlich dahin gestrebt haben,
das revolutionäre Treiben der Mehrheit in der
zweiten Kammer und die seindselige Richtung gegen die
Regierung im In- und Aussande zu unterstüßen und zu befördern, daß also, wenn diesem Preßunsuge nicht gesteuert
wird, den auf Erhaltung der Ruhe und Ordnung gerichteten
Maßregeln dieser Bundesregierung Eintrag geschehen möchte.

Die Commission hat also ihren Antrag dahin zu richten:

1) daß, nachdem die in Darmstadt erschienenen beiden Zeitschriften: "der Beobachter in hessen und bei Rhein" und das "Neue hessische Boltsblatt", von der Groß-herzoglich hessischen Regierung bereits unterdrückt worden sind, sede Fortsetzung berseits unterdrückt worden sind, sede Fortsetzung berseiben unter dem von ihnen geführten oder einem veränderten Titel in Gemäßheit des Bundesbeschlusses vom 20. Septbr. 1819, zu untersagen sei;

2) daß die Nedaction berseiben, ber Buchbändler L. W. Leske und der Advosat Heinrich C. Hoffmann, serner der Rausmann Lange, binnen fünf Jahren in feinem Bundesstaate bei der Nedaction einer ähnlichen Schrift zuzusassen seien.

Daß sämmtliche Bundesregierungen aufgefordert seien, wegen Vollziehung dieses Beschlusses, so weit es nicht bereits geschehen, unverweilt das Nöthige anzuordnen, auch die Bunsbesversammlung von den getroffenen Anordnungen in Kennteniß zu seizen.

Sammtliche Gefandtschaften stimmten dem Antrage bei und erhoben benfelben zum Beschlusse.

Verhandlungen über das Sadische Prefigeset.

Sigung vom 20. Februar 1832.

Commissionsvortrag, das badische Prefgejes betreffend.

Nachdem in der Sigung vom 9. Februar 1832 das Präfidium nach einer von dem K. Destreichischen Präsidialhose erstheilten Instruction, darauf angetragen hatte, daß die hohe Bundesversammlung durch die für die Presangelegenheiten bestehende Bundestagscommission prüsen lasse, in wiesern das Badische Presgeses mit der dermalen bestehenden Bundessgesetzung vereindar sei und sonach bestehen dürse, und sämmtliche Bundestagsgesandtschaften, mit Ausnahme Badens das sich der Abstimmung enthielt, sich mit dem Präsidialanstrage übereinstimmend erklärt hatten, wurde in dieser Sigung vom 20. Februar d. J. folgender Commissionsantrag abgestattet.

Der K. Dänische, herzoglich holsteinisch und Lauenburgische Bundestagsgesandte, Freiherr von Pecklin, trägt Namens der Commission in Presangelegenheiten vor:

Durch Beschluß in der legten Bundestagssigung ist ber Bundestags Commission in Pregangelegenheiten der Auftrag ertheilt worden, das für das Großherzogthum Baden unter dem 12. Januar dieses Jahrs publicirte Prefigeses zu prüsen, und Gutachten darüber zu erstatten, in wiesern dieses Press

gesetz mit der Bundesgesetzgebung über die Presse vereinbar sei, und sonach bestehen durfe.

Die Gesetzgebung bes Landes über die Presse besteht hauptsächlich in dem provisorischen Preszesetz vom 20. Sepetember 1819.

Dasfelbe wurde in ber Bundestagsfigung von biefem Tage ein muthig und unbebingt beschloffen.

Da bessen Dauer auf 5 Jahre beschränkt war, vor beren Ablauf am Bundestage gründlich untersucht werden sollte, auf welche Weise die, im Artisel 18 der Bundesacte in Anregung gebrachten, gleichsörmigen Versügungen über die Preßfreiheit in Erfüllung zu sessen sein möchten, wonächst ein Desinitivbeschluß über die rechtmäßigen Grenzen der Preßfreiheit in Deutschland erfolgen sollte, mittlerweile indeß ein solcher Bundesbeschluß nicht gesaßt war; so wurde, auf motivirten Antrag des Kaiserlich Königlich Desterreichischen Hoses, nasmentlich unter der erklärten Zustimmung der Großherzoglich Badischen Regierung, in der Bundestagssißung vom 16. Aug. 1824 beschlossen: daß das mit dem 20. September 1824 erslöschende provisorische Preßgesch so lange in Krast bleibe, die man sich über ein desinitives Preßgesch vereinigt haben werde.

In dem einhellig gefaßten Bundesbeschlusse vom 21. Oftober 1830 (Prot. der 34. Sig., pag. 1124), wegen Maß=regeln zur herstellung und Erhaltung der Ruhe in Deutsch=land, ist auch folgende Bestimmung enthalten:

"Die Censoren der öffentlichen Blätter politischen Inhalts sollen auf das Bestimmteste angewiesen werden, bei Zulassung von Nachrichten über stattgefundene aufrühererische Bewegungen mit Borsicht und mit Bergewisserung der Duellen, aus welchen derlei Nachrichten geschöpft sind, zu Werke zu gehen, und die bestehenden Bundesbeschlüsse vom 20. Sept. 1819 sich gegenwärtig zu halten. Dabei soll sich die Bachsamseit derselben

auch auf jene Tagesblätter richten, welche, auswärtigen Angelegenheiten fremt, bloß in nere Berhältniffe behandeln, indem auch diese bei ungehinderter Bügelslossigfeit das Bertrauen in tie Landesbehörden und Regierungen schwächen, und tadurch indirect zum Aufstande reizen."

Endlich wurde in der 38. Bundestagssitzung vom 10. November vorigen Jahrs (Prot. v. 1831, pag. 845) ein= fimmig der nachstehende Beschluß gefaßt:

"Da fammtliche Mitglieder bes beutschen Bunbes bie feierliche Berpflichtung gegen einander übernommen baben. bei ber Aufsicht über bie in ihren ganbern erscheinenben Beitungen, Zeit = und Flugschriften mit wachsamem Ernite zu versahren, und diese Aufsicht bergestalt bandbaben zu laffen, daß baburch gegenseitigen Rlagen und unangenehmen Erörterungen auf jede Beife möglichst vorgebeugt werbe. in neuerer Zeit aber ber Migbrauch ber periodifch=politischen Preffe in einer bochft bedauerlichen Weise zugenommen bat: fo bringt bie Bundesversammlung sämmtlichen Bundesregie= rungen diefe, bis zur Bereinbarung über ein be= finitives Prefigefet in voller Rraft verblei= benbe, gegenseitige Berpflichtung mit bem Ersuchen in Erinnerung, die geeigneten Mittel und Borfebrungen gu treffen, damit die Aufficht über die in ihren Staaten ericheinenden Zeitblätter nach bem Ginne und bem 3wede der bestehenden Bundesbeschlüsse gebandbabt werde."

Dies sind die bestehenden bundesgesetzlichen Bestimmungen über die Presse, nach teren Maßgabe die Commission das Bad. Presseles in Rücksicht seiner Bereinbarkeit mit bensselben und der Zulässigkeit seines Bestandes zu prüfen bat.

Das fragliche Gesetz zerfällt in drei Abschnitte. Unter dem Iten Titel handelt es §. 1 — 17 von der Polizei der Presse, unter dem II. (§. 18 — 32) von den Strasen der durch die Presse begangenen Berbrechen und Vergehen, und unter dem III. (§. 33 — 89) vom Prozesversahren bei Presse

verbrechen und Presvergeben. Der III. Titel enthält 2 Kapi= tel, von ber Beschlagnahme der Druckschriften und von bem Strasversahren.

Sinsichtlich des I. Abschnittes, von der Polizei der Presse, hat die Commission hoher Bundesversammlung zwei Ansichten zu bezeichnen, welche der Abfassung desselben als leitende zum Grunde liegen.

Sie bestehen darin, einmal, daß das provisorische Preßgesetz des Bundes unter der Bestimmung des §. 1., wonach
die darunter begriffenen Schriften in keinem Deutschen Bundesstaate ohne Borwissen und vorgängige Genehmhaltung der Landesbehörden zum Druck besördert werden dürsen, und unter den vorbeugenden Maßregeln des §. 3. nicht noth=
wendig oder allein Censur verstanden habe; und sodann, daß von anderweitigen vorbeugenden Maßregeln immer
noch das Großherzogthum Baden in soweit befreit werben könne, als nur dessen innere Landesange=
legenheiten Gegenstand der im §. 1. des provisorischen
Preßgeseges bezeichneten Druckschriften seien.

Nach der erften dieser Ansichten hat man geglaubt im S. 1. bes Babischen Prefgesets aussprechen zu können:

"Alle Censur der Druckschriften, welche im Großber"zogthum herauskommen, oder verbreitet werden, ist auf"geboben."

Für jene Unsicht und diese daraus gestossene Bestimmung vermag die Commission keinen andern, nur irgend scheinbaren Grund aufzusinden, als den, daß das Wort Censur im prov. Preßgesetzen ausdrücklich nicht vorkommt. Nichts desto weniger ist bereits nach dem Sinne dieses Bundesgesetzes die auf Censur gerichtete Meinung, dem Dafürhalten der Commission zusolge, über jeden begründeten Zweisel erhoben. Diese Ueberzengung wird gerechtsertigt sein, wenn die Commission sie darauf stützt, daß außer Censur kein Versahren, keine andere vorbeugende Maßregel ausreichend erscheint, um die Borsschrift des S. 1. des provisorischen Preßgeseses solchergestalt

au erfüllen, baf ein Bundesstaat ber wegen Ausübung ber Dberaufficht über Drudichriften im S. 4. bes provisorischen Prefacletes übernommenen Berantwortlichfeit gegen die Besammtbeit bes Bundes Genuge leiften, und fur ben im §. 5. bezeichneten 3wed besfelben wirffam fein fann, biefe Aufficht fo zu handhaben, daß badurch gegenseitigen Klagen und un= angenehmen Erörterungen auf jede Weise möglichst vorgebeugt werbe. Auch liefert bie Anordnung ber Fortbauer ber Cenfur in allen Bundesstaaten in Folge des provisorischen Prefige= feges hierfür wohl ten sprechentsten Beweis. Cammiliche Bundesglieder haben aber burch ben Bundesbefchlug vom 10. November vorigen Jahrs die Bundesbeschluffe über die Vreffe burch die erneuert anerkannte Berbindlichkeit bestätigt, folde nach ihrem Ginne und 3wede zu handhaben. Rede Unge= wifibeit darüber, ob Cenfur unter ben bezüglichen Borschriften bes provisorischen Prefigesets verstanden und zu verfteben fei, muß aber vollends schwinden, wenn auf die angeführte Bestimmung bes Bundesbeschluffes vom 21. October 1830 gurudgeblidt wird. Die hierin vorgeschriebene bestimmtefte Berweifung ber Cenforen auf bie Bundesbeschluffe vom 20. Cept. 1819 fann nämlich über bie Unterstellung ber Cenfur in letteren gewiß feinen Zweifel übrig laffen.

Durch die Aufhebung der Censur sagt sich also zugleich und zunächst ein Bundesglied von dem Bundesbeschlusse vom 21. Detober 1830 rücksichtlich der gedachten Bestimmung los. Denn die Fortdauer der Zeitverhältnisse, welche diesen Beschluß hervorriesen, kann nicht Gegenstand einer abweichenden Meinung sein.

Es wird erlaubt sein, auf ein öffentlich bekannt gemachtes Actenstück Bezug zu nehmen, welches beweist, daß die Großeherzoglich Bad. Regierung selbst, bei ihrer Borlage des Preßegeseg, von der Unsicht der Commission und den Gründen dafür durchdrungen und überzeugt war.

In bem Entwurfe der Regierung war der S. 1. so gefaßt:

"Die im Großherzogthum herauskommenden oder zu verbreitenden Druckschriften sind, unter der im §. 13. bestimmten Ausnahme, keiner Cenkur unterworfen."

Der S. 13. lautet babin:

"Bon der im §. 1. ausgesprochenen Censurbefreiung sind Zeitschriften und Zeitungen, deßgleichen solche Schriften, die nicht über 20 Vogen im Druck starf sind, ausgenommen, insofern sie entweder ihrem ganzen Inhalte nach oder theil-weise ten deutschen Bund oder hierzu gehörige Staaten, außer Vaden, betreffen."

Zur Nechtsertigung tieser Bestimmungen wurde von dem Negierungsfommissär, bei Borlage des sie enthaltenden Pressesches in der zweiten Kammer der Ständeversammlung, die nachfolgende Ausführung vorgetragen:

"Se. Königliche Soheit befiehlt, bas gegenwärtige Preßgeset Seinen getreuen Ständen vorzulegen."

"Das Einverständniß über den Grundsatz: die Prosse sei frei — die Censur sei aufgehoben — macht jede weitere Begründung entbehrlich.

"Es steht baher an ber Spike bes Prefgesetes, welches ich vorzulegen die Ehre habe, ber Sat:

"Die im Großherzogthum herausfommenden oder vers breiteten Drudschriften find feiner Cenfur unterworfen."

"Diese Regel leitet eine Ausnahme, nur eine Ausnahme, welche sich auf eine Verbindlichkeit des öffentlichen Rechts, auf das Verhältniß zum Deutschen Bunde gründet. Sie lautet, daß die Schriften, die in Form von Tagesblättern, oder heftweise erscheinen, oder nicht über 20 Vogen im Druck enthalten, fernerhin, so lange der Bundesbeschluß vom 20. Sept. 1819 wirksam bleibt, der Censur unterworfen bleiben, nur in soweit aber, als sie die Verfassung oder die Verwaltung des Deutschen Bundes, oder anderer Staaten des Deutschen Bundes, außer Vaden, betressen, und daß nur diesenigen Theile des Inhalts, die hieraus Bezug haben, zur Censur vorgelegt werden müssen.

"Meine herren! ce ift nöthig, daß sich die Regierung bierüber aufrichtig und unumwunden erflärt.

"Bor Allem muß es Ihnen flar sein, daß sie dabei keinen hinterhaltenen Gedanken, keine selbstjüchtige Absicht haben kann; benn sie gibt das Urtheil über ihre eigenen Verfügungen und über jede inländische Angelegenheit krei. Zu dem Deutsschen Vunde aber und zu den Staaten des Deutschen Vundes steht die Regierung in einem positiven Rechtsverhältnisse, von dem sie sich nicht lossagen kann, ohne ihre Verbindlichsteiten zu verlehen.

"Um hierüber zur klaren Ginsicht zu gelangen, muß man sich zwei Fragen lösen:

I. Belden Ginn haben die Bundesbeschluffe? und

II. Gind sie noch wirksam?

"I. Das provisorische Gesetz best deutschen Bundes vom 20. Sept. 1819 ift die fragliche Norm, und die betreffenden Stellen sind der §. 1. und 3. dieses Gesetze. Der §. 1. lautet:

"So lange, als der gegenwärtige Beschluß in Kraft bleiben wird, dursen Schriften, die in der Form täglicher Blätter, ober hestweise erscheinen, desgleichen solche, die nicht über 20 Bogen im Druck stark sind, in keinem Deutschen Bundesstaate ohne Vorwissen und vorgängige Genehmhaltung der Landesbehörden zum Druck befördert werden."

"Der Wortlant tieser Stelle ift flar und feiner Auslegung bedürftig. Auch der Sinn ist nicht zweideutig. Allerbings kommt der Name Censur in dem ganzen Gesege nicht vor. Wer aber will, daß eine Schrift ohne vorgängige Genehmhaltung nicht zum Drucke befördert werde, muß wollen, daß dersenige, der die Genehmhaltung auszusprechen, solglich unter Umständen auch zu verweigern hat, sich von dem Inhalte der Schrift noch vor ihrem Drucke zur Beurtheilung der Zulässigfeit dieser letzteren überzeuge. Sen darin liegt aber das Wesen der Censur. "Herüber kann man sich nicht täuschen. Aber man bebauptet weiter, die Absicht des Bundesbeschlusses sei ohne Censur und durch andere Garantien, als die Gensur ift, zu erreichen. — Dieses läßt sich im Allgemeinen nicht bestreiten. Aber es läßt sich nicht behaupten, daß die Absicht des Bundes damit übereinstimme. Allerdings lassen sich verschiedene Mittel, die alle zu einem Zwecke führen, denken, — und es läßt sich in einem solchen Falle sagen, daß diesenigen, die eines dieser Mittel gewählt haben, ein anderes, daß sie vielleicht ein besseres oder wenigstens ein eben so gutes hätte wählen können. Aber darüber, was sie gewählt haben, werüber ihr gemeinsames Einverständniß wirklich vorhanden ist, läßt sich nicht streiten, wenn dieses selbst klar ist.

"Wäre noch ein Zweifel über die Absicht denkbar, so schwindet er völlig durch den §. 3. wo gesagt wird:

"Da der gegenwärtige Beschinß durch die unter ten obwaltenden Umständen von den Bundesregierungen anerstannte Nothwendigseit vorbeugender Maßregeln gegen den Mißbrauch der Presse veranlaßt worden ist, so können die auf gerichtliche Bersolgung und Bestrasung der im Bege des Drucks bereits verwirklichten Mißbräuche und Bergehungen abzweckenden Gesehe — so lange dieser Beschluß in Kraft bleibt, — in keinem Bundesstaate als zurreichend betrachtet werden."

"Mit deutlichen Worten ift hier gesagt, daß die repressiven Maßregeln, nämlich die Strafbestimmungen, nicht gesnügen sollen, sondern, daß vorbeugende ergriffen werden muffen.

"Und worin die Borbeugung bestehen soll, bestimmt der S. 1. des Bundesbeschlusses.

"Es soll jedoch von der andern Seite über die klare Abficht des Gesches nicht hinaus gegangen werden. Die Absicht ist in dem S. 4. des Bundesbeschlusses slar ausgesprochen; dort wird gesagt: "Jeder Bundesstaat ist für die unter seiner Oberaufssicht erscheinenden, mithin für sämmtliche unter der Hauptsbestimmung des S. 1. begrissenen Druckschriften, insosern dadurch die Bürde oder Sicherheit andrer Bunsbesstaaten verlegt, die Berfassung oder Berswaltung derselben angegriffen wird, nicht nur den unmittelbar Beleidigten, sondern auch der Gesammtheit des Bundes verantwortlich."

"Es wird ferner in §. 6. Gewährleistung für die moralische und politische Unverleglichkeit der Gesammtheit aller Glieder des Bundes als Zweck des
Beschlusses bezeichnet, und nebstdem der Würde des Bundes, dann des Friedens und der Ruhe in Deutschland als solcher Momente gedacht, deren Gefährdung durch
die Presse mittelst der angeordneten Maßregeln verhütet werden soll.

"Der S. 13. des vorgelegten Prefgeseges bleibt diesen Bestimmungen wörtlich tren. Nur das und soviel soll der Censur vorgelegt werden, was die Berfassung oder die Berwaltung des Deutschen Bundes, so wie der hiezu gehörigen Staaten, außer Baden betrifft."

Ungeachtet der auf diese Weise erklärten Unsichten der Regierung, hat das badische Preßgeset in seiner gegenwärztigen Fassung des S. 1., nachdem solche von der Commission der Ständeversammlung begutachtet und in dieser discutirt worzen, die Großherzogliche Sanction erhalten.

In ber zweiten Kammer der Stände war zuvor, für den Fall, daß das Preßgesetz mit den von der ständischen Commission vorgeschlagenen Abanderungen von der Regierung nicht angenommen werden sollte, öffentlich mit der Verweigezung des Budgets gedroht worden.

Nach ausdrücklicher Borschrift ber Badischen Berfaffung, wonach bem Großberzoge bie Geses-Initiative und Sanction

allein zusteht, durfen die Stände die Bewilligung ber Steuern nicht an Bedingungen knupfen.

In dem von dem vorgelegten Entwurfe wesentlich abs weichenden Gesetze ist, in Folge der Umgestaltung des §. 1., der angeführte §. 13. des Regierungsentwurfs in die §§. 12. und 14. des Gesetze in nachstehender Weise verändert:

- "S. 12. Zeitungen und Zeitschriften, insoweit sie die Berfassung oder Berwaltung des Deutschen Bundes oder einzelner Deutscher Bundesstaaten, außer Baden, zum Gegenstande haben, und andere Schriften dieses Inhalts, die nicht über 20 Bogen im Druck start sind, sollen nur mit Borwissen und vorgängiger Genehmhaltung der Staatsbehörde, welche solche nur den, nach den Bestimmungen der Ss. 18. 28., für strafbar zu achtenden Schriften oder Schriftsellern zu versagen hat, zum Druck besördert werden."
- "S. 14. Wird die Borschrift tes S. 12. umgangen, und darauf, in Folge einer von dem Bunde oder einem Bundesstaate erhobenen Beschwerde, der Inhalt der Schrift von den Gerichten strafbar gefunden, so verfällt der Schuldige neben der durch den Inhalt der Druckschrift verwirften Strase noch wegen des Umgehens der Vorschrift des S. 12. in eine Strase von 5 50 fl."

Nach der bereits dargelegten Ansicht der Commission, würde der S. 12. auch außer seiner Berbindung mit dem S. 14. schon allein deßhalb als der Bundesgesetzgebung nicht entsprechend erklärt werden müssen, weil die nach Sinn und Ausstruck durch letztere bestimmte Censur in obigem S. ausgeschlossen ist. Dieselbe soll durch die Vorschrift des Borwissens und die vorgängige Genehmhaltung der Staatsbehörde in Bereinigung mit einem System von Vorbedingungen und Strasbestimmungen ersetzt werden, welche die Commission im Verfolge dieses Vortrags hoher Vundesversammlung bezeichnen wird. Nach ihrem Erachten wird aber sene Vorschrift des Vorwissens und der vorgängigen Genehmhaltung um so

weniger als vorbeugende Maßregel genügen, als das Erkenntniß der Strafe der Umgehung derselben, wie aller Strafen, welche nach dem Abschnitt über die Polizei der Presse und überhaupt durch diese verwirft werden können, ausschließlich den Verichten zusteht.

Es ist zu bemerken, daß die Vergehen gegen die Würde und Sicherheit anderer Bundesstaaten in diesem S. übergangen sind, um so mehr, als die Staatsbehörde hierin angewiesen wird, die voegängige Genehmhaltung nur den, nach den Vestimmungen der SS. 18. — 28., für strasbar zu achtenden Schriften oder Schriftstellern zu versagen. Insosern in den letztern SS. nicht enthalten ist, daß Angrisse gegen die Verstässung oder die Verwaltung des Bundes oder einzelner Bunzbesstaaten, und gegen deren Würde und Sicherheit in den Badischen Gesehen vorgesehen sind, ist nicht zu erkennen, wie despalb eine Strase verfügt, und also auch nicht, wie desphalb die vorgängige Genehmhaltung verweigert werden kann.

Hierneben ift im S. 12. der Zweck des provisorischen Prefigesets des Bundes einzig auf Verhütung von Mißsbrauch der Presse im Verhältniß zum Bunde und in den gegenseitigen Verhältnissen der Bundesstaaten bezogen; Baden hat für seine inneren Angelegenheiten die Presse von jeder präventiven Controle freigesprochen.

Diese schon im Eingange des Vortrags hervorgehobene Ausnahme wird nunmehr zu erörtern sein.

In dem angezogenen Vortrage des Negierungscommissärs bei Vorlage des Preßgeseßes wird die Vegeündung dieser Ausnahme in der Vestimmung des S. 4. des provisorischen Preßgeseßes gesucht, worin die Verantwortlichkeit der Vundesstaaten für die unter ihrer Oberaussicht erscheinenden, unter der Hauptvorschrift des S. 1. begriffenen Oruckschriften nur insofern ausgesprochen ist, als badurch die Würde oder Sichersheit anderer Vundesstaaten, die Versassung oder Verwaltung derselben angegriffen wird.

Hiergegen fommt indeß in Betracht, daß ber §. 1. bes prov. Prefgeseges ganz allgemein bestimmt:

"So lange, als ber gegenwärtige Beschluß in Kraft bleiben wird, dürsen Schriften, die in der Form täglicher Blätter, oder hestweise erscheinen, desgleichen solche, die nicht über 20 Bogen im Druck stark sind, in keinem deutschen Bundesstaate ohne Borwissen und vorgängige Genehmhaltung der Landesbehörden zum Druck befördert werden."

und daß der S. 6. der Bundesversammlung die Befugniß er= theilt:

"Die zu ihrer Kenntniß gelangenden, unter der Hauptbestimmung des S. 1. begriffenen Schriften, in welchem Deutschen Staate sie auch erscheinen mögen, wenn solche nach dem Gutachten einer von ihr ernannten Commission der Bürde des Bundes, der Sicherheit einzelner Bundesstaaten, oder der Erhaltung des Friedens und der Ruhe in Deutschland zuwiderlausen, ohne vorhergegangene Aufforderung, aus eigener Autorität durch einen Ausspruch, von welchem seine Appellation statzsindet, zu unterdrücken, und daß die betreffenden Regie = rungen verpslichtet sind, diesen Ausspruch zu vollzziehen."

Mit dieser Bestimmung würde die Befreiung der im §. 1. bes provisorischen Preßgesetzes bezeichneten Schriften von der Censur, und die Beschränkung auf gerichtliche Berantwortlichsteit, insosern deren Inhalt sich bloß auf innere Landesange-legenheiten bezieht, unverträglich sein, weil alsdann ein Nichtersspruch die einzige Norm ihrer Strasbarkeit sei, die Bundeswersammlung aber diesem vorgreisen würde, wenn sie aus Motiven der Erhaltung des Friedens und der Nuhe in Deutschland eine, wenn auch nur lediglich das Innere eines Bundesstaats betressende Schrift vermöge eigener Autorität unterdrückte.

Diese aus dem provisorischen Prefigesetze sich ergebenden

Gründe sind, nach dem Erachten der Commission gegen die entgegengeseite Ansicht bereits entscheidend. Außerdem ist aber noch ausdrücklich in der Bestimmung des Beschlusses vom 21. Detober 1830 die Wachsamkeit der Censoren auf olche Tagesblätter bezogen, welche, auswärtigen Angelegens heiten fremd, bloß innere Berhältnisse behandeln.

Die im Vorstehenden begründete Unsicht wird zudem durch eine allgemeine und höhere unterstüßt.

Für den Deutschen Bund besteht eine Solidarität der Interessen, die von demselben, wie von jedem seiner Mitglieder, so weit in Anspruch genommen werden kann, als sie durch die Gesetzgebung und Beschlüsse des Bundes sanctionirt ist, als die hierdurch, wenn auch in einzelnen Rücksichten nur provisorisch, begründeten Rechtsverhältnisse sein öffentliches Recht constituiren. Daß die Souveränität der Bundesglieder dieser Beschränfung unterliegt, solgt aus den Grundbestimmungen des Bundes, welche zugleich die Formen sesssen, wonach in den Berhältnissen des Bundes die verfassungsmäßigen, allgemein verbindlichen Beschlüsse gefaßt werden. Daß der Bund die Ordnung der Preßangelegenheit seinen gemeinsamen Interessen beizählt, ergibt der Borbehalt gleichförmiger Berfügungen darüber in der Bundesacte, und sein provisoprisches Preßgeses.

In einer befinitiven Regulirung der Presse von Seiten einer einzelnen Regierung, selbst nur für ihr Inneres, würde die Commission schon unter diesem Gesichtspunkte eine Trennung von dem, was der Bundesvertrag umfaßte, erblicken müssen. Wollte es der Großberzoglich Badischen Regierung zurgestanden werden, die Presse für ihr Inneres auf eigene Gesfahr frei zugeden, so würde dies nicht ohne Anreizung zur Zügellosigkeit in anderen Bundesstaaten, und somit keines Falls ohne Erschütterung dersenigen moralischen Unverleylichseit der Gesammtheit und aller Mitglieder des Bundes gesschehen können, deren allgemeine und wechselseitige Gewährsteitung, neben der der politischen, die in dem S. 6. des pros

visorischen Presgeseiges erklärte Absücht ist. Indem einem gleichen Anspruche auf Censurfreiheit der Presse für innere Angelegenheiten von Seiten anderer Bundesstaaten zu willsfahren wäre, würde, wenn die eigene Uebernahme der Gefahr genügte, nicht einmal abzuschen sein, welche Gründe hiernächst der etwaigen Uebereinfunst mehrerer Bundesstaaten, auch in ihren gegenseitigen Berhältnissen die freie Presse, unter Berzicht auf das provisorische Pressese, zuzulassen, noch entgegengesest werden könnten. Daß im Versolg dieser Anssicht ein Bund im Bunde, in einer abweichenden, sein Wesen zerstörenden Gestaltung entstehen würde, bedarf wohl keiner weitern Aussührung.

Stellt fich ber S. 12. bes Bab. Prefgesetes ber Com: miffion in diesem Lichte bar, fo ergibt die Berbindung, worin ber S. 14. mit demselben steht, daß auch die unzulängliche Vorschrift bes erstern noch umgangen werden barf. Durch ben S. 14. ift es ber freien Entschließung bes Babifchen Schriftstellers überlaffen, ob er in den fraglichen Beziehungen mit Borwissen und vorgängiger Genehmhaltung ber Staats: behörde, oder ohne folde, eine Schrift jum Drudt beforbern will; ibn trifft defibalb nur bann eine Strafe von 5 - 50 fl., wenn er nachgebends auch wegen bes Inhalts ber Druckschrift eine Strafe verwirft. Diese fann nicht allein nur eine richter= lich erfannte sein, sondern auch nur auf eine vom Bunde ober von einem Bundesstaate erhobene Beschwerde erfolgen, nach= dem folde (s. 43.) durch bas Babische Justizministerium an einen Staatsanwalt gelangt, und von biesem zur Klage ein= geleitet worden ift. Wegen ber Grunde ber Erfolglofigfeit solder Beschwerden bezieht sich die Commission auf bas schon Gefagte. Die Großberzogliche Regierung nimmt sonach aus eigener Bewegung feine Kenntniß von dem Migbrauch der Badifchen Preffe gegen ben Bund und beffen Glieder, und lebnt alle eigene, durch den S. 4. des provisorischen Prefige= seges bestimmte Berantwortlichkeit dafür ab, indem sie bei

Umgehung ber von ihr angeordneten Praventivmagregeln in Beschwerdefällen nur ben Weg ber Gerichte offen läßt.

Hierdurch fann der Zweck, die feierlich eingegangene und neuerdings einmäthig befräftigte Verbindlichkeit nicht erfüllt werden, zur Erhaltung der Eintracht im Bunde gegenseitigen Rlagen und störenden Erörterungen möglichst vorzusbeugen.

Dagegen bestimmt aber der g. 3. des provisorischen Preßegesets ausdrücklich:

"Da ber gegenwärtige Beschluß durch die unter den obwaltenden Umständen von den Bundesregierungen anerstannte Nothwendigseit vorbeugender Maßregeln gegen den Mißbrauch der Presse veranlaßt worden ist; so können die auf gerichtliche Berfolgung und Bestrafung der im Bege des Drucks bereits verwirklichten Mißbräuche und Bergeshungen abzweckenden Gesetze, insoweit sie auf die im §. 1. bezeichneten Elassen von Druckschriften anwendbar sein sollen, so lange dieser Beschluß in Kraft bleibt, in keinem Bundesstaate als zureichend betrachtet werden."

Es wird genügen, diese Vorschrift angeführt zu haben, um die Unverträglichkeit des S. 14. des Badischen Prefigesseges damit einleuchtend zu machen. Nur wenn es hinreichte, unzulängliche und umgehbare vorbeugende Maßregeln in einer Prefigesetzgebung, die wesentlich repressivis, genannt zu haben, um der bestehenden Bundesgesetzgebung über die Presse zu entsprechen, würde eine Vollziehung derselben in den SS. 12. und 14. des badischen Prefigesess gefunden werden können.

Die Commission hat geglaubt, die wichtigsten Bestimsmungen dieses Gesetzes sofort ausheben und ihrer Prüsung unterziehen zu sollen, um der hohen Bundesversammlung hiersburch einen Maßstab der Bedeutung zu geben, welche die ansderweitigen Festsegungen über die Polizei der Presse und in den beiden andern Titeln hiernächst in ihrem Urtheile haben dürsten. Bon solchen erwähnt sie hier sosort die §s. 13., 15. und 16. des Bad. Gesetze, da solche zu dem System ges

hören, welches in ben \$5. 12. und 14. biefes Gefeges aufs gestellt ift. Sie lauten babin:

- "S. 13. Durch die erhaltene Druckerlaubniß werden Berfasser, Redacteur, Berleger und Drucker hinsichtlich bes Inhalts der Schrift, auf den sich die Erlaubniß bezieht, von der Verantwortlichkeit frei."
- "S. 15. Die im vorhergehenden (S. 14.) Paragraphen gedrohte Geldstrafe (von 5 bis 50 fl.) kann bis zum Doppelten erhöht werden, wenn die nachgesuchte Druckerlaubniß ausdrücklich versagt, und darauf der Druck dennoch vorgenommen worden ist."
- "S. 16. Die SS. 12. bis 15. werden beim nächsten gandtage einer Revision unterworfen."

"Die Regierung ift ermächtigt, dieselben auch vorher außer Wirffamfeit zu fegen."

Bevor die Commission zu dem weitern Inhalt des Babischen Preßgeseiges übergeht, muß sie noch die ganz besondere Aufmerksamkeit hoher Bundesversammlung darauf kenken, daß durch Nichtbeachtung des S. 6. des provisorischen Preßgeseiges deren Besugniß, auf Beschwerde eines Bundesstaats oder aus eigenem Antrieb strasbare Druckschriften zu unterdrücken, für Baden stillschweigend wirkungslos erklärt ist. Ebenso wirkungslos für Baden würde die Bestimmung des S. 7. des provisorischen Gesess sein, wonach Nedacteure unterdrückter Beitschriften binnen fünf Jahren in keinem Bundesstaate zur Redaction ähnlicher Schristen zugelassen werden sollen.

Daß das Badische Presgeset durchgängig eigentlich nur repressiv ist, folgt aus allem Vorhergehenden, und ist schon gesagt. Von den weiteren Vorbedingungen und Vestimmungen, welche das Badische Gesetz in seinen verschiedenen Titeln enthält, führt die Commission nachstehend die hauptsächlichenten an.

§. 3.

"Keine Drudschrift barf im Großherzogthum herausges geben oder gewerbsmäßig verbreitet werden, welcher nicht, mit ober ohne Nennung des Berfassers, der Name des Berlegers oder des Druckers, ferner die Angabe des Orts, und die übsliche Bezeichnung der Zeit des Drucks beigesetzt ist."

S. 4.

"Die Verlegung ter Vorschrift bes S. 3. hat für ben Berleger, Druder oder gewerbsmäßigen Verbreiter, ohne Rüdssicht auf ben Inhalt ber Schrift, eine Strafe von 5 bis 100 fl. zur Folge."

"Der Verbreiter wird von der Verantwortlichkeit frei durch die Darstellung des inländischen Verlegers oder Druschers, und der Drucker durch die Darstellung des inländischen Berlegers."

S. 5.

"Sind die durch S. 3. geforderten, ber Druckschrift beisgesetten Angaben falsch, so wird neben der Geldstrase von 5—100 fl. auf Gesängniß von 3 bis zu 14 Tagen erkannt, vorausgesetzt, hinsichtlich des Berbreiters, daß er von der Falschsheit Kenntniß gehabt habe."

S. 6.

"Für jede im Großherzogthum erscheinende Zeitschrift ober Zeitung ift ein Badischer Staatsbürger, der das 30te Lebensziahr zurückgelegt hat, der Polizeibehörde als verantwortlicher Redacteur zu benennen.

"Unter biefer Boraussetzung ist die Gründung oder Heraussgabe solcher Schriften nicht abhängig von irgend einer obrigsfeitlichen Erlaubniß.

"Jedem Hefte einer Zeitschrift und jedem Blatte einer Zeitung soll der Name des verantwortlichen Nedacteurs beisgesett sein."

S. 7.

"Der verantwortliche Redacteur hat vor Herausgabe ber Zeitschrift ober Zeitung, wenn sie nicht mehr als breimal in der Woche erscheint, für Kosten, Entschädigungen und Geldstrafen eine Sicherheit im Betrage von eintause Mulden, — wenn sie öfter erscheint, im Betrag von zweitausend Gulden

in Liegenschaften, Gelb, inländischen Staatspapieren, oder burch Bürgen zu stellen. In sedem Falle eintretender Minsberung ist dieselbe innerhalb kurzer, gerichtlich zu bestimmender, Frist wieder zu ergänzen.

"Im Falle ber Unzulänglichkeit ber Sicherheit und beim Abgange andern Vermögens des Schuldigen, gehen die Koften ben Entschädigungsansprüchen vor, und diese ben Geldsftrafen."

S. 8.

"Von jedem einzelnen Blatt einer Zeitung, ebenso von jedem einzelnen Hefte einer Zeitschrift, und von jeder Schrift, die nicht über fünf Bogen im Drucke beträgt, ist, so wie die Austheilung oder Bersendung beginnt, durch den Verleger ein, bei Zeitungen und Zeitschriften mit der eigenhändigen Unterschrift des verantwortlichen Redacteurs oder seines Bevollmächtigten versehenes, Exemplar bei der Polizeibehörde zu hinterlegen mit beigefügter Bemerkung des Tages und der Stunde der Hinterlegung.

Durch bie hinterlegung foll bie Austheilung und Berfendung nicht aufgehalten sein."

§. 10.

"Der Herausgeber einer Zeitung oder Zeitschrift ist schuldig, jede amtliche oder amtlich beglaubigte Berichtigung der darin mitgetheilten Thatsachen unentgeldlich, und jede ans dere Berichtigung von Seiten des Angegriffenen gegen die gewöhnlichen Ginrückungsgebühren sogleich nach deren Empfang in das nächstsolgende Blatt oder heft auszunehmen."

§. 18.

"Wer durch den Inhalt oder die Darstellung einer Druckschrift, oder eines den Druckschriften gleichgestellten Bildwerks (§. 2.) sich eines Berbrechens oder Bergehens schuldig macht, verfällt zunächst in diesenige Strafe, womit die bestehende Gesetzebung dasselbe Verbrechen oder Bergeben überhaupt bedroht."

S. 19.

"Die Berübung durch ben Drud, oder eine andere, bem

Druck gleichgestellte Verwielfältigungsart (§. 2.) ist jedoch in der Regel ein Erschwerungsgrund, welcher eine Straferhöhung zur Folge hat."

S. 20.

"Im Falle ber Verläumdung, verübt durch die Prese gegen den Großherzog, kann die im S. 1. des Geseiges vom 28. Dezember d. J. über die Bestrasung der Ehrenkrankungen gedrohte Strafe bis auf 3 Jahre gemeines Gefängniß, und im Falle anderer Ehrenkränkungen bis zu einem Jahre Gefängiß erhöht werden."

S. 21.

"Wer eine im Großherzogthum anerkannte Religionsgesfellschaft in Druckschriften oder Bildwerken (§. 2.) durch Ausstrücke der Verachtung oder verächtliche Darstellungen angreift, oder der Verachtung Preis zu geben sucht, verfällt in eine Geldstrafe von fünf bis hundert Gulden oder in eine Gesfängnißstrafe bis zu 3 Monaten."

S. 22.

"In bie nämliche Strafe (S. 21.) verfällt, wer burch Darstellung unzüchtiger Gegenstände in Druckschriften ober Bildwerken (S. 2.) öffentliches Aergerniß gibt."

§. 30.

"Anch ber auswärtige Verfasser, Redacteur, Verleger und Drucker fann vor bie inländischen Gerichte gezogen werden, wenn eine Schrift gegen bas Inland ober gegen einen Insländer einen strässichen Angriff enthält."

§. 31.

"Wenn der ausländische Herausgeber einer Zeitung oder Zeitschrift dem wider ihn ergangenen Urtheile nicht genügt hat, und in einem Wiederholungsfalle nicht genügt, so kann die Zeitung oder Zeitschrift auf die Zeit bis zu drei Monaten gerichtlich verboten werden."

S. 33.

"Die strafrechtliche Verfolgung ber burch tie Presse ober andere ihr gleichgestellte Vervielfältigungemittel (S. 2.) ver-

übten Bergehen oder Berbrechen geschieht im Wege bes An-

"Das Verfahren ift öffentlich und mündlich.

"Der Titel III. soll jedenfalls beim nächsten Landtage, mit Rücksicht auf das Institut der Geschwornengerichte, einer Revision unterworfen werden."

S. 34.

"Die Polizeibehörde ift ermächtigt, jede Drudfdrift

- 1) vor oder nach ihrem Ausgeben mit Beschtag zu belegen,
- a) wenn es ber Schrift an ber (im §. 3.) geforberten Benennung ober Bezeichnung fehlt, ober wenn biefe Benennung ober Bezeichnung falfch ist, so wie wenn
- b) die erforderliche Caution noch nicht gestellt, oder im Falle einer eingetretenen Berminderung innerhalb der vom Gericht dazu anberaumten Frist nicht wieder ergänzt worden ist. Ebenso fann von der Polizeibehörde
- 2) auf eine Druckschrift, mit beren Ausgeben bereits begonnen worden ift, Beschlag gelegt werden, wenn der Inhalt derselben ein solches Berbrechen oder Bergeben begründet, welches im öffentlichen Interesse von Amtswegen verfolgt werden kann."

S. 35.

"In allen anderen Fällen fann ber Beschlag nur vom Gerichte (Bezirksamte) erkannt werden, und zwar nur auf Antrag bes Staatsamwalts ober eines Privatklägers."

S. 43.

"Die Staatsanwälte und ihre Substituten verfolgen die Presverbrechen und Presvergehen von Amtswegen, ausgesnommen in den Fällen, wo nach dem Gesete über Ehrensträufungen und Verläumdungen nur auf die Klage des Vesleibigten eingeschritten werden barf. Bei Beleibigungen gegen auswärtige Regenten und Regierungen erhebt der Staatsanwalt die Klage auf eine durch das Großherzogliche Justiz

ministerium ihm zugekommene Beschwerbe ber betreffenben auswärtigen Regierung."

S. 44.

"Die Klage, ob sie vom Staatsanwalte ober von einem Privatkläger angebracht wurde, muß die genaue Anzeige der Schrift und der Stellen, worin das Verbrechen oder Vergeben liegen soll, enthalten, und dem zuständigen Untersuchungsgesrichte übergeben werden."

S. 45.

"Das Gericht erfennt längstens in ben nächsten brei Tagen, nachdem die Klage überreicht ift, ob Grund zur gerichtlichen Verfolgung des angezeigten Verbrechens verhanden sei, und nimmt sogleich, wenn solcher Grund verhanden ift, die Untersuchung vor."

S. 46.

"Die urtheilenden Gerichte über Prefverbrechen und Prefvergehen sind die Hofgerichte in voller Versammlung."

S. 51.

"Ist die Boruntersuchung vollständig, so übergibt der Staatsanwalt binnen 8 Tagen die Acten mit der Anklagesschrift dem Hofgerichte."

§. 58.

"Die Gerichtssitzung ist öffentlich. Das Gericht kann eine geheime Sitzung anordnen, wenn dasselbe ermist, daß aus der Deffentlichkeit der Verhandlung, Verletzung der sitzlichen Schiestlichkeit entstehen würde. Dies ist jedoch nie zurläffig, wenn es sich um ein Vergehen gegen den Staat oder gegen die Staatsbehörde handelt."

S. 77.

"Gegen jedes bofgerichtliche Urtbeil fieht sowohl bem Angeflagten als tem Kläger die Appellation bei dem Oberhofgerichte zu, und ebenfo dem Staatsanwalte, wenn er die Klage erhob."

S. 89.

"Borstehendes Gesetz tritt mit tem 1. März 1832 in Wirffamkeit.

Die Ueberzeugung der Commission, sowohl in Rucksicht ber Ungulänglichfeit ber Borfebrungen bes Babifden Gefenes gegen Migbrauch ber Preffe, als von dem Mangel an Ueber= einstimmung mit bem provisorischen Prefigesete bes Bundes, bat durch die vorstehenden Bestimmungen nicht verändert werden können. Sie ift vielmehr hierdurch in mehrfachem Betracht noch verstärft worden. Dierzu gehört besonders bie Deffentlichfeit des Berfahrens (S. 33.), welche, wie schon an= bererseits bemerkt worden, gerade bier mit bem 3wed ber Beschlagnahme bäufig in ben wichtigften Fällen einen Wider= fpruch bilbet, welcher ber einfachsten Wahrnehmung nicht ent: geben fann, wenn nämlich ber Beschlag einer Schrift verfügt ift, um die Gefahr ihrer Berbreitung zu verhindern, und folde, nachdem badurch die Aufmerkfamkeit darauf erregt ift, binterdarein durch die öffentliche Berhandlung zu einer um fo größeren Berbreitung gelangt.

Nur wenn das Gericht ermißt, daß aus der Deffentlichfeit der Verhandlung Verlegung der sittlichen Schicklichkeit
entstehen würde, fann dasselbe eine geheime Sigung anordnen. Dieß ist jedoch nie zulässig, wenn es sich um ein Vergehen
gegen den Staat oder gegen die Staatsbehörden handelt.
(Worte des S. 58.) Daß gleichwohl der Veschtag in diesen
Fällen gerechtsertigt ist, bestimmt der S. 34. Ueber Staatsklagen wegen Verlegung des Vundes oder von Vundesstaaten
wird öffentlich verhandelt.

In fernerer Beziehung auf das Capitel über das Strafversahren muß die Commission, abgesehen von der bestehenden Bundesgesetzgebung, im Allgemeinen die Ansicht äußern, daß ein förmticher Processgang mit einem dreisa hen Instanzenzuge, wesentlich auf der Accusations = Marine Lernhend, in Ber-

bindung mit den Nechtsbegünstigungen ber Angeflagten, den nöthigen Fristen, schriftlichen Vorträgen u. s. w., Weiterungen und Anstände im nothwendigen Gefolge habe, wobei in vielen Fällen von Privatverletzungen die Nechtsverfolgungen sogar unterbleiben, dann oftmals hierin und in manchen anderen nicht den bezweckten Erfolg haben dürften.

Indem bie Commission das Nesultat ihrer Prüfung bes Badischen Presigesesses nach Maßgabe der Bundesgeseigebung darzulegen hat, kann es so wenig ihre Aufgabe sein, die Zweckmäßigkeit und Heilsamkeit der letztern, so sehr sie sich auch davon überzeugt hält, zu rechtsertigen, als Ausschen über Mängel und Unzulänglichkeit derselben, namentlich der Censur, zu erörtern und zu widerlegen. Es muß genügen, diese Bunzdesgeseigebung, wie sie dieselbe beurtheilt, als besiehend nachzgewiesen zu haben.

Ronnte ber Großberzoglich Babischen Regierung, in Betracht bes fehlenden Einflangs ihres Prefigesetes mit bem bes Bundes, die Unsicht unterstellt werden, welche aus ber letten Berfammlung ihrer Stände zur Publicität hat gelangen dur= fen, daß Baden in ber vorliegenden Begiebung burch ben Bundesvertrag nicht gebunden fei, - bag feine Berfaffung es berechtige, vollkommene Preffreiheit zu verlangen, ba biefe Berfaffung alter fei als die Biener Schlugafte, jedenfalls aber selbft diese vermöge ibred Artifels 56, wonach in aner= fannter Wirksamfeit bestebende Verfaffungen nur auf ver= faffungsmäßigem Bege wieder abgeandert werden burfen, biesen Unspruch rechtfertige, - nur bann wurde die Buntes= tagscommission in Pregangelegenheiten sich berufen halten tonnen, unter gleichmäßiger und erschöpfender Beziehung auf bie Art. 57, 58, 59, 60 und 61 berfelben Wiener Schlugafte, ibr Gutachten auch mit bem Gage zu unterftugen, bag jede beutsche Landesversaffung nur im Ginflange mit Diesem Grundgefete bes Bundes bestehen fonne.

Dieser Sat, ber, so lange ber deutsche Bund auf seinen Grundlagen beruht, unerschütterlich feststeht, ift jedoch von

ber Großherzoglich Babischen Regierung mehrere Jahre nach Abschluß der Wiener Schlußakte in seinem vollen Umfange anerkannt worden. Dieß beweist die Abstimmung, welche diese Regierung im Jahre 1824, bei Erneuerung der Maßeregeln zur Aufrechthaltung der innern Sicherheit und öffentslichen Ordnung im Bunde (Prot. der 24. Sigung von 1824, S. 334 ff.) abgab, und welche des nachstehenden Inhalts war:

"Baben. Der Gesandte ift zu nachfolgender Erklärung beauftragt:

"Seine Königliche Hoheit der Großherzog haben zu viele Beweise von der unerschütterlichen Liebe und Treue Allerhöchsteihrer Unterthanen erhalten, Sie haben deren Anhänglichkeit an die bestehende Negierung und ihr tieses Nechtsgefühl zu oft erprobt, als daß Allerhöchstife sich nicht gedrungen fühlten, Ihrem Bolke vor allen Dingen ein Zeugniß zu geben, dessen Ablegung Ihrem Herzen eine Wohlthat ist. Eben deßbalb glauben auch Seine Königliche Hoheit die seste Zuverssicht an den Tag legen zu können, daß die Bersuche der Unzuhestister, die auf den Umsturz des gegenwärtigen Standes der Dinge gerichteten Plane fremder Demagogen bei der Masse Ihrer Unterthanen selbst alsdann keinen Eingang sinzben werden, wenn Einzelne derselben — von schwindelnden Theorieen ergriffen — die Bahn verlassen sollten, die ihnen durch Ehre und Pslicht ein für allemal vorgezeichnet ist.

"Richts besto weniger erkennen Seine Königliche Doheit schon die Eristenz solcher Versuche, die sich leider nach den vortiegenden Beweisen nicht in Abrede stellen läßt, für ein Alebel an, dem nicht frästig genug entgegengewirft werden kann. Die neueste Geschichte hat die Erfahrung nur allzusehr bestätigt, daß wahren oder eingebildeten Leiden der Bölfer nicht dadurch abgeholsen werden kann, daß man durch gewaltsamen Umsturz der Dinge, neue Leiden und neue Drangsale zu den früheren gesellt; daß Zufriedenheit und Glück nicht dadurch verbreitet wird, wenn ein Zeder Liglich für Alles zittern muß, was ihm heilig und thener ist. "Demnach hals

ten Sich auch Seine Königliche Hoheit ber Großherzog für verpflichtet, alle Vorschläge Sich eigen zu machen, welche bazu bienen können, Besorgnisse zu entsernen, durch welche dex Friede der Einzelnen fortwährend bedroht und den Negierungen jene ungestörte Sicherheit geraubt wird, die es ihnen allein möglich macht, sich dem Wohle ihrer Unterthanen mit der nösthigen Sorgsalt und Eiser zu widmen.

"In der so eben verlesenen verehrlichen Präsidialpropo= fition erblicken nun Seine Konigliche Sobeit einen neuen Beweis der weisen Kürsorge Seiner Kaiserlich-Königlich-Avosto. lischen Majestät für die Wohlfahrt des deutschen Bundes. Bas aber ben näbern Inhalt berfelben betrifft, fo baben Seine Königliche Hobeit, bem Grundpringip bes Bundes getreu, es Sid jederzeit angelegen fein laffen für Die Aufrechthaltung des monardischen Pringips in Allerhöchstihren Stag= ten Sorge zu tragen. Allerhöchstie haben die Forderungen der Stände bes Großbergogthums die hiermit nicht in Ginklang au bringen waren, mit bem Ernfte gurudgewiesen, ber feinen Zweifel übrig laffen fonnte, bag Gie auch in Bufunft baruber zu wachen wiffen wurden. Seine Königliche Sobeit gin= gen bierbei von ber leberzeugung aus, baß ber Deutsche Bund nur badurch immer mehr und mehr befestigt werden fonne, wenn die einzelnen bochsten Bundesglieder bei allen ihren Regierungshandlungen bas Suftem bes Bundes niemals aus ben Augen verloren. Gben beghalb find auch Geine Ronig= liche Sobeit febr bereit, ten Bunfchen bes Raiferlich-Röniglich Defterreichischen Sofes zu entsprechen, und Gich über bie Grundlinie einer Geschäftsordnung, wie fie burch bie Wiener Schlugafte bedingt ift, mit ten übrigen bochften Bundesaliebern, die fich in einer gleichen Lage, wie Gie, befinden, gu vereinbaren.

"Seine Königliche Hoheit erkennen es auch in tieser Beziehung als einen Vorzug der Gesetzgebung bes Bundes an, daß die Landesgesetzgebung ihr jedesmal weichen muß, so oft sie mit den Beschlüssen des Bundes nicht in Einklang gebracht werden kann, und daß für den Bollzug der innerhalb der Competenz des Bundes gefaßten Deschlüsse durch eine definitive Executionsordnung gesorgt ist.

"Seiner Königlichen Hoheit sind die mannigfaltigen Gebrechen nicht entgangen, an denen die Universitäten und Lehranstalten der deutschen Staaten leiden, und Allerhöchstsse haben diesen, so viel von Ihnen abhängt, seder Zeit entgegenzuwirken gesucht. Nichts desto weniger ist nicht zu verkennen, daß isolirte Bestrebungen auch hier nicht ausreichen. Die Universitäten sind ein Gemeingut der deutschen Nation, und daher sind gemeinschaftliche und durchgreisende Maßregeln dringendes Bedürfniß. Seine Königliche Hoheit geben daher sehr bereitwillig Ihre Zustimmung zu der Reactivirung der früher bestandenen Bundestagscommission, und nehmen auch Ihrer Seits den Fortbestand des provisorischen Bundesdezischlusses vom 20. September 1819 über die Universitäten als eine selbst verstandene Sache an.

"Die Großherzogliche Regierung hat es sich von Anfang an zur Pflicht gemacht, dem Migbrauch ber Preffe in bem Großberzogthume, so viel als möglich, zu steuern. Sie ging bierbei von ber lleberzeugung aus, bag Ginigfeit und Friede im Bunde nicht erhalten werden fonne, wenn die einzelnen Bundesalieder in anderen Bundesstaaten den frechsten Unariffen ausgesett blieben, ohne daß hiergegen schleunige und fräftige Abhülfe gewährt werde; daß die deutsche Literatur nicht bagu benutt werden burfe, um die einzelnen beutschen Bolferstämme sich wechselseitig zu entfremden, und so ben Reim zur Auflösung bes Bundes zu legen. Aus diesem Grunde, und weil die Unmöglichfeit, vor bem 20. September b. 3., ein befinitives Gefet zu Stande zu bringen, am Tage liegt, ftimmen Seine Ronigliche Sobeit bereitwilligft fur bie einftweilige Fortdauer des provisorischen Prefgesets vom 20. Geptember 1819."

Daß bie Großherzogliche Negierung biesen Grundsäßen bis auf die neuesten Zeiten treu geblieben war, hat sie auf das unumwundenste in dem mit einer andern Stelle schon angezogenen Vortrage ihres Commissärs, bei Vorlage ihres Entwurss des gegenwärtigen Preßgesegs, dahin beurfundet:

"Bei der weitern Frage nach der Fortdauer der Wirksamkeit der Bundesbeschlüsse seinen offenbar diesenigen, welche solche bestreiten, in tem eifrigen Bestreben nach einem gewünschten Rechtszustande sich über den bestehenden Rechtszustand hinaus.

"Das flare Gesetz muß auch hier entscheiten.

"Der Artifel 17 der Berfassungsurfunde fagt:

"Die Preffreiheit wird nach ben fünftigen Bestim= mungen der Bundesversammlung gehandhabt werden."

"Dieser Ausspruch enthält zwei Dinge, — erstens es soll bem Großherzogthum Preffreiheit zu Theil werden, — zweitens, sie soll nach ben fünftigen Bestimmungen ber Bundesversammlung gehandhabt werden.

"Beibe Zusicherungen sind untrennbar, — bas Eine ist die Bedingung des Andern. Mit andern Worten: Die Pressfreiheit soll stattsinden, jedoch unter der Bedingung, daß sie den fünftigen Bestimmungen der Bundesversammlung angesmessen sei.

"Diese Bestimmungen, welche, nach der Bundesafte vom 8. Juni 1815, bei der ersten Zusammenkunft der Bundesverssammlung berathen werden sollten, sind sedoch noch nicht erfolgt. Es ist vielmehr der entsprechenden Geschgebung sogar ein Sinderniß in den Weg getreten, welches die Großherzogliche Rezierung hemmt, nämlich der Bundesbeschluß vom 20. September 1819, welcher ausdrücklich die Preßfreiheit für Tagblätter, Zeitschriften und Schriften unter 20 Vogen suspensirt, aufänglich nur auf fünf Jahre, nach Umlauf dieser fünf Jahre auf undestimmte Zeit die zur Vereindarung über ein besinitives Preßgeseg. Auch hier ist Wortlaut und Absicht der

Bundesbeschlüffe flar. — Aber ihre Wirfsamkeit will man aus verschiedenen Gründen beseitigen.

"1) Man bestreitet das formelle Bestehen der letten Berlängerung vom 24. August 1824, weil diese Berlängerung für das Großberzogthum nicht verfündet worden ist, die Bundesbeschlüsse aber, laut des Artisels 2 der Berfassungsurfunde, für die Angehörigen des Badischen Staats erst dann verbindlich sind,

"nachdem sie vom Staatsoberbaupt verfündet worden sind."
"Allein auch ohne jene Verfündigung ist der Regent
des Großherzogthums als Bundesfürst durch jene Bundesbeschtüsse gebunden, und Er fann fein Gesetz vorlegen,
welches den Bundesbeschlüssen zuwider ist, weil er hierdurch
seiner Bundespslicht zuwiderhandeln würde.

"2) Hauptsächlich aber bestreitet man die Wirfsamkeit, weil sie mit der Verfassung des Großherzogthums sich nicht vereinbaren lasse, weil die Bundesbeschlüsse der Verfassung keinen Eintrag thun können, ihre Wirfsamkeit vielmehr nach den Vorschriften der Landesverfassung zu beurtheilen sei.

"Allein auf keine Weise läßt sich behaupten, daß die Bundesbeschlüsse mit der Verfassung nicht vereinbar sind. Wenn der Artikel 17 so lautet;

"Die Preffreiheit wird nach den fünftigen Bestimmungen der Bundesversammlung gehandhabt," fo wird durch die Berfassung selbst den Bundesbeschlüssen ein schlechthin bedingender Einsluß gegeben, und dieser Einssluß ist nicht verfassungswidrig, sondern der Berfassung gesmäß. Aber

"3) Die Preffreiheit — fagt man — soll nach ben Bundesbeschlüssen gehandhabt werden; — bis jest ist das nicht gegeben worden, was selbst durch die Bundesaste im Artisel 18 zugesichert worden ist, nämlich — gleichförsmige Bestimmungen über die Preffreiheit.

"Meine Herren, welche Anficht man auch über die Rathlichfeit des Bollzugs diefer Zustimmung haben mag, so fann man boch in feinem Falle zugestehen, daß darum die bestehenben Bundesbeschlüsse ein seitig ausgehoben werden können, daß sie unwirksam seien, und daß diese Unwirksamkeit fortdauere, bis sene Zuschwerungen in Erfüllung gehen. Da die Gewährung der zugesicherten Prefireiheit an keine bestimmte Zeit gebunden war, so konnten bis zu dem Zeitpunkt der Gewährung unter Umständen ausschiedende Verfügungen getrossen werden, und diese Verfügungen sind verbindlich, wenn sie in gesessicher Weise zu Stande gekommen sind.

"So betrachtet die Regierung diesen wichtigen Punkt mit eigener innizer Ueberzeugung. Sie wirft aber zugleich einen Blid auf andere Staaten die mit ihr ungefähr in gleichem Falle find.

"Kein bentscher Bundesstaat hat noch ben Gedanken gefaßt, von dieser besondern Bundespflicht sich loszusagen, und die Königlich Baierische Negierung hat das neueste Beispiel und den Beweis gegeben, daß sie diese Berpflichtung als heilig und unverletzlich beträchtet."

Ingwischen liegt bie Sanction, welche Seine Königliche Hobeit ber Großbergog einem Prefigesetze ertbeilt baben, worin tie bei Borlage teffetben auf Sochfideffen Befehl erflärten Grundfäße verlaffen find, als Thatfache vor. Die Grunde, welche die Großberzogliche Regierung zu dieser Nachgiebigkeit vermocht haben, find ber boben Bundesversammlung nicht bekannt, und bei ermangelnter Kenntnig fann ber Commission feinerlei Meußerung in tiefer Beziehung zustehen. Sie bemerkt nur, daß tem letten Schritte ber Großberzoglichen Regierung auch fein Antrag bei bober Bundesversammlung auf Modification ber bestebenden Bundesbeschlusse über bie Preffe, ober auf ten Erlaß ber vorbehaltenen gleichförmigen Berfügungen darüber, vorange gangen ift. Auch bat die Groß= herzoglich Badische Regierung an dem Bundesbeschlusse vom 10. November v. J., wegen Migbrauchs ber Preffe, mit 15

allen andern Bundesregierungen einmüthigen Untheil ge-

Die Commission glaubt der ihr ertheilten Aufgabe: zu prüsen, ob das neue Vadische Presigesetz hiemit und mit den übrigen Vundesbeschlüssen über die Presse zu vereinigen sei, genügend entsprochen zu haben. Das von ihr verlangte Gutsachten kann sie nur dahin erstatten:

baß bieses Prefigeset mit der Bundesgesetzgebung über bie Preffe unvereinbar sei, und sonach nicht bestehen durfe.

Die Commission hat noch zu bemerken, daß eines ihrer Mitglieder alle Gründe herausgehoben hat, welche dafür sprechen könnten, daß das Großherzoglich Badische Preßgeset mit der dermalen bestehenden Bundesgesetzgebung vereindar sei; daß sie dadurch aber nicht bestimmt werden konnte, von ihrer rechtlichen Ansicht der Sache abzugehen, wie sie im Obisgen ausgesprochen ist.

Dasselbe Mitglied machte auch verschiedene von den Zeitverhältnissen entwommene Betrachtungen geltend, theils um
das Berfahren der Großherzoglichen Regierung zu rechtsertigen, theils um die Opportunität des von der Commission wersworteten Beschlusses zu bestreiten; die Commission war jedoch
der Ansicht, daß es nur an den Hösen sei, sich hierüber in
den zu erbittenden Abstimmungen zu äußern, und daß es ihr
daher nicht zustehen könne, in dieser Beziehung ein, ihr zudem nicht abverlangtes, Gutachten abzugeben.

Baben. Die Großberzogliche Gesandtschaft enthielt sich ber Abstimmung.

Nach gepflogener Erörterung schlug

Präsidium nachfolgenden Beschluß vor, mit welchem sich alle übrigen Gesandtschaften, mit Ausnahme Badens, einverstanden erklärten, daher;

Beschluß.

1) daß ter von der Bundestagscommission in Pregangelegenheiten über das Großherzogliche Babische Prefgeset vom 12. Januar b. J. erstattete Bortrag ben Bundesregierungen von den Gesandtschaften vorzulegen, und darauf anzutragen sei, letzteren binnen sechs Wochen ihre Infruc-

tionen zugeben zu laffen;

2) daß der Großherzoglich Badischen Regierung überlassen werde, über diesen Bortrag ihre allenfallsige Acuserung binnen 14 Tagen an die Bundesversammlung gelangen zu lassen, um solche an die Bundesverseirungen zur Berückstigtung bei der Instructionsertheilung einsenden zu können. Zugleich wird der Großherzoglich Badischen Regierung anheimgestellt, ob sie nicht in dem Präsidialantrage der vorigen Sigung und in dem hierauf in heutiger Sigung erstatteten Commissionsvortrage Beweggründe sinde, den auf den 1. März d. J. bestimmten Eintritt der Wirfamkeit des gedachten Preßgesesses zu suspendiren?

Erflärung von Baden über den Commissions= antrag vom 20. Februar d. J., die badische Preß= gesetzgebung betreffend.

Sigung vom 8. März 1832.

Baben. Die Gesandtschaft ift zu nachstehender Erklärung angewiesen:

S. 1. Die Großberzogliche Regierung zählt es unter ihre wichtigsten Angelegenheiten, die von der hohen Bundessversammlung in ihrem Beschlusse vom 20. Februar 1. J. erswartete Acuberung in einer Weise abzugeben, welche sowohl für das Interesse des Bundes, als für die Aufrechthaltung der eigenen Autorität der Regierung vollkommene Beruhigung gewähre.

Die Bundestagscommission in Prefangelegenheiten hatte die Aufgabe, das badische Prefigesch vom 28. December 1831 zu prüsen und Vortrag darüber zu erstatten:

inwiefern dieses Prefigefen mit ter bestehenden Bundes=

gesetzgebung über die Presse vereinbar sei, und sonach forts bestehen durfe?

Die Mehrzahl der Commission hat sich für die Ber=

neinung biefer Frage bestimmt.

Glüdlicherweise hat die Großherzogliche Regierung in dieser Sache keinen Streit über Prinzipien zu führen. Sie bekennt sich ununwunden und sederzeit zu dem Grundsate, daß das Bundesgesetz vom 20. September 1819 über die Presse für das Großherzogthum verbindlich ist und verbindlich bleibt, bis es im Wege der Bundesgesetzgedung ausgehoden wird. Sie hat sich nur darüber zu verbreiten, daß der Grundsatz in dem neuen Preßgesetz richtig angewendet und nicht versletzt worden sei.

S. 2. 200 ce sich jedoch um die Anwendung des Bundesgesetzes handelt, muffen einige Bemerkungen vorausgeschickt werden, welche den Sinn und die Absicht des Gesetzes erläutern, sohin für dessen Anwendung wesentlich sind.

1) Der Grund und die Absidt des Gefetes ift im S. 4

babin ausgesprochen, bag

"jeder Bundesstaat für die unter seiner Oberaufsicht ersscheinenden (periodischen und Flug-) Schriften, insofern dadurch die Würde und Sicherheit anderer Bundesstaaten verlett, die Verfassung oder Verwaltung derselben angegriffen wird, nicht nur den unmittelbar Beleidigten, sondern auch der Gessammtheit des Bundes verantwortlich sei."

2) Die Art und Weise, wie bieser Zweck erreicht wers ben soll, ist theils in allgemeinen, theils in besondern

Bestimmungen ausgesprochen; -

a) unter die allgemeinen gehört es, daß "die auf gerichtliche Verfolgung und Vestrafung — abzweckenden Gesetze nicht als zureichend betrachtet werden." (S. 3.)

b) unter die befondern ift zu zählen die Borschrift, daß periodische Blätter und Flugschriften nicht "ohne

Borwissen und Genehmhaltung ber Landesbehörben zum Druck befördert werden " (§. 1.) — und daß der Bundesversammlung selbst die Besugniß eingeräumt wird, in gewissen Fällen zur Unferdrückung verlegender Schriften unmittelbar einzuschreiten. (§. 6.)

- 3) Die Mittel, mit welchen tie Bundesbeschlüsse zur Ausführung gebracht werden sollen, sind der nähern Bestimsmung der Regierungen anheimgestellt, jedoch unter der zweisachen Boraussezung, a) daß dem Sinne und Zwecke der Hauptbestimmung des S. 1. vollständig Genüge geleistet werde (S. 2.), und b) daß durch die zu führende Aufsicht gegenseitigen Klagen und unangenehmen Erörterungen mögslichst vorgebeugt werde. (S. 5.)
- S. 3. Betrachtet man alle biefe Bestimmungen in ibrer natürlichen Berbindung, so erfennt man zwar deutlich, daß jede Berlegung ber Burde und der Sicherheit des Bundes und ber Bundesstaaten verhütet werden soll; auch ist bas eine Mittel, welches hierzu bienen foll, bestimmt bezeichnet, nämlich: daß veriodische und Flugschriften nicht ohne Bor= wiffen und Genehmhaltung ber Landesbehörden zum Drucke befördert werden sollen. Aber die Art und Weise, wie dieses Mittel in Vollzug gesetzt werden soll, und alles lebrige, was zu dem Sauptzwecke führt, ist der Anordnung der Regierungen anbeimgestellt, - und man wird behaupten fonnen, daß bie= jenige Regierung ernstlich und treulich ihre Pflicht erfüllt, welche nicht allein jenes besondere Mittel vorschreibt, sondern auch beffen Unwendung mit andern gesetzlichen Garanticen fo in Berbindung fest, daß ber vorgesette 3wed nicht unerfüllt bleiben fann.
- \$. 4. Aus diesem Gesichtspuncte sind die Bestimmungen bes Prefgeseges und der Bollzugsverordnung vom 13. Febr. 1. 3. zu betrachten. (Beilage A.)
- 1) Der s. 12 bes Prefigeseges sest in Uebereinstimmung mit dem s. 1 des Bundesgeseges sest:

"Zeitungen und Zeitschriften, in fo weit sie Berfaffung

ober Berwaltung bes beutschen Bundes ober einzelner deutscher Bundesstaaten, außer Baden, zum Gegenstand haben, und andere Schriften dieses Inhalts, die nicht über 20 Vogen im Drucke start sind, sollen nur mit Vorwissen und vorgängiger Genehmhaltung der Staatsbehörde — — zum Druck befördert werden."

Als diesenige Staatsbehörde, welche jene Genehmhaltung zu ertheilen hat, ist die Bezirkspolizeistelle des Orts, wo die Schrift erscheint, benannt (Vollzugsverordnung Art. 1, 9); — und die Artikel 12—16 enthalten die näheren Vorschriften, wie die Druckerlaubniß zu beurfunden und zu controliren ist.

- 2) Zur Sicherung des Vollzugs dieser Borschrift ist nicht nur im §. 14 des Preßgeseiges auf das Umgehen derselben eine Strase von 5 bis 50 fl. und im §. 15 auf die Uebertretung des Druckverbotes die Verdopplung jener Strase gesetzt, sondern es sieht
 - 3) tamit in nächster Verbindung, daß nach §. 8. "von jedem einzelnen Blatt einer Zeitung, eben so von jedem einzelnen Hefte einer Zeitschrift, und von jeder Schrift, die nicht über fünf Bogen im Druck beträgt, so wie die Austheilung oder Versendung beginnt, ein Eremplar bei der Polizeibehörde zu hinterlegen ist."

Auf das Umgehen der Hinterlegung ift im §. 11 eine Strafe von fünf bis hundert Gulden gesetzt; und im Art. 10 und 11 der Bollzugsverordnung ist bestimmt, daß

"die Polizeibehörre, mit Rucksicht auf die Ankunft und den Abgang der Posten, die Stunde sestschet, in welcher die Hinterlegung sowohl, als die Nachsuchung ber Druckerlaubniß seden Tag geschen kann,"

und

"daß bei der hinterlegung der Polizeibeamte das Exemplar mit Handzug bezeichnet und den Schein — ertheilt."

S. Die hier ausgehobenen Bestimmungen für sich machen es schon flar, baß, wie oben gesagt, der vorgesetzte 3weck nicht unerfüllt bleiben kann. — Hätte nämlich Remand bie im S. 12 verordnete Borlage vor bem Drude umgangen, fo wurde feine Schrift in bem zweiten Stadium ihrer Existenz, und zwar immer noch vor ihrer Berbreitung, ber polizeilichen Wachfamfeit nicht entgeben fonnen, indem die Polizei (und zwar die nämliche Beborde, welche zugleich die Censurbeborde ift, nach Urt. 9 ber Bollzugever= ordnung) burch die Hinterlegung Kenntnig bavon erhält, und Diese Sinterlegung nicht nur unter scharfer Strafe geboten. sondern davon auch die Verbreitung abbangig gemacht worden ift. Denn die Polizei, welche mit Rudficht auf ben Abgang ber Posten bie Stunde ber hinterlegung festsett, wird, wenn Die Sinterlegung nicht geschehen ift, binreichend veranlaßt. ber Post die Abschickung einer gesetzwidrig nicht hinterlegten Schrift zu unterfagen, ober wenigstens von ber Poft felbst bie Hinterlegung nachholen zu laffen. Sat aber die Polizei ein= mal von dem Inhalte der Schrift auf dem einen oder andern Wege Kenntniß erhalten, so ist sie zu gleicher Zeit in ben Stand gefest, bas ibr im S. 34, Nr. 2 verliebene Umt gu üben, nämlich Beschlag zu legen auf eine Druckschrift, "wenn ber Inbalt ein solches Berbrechen ober Bergeben begründet, welches im öffentlichen Intereffe von Amtswegen verfolgt werden fann."

Wie könnte es aber bezweiselt werden, daß die Berletzung der Würde oder Sicherheit anderer Bundesstaaten, der Ansgriff ihrer Verfassung oder Verwaltung ein Verbrechen und Vergehen von der Art sei, welches im öffentlichen Interesse von Amtswegen verfolgt werden fann?

Schon ber S. 43 führt hierzu; denn indem der Staats anwalt bei Beleidigungen gegen auswärtige Regenten und Regierungen Klage erhebt, so ist damit bereits das öffent liche Interesse bei der Sache auerkannt.

Wenn aber auch bas Prefigesetz als allgemeines Gesch eine solche Besugniß zur Einschreitung von Umtes wegen nicht gabe, so würde es bem als besonderes Gesch fortbesiehenden Bundesgesige nicht berogiren, und es

muß als unbestritten gelten, daß, indem die Regierung nach dem §. 4 des Bundesgesetzes für den dort bezeichneten Inhalt der Schriften verantwortlich ist, die Regierung von Amtswegen mit der Beschlagnahme einschreiten fann und muß. — Die Regierung hat auch mit Hinsicht auf diese officielle Beschlagnahme eine besondere Bollzugsweisung erlassen.

- S. 6. Wenn es nach den bis jetzt ausgehobenen Bestimmungen tes Presgesetzes bis zur Evidenz nachgewiesen ist, daß die Prävention dessen, was durch das Bundesgesetz verhütet werden soll, nicht nur durch die verordnete Borlage zur Genehmhaltung, sondern auch durch die hinterlegung und die in jedem Falle mögliche Beschlagnahme alle Sicherheit gewährt, die zum Bollzug eines Prohibitivgesetzes nur immer gesordert werden fann, so kann weiter gezeigt werden, daß das Presgesetz biesen vordeugenden Maßregeln noch mehrere beissügt, welche in der bisherigen Gesetzebung nicht bestanden haben; und die Summe aller vordeugenden Maßregeln fann es wohl klar machen, daß das neue Presgesetz den S. 3 des Bundesdeschlusses in weit höherem Maße erfüllt, als alle bisherigen Gesetzebungen, die allein die Eensurstatuiren.
- 1) Die Anonymität ift in bem neuen Gesete, §§. 3 bis 5, mit genauern Bestimmungen untersagt, und unter schärferer Strafe, als früher geschehen war.
- 2) Die Ferausgeber periodischer Schriften muffen bie Eigenschaft als Labische Staatsbürger und eine UIterbreise von wenigstens 30 Jahren haben, §. 6.
- 3) Sie haben Caution von 1000 bis 2000 fl. zu leiften, S. 7.
- S. 7. Außer diesen rein präventiven Maßregeln bestehen die repressiven, welche in den auf die Presvergeben gesetzten Strafen und in dem basür geordneten gerichtlichen Bersahren vorhanden sind.

Der ganze zweite und dritte Titel des Gesetzes beschäftig sich damit. Unter die Verfügungen, welche die nachdrückliche und fräftige Versolgung der Presverzehen am meisten sichern, gehören wohl die Vestimmungen über die Versolgung der das öffentliche Interesse verlegenden Verzehen in die Hände des dassür besonders verpstichteten Staatsanwaltes legen (SS. 36 und 43), — endlich jene, wodurch auch ausländische Verfasser ze. vor die inländischen Gerichte gezogen werden können, wenn eine Schrift gegen das Inland oder gegen einen Inländer einen strässlichen Angriff enthält. (SS. 30, 31, 73.)

- s. 8. Nachdem die Negierung ihre feste Ueberzeugung ausgesprochen hat, dem präventiven Zwecke des Bundess beschlusses nicht nur durch Festhaltung der speciell gebetenen Maßregeln, sondern durch Hinzufügung anderer präventiven oder repressiven Verschrungen vollsommen Genüge geleistet zu haben, und nachdem aus dieser Betrachtung an und für sich mit Evidenz sich ergeben muß, daß das Preßgesetz mit den Bundesbeschlüssen vereindar und ihnen entsprechend ist, müssen nun auch die von der Bundestags-Commission herausgehobenen Sähe beleuchtet werden, welche das Gegentheit, nämtich die Unvereinbarkeit, darthun sollen.
- S. 9. a) Die Commission glaubt in dem S. 1 des Bastischen Prefigesetzes:

"Alle Censur der Druckschriften, welche im Großherzogthum herauskommen oder verbreitet werden, ist aufgehoben," die Ansicht der Regierung zu entdeden, daß, weil die Bundedsbeschlüsse des Ausdrucks "Censur" sich nicht bedienen, alle Censur hinwegfalle; die Commission glaubt darin einen Widerspruch mit den bei der Borlage des Gesetzes geäußerten Unsichten zu entdecken, und möglicherweise glaubt sie ein Motiv hierzu in der gebrohten Verweigerung des Budgets zu finden.

Allie biese Boraussegungen sind irrig. — Die Regierung selbst sie für eine Wortflauberei an, wenn Jemand in

bem §. 1 tes Buntesbeschlusses etwas anderes als Censur finden will. Sie ist sich in tieser Ansicht überalt treu gesblieben.

Wahr ist ce, in der zweiten Kammer, aber nicht von der zweiten Kammer wurde mit Verweigerung des Budgets gedroht, wenn die Preßfreiheit von der Regierung verweigert werden sollte. Unüberlegte Neußerungen einzelner Mitglieder kann und wird aber sede constitutionelle Regierung nicht selten, selbst dann mit Stillschweigen übergehen, wenn sie, zum Beschlusse der Versammlung erhoben, die Veranlassung zu solgesschweren Schritten werden müßte.

Ein Beschluß der Kammer, die Bewilligung der Steuern an die Ertheilung des Preßgesetzes zu knüpsen, würde von der Negierung als eine Verlegung der Verfassung erklärt worden sein, zur Auflösung der Kammer, nie aber zu Ertheilung des Preßgesetzes geführt haben.

Der einfache Grund, warum ber Satz fo, wie er lautet, gefaßt worden ist, liegt darin, weil ber Beisatz, wie er in bem Regierungsentwurf lautete,

"unter den im S. 13 bestimmten Ausnahmen" rein überstüssig ist. Die Ausnahmen bestehen für sich, und es bedarf der Hinweisung nicht — vietmehr läßt sich sagen, daß eine solche Hinweisung der Einfachheit des Ausdrucks schadet, welche in der Sprache der Gesetzgebung immerhin sehr zu besachten ist.

S. 10. b) Eben so irrig ist die Voraussetzung, in Folge ber Neugestaltung bes S. 1 sei auch der S. 13 des Entwurfs in die SS. 12 und 14 des Gesetzes umgewandelt worden. Die Sache verhält sich einsach so:

die ursprüngliche Fassung ter §§. 13 und 14 sprach es aus, daß von ter Censurbefreiung im §. 1 die Zeitsschriften ze. ausgenommen, und daß sie der Censursbehörde vorgelegt werden sollen. Die Stände wollten den Ansbruck "Censur" vermieden beben, und eher die Ausdrücke, deren die Bundesbeschlüsse sich bedienen, beis

behalten. Die Regierung konnte tiesem Berlangen mit Grund nichts entgegensetzen, weil es um tie Sache, nicht um Worte zu thun war, und weil tie Bundesversammlung selbst in ihren Beschtüssen des Ausdrucks Censur sich nicht bedient hat, zum offenbaren Beweise, daß sie auf den Namen keinen Werth legte.

S. 11. c) Erhebticher scheint der Umstand, ob die Großberzogliche Regierung die inländischen Angelegenheiten von der Censur habe frei geben können, wie allerdings turch die im S. 1 aufgestellte Regel geschehen ist.

Es foll tiese Befreiung nicht vereindar sein mit der Allgemeinheit des Ausdrucks in den §§. 1 und 6 des Bundesbeschlusses, und mit der Solidarität der Interessen, die von dem Bunde, wie von jedem seiner Mitglieder in Ansspruch genommen werden kann.

Was nun ben Sinn und Umfang dieser Solibarität betrifft, so muß sie durch jene Stellen erläutert werden, aus welchen sie geschöpft wird. Diese Stellen fönnen keine andern sein, als die §§. 4, 5, 6 bes Bundesbeschlusses.

3m S. 4 wird gesagt :

"Jeder Bundesstaat ist für die — — Druckschriften, insofern dadurch die Bürde oder Sicherheit anderer Buns desstaaten verlegt — wird, nicht nur den unmittelbar Beleidigten, sondern auch der Gesammtheit bes Buns des verantwortlich."

Im S. 5 wird gesagt:

"Damit aber tiese — — wechselseitige Berantswortlichkeit nicht zu Störungen — Unlaß geben möge, so übernehmen sämmtliche Mitglieder — die Verpflichtung gegen einander — die Aussicht dergestalt zu handbaben, daß dadurch gegenseitigen Klagen und unangenehmen Ersörterungen — vorgebeugt werde."

Endlich im S. 6:

"Damit jedoch die, durch gegenwärtigen Beschluß beab- fichtigte, allgemeine und wechselseitige Gewährleiftung ber

Unverletzlichkeit ber Gesammtheit und aller Mitglieber des Bundes nicht auf einzelnen Punkten gefährdet werden könne; so soll, wo die Regierung eines Bundesstaates turch tie in einem andern Bundesstaate erscheinenden Druckschriften sich verletzt glaubt" 2c.

Nenne man nun die Verbindlichkeit, welche hier von fämmtlichen Bundesstaaten übernommen wird, eine wechsels seitige, oder eine solidarische, der Inhalt derselben ist fein anderer, als — jeder Bundesstaat ist jedem andern Bundesstaate und der Gesammtheit des Bundes für Berlegungen durch die Presse verantwortlich.

Daß aber ein Bundesstaat gegen sich selbst eine Berbindlichkeit oder Berantwortlichkeit übernehme, widerstreitet der Identität der moralischen Person, da Jemand sich gegen sich selbst nicht verbindlich machen kann.

In der That hieße es nicht allein dem Worte, sondern dem Bertrauen Gewalt anthun, wenn einer Regierung nicht erlaubt sein sollte, nach der Stellung zu ihren Unterthanen, das Bertrauen zu bemeffen, mit dem sie ihre eigenen Bersügungen dem fremden Urtheile hingibt. Welche mögliche Gesfahr kann hieraus für einen andern Staat oder für die Gessammtheit des Bundes entstehen?

Sollte die Gefahr darin tiegen, daß in andern Bundesstaaten das Berlangen nach gleichem Berfahren entstehen tönnte, so läßt sich dieses nicht Anreizung zur Zügellosigkeit oder Erschütterung der moralischen Unverlestlichkeit der Gestammtheit nennen, (wie in dem Kommissionsberichte angedeustet zu werden scheint,) — so wenig als Freiheiten und Ersleichterungen in dem einen Staate ihm darum zum Vorwurf gemacht werden können, weil sie nicht allgemein sind.

Die Großherzogliche Regierung hat dem S. 1 des Bundesgeseiges diese aus der Absicht und dem ganzen Zusammenhange geschöpfte Auslezung gegeben, sobald sie den Gedanken gefaßt hatte, ein eigenes Presigeset zu geben. Sie mußte aber vollends in dieser Ansicht bestärft werden, als das bald hierauf von der Königlich Bayerischen Regierung den Ständen vorgelegte Gesetz von ganz gleicher Ansicht ausgegangen war, und in den §§. 2, 3 des ersten Edicts es aussprach:

"Das Erscheinen einer Schrift ift nicht abhängig von irgend einer obrigfeitlichen Erlaubniß, noch in der Regel von einer Censur mittelst obrigfeitlicher Prüfung und Genehmigung des Inhalts.

"Nur ausnahmsweise fann bie Censur eintreten — beschränkt auf Zeitungen und periodische Schriften, aber auch bei diesen beschränkt auf solche Artisel, welche die Bershältnisse des deutschen Bundes, die Staatsverhältnisse zu oder in den diesem Bunde angehörigen Landen, außer Bayern, betressen."

und in dem Art. 1 des zweiten Wesethes:

"Nadrichten und Auffäge, welche die Verhältnisse bes beutschen Bundes, die Staatsverhältnisse zu oder in den einzelnen, dem deutschen Vunde angehörigen Landen, außer Vapern, oder die Staatsverhältnisse zu oder in andern auswärtigen Landen betreffen — sind den Censurbehörden vorzulegen" 2c.

In allen biesen Bestimmungen wird nicht nur die Solistarität der deutschen Bundesstaaten, sondern auch die Censurstreiheit als Regel gerade so genommen, wie die diesseitige Regierung sie genommen hat. Diese gleiche und gleichzeitige Austegung der Bundesbeschlüsse, whne irgend eine vorausgesgangene Mittheilung darüber, wäre eine höchst wundersame Erscheinung, läge sie nicht in Wort und Sinn der Bundesbeschlüsse selbst.

Unbeachtet kann es überhaupt nicht bleiben, welchen freien Raum die deutschen constitutionellen Staaten der Auslegung der Bundesbeschlässe und der Anwendung auf ihre innere Landesgeschgebung gestattet haben. Um sich hiervon zu überzeugen, darf man nur die Art und Weise ins Auge fassen, in welcher die Verfündung der Bundesbeschlässe von 1819 in den Königreichen Bayern und Württemberg, und der

S. 37 ber Kurheffischen Berfassungsellrfunde sammt bem S. 7 bes bortigen Prefigesetzentwurfs gesaßt ist.

S. 12. d) Die Commission findet es mangelhaft, daß in dem S. 12 die Versagung der Genehmhaltung davon abhängig gemacht wird, ob die vorgelegten Schriften einen nach den SS. 18—28 für strasbar zu achtenden Inhalt haben, — daß aber in diesen Paragraphen nicht enthalten ist, daß Angrisse gegen die Versassung oder die Verwaltung des Vundes oder einzelner Bundesstaaten und gegen deren Würde und Sichersheit in den Vadischen Gesegen vorgesehen sind.

Henn die Censur nicht das Werfzeug grenzenloser Willfür sein soll, darf sie ihr Urtheil über Zulässigfeit oder Unzuläfssigfeit von Schriften nur tarauf gründen, ob sie einen durch die Gesetze unter Strafe verbotenen Inhalt haben. Also die bestehenden Strafgesetze müssen ihre Norm sein. So haben es die neuern Gesetzebungen, nachdem die Bundesbeschlüsse darzüber feine Bestimmung enthalten, angesehen, und namentlich der Königlich Bayerische Gesetzentwurf, Art. 4:

"Nachrichten und Auffäge — - fönnen von der Cenfursbehörde nur dann verworfen werden, wenn der Inhait wider strafgesegliche Bestimmungen verstößt."

So mußten dann auch die im §. 4 des Bundesbeschlusses zu verhütenden Berlegung en und Angriffe verstanden werden. Der Bayerische Gesegentwurf über die Bergeben und Berbrechen durch die Presse hatte in dem Art. 10 verfügt:

"Ber in einer Schrift die Regierungen ober Behörden fremder Staaten durch Lästerung, Schmähung oder Spott angreist, wer die Einwohner fremder Staaten zum Aufruhr aufreizt, hat Gefängniß von einer Woche bis zu acht Monaten zu erleiden."

Der Art. 10 wurde in der Folge von den Ständen, ohne Widerspruch der Regierung, in den Ausdrücken dahin modificiet, daß einfach gesetzt werden sollte:

"wer - - burch Schmähungen angreift, und ftatt "aufreist", "direct auffordert."

Die Großherzogliche Regierung hatte in den Entwurf S. 25 die ähnliche Bestimmung aufgenommen, sie hat sich sedoch im Laufe der Verhandlung überzeugt, daß, so wie überhaupt die Strase der Preßvergehen in der allgemeinen Strasgesetzgebung ihre Stelle sinden muß, und nach S. 18 wirklich sinder, so auch die ganze Rubrit der Schmähungen und Verläumzdungen in dem zu gleicher Zeit in der Verhandlung begriffenen Wesege über Ehrenfrankungen ihre Stelle sinden müsse. (Beilage B.)

Hiernach gestaltet sich die Strafgesetzgebung in Beziehung auf den deutschen Bund und die Bundesstaaten in folgender Weise. Nimmt das Presverzehen den Charafter 3. B. des Aufruhrs, des Hochverraths an, so sindet es in den Badischen allgemeinen Strafgesesen, nämlich in der peinlichen Halsgeseichtsverdnung und in den dieselbe erläuternden Edicten seine Bestimmung. Nimmt es aber den Charafter der Chrenkranfung oder Verläumdung an, so sindet es seine Bestimmung in dem hierüber ergangenen besonderen Gesese vom 28. Deseember 1831, und namentlich in den §§. 1, 2, 3, 4, 5, 6. — Die Strafe fann hiernach bis auf zwei und ein halbes Jahr Gesängniß austeigen.

Hätte das Prefigeseth Specialitäten hierüber aufgenom= men, so wäre es etwas rein Ueberflüffiges gewesen. Eine Lücke ist durch deren hinweglassung nicht entstanden.

S. 13. e) Die Commission glaubt ferner, die besondere Aufmerksamkeit der Bundesversammlung darauf lenken zu müssen, daß durch Nichtbeachtung des S. 6 des provisorischen Preßgesets, deren Besugniß, auf Beschwerde eines Bundessstaats oder aus eigenem Antriche strafbare Druckschriften zu unterdrücken, für Baden stillschweigend wirkungslos erklärt worden, — und ebenso darauf, daß die Bestimmung des S. 7 des provisorischen Preßgesets, wonach Redacteure untersbrücker Zeitschriften binnen fünf Jahren in keinem Bundess

staate zur Redaction ähnlicher Schriften zugelassen werden sollen, wirkungslos gemacht worden sei.

Beide Boranssetzungen sind irrig. Wie oben (§. 5) bezreits bemerkt worden, kann und soll das Prefigesetz dem als besonderes Gesetz fortbestehenden Bundesgesetze nicht derogiren. Die besonderen Bestimmungen des Bundesgesetzes, obgleich sie in das Prefigesetz nicht aufgenommen worden sind, bestehen daher in ihrer vollen Kraft, und somit auch die Besugnisse der Bundesversammlung, welche ihr nach den §§. 6 und 7 des provisorischen Prefigesetz zustehen.

S. 14. f) Es wird dem dieffeitigen Preßgesetze ber weistere Borwurf gemacht, daß es durchgängig eigentlich nur repressiv sei, und insbesondere, daß durch den S. 14 es der freien Entschließung des Badischen Schriftstellers überslassen sei, ob er mit Genehmhaltung oder ohne solche seine Schriftzum Drucke befördern will, weil ihn nur eine Strase von fünf bis fünfzig Gulden trifft, wenn er nachgehends auch wegen des Inhalts der Schrift eine Strase verwirft.

Die Gründe zur Wiberlegung dieses Vorwurss sind oben (§§. 4, 5, 6) bereits zusammengestellt. Es ist dort gezeigt worden, daß nicht allein das durch das Bundesgeset, verordenete, specielle Vorbeugungsmittel beibehalten und für dessen Bollzug sichernte Maßregeln getrossen, sondern auch, daß andere vorbeugende Mittel damit in Verbindung gesetzt, daß nach dieser ganzen Summe das Maaß der in dem Geseiche stauirten Prävention zu beurtheilen, — daß diese endlich so wirksam ist, als es überhaupt gegen Menschen, die den Hang zum Sündigen nie verlieren werden, mögslich ist.

Oter soll das Babische Presigesetz nur darum allen präventiven Charafter verloren haben, weil nicht rein auf das Umgehen der Censur eine Strafe gesetzt ist? — Wir wersen unsern Blick in die Rähe und in die Ferne, und sinden nirgends die Bestätigung, daß diese Art, die Censurstrafe zu verwirklichen, das untrügliche Mittel ist, dem Misse

brauche ber Presse vorzubengen. Wir stellen aber eine andere Betrachtung an, Die ber Sadje beffer auf ben Grund gebt. Um irgend eine Maagregel zu verwirflichen, fann die Strafe bas Mittel fein, fie muß es aber nicht fein, am weniaften allein und ausschließlich. In unserm Falle foll die Geloftrafe ein Mittel fein, ber Cenfur Rachbrud zu geben und ibren Bollzug zu fichern, aber nicht bas ausschließliche Mittel. In Berbindung mit ber gebotenen hinterlegung jedes periodi= iden Blattes und ieder Alugidrift ift bas Umgeben ber Cenfur jedenfalls wirfungslos und unschäblich gemacht, und eine folde Maagregel muß man für beffer halten, als eine Strafe von einem oder einigen Gulden, die der Bosbafte und Unredliche gern zahlt, um seinen Zweck zu erreichen. Doch besteht auch neben ber Sinterlegung noch die Strafe für bas Umgeben ber Censur, Die man aber in Diefer Berbindung auf ihren wahren 3wed binführen fonnte. Namslich 1) fie trifft nunmehr nur ben wahrhaft Schulbis gen, ber etwas Sträfliches ichreibt, nicht aber benjenigen, für welchen die Censur nicht gegeben und barum zwecklos ift, bem bie Cenfur, wenn er die Schrift vorgelegt batte, nichts batte ftreichen burfen. - 2) Die Strafe fann, weil nur ein mabrhaft Schuldiger damit belegt wird, besto bober und empfind= licher angesett werden, - fie fann fünfzig Gulben erreichen, ftatt baß bie Strafen nach ben bisberigen Censurgesegen faum so viele Kreuzer betragen haben. - Rebst ber Strafe bes Umaebens ber Censur tritt alsbann bie eigene Strafe bes burch die Schrift begangenen Verbrechens ober Bergebens ein.

Wir haben nicht, wie die Commission meint, unzulängliche und umgehbare vorbengende Maaßregeln blos genannt, sondern wir haben sie in Berbindung gesetzt mit denjenigen Mitteln, welche nach unserer lleberzeugung die wirksamsten und die gerechtesten sind.

\$. 15. g) Die Commission macht es entlich zur Beschwerte, daß nach tem Prefizesetze die Großherzogliche Regierung nicht aus eigener Bewegung Kenntuß von dem Mißbrauch der Presse nehme, — und daß sie im Falle der Beschwerde nur den Weg der Gerichte offen lasse, sowohl für Ersennung der Censurstrafe, als der Strafe in der Hauptsfache, — daß aber hierdurch der Zweck, zur Erhaltung der Eintracht im Bunde gegenseitigen Klagen und unangenehmen Erörterungen vorzubeugen, nicht erreicht werde.

Auch diese Bemerkungen sind zum Theil irrig, zum Theil nicht erheblich.

Freig ist es, wie oben (§. 5) gezeigt worden, daß die Regierung nicht von Amtswegen und aus eigener Beswegung einschreiten könne, da wo es darauf ankommt, eine ihr durch ein besonderes Bundesgesetz obliegende Berantwortstichkeit zu erfüllen. In diesem Falle wird und muß die Negierung nicht allein die polizeitiche Besugniß zur Beschlagnahme (§. 34 des Preßgeseßes), sondern auch, ohne fremde Beschwerde abzuwarten, den Staatsanwalt zum Zweste der gerichtlichen Versolzung in Thätigkeit seigen (§. 43). Es ist hier nicht lediglich der Fall, wo auswärtige Regierungen in eigenem Interesse austreten, sondern der besondere Fall, wo die Großherzogliche Regierung im eigen en Interesse, wegen der ihr obliegenden Verantwortlichseit, austreten muß.

Irrig ist es ferner, daß nur der Weg der Gerichte offen stehe. Denn, wie eben gezeigt, auch der Weg der polizeilichen Beschlagnahme ist sowohl der beleidigten, als der Großherzoglichen Regierung, wo sie in ihrem eigenen bundesgesestlichen Interesse handelt, offen gelassen.

Frig ist serner, daß dem §. 5 des Bundesgesetes nicht genügt werde, wenn eine Beschwerde vor die Gerichte gezogen wird, — weil damit der Zweck, gegenseitigen Klagen und unangenehmen Erörterungen vorzubeugen, nicht erfüllt sei: — der Bundesbeschluß will, daß diesen möglichst vorgebeugt werde. Wir können es nicht genug wiederholen, daß das Badische Preßgeses seine Prävention auch dahin richtet (§. 14). Tritt aber der Fall ein, der bei der strengssen Prävention nicht zu vermeiden ist, daß eine Klage wegen

eines begangenen Presmisbrauchs gerichtlich anzubringen ist, so können zwar die Erörterungen hierüber, wie bei jedem gerichtlichen Streite, unangenehm sein; aber, indem der Bundesbeschluß die möglichste Vermeidung beabsichtigt, so kann es der Sinn nicht sein, daß eine solche Erörterung, selbst da, wo sie im Interesse der Gerechtigkeit nothwendig ist, umgangen werde. Ueberhaupt aber muß man bei dem jesigen Grade von Dessentlichkeit, der einmal durch die Zeitzumstände unvermeidlich geworden ist, die Erörterungen, die in geordneter Form vor den Gerichten sich ergeben, nicht unter die unangenehmsten zählen.

S. 16. Somit glauben wir alle Momente, womit die Bundestagscommission ihr Urtheil begründet, richtig aufgesfaßt, und, unserer lleberzeugung nach, in Wahrheit widerlegt zu haben.

Nachdem wir aber bassenige vorangestellt haben, was überall bas Erste ift, die Behauptung und ten Beweis, nach Recht und Pflicht gehandelt zu haben, so dürsen wir auch Siniges hinzusügen barüber, wie die Regierung aus dem politischen Gesichtspuncte ihr eigenes Versahren bestimmt hat, und noch bestimmt, und wie sie aus dem nämlichen Gesichtspuncte das Versahren, welches man gegen sie einschlägt, beurtheilt zu sehen wünscht.

S. 17. Wir halten uns nicht bei Gemeinpläßen über die Bortheile und Nachtheile ber Censur auf. Die Negierung hält sich an bas, was ihr am nächsten liegt, — an die Ersfahrung, die sie seit langer Zeit gemacht hat. Das Großhersogthum, zum Theil zwischen Staaten gelegen, in denen keine Censur besteht, mußte jeden Tag durch die censurten und nicht censurten Blätter des Austandes solche Aeußerungen bei sich verbreitet sehen, welche durch die Censur verhütet werden sollen. Es war der Regierung flar vor Augen gelegen, daß die von ihr selbst beobachtete Censur zwecklos war, und daß

ihr nur die hemmenden Wirfungen der Censur zu Theil wurden. Bon der andern Seite hatten die Landstände auf zwei Landstagen, auf jenem von 1823 und 1831, die dringenosten Borstellungen um Freigebung der Presse gemacht. Wenn gleich die Regierung ihre Stelle zu behaupten weiß, da wo die andringenden Borstellungen der Stände mit ihrer eigenen Ueberzeugung nicht übereinstimmen, so vermochte sie doch in diesem Falle nicht den Wünschen der Stände mit eigener Uesberzeugung entgegen zu sein, und maßte dieselbe daher als sehr beachtenswerth ansehen.

Mit dieser Ansicht hat die Regierung schon im Anfange bes vorigen Jahrs durch ihre Gesandtschaften sowohl beim Bundestage, als bei jenen Staaten, die mit ihr ungefähr in gleicher Lage waren, vertrauliche Eröffnungen machen lassen, in welcher Lage sich das Großherzogthum besinde, wie es sich zwar in Bezug auf inländische Angelegenheiten durch die Bundesbeschlüsse nicht beschränkt sinde, wegen der auswärtisgen aber und im Ganzen die Berwirklichung des Art. 18 der Bundesacte wünschen müsse. Bon keiner Seite aber konnte hierzu eine Aussicht gegeben werden, und die Großherzogliche Rezierung sah sich demnach auf sich selbst hingewiesen, um sich einen Rechtszustand zu bereiten, der ihrer Lage einigersmaßen angemessen wäre, ohne gegen die Bundespslichten zu verstoßen.

In der Zwischenzeit hatten alle Bundesstaaten, beren Stände gleichzeitig mit den Badischen versammelt waren, Un=ftalten zu einem Prefigesetze getroffen.

Die Bayerische Negierung hatte einen Gesetzentwurf vorgelegt, der im Verhältniß zu dem Deutschen Bunde auf den nämlichen Grundzügen beruhte, wie der Badische. Die Churschissische Negierung umging in dem ihrigen die Eensur, setzte aber an ihre Stelle die Hinterlegung des Neindruckes vor dem Ausgeben.

In ber Mitte bes Octobers wurde der Entwurf bes Prefgeseges ben Babischen Ständen vorgelegt; — 21/2 Mo-

nate verstossen bis zu dem Zeitpuncte, wo das Gesetz die Sanction erhielt. Das Gesetz und die Verhandlungen darüber waren der größten Dessentlichkeit ausgesetzt, sie hatten die Ausmerksamkeit von ganz Deutschland erregt. Bon keiner Seite, und eben so wenig von der Bundesversammlung, war irgend eine Anregung geschehen, welche nur von serne anges deutet hätte: daß und in welchen Puncten das Gesetz mit den Vundesbeschlüssen unvereindar sei.

So kam es, und mußte es kommen, daß die Regierung, in der festesten Ueberzeugung und mit dem besten Bertrauen, nach Necht und Psticht gehandelt zu haben, den Bollzug des Gesess anordnete, welches sest den ersten Widerspruch ersteiden soll.

S. 18. Bei bieser lage bes Großherzogthums und seiner Regierung mag man ermessen, welchen Eindruck die von hohem Präsidium der Bundesversammlung angeregte und von der Commission so ungünstig beantwortete Frage machen mußte.

Von der einen Seite war es unerklärbar, warum zu einer solchen Rüge der Zeitpunct abgewartet worden ist, wo das Gesetz vollendet und seinem Vollzuge nahe war, — siatt daß die Einsprache zu einer Zeit geschehen wäre, wo die Nezgierung noch im Stande war, sede Erinnerung zu beachten und selbst das Gesetz vor seiner Vollendung zurückzunehmen. Diese Zögerung war um so weniger zu erklären, als durch verstrauliche Eröffnungen vor längerer Zeit, und zulegt durch die Dessentlichseit der Sache, zu einem allensallsigen Dazwischenztreten die Veranlassung gegeben war.

Von der andern Seite war burch diese Verspätung die Sache in eine Lage gekommen, aus welcher sie ohne die bestenklichsten Folgen nicht mehr zu bringen ist.

Der Negierung ist es gelungen, ben Landtag mit einem Einverständnis über die wichtigsten Interessen des Landes zu beendigen, und bei der hierdurch bewirsten allgemeinen Wernthigung und Zufriedenheit hat sie von der Presse nichts zu

fürchten, zugleich aber auch bas Bertrauen, widrige Wirfungen berselben gegen das Ausland durch ihre Kraft und ihren Einssuß zu verhindern; sie wird, wo nöthig, die ganze Strenge des Geseges dazu aufbieten. Gewiß würde es einen, auch aus dem Gesichtspuncte des allgemeinen Interesses bedenktichen Eindruck machen, wenn ein im Berfassungswege zu Stande gesommenes Gesetz durch eine Einwirfung des Bundes angegriffen und durch dieselbe die Autorität einer im Lande sessifiehenden Regierung erschüttert würde.

In Diesem wichtigen Momente nimmt die Großberzogliche Regierung bie gange Aufmerksamkeit fammtlicher Mitbunded= staaten in Unspruch. Sie erfennt mit freudigen Wefühlen bie Mäßigung, welche aus dem Beschluffe vom 20. Febr. 1. 3. bervorgeht. Indem es der Regierung überlaffen worden ift, ben Bollzug des Prefigesetzes zu suspendiren, konnte sie begreiflich einen folden Schritt nicht thun, ohne ihrer leberzeugung, nach Recht und Pflicht gehandelt zu haben, untreu zu werden. Gie muß vielmehr den Ausspruch des boben Bundes abwarten, zugleich aber bas feste Bertrauen begen, baß berfelbe über ber Deutung controverfer Wesenstellen ben boben und großen Zwed nicht bei Geite fegen werde, "Drbnung und Frieden, moralische und politische Unverletlichkeit der Gesammtheit und aller Mitglieder bes Bundes zu erhalten und jede Störung bes freundschaftlichen Berbältniffes zwischen ben Bunbesftaaten abzuwenben."

Sie ist überzeugt, daß dieser dem provisorischen Gesetze von 1819 durchaus zu Grunde liegende Zweit am sichersten erreicht wird, wenn die Eintracht und der Friede im Großsberzogthum erhalten, und der Regierung Zeit und Kraft geslassen wird, durch die seste Sandhabung des neuen Gesetzes dem In = und Auslande Bernhigung zu geben.

Die angezogenen Berordnungen werden biesem Protocolle unter 3ahl 3 (A) und 4 (B) angefügt.

Hierauf wurde

beschlossen:

"bie Großherzoglich Babische Erklärung an bie bochften und hoben Regierungen einzusenben."

Situng vom 26. April 1832.

Abstimmung von Destreich, Preußen, Baiern, Sachsen, Württemberg, Dänemark, Luxemburg und der 13ten Stimme über den Commissionse vortrag vom 20. Febr. die Badische Preßgesesgebung betreffend.

Defterreich. Wenn auch die Motive, burch welche die Großberzogliche Regierung fich zu bem Schritte gedrungen zu feben glaubte, beffen Beurtheilung beute ten übrigen Deutschen Regierungen anbeimgestellt ift, bem R. R. Sof nicht binreichend erscheinen, um tie isoliete Erlaffung tes Gesetzes über einen Gegenstand zu rechtfertigen, welcher schon burch bie Bundesacte Art. 18 ber gemeinsamen Bereinigung aller Bundesalieder zu aleichförmigen Berfügun= gen austrücklich vorbebalten ift; wenn auch ferner ber R. &. Sof die Ansicht berfelben, als geschehe durch die Bestimmun= gen des Badischen Prefgesetes den Forderungen ber bermalen in Prefangelegenheiten bestehenden Bundesgesetzgebung fein Gin= trag, aus benjenigen Grünten zu theilen nicht vermag, welche ber Vortrag ber Buntestagscommission nachgewiesen bat: fo muß man doch mit wabrer Berubigung ten föderativen Ge= finnungen, welche in ten \$6. 1, 13 und 15 ter Großbergog= lichen Erflärung ausgedrückt find, volle Gerechtigkeit witer= fahren laffen. Es geben biefe Gefinnungen bie ficherfie Burgschaft bafür, baß es nicht in der Absicht der Großberzoglichen Regierung liege, sich burch ein Prefineses ober burch irgend eine andere Magregel und Infiitution von ben übrigen im

Bunde vereinten beutschen Regierungen zu isoliren, sondern baff vielmehr Seine Ronial. Dobeit, weit entfernt, irgend eine Schwierigfeit bagegen zu erbeben, gewiß mit gufrichtigem Bestreben zu Allem mitwirken werden, was der Bund in diefer Ungelegenheit burch einen verfaffungsmäßigen Beschluß für räthlich und angemessen erachtet. Bon tiesem Bertrauen burchbrungen, fprechen Seine Majestät ber Raifer Ihren vol-Ien Beitritt zu bem Gutachten bes Bundestags - Ausschuffes babin que, "bag bas am 1. Marg 1. 3. im Großberzogthume Baben in Wirffamkeit getretene Prefigesets mit der Bundesgesetzgebung über die Presse unvereinbar sei und sonach nicht besteben fonne", und es verbinden Seine Majestät bamit ben weitern Antrag: "baf von Seiten ber Bundesversammlung Die zuversichtliche Erwartung ausgebrückt werde, bag bie Groß. bergogliche Regierung burch fofortige Suspension bes fragliden Gefetes jeder bavon zu beforgenden Berlettung ber In= tereffen und Nechte des Bundes ober der einzelnen Bundes= staaten vorbeugen, und, bis ein allgemeines und definitives Prefigefets auf den Grund tes Urt. 18 ber Bundesacte auf bundedverfaffungemäßigem Wege zu Stande gefommen fein wird, sich die strenge und gewissenhafte Sandhabung ber Bundesbeschlüffe vom 20. Cept. 1819 und 16. Mug. 1824 an= gelegen fein laffen werde."

Preußen. Die Königl. Preußische Regierung erkennt gleich andern Bundesregierungen das Bedürsniß unverweilter Beschäftigung mit Absassung eines allgemeinen definitiven Bundespreßgesehes auf den Grund der Bestimmungen des 18. Artisels der Bundesacte, und der Gesandte ist angewiesen, die Bereitwilligkeit seiner Regierung erkennen zu geben, zu sedem Bundesbeschlusse mitzuwirken, welcher wegen Erössung dieser Berhandlung und wegen Beschleunigung ihres Resultats mit Rücksicht auf die besondern gegerwärtigen Bershältnisse für angemessen erachtet werden möchte.

Bis tahin, daß ein befinitives Bundespreßgesetz gegeben fein wirt, muß jedoch bas provisorische Gesetz vom

20. September 1819 als für ten gesammten Bund verbindlich betrachtet werden. Auch tie Großherzogliche Badische Regiezung hat solches anersannt. Wenn sie in der am 8. v. M. in der 10. Bundestagssügung abzegebenen gesandtschaftlichen Erklärung auszuführen gesucht hat, daß das Großherzogliche Gese vom 12. Januar d. J. dem Bundespresigesche vom 20. Sept. 1819 nicht widerstreite, wohl aber neben d mselben bestehen könne; so vermag die Königlich Preußische Negierung nicht, diese Meinung zu theilen, sondern sie schließt sich vielzmehr dem Urtheise an, welches die Bundestags Commission für die Preßangelegenheiten hinsichtlich der Unvereinbarkeit bes neuen Badischen Geseges mit der bestehenden Bundesgessehnen Gutachten gefällt hat.

Baben bat burch bas neue Gefet feine eigene Berfaffung und Berwaltung einer gang censurfreien Presse Preis geben gu fonnen geglaubt, weil es bafür halt, bag bie burch bas provisorische Bundesprefgesch begründete Solidarität sich ihrem Wefen nach auf eine wechselseitige Berantwortlichkeit fur Berletungen anderer Bundesstaaten und ber Wesammtbeit bes Bundes beschränte, während ein Bundesftaat gegen fich felbit eine Berbindlichfeit ober Berantwortlichfeit nicht übernehmen fonne. Sierbei burfte aber nicht nach allen Folgen beachtet und gewürdigt worten sein, bag es sich nicht blog von der möglichen Verletung einer Bundesregierung burch bie in ihrem Bebiete erscheinenden Schriften, fontern um bie, bei ber Gemeinschaftlichkeit ber Sprache burch Die Gesetgebung ber einzelnen Bundesstaaten bedingte Erhaltung ber inneren Rube und bes inneren Friedens von Deutschland banbelt, welche allerdings wesentlich bedroht find, wenn es in einem biefer Staaten ber Preffe freifteht, mit völliger Bügellofigfeit bie eigene Regierung offen und birect, eben baburch aber verstedt und mittelbar auch jede andere Bundesregierung anzugreifen, und, begunftigt burch eine mangelhafte Territorialgeschung ober burd willfürliche, vom Bolfswillen beberrichte

Unwendung berfelben, auf bie Löfung und Bernichtung aller Banbe ber öffentlichen Drbnung, bes Bertrauens zwifchen Obrigfeit und Unterthanen und ber Anbanglichkeit berfelben an ihre Regenten frevelhaft binguarbeiten. Die Königlich Preußische Regierung findet in ber, Großherzoglich Badifcher Seits am 8. v. Dt. abgegebenen, gefandtichgaftlichen Erflarung feinen binlänglichen Grund, von ber mit bem Gutachten ber Bundestags = Commission übereinstimmenden Unficht abzu= weichen, und glaubt baber, daß bie Bundesversammlung die bestimmte Erwartung auszudrücken habe: Die Großberzogliche Babische Regierung werbe bas Prefigeses vom 12. Januar 1832, zur Beseitigung jeder bavon zu besorgenden Berletzung der Rechte und Interessen des Bundes oder einzelner Bundes= staaten, so lange suspendiren, bis ein allgemeines befinitives Bundesprefigeset auf den Grund der im Art. 18 ber Bundeds acte enthaltenen Bestimmung zu Stande gefommen sein wird.

Bayern. Auf den in der Iten Bundestagssitzung vom 20. Febr. d. J. erstatteten Commissionsvortrag über das im Großherzogthum Baden erlassene Prefgeses, sindet sich der Gesandte beauftragt, die Ansicht seines Hofes dahin auszussprechen:

Nachdem die Großherzoglich Babische Negierung bei der Erstreckung des provisorisch gesaßten Bundesbeschlusses vom 20. September 1819 zu dem diessallsigen Beschluß vom 16. August 1824 auf eine ganz eathegorische und unbeschränkte Weise beigetreten ist, und die bestehende Berbindlichseit in der diessährigen 10. Bundestagssügung vom 8. März 1. I. unumwunden anerkannt hat, andererseits nicht zu mißkennen ist, daß das Großherzoglich Badische Geses vom 28. Dec. vorigen Jahres von obigem Bundesbeschlusse wesentlich abweiche, da der legtere im §. 1 ohne Unterschied des Inhalts die Schristen bestimmt, welche nur mit Borwissen und der Genehmigung der Landesbehörden zum Drucke besördert werzten dürsen, wogegen das Badische Preszesch §. 12 die Zeiztungen und Zeitschristen nur eines bestimmten Inhalts dem

Borwissen und ter Genehmhaltung ter Regierungsbehörden unterwirft, überdies nach S. 8, ungeachtet ter bei der Poslizeibehörde geschehenen Sinterlegung eines Eremplars der betreffenden Zeitung, dennoch die Austheilung und Versendung nicht aufgehalten ist, so kann Bapern nicht anders ermessen, als daß die Großherzoglich Badische Staatsregierung verspflichtet sei, ihr Preßgeset auf eine den Bundesbeschlüssen von 1819 und 1824 entsprechende Weise zu emendiren.

Dagegen bleibt das Babische Prefigesetz hinsichtlich jener Schriften in voller Wirksamkeit, welche nach dem angeführten Bundesbeschlusse von 1819, S. 1, einer vorläufigen Genehmigung der Landesbehörden nicht unterliegen, sondern nach den Gesehen der einzelnen Bundesstaaten zu behandeln sind.

Gleichwie aber die Erfahrung lehrt, daß bei der Anwenstung der Censur, selbst für den ausgedrückten Zweck der Bundesbeschlüsse, eine durchaus gleiche Ansicht der Censoren nicht zu erzielen ist, wodurch die Bundesregierungen sortwährend den Collissionen mit den Ansichten anderer Regierungen oder selbst der Bundesversammlung ausgesetzt sind; so wird es ein dringendes Bedürsniß, daß die erwähnten provisorischen Bundesbeschlüsse einer gemeinsamen Revision unterzogen werzden, was Bayern bei gegenwärtigem Anlasse bemerklich zu machen sich veranlaßt sindet.

Königreich Sachsen. Der Gesandte ist angewiesen, zu erklären: daß die Bestimmungen des Badischen Presigeseses vom 28. December v. J. mit der hinschtlich der Presse beste-henden Bundesgesetzgebung für unverträglich zu erachten, mit-hin bei der Großherzoglichen Regierung von Bundeswegen auf Abhülse anzutragen sei.

Je mehr aber bei den jüngsten Berhandlungen über das Preswesen, sich die bringliche Nothwendigkeit einer, den Unforsberungen und Umständen der Zeit entsprechenden, einsörmigen, und streng anzuwendenden Gesetzebung im Sinne des Isten Artifels der Bundesacte hervorgethan hat, um so gerechtserstigter muß der oben berücksichtigte Untrag erscheinen, daß zu

Entwerfung solcher gesetzlichen Bestimmungen bei bem Bunbestage sosort eine Commission bestellt werbe, damit der Entwurf noch im Laufe dieses Jahres die Sanction des Bundes erhalten, das dermalen noch geltende provische Presigesetz vom 20. September 1819 aber sedenfalls mit Schluß 1832 außer Wirksamkeit treten möge.

Wirtemberg. Die Königliche Gesandtschaft ist angewiesen, auf den in der 7. Sitzung vom 20. Februar d. J. erstatteten Vortrag der Commission in Presangelegenheiten über das Großherzoglich Badische Presigesetz vom 12. Jan. d. J., in Verbindung mit der in der 10. Sitzung vom 8. März d. J. abgegebenen Großherzoglich Badischen Acuserung, nachstehende Abstimmung ins Protocoll zu legen:

Nachdem am Schlusse der Leugerung der Großherzoglich Babischen Regierung eine Suspension der Boltziehung des Prefigeseges als unvereindar mit ihrer Ueberzeugung, nach Recht und Pflicht gehandelt zu haben, abgelehnt, im Eingange berselben aber erklärt wird:

"daß sie die fortdauernde Berbindlichkeit des Bundesges seiges vom 20. September 1819 über die Presse aners kenne, diesen Grundsatz aber in dem gegebenen neuen Presseses richtig angewendet und nicht verletzt zu haben glaube;"

fo wird es zunächft barauf ankommen:

1. Db letteres genugend nachgewiesen ift?

Hiergegen erheben sich bei Bergleichung des Badischen Prefgesetses mit den bestehenden Bundestagsbeschlüssen und mit der Aussührung des Bortrags des Bundestags-Ausschusses vorzugsweise folgende Bedenken:

Die Großherzoglich Babische Negierung geht bavon aus, daß der Bundestagsbeschluß vom 20. September 1819 zwar im S. 3. für Erreichung des im S. 4. ausgedrückten Zwecks: "der Berhütung von Verletzungen der Würde oder Sicherheit anderer Bundesstaaten und von Angrissen ter Bersassung oder Berwaltung derselben", "die auf gerichtliche Versolgung und

Bestrafung bereits verwirklichter Presmisbräuche und Vergehungen abzweckenden Gesetze" als unzureichend erkläre, und im S. 1. nur das eine Mittel als entsprechend bezeichne, daß periodische Blätter und Flugschriften, nicht ohne Vorwissen und Genehmhaltung der Landesbehörden zum Druck befördert werden", daß zedoch die Urt und Weise, wie dieses Mittel in Vollzug gesetzt werden soll, lediglich den Unordnungen der Landesregierungen anheim gestellt sei.

Wenn nun gleich letteres nicht in Abrede zu ziehen ik, und auch aus dem Beschlusse vom 21. Oftober 1830, wonach die "Censoren der öffentlichen Blätter" auf genaue Hands habung der Bundestagsbeschlüsse vom 20. September 1819 verwiesen werden sollten, noch nicht erfolgt, daß damit die Censur als das ausschlichliche Vorbeugungsmittel bezeichnet werden wollte, vielmehr jene Erwähnung der Censoren eben so wohl auf die thatsächliche Voraussehung, daß der Bundestagsbeschluß von 1819 überall durch Anordnung der Censur vollzogen worden ist, bezogen werden kann; so läßt sich doch eben so wenig mißtennen, daß als reines Vorbeugungsmittel nur die Censur vor dem Drucke, oder eine (noch beschwerens dere) Beschlagnahme und Unterdrückung des bereits gedruckten und mit dem Bundestagsbeschlusse unvereindar gefundenen Inhalts vor der Verbreitung auszusinden sein dürste.

Run ift zwar im S. 12. des badischen Prefigesetzes bie Bestimmung aufgenommen:

"Zeitungen und Zeitschriften, insoweit sie die Bersfassung oder Verwaltung des deutschen Bundes, oder einzzelner deutscher Bundesstaaten, außer Vaden, zum Gegenstande haben, und andere Schriften dieses Inhalts, die nicht über 20 Bogen im Drucke start sind, sollen nur mit Borwissen und vorgängiger Genehmhaltung der Staatsbehörde, welche solche nur den nach den Vestimmungen der §8. 18. bis 28 für strafbar zu achtenden Schriften oder Schristfellern zu versagen hat, zum Drucke befördert werden."

Wollte man aber bierin auch, ber im S. 1. bes Babifchen Prefigefetes ausgesprochenen Aufbebung "aller Cenfur" ungeachtet, eine ausnahmsweise, in Beziehung auf bas Berbaltnift zum Deutschen Bunde und zu anderen Bundesftagten angeordnete Cenfur finden, so verliert biese durch andere damit in Berbindung tretende Bestimmungen jenes Prefigesets ben Charafter einer Präventivmaßregel, weil auf die Umgebung berselben nur alsbann nach S. 14. eine Strafe gesett ift, wenn, in Kolge einer von bem Bunde oder von einem Bundesftaate erhobenen Beschwerde, ber Inhalt ber (verbreiteten) Schrift von ben Gerichten strafbar gefunden wird, und weil, felbst alsbann, wenn etwa bie Schrift noch vor ihrer Berbreitung ber im S. 34. eingewendeten Beschlagnahme unterworfen wor= ben sein sollte, lettere, nach Art. 20 ber Bollzugeverordnung. nur eine fürsorgliche ist, welcher immer noch die gerichtliche Berhandlung nach S. 43. des Prefigesetzes nachzufolgen bat, und zwar nach §. 33. und 58 in öffentlicher Sigung, folglich auf eine, selbst im Falle eines verurtheilenden Erfenntniffes, die beschwerenden Stellen mehr oder minder verbreitende Weise.

Die den Polizeibehörden nach §. 34. des Gesetzes eingeräumte Beschlagnahme zeigt sich aber, gegenüber von dem Bundestagsbeschlusse von 1819, auch noch in andern Beziephungen als Präventivmaßregel unzureichend. Denn die im §. 8. besohlene (überdies auf Flugschriften, die nicht über fünf Bogen start sind, beschränkte) Hinterlegung der Drudsschriften soll nur geschehen, so wie die Austheilung und Berssendung beginnt, übrigens "die Austheilung und Berssendung beginnt, übrigens "die Austheilung und Bersendung nicht aushalten", und die Beschlagnahme sindet nach §. 34. Num. 2, nur statt, "wenn der Inhalt ein solches Berbrechen oder Bergehen begründet, welches im öffentlichen Interesse von Amtswegen versolgt werden fann."

In ersterer Beziehung ift, selbst alsbann, wenn nach ber Bollzugsverordnung §. 10. eine bem Postabgange vorangehende Stunde zur hinterlegung bestimmt wird, deren auf Unter-

laffung berselben gesetzten Strafen ungeachtet, eine frühere ober gleichzeitigere Verbreitung auf andern Wegen nicht auszgeschlossen.

Judem wird die Polizeistelle sich wohl vorsehen, sich nicht eine Entschädigungsklage des Verlegers durch alsbaldige nach flüchtiger Unsicht der Druckschrift versügte Beschlagnahme zusuziehen. Die nach S. 12. und 34 ihr obliegende Veurtheistung aber, ob die Schrift nach den SS. 18. — 28. für strafsbar zu achten und ein im öffentlichen Interesse von Umtswegen zu verfolgendes Verbrechen oder Vergehen begründe, kann eines Theits in manchen Fällen sehr schwierig, andern Theils aber oft von der Urt sein, daß zwar keine Unwendung der Strafgesetze begründet erachtet werden kann, gleichwohl aber das Vorhandensein einer nach dem Vundestagsbeschlusse von 1819 zu bemessenden Beschwerde nicht zu leugnen ist.

Diesem wird auch die neuerlich ergangene Staatsministerialversügung, d. d. Karleruhe ben 29. Febr. 1832, nicht absgeholsen. Es wird zwar barin erklärt: "das provisorische Bundesgesch über die Presse vom 20. September 1819 bleibe als besonderes Geses neben dem Badischen Pressesche noch in voller Wirksamkeit", und es seien baher in richtiger Unswendung des §. 34, Rum. 2, des Badischen Pressesches, die gegen den §. 4. des Bundestagsbeschlusses von 1819 verstoßenden "strässichen Ungriffe gegen den Deutschen Bund oder die Deutschen Bundesstaaten enthaltenden Schriften im öffentslichen Interesse und von Umtswegen mit Beschlag zu beslegen."

Hiermit ift jedoch ein, alsdann eintretendes, öffentliches gerichtliches Berfahren nicht ausgeschlossen, wenigstens scheint hierauf der gleichzeitige Begleitungserlaß an das Stadtamt Freiburg zu deuten, wenn darin der Weisung, in schon gestachter Ausdehnung den Beschlag anzulegen, beigefügt wird: und das weitere Gesehliche zu thun.

Rebst tem täßt sich eine Abweichung bes Babischen Preßgeseges von ben bisher hinsichtlich ter Presmisbräuche ge-

faßten Bundesbeschlüssen auch noch darin finden, daß dasselbe die inneren Angelegenheiten bes Großherzogthums von jeder präventiven Controle ausnimmt.

Dat gleich der Bundestagsbeschluß vom 20. September 1819 die bezweckten Präventivmaßregeln ausdrücklich nur in Beziehung auf Angriffe gegen den Deutschen Bund und Deutsche Bundesstaaten angeordnet; so ist doch eines Theils die Wechselwirfung nicht zu mißtennen, welche aufreizende Bersuche auf die auch in andern Bundesstaaten gleichmäßig bestehenden innern Einrichtung en des einzelnen Bundesstaates und die dadurch in diesem veranlaßten Bewegungen auf jene haben, andern Theils ist diese eintretende Rücksicht auch in Bundestagsbeschlüssen ausdrücklich anerkannt worden.

Es gehört hierher schon die Bestimmung des Art. 59 ber Schlußacte, daß da, wo die Deffentlichkeit landständischer Berhandlungen gestattet ist, durch die Geschäftsordnung vorgeschen werden soll, daß die geseglichen Grenzen der freien Neußerung, auch "bei deren Befanntmachung durch den Druck, nicht auf eine die Ruhe des einzelnen Bundesstaats oder des gesammten Deutschlands störende Weise überschritten werden."

Auch wurde noch bestimmter in dem Bundestagsbeschlusse vom 21. October 1830 ausgesprochen:

"Es soll sich die Wachsamkeit der Censoren auch auf jene Tagblätter richten, welche, auswärtigen Angelegenheiten fremd, bloß innere Verhältnisse behandeln, indem auch diese bei ungehinderter Zügellosigkeit das Vertrauen in die Landessehörden und Regierungen schwächen und badurch indirect zum Ausstande reizen."

Aus dieser Zusammenstellung einiger durchgreisenden Bestimmungen des Badischen Presigesetzes und der damit in Berbindung stehenden Berordnungen mit den bestehenden Bundestagsbeschlüssen, dürste sich von selbst ergeben, daß die in letzteren bezweckten Präventivmaßregeln in ersterem feineszwegs die, Badischer Seits nachzuweisen versuchte, entsprechende

Unwendung in dem neuen Prefigesetze erhalten habe, und daß somit letteres mit den bestehenden Bundestagsbeschlüffen nicht vereindar gefunden werden fönne.

Entsteht nun die weitere Frage:

II. welche Folge mit dieser Unvereinbarkeit des badischen Preßgesetzes mit den bestehenden Bundestagsbeschlüssen zu verbinden sein werde?

so führt diese zu weiterer Erwägung der hierbei in formeller und materieller Beziehung zu nehmenden Gesichtspuncte.

1) Da in der badischen Verfassungsurfunde vom 22. Aug. 1818, Art. 17, ausgesprochen ist:

"Die Preffreiheit wird nach ben fünftigen Bestimmungen ber Bundesversammlung gehandhabt,"

und die Großherzogliche Regierung in der zu Protocoll gesgebenen Erflärung, so wie in der Staatsministerialverfügung vom 29. Febr. 1832, in llebereinstimmung mit jenem Artifel der Berfassungsurfunde, ausdrücklich anerkannt hat: "daß das Bundesgesetz vom 20. September 1819 über die Presse, und namentlich auch die in dessen \$5. 6. und 7. der Bundesperfammlung eingeräumten Besugnisse zu Unterdrückung einer Druckschrift, für das Großherzogthum verbindlich ist und bleibt, die es im Wege der Bundesgesetzgebung aufgehoben ist, "somit das Preßgesetz dem als besonderes Gesetz fortbestehensden Bundesgesetze nicht derogiren könne und solle";

so kann hier die Frage über das Verhältnis der Landesgesetzgebung zu der Bundesgesetzgebung (richtiger den Verträgen und verfassungsmäßigen Veschlüssen der Olieder des Bundes) im Allgemeinen ganz unberührt bleiben.

Eben so wenig wird es darauf ankommen: ob die unter dem 20. September 1819 gefaßten und unter dem 16. August 1824, 21. Detoder 1830 und 10. Rovember 1831 erneuerten Beschlüsse der Bundesversammlung über das Preswesen als gemeinnüßige Unordnungen, oder als organische Einrichtungen, oder unter irgend einem andern Gesichtspuncte als bundesversfassungsmäßige Beschüsse zu beurtheilen sind.

Es wird genügen, daß sie einhellig gefaßt und daher eben hierdurch jeden Falls vertragsmäßige Verbindlichkeiten begrünstet worden sind, welche Großherzoglich Badischer Seits als fortdauernd bestehend anerkannt werden und die Anwendung des Urt. 31 der Schlußacte begründen, wonach

"bie Bundesversammlung das Necht und die Berbindlich= feit hat, für die Bollziehung der in Gemäßheit ihrer Compeenz von ihr gefaßten Beschlüsse zu sorgen 2c."

Liegt demnach einer ber im Artifel 11 der Schlufacte vorgesehenen Fälle vor:

"wo bereits feststehende allgemeine Grundsäße in Anwenbung, oder beschlossene Gesetze und Einrichtungen zur Ausführung zu bringen sind;"

so wird auch darauf die in eben diesem Artifei festgesetze Regel Anwendung finden, daß in dergleichen Fällen die Buns desversammlung im engern Rathe nach absoluter Stimmensmehrheit beschließt.

2) Auch in der Sache selbst wird die Richtung bes zu fassenden Beschlusses keinen erheblichen Zweiseln unterliegen können.

Da nämlich die in den §§. 12 und 34, Num. 2, des badischen Preßgesetzes die ausnahmsweise angeordnete Genehmhaltung vor dem Drucke und die Beschlagnahme nach vollendetem Drucke, oben ausgeführtermaßen, mit Beschränfungen verbunden ist, unter welchen weder die eine, noch die andere unbedingt vor der Berbreitung, und unabhängig von einer, die Bundesschlußwidrigen Stellen ebenfalls einer Berbreitung blos siellenden, öffentlichen gerichtlichen Berhandlung statt sinden und die Unterdrückung solcher Stellen bewirfen fann, nehst dem aber auch Aussachen siber innere Landesangestegenheiten ohne alte Ausnahme freigegeben sind; so ist hiermit der Hauptzweck einer in den Bundestagsbeschlüssen beabssichtigten Präventivmaßregel paralysirt und eben dadurch die Richtung des nun zu fassenden Beschlusses dahin bezeichnet:

baß bie Großherzoglich Babische Regierung zu ersuchen wäre, den, nach ihrem eigenen, mit der Landesversassung übereinstimmenden Anerkenntniß, als besonderes Geses für das Großherzogthum fortbestehenden Bestimmungen der Bundestagsbeschlüsse gegen Preßmißbräuche, eine entsprechensde, die Berhütung seder Verbreitung beschlußwidriger Stelzten gewährende Vollziehung zu sichern.

Wenn bierbei der Großberzoglichen Regierung überlaffen bleibt, zwischen einer zur Erreichung bes Zweckes anzuord= nenden Suspension des neuen Prefigesess und Berfügung einer unbedingten Genehmbaltung vor dem Drucke, oder unbedingter Unterbrückung des Bundesbeschlußwidrigen Inhalts einer, in der Bestimmung des g. 1. des Prefgesets vom 20. September 1819 begriffenen, gedruckten Schrift vor ber Berbreitung zu wählen; fo burfte für ibre Geneigtheit, eines oder bas andere zu bewirken, auch noch bie Rudficht sprechen, daß im entgegengesetzen Falle der Bund sich zu Sandhabung ber bestehenden Beschlüsse in ben übrigen Bundesstaaten ge= gen Verbreitung babischer Druckschriften bewogen finden fonnte, burch ein Berbot, oder durch Unterordnung berselben unter die überall noch bestehende Censur einzuschreiten, und daß die Wirfung der einen wie der andern Magregel mit nachtheiligeren Folgen, als Diejenige einer freiwilligen Abbulfe von Seiten ber Großbergoglichen Regierung, verbunden fein mürbe.

III. Keineswegs wird es indessen an der vor allem herzusstellenden Uebereinstimmung des Großherzoglich Badisschen Gesetzes, über die Presse, mit der Bundesgesetzes bung über denselben Gegenstand genügen.

Es ist nicht zu verkennen, daß durch den immer allgemeiner werdenden Andrang auf Gewährung der Preßfreiheit und Verwirklichung der desfalls im Jahre 1815 gegebenen Zusicherung des Artikels 18 der Bundesacte, Verlegenheiten der unangenehmsten Art für mehrere Bundesregierungen bereits entstanden und für andere zu erwarten sind, welche durch ten Eindruck nur vermehrt werden dürsten, welchen sowohl im Großberzogthum Baden, als in andern Bundesstaaten ein der Großberzoglich Badischen Regierung angesonnener Nücksschritt herverdringen wird, wenn damit nicht zugleich eine bestimmte Aussicht auf endliche Erfüllung der in der Bundesacte schon für die erste Jusammenkunft der Bundesversammlung gegebenen und im Artikel 65. der Schlußaste erneuten Zusicherung eines (die provisorischen Bundestagsbeschlüßse über Preßbeschränzung außer Wirssamfeit sesenden) Gesess über Preßfreiheit, oder wenigstens eine Bereinigung über möglicht gleichförmige Berfügungen hierüber, in Berbindung gesett wird.

Nicht nur billige Rücksicht auf möglichste Erleichterung bes von der Babischen Regierung zu verlangenden Rückschritts, sondern sethst das eigene Interesse der übrigen Bundesstaaten, sür Beseitigung eines fortdauernden Anlasses zu Unzufriedensbeit und Ausreizungen Uebelgesinnter, wird daher dazu rathen, daß von Seiten der Bundesversammlung auf endliche Ersfüllung jener Zusicherung Bedacht genommen, und daß hierzu nicht nur allgemeine Aussichten forthin gegeben, sondern eine Zeitbestimmung ausgesprochen werde, nach deren Ablaufe, so weit man sich nicht über die gleichsörmigen Berfügungen selbst am Bundestage vereinigen könnte, jedem Bundesstaate überstassen bliebe, die von ihm nach seinen Berhältnissen am ansgemessensten erachteten Borkehrungen über Freigebung der Presse, verbunden mit ausgiebigen und streng einzuhaltenden Borfehungen gegen Pressmißbräuche, zu tressen.

Ju einer Vereinigung über ganz gleichförmige Verfügungen in allen Sundesstaaten, ift bei der großen Verschiedenheit der Verhältnisse und der Ansichten der einzelnen Regierungen eben so wenig eine Aussicht, als hiervon die Bundesgrundgesetze die Sache selbst abhängig machen wollten.

Dürste ties schon burch den Artisel 18. der Bundesacte in den Worten angedeutet gefunden werden:

"Die Bundesversammlung wird sich bei ihrer ersten Zufammenkunft mit Abkassung gleichförmiger Berfügungen über die Prefifreiheit beschäftigen;"

so drückt sich hierüber noch deutlicher ber Artifel 65. ber Schlußafte aus, indem derselbe biesen Gegenstand mit andern der fernern Bearbeitung ber Lundesversammlung mit dem Beisate vorbebält:

"um durch gemeinschaftliche Nebereinkunft zu möglichst "gleichförmigen Berfügungen barüber zu gelangen."

Nicht sowohl die Verfügungen selbst, als vielmehr die Herbeisührung möglichster Gleichsörmigkeit der von den einzelnen Regierungen über diese, unstreitig zu ihrer innern Verzwaltung gehörigen Angelegenheit zu tressenden Verfügungen, wird als Gegenstand der Bearbeitung und Verathung der Vundesversammlung zu betrachten, und daher auch in dieser Hinsicht der Antrag gerechtsertigt sein:

daß die Bundesversammlung sich unverweilt mit der Herbeiführung einer Bereinigung über möglich gleichförmigen Berfäzgungen über Preßfreiheit durch Bezeichnung gewisser, der Anwendungund weitern Ausführung jedes einzelnen Bundesstaats, nacht Maßgabe seiner innern Bersassungs und Gesetzebungs-Berhältnisse, anheimzugebenden Grundzüge zu beschäftigen habe, jeden Falls aber auszusprechen wäre, daß die Wissessasser sahre seiner num seit 13 Jahren fortbestehenden provisorisschen Beschüsse über Preßbeschräntungen mit dem lausenden Jahre, oder auch früher, für diesenigen Bundesstaaten erzlöschen solle, deren Regierungen noch vor dessen Ablause auf eine den verabredet werdenden Grundzügen entsprechende Weise Borsehung gegen Preßmißbräuche getrossen haben werden.

Dänemart wegen Golftein und Lauenburg. Nacht bem Seine Masestät ter könig tie, bas barifche Presperier betreffende Angelegenheit ihrem ganzen Unfange nach Suh baben vortragen lassen, haben Alfrestänfteieselben bis Uebetzeugung gefant, bas bieses Geies in een weientlichten L ziehungen ber bestehenden Gesetzgebung bes Bundes über bie Presse zuwiderläuft.

Seine Majestät halten dasür, daß bei der Wirfamteit, welche das badische Gesetz den Gerichten einräumt, dieses Gesetz, im entscheidenden Resultat, meistentheils und wesentlich nicht, wie die Großberzogliche Regierung, sondern wie die Bundestags-Commission es dargestellt hat, zur Aussührung kommen werde, ohne daß hier in die nachträglichen Berordnungen der Großherzoglichen Regierung eine Aenderung zu beswirken vermögen.

Die einzige vollgültige Art, auf welche ein Bundesglied von Bevbachtung ter bestehenden Bundesgesetzgebung befreit werden kann, fönnen Seine Majestät nur in der durch Una-nimität beschlossenen Aushebung des betreffenden Bundesgesetzes erblicken; so lange diese nicht stattgefunden hat, bleibt selbst-verständlich jenes Gesetz in ungeschwächter Kraft.

Daher ist die Wesandtschaft angewiesen, bas Holstein-

daß das Badische Preßgesetz und dessen Fortbestand mit der Preßgesetzung des Bundes nicht zu vereinigen, und daher außer Wirksamkeit zu setzen sei, die die in der Bunsdesacte vorbehaltene Absassung gleichförmiger Berfügungen über die Angelegenheit der Preßfreiheit im Bunde vereinsbart sein wird.

Niederlande wegen des Großherzogthums Luremsburg. Der Gesandte ist angewiesen worden, dem erwähnsten Commissions-Gutachten diesseits beizutreten, und es soll derselbe zugleich erklären, daß, welche Gründe auch zu Gunsten des badischen Gesetes über die Polizei der Presse angeführt werden können, die Großherzoglich Ladische Regierung doch nicht ermächtigt sein kann, das allgemeine Lundesgeset über die Freiheit der Presse zu beschränken, oder in irgend einer Weise davon abzuweichen, indem sämmtlichen Mitgliedern des Lundes die Verpssichtung obliegt, dieses Geset, so lange es besteht, unter sich ausrecht zu erhalten.

Braunschweig und Naffau stimmt wie Desterreich und Preugen.

Sigung vom 5. Juli 1832.

Der Königlich Dänische, Herzoglich Holsteinisch= und Lauenburgische Bundestagsgesandte, Freiherr von Pecklin, trägt Namens der Commission in Presangelegenheiten vor:

Die Commission in Prefangelegenheiten sindet sich aufgefordert, bewor der Beschluß über das badische Prefigesch gefast wird, noch Vortrag über die Art zu erstatten, wie die durch das badische Prefigeset eingeräumte Prefischeit für die in allen übrigen Bundesstaaten der Censur unterworfenen Schriften benugt worden ist.

Denn, wenn auch nicht ber Gebrauch, ben man von dies sem Gesetze gemacht hat, sondern bessen Beschaffenheit selbst, wie solche von der Commission beurtheilt und in den Abstimsmungen der Regierungen befunden worden, für die vers sassungsmäßige Ersedigung dieser Angelegenheit entscheidend ist, so dürste es doch hoher Bundesversammlung wünschendswerth sein, die Aeußerung der Preßcommission auch in zener Beziehung vor der Fassung des Beschusses zu vernehmen. Um so mehr möchte dies der Fall sein, als in der badischen Erstärung auf das Commissionsgutachten seierlich die Mitwirfung aller Bundesstaaten dafür in Anspruch genommen wurde, daß der Großherzoglichen Regierung Zeit und Kraft gelassen werden möge, durch sesse Sandhabung des neuen Gesetzs dem Ins und Auslande Beruhigung zu geben.

Seit dem 1. März entstand in Baden eine, bisher stets wachsende, Anzahl von Blättern, welche in einer für die übrigen Bundesstaaten, besonders für den Bund, seindseligen Tendenz mit einander wetteiserten. Die verbreitetsten dieser Blätter sind der zu Freiburg erscheinende "Freisinnige" und "der Wächter am Rhein," welcher zu Mannbeim herauskommt. Um in Rücksicht ihrer tiese Behauptung zu begründen, beehrt sich die Commission den Charafter dieser beiden Tagblätter

ctwas näher zu schilbern. Für ben vorliegenden Zweck wird eine furz gesaßte Bezeichnung der Theorien und Grundfäße, welche größtentheils beiden gemeinschaftlich angehören, genügen.

Bon ihren Lehren stellt die Commission diesenige voran, welche die badische Versassung mit einer von vornherein postulirten angeblich von den Europäischen Mächten garantirten, des französischen Schutzes sichern Souverainität Vadens über die Grundsgesetze des Vundes erhebt, oder, unter Versennung der versbindlichen Kraft aller betressenden versassungsmäßigen Vunsdesbeschlüsse, solche Wirfung für Vaden nur rücksichtlich der organischen Vundesbeschlüsse zuläßt.

Folgeweise wird in vielfältigen Beziehungen die unbesfireitbare Competenz des Bundes als despotische Anmaßung geschildert.

Unter solchen Vorspiegelungen, hauptsächlich unter ber durchaus unbegründeten Deutung, als sei durch den Borbeshalt gleichförmiger Verfügungen über die Preßfreiheit bereits vollsommene Preßfreiheit hinsichtlich aller Arten von Schriften für Deutschland in der Bundesacte verheißen worden, wird das badische Volls und dessen Jundesgenossen zu einem Kampse auf Leben und Tod aufgerusen, wenn ihm und Deutschsland unter anderen mit dessen Blute erfausten Gütern das unveräußerliche Urrecht des Menschen, die Preßfreiheit, entzissen werden sollte.

Die Umgestaltung bes Rundes durch Organisseung einer Bertretung bes deutschen Bolles bei der Berhandlung seiner Interessen, oder durch Bildung eines föderirten Freistaats, sind Theorien, welchen respective der "Freisinnige" und "der Wäckter am Ihein" in einem deutschen Bundesstaaten das Wort reden dursten.

Gehört tie Herabwürdigung bes Bundes und der Bundesverfammlung in ihrem Wesen und in ihrer Wirksamkeit zu dem Syfleme, welches tiefe Zeitungen verfolgen, so enthalten sie nicht minder leidenschaftliche Angriffe gegen alle Bundessürste und Bundesregierungen, welche in Ausübung der Rechte und Vislichten bewessentrags, wie ihrer hiernach bemessenn und zu bemessenden Landesversassungen und Gesetzgebungen bem resvolutionären Unwesen entgegentreten.

Die Herausgeber und Mitarbeiter ber beiben Blätter machen es sich zur besondern Aufgabe, dafür mitzuwirken, daß in den auf der monarchischen Grundlage beruhenden Verfassungen das demofratische Prinzip zu dem vors oder alleinherrschenden erhoben werde.

Im hinblick auf dieses Ziel werden alle die bekannten deztrinären Naisonnements und revolutionären Mittel aufgeboten, um Alles, was nicht zeitgemäß ist, d. h. um alle Institutionen, Staatsverhältnisse, Einrichtungen, Körperschaften und Classen, welche das monarchische Prinzip stügen, herabzusetzen, und fein Anlaß wird versäumt, um die Unterthanen gegen das in diesem Sinne Bestehende aufzuregen.

Die Villigung und Beförderung aller Arten unbefugter Abressen, Protestationen, Associationen, Bolfsversammlungen und Reden and Bolf ist eine natürliche Consequenz des Zwecks, den diese Blätter vor Augen haben.

Gesetlichkeit ist ihr Wahlspruch, um, mit Husse bes Sates: "was nicht verboten ist, ist erlaubt," allen aufrührerischen Bewegungen möglichste Straflosigkeit zu sichern, und die Polizeigewalt der Regierungen als widerrechtlich zu bekämpfen.

Vieten die positiven Gesetze selbst allen Sophismen unübersteigliche Hindernisse dar, so wird auf die Gesetze des Naturrechts, auf die allgemeinen Menschenrechte zurückgegrissen und das nie zu verlassende Frinzip der Gesessichkeit steht wieder gerechtsertigt da.

Die Vernunft, der gesunde Menschenverstand ist ihre Legitimation, wenn ihr System, das des modernen Liberalismus, der von dem bistorischen Rechte absieht, teine Autorität, feine sociale Ungleichheit, seine wohlerwordenen Rechte gegen den Boltswillen, verfündet durch die Stimme seiner Vertreter, fernerhin anersennt. Wird diese Legitimation bestritten, so ist die öffentliche Meinung der oberste und alleinige Richter, dessen Urtheil nicht anders als ihnen stets günstig sein kann, da sie ja die Organe der öffentlichen Meinung sind.

Zwischen dem "Freisinnigen" und "dem Wächter am Mein" tritt der Unterschied hervor, daß ersterer die Fürsten zu seinen, mittlerweile so weit als möglich verdreiteten Grundsäßen zu bekehren, diese also angeblich auf dem Wege der Reform zu verwirklichen unternimmt, daß dagegen "der Wächter am Rhein", aus der Wirth-Siebenpfeisserschaft uns verholen die Volksherrschaft durch Volksgewalt, durch Revolution, zu gründen trachtet.

Die Erweise für die angeführten Charafterzüge der beiden Tageöblätter sindet die Commission in der ganzen Folge ihrer seither erschienenen Nummern in einem so großen Ueberslusse, daß die Richtigseit der Darstellung sich hoher Bundesversamm-lung bereits aus der Borlegung einer verhältnißmäßig geringen Anzahl von Artiseln hinreichend ergeben wird. Indem alle raisonnirenden Artisel der beiden Zeitungen in dem nämlichen Geiste abgefaßt sind, bemerkte das verehrliche Präsidium mit vollstem Nechte schon in der 16ten diesjährigen Bundestagssishung vom 10. Mai (Prot. S. 153), wie es genüge, irgend eines ihrer Blätter einzusehen, um sie als dem provisorischen Bundespreßgesehe verfallen zu erkennen.

Deshalb wurde auch auf Präsidialantrag in der nämlichen Sigung der Beschluß gefaßt, die Preßeommission auszusordern, über die gegen den "Freisinnigen" und den "Bächter am Rhein" nach Maßgabe der Bundesgesetze zu beschließenden Maßregeln Gutachten zu erstatten.

Die hohe Bundesversammlung hat sich überzeugt, welchen Grad die Zügellosigseit der Presse unter der Herrschaft des badischen Presseches erreicht hat, und wie sehr durch dessen praktische Anwendung das Urtheil der Commission über dasselbe bestätigt worden ist. Das Unvermög n der Großherzeglichen Regierung, die Wirtsamseit des Lundespressesses

neben bem ihrigen herzustellen, ift ungeachtet ber mehreren für biesen Zweck erlassenen nachträglichen Verordnungen, eine Thatsache geworden.

Richts ift geeigneter, um in ber Ausgrtung ber babischen Preffe eine Folge bes babifchen Gefetes zu erkennen, als ber Rücklick auf bie Zeit vor beffen Erlaffung. Bis gum 1. Mary b. J. zeichnete fich bie Zeitungsliteratur im Großberzogthume auf eine fehr vortheilbafte Weife aus. Die öffent= lichen Blätter waren in einem rubigen und angemeffenen Tone gefdrieben, und zu Befdwerten anderer Bundeuftaaten oder bes Bundes war nie in benselben ein Anlaß gefunden worden. Das provisorische Prefgeses des Bundes wurde mit Gewiffenhaftigfeit gehandbabt, und reichte fo, felbft unter schwierigen Berbaltniffen, bin, um jeden erheblichen Migbrauch ber Preffe entfernt zu halten. Dieser befriedigende Bergang ift in einer Beit von vier Monaten so ganglich verandert, bag einzig in ber unverweilten Fassung bes Beschlusses über die Frage bes Kortbestandes des babischen Prefigesetzes eine Beseitigung ber ernstlichen Gefahren erblickt werden fann, womit die badische Presse die Rube und Ordnung im Bunde bedroht.

Für die Großherzogliche Regierung selbst kann keine Art von Zweisel mehr barüber obwalten, baß sie sich in ihrer Ansnahme, ber Zweck des provisorischen Bundespreßgeseges werde bei ihrem Preßgesege nicht unerfüllt bleiben, getäuscht habe. Der Ausspruch des Bundes, ben sie vor Suspension dieses Gesetze in ihrer in der 10. diesjährigen Sigung (§. 78.) abgegebenen Erklärung abwarten zu mussen erklärte, fann der Großherzoglichen Regierung baher kein unerwarteter sein.

Die Commission hat es ihrer pflichtmäßigen Erwägung unterzogen, ob nicht jest sofort die Unterdrückung des "Freissinnigen" und des "Bächters am Redein" von ihr in Autrag zu bringen sei. Daß diese an und für sich durchaus gerechtsfertigt sei, hat nach dem Gesagten für sie kein Ergenstand des Zweisels mehr sein können. Gleichwohl hat sie der Ansicht

ben Vorzug gegeben, von ber Großherzoglichen Regierung, nachdem sie auf die gemeinsame Linie, welche das provisorische Vundespreßgesetz bezeichnet, zurückgesehrt sein wird, den Ersfolg ihrer eigenen Controle über jene Blätter bis zur Wahrenehmung des Gegentheils mit demjenigen Vertrauen abzuswarten, welches deren frühere wirssame Anwendung des prophsorischen Bundespreßgesess so sehr rechtsertigt.

Nach dem Erachten der Commission sindet diese Ansicht in der Lage der badischen Preßsache ihre Begründung, und sie glaubt also solche hoher Bundesversammlung zur Annahme vorschlagen zu sollen.

Schließlich bemerkt die Commission, daß der Großherzog= lich Badische Gesandte als Commissionsmitglied an der Er= stattung dieses Vortrags keinen Antheil nahm.

Auf die Präsibialäuserung, daß nunmehr zu der in der vorletten Sigung (§. 214) angefündigten Schlußziehung in Betreff des badischen Preßgesetzes zu schreiten sein werde, erklärte

Baben. Die Gefandtschaft ist angewiesen, noch vor der Beschlußziehung über bas diesseitige Prefigesetz nachstehende Erflärung in das Protocoll der hohen Bundesversammlung niederzulegen.

Es kann ferner nicht in Abrede gestellt werden, daß das provisorische Preßgesets von 1819 den dermaligen Bedürfsnissen des Bundes nicht mehr entspricht. Es ist eine Thatsache, daß unter der Herrschaft dieses Gesetses in verschiedenen Bundesstaaten ein Zustand der Presse möglich geworden ist, der mit den größten Nachtheilen begleitet war, und dem der Bund nicht, oder doch nicht vollständig abzuhelsen versmochte. In mehreren in der Bundesversammlung erstatteten Commissionsvorträgen und den hierauf gesasten Beschlüssen, ist auf die Lüden bingedeutet, welche in senem Gesetzenthalten sind, und durch die es seine Wirtsamseit verstieren mußte. Dieß ist von verschiedenen Bundesstaaten so sehr gesüdtt worden, daß sie die Kirirung wes Termins sür

feine Wirffamkeit verlangt haben, mabrend fammtliche Bundesregierungen, nach bem Untrage bes Raiferlich Königlich Deffer= reichischen Sofes ben ichseunigen Bolleug bes Artifels 18, d. ber Bundesacte zur besondern Aufgabe ber Bundesversamm= lung gemacht, und zu dem Behufe neuerdings die früher be= standene Commission reactivirt baben. Mehr als andere Bundedregierungen mußte bie Großberzogliche Regierung die Unvollständigleit und Ungulänglichkeit ber in biefer Beziehung bestebenden Gesetzgebung des Bundes, theils wegen ber in ben letten Jahren immer zunehmenden Aufregung, theils weil die Repräsentativverfassung des Großherzogthums die Bervollständigung der Prefigesegebung zur Rothwendigkeit machte. empfinden. Go bringendes Bedürfniß indeffen auch für fie vorhanden war, diese Lude auf irgend eine Weise auszufüllen, so schritt sie bennoch nur zögernd und nur nachdem sie vergebens und lange auf bie längst verheißenen, von ihr auf vertraulichem Wege wiederholt in Unregung gebrachten, ge= meinschaftlichen Anordnungen bes Bundes gewartet hatte, zur Erlaffung bes Prefigesetset, beffen Fortbestand von der boben Bundesversammlung bermalen in Frage gestellt wirt.

Im Nebrigen hat die Großberzogliche Regierung ihr Preßgesetz auf Erfüllung des provisorischen Preßgesetzes des Bundes, als der einzigen ihr gegebenen Grundlage, berechnet. Dierzu glaubt sie nicht nur die Besugniß, sondern die Pslicht zu haben, indem in den §S. 1. 2. und 8. des Provisoriums ausdrücklich supponirt und verlangt wird, daß besondere Landeszgesetz und Berordnungen über die Presse bestehen sollen. Auch lassen sich dergleichen in der That so wenig entbehren, daß die Großherzogliche Regierung, verfügte sie die Zurücknahme oder Suspension des dermaligen Gesetze, sosort ein anderes erlassen müßte, nur um nicht völlig wehrlos und dem größten Unsug Preis gegeben zu sein. — Wirklich erblickt sie in dem dermaligen Gesetze blos ein, zwar nicht vollsommen sicherndes, aber doch wohl vor manchen sonsigen Anordnungen den Vorzug verdienendes Mittel zu dem in dem Provisorium ausges

fprochenen Zwede. Die hauptfächlichften Bestimmungen bes lettern find bierin sogar wortlich aufgenommen, anderweite durchaus nothwendige Bestimmungen, wie Vönalfanctionen, Borschriften über die Procedur u. f. w. fügt es bingu, und Niemand fann und wird befihalb behaupten, baf bas gange Gefet, als mit den Bundespflichten unverträglich, gurudgunehmen fei. - Golde Bebauptung fonnte bochstens in Beziehung auf einzelne Artifel oder gewisse Bestimmungen aufgestellt werben. Diese müßten jedoch vor allen Dingen bezeichnet und es müßte ihre Unverträglichkeit mit dem Provisorio motivirt werden. -- Demnach wird sich die Großberzogliche Regierung einem Beschluffe auf formliche Burucknahme ober Suspension des biesleitigen Gesetzes in feinem Kalle unterwerfen, indem sie bies nicht nur mit bem Rechte, sondern auch mit ihrer Würde unvereinbar hält.

Die hohe Bundesversammlung wolle erwägen, daß die Zurücknahme oder Suspension des Geseges das Ansehen der Größerzoglichen Regierung wesentlich gefährden, sie alles Bertrauens ihrer Unterthanen berauben und den Feinden jeder öffentlichen Ordnung die schärsste Wasse verleihen würde. Gewiß ist aber sest nicht an der Zeit, irgend etwas zu thun, was solche Folgen besürchten läßt, vielmehr dürste dahin getrachtet werden müssen, die Autorität der Regierungen mögslichst zu besestigen, und ihnen dadurch das hauptsächlichste Mittel zu gewähren, für die Aufrechthaltung eines gesetzlichen Zustandes zu sorgen.

Präsidium. Die Drohung eines Bundesglieds, einem seiner Ansicht nicht entsprechenden Beschlusse der Bundesverssammlung die Sanction zu versagen, darf weder das Präsidium von der Bortegung des Beschlußentwurfes, noch die Bundesversammlung von der Ziehung desselben, noch weniger den Bund davon abhalten, einem competenzmäßig gefaßten Beschlusse mit allen ihm zu Gebot stehenden Mitteln die Bollziehung zu sichung zu sichen. Ein entgegengesetztes Benehmen würde das Zeichen zur Ausschlung des Bundes geben.

Durch ben Art. 32 ber Schlußaete hat jede Negierung eines deutschen Bundesstaates die Obliegenheit übernommen, auf Bollzichung der Bundesbeschlüsse zu halten; durch den 31. Artisel aber ist der Bundesversammlung das Necht und die Verbindlichseit übertragen, für die Bollzichung der in Gemäßheit ihrer Competenz gefaßten Beschlüsse zu sorgen, und, nach Erschöpfung aller andern verfassungsmäßigen Mittel, die erforderlichen Executionsmaßregeln in Anwendung zu bringen.

Nachdem nun die Großherzogliche Gefandtschaft in ihrer am 8. März 1. J. abgegebenen Erklärung sich geäußert hat, "sie bekenne sich unumwunden und jederzeit zu dem Grundsaße, daß das Bundesgeset vom 20. September 1819 über die Presse für das Großherzogthum verbinds lich sei, und verbindlich bleibe, bis es im Wege der Bundesgeseggebung ausgehoben wird;"

so ist zu erwarten, daß, wenn die Großherzogliche Regierung durch den Beschluß der Bundesversammlung von der Unvereinsbarfeit ihres Particulargesesses mit jener, nach dem eigenen Anerkenntniß, für das Großherzogthum verbindlichen Bundessgesetzgebung auf offizielle Weise unterrichtet sein wird, diesselbe eine Entschließung fassen werde, welche ihren Berpstichstungen und früheren söderativen Zusicherungen mehr entspricht, als die heute abgegebene Erklärung vermuthen läßt.

Hierauf wurde vom Präsidio der Entwurf des Beschlusses verlesen, nach vorheriger Umfrage von sämmtlichen Gesandtschaften als den Abstimmungen der Mehrheit vollstommen entsprechend erkannt, und sonach

beschlossen:

Daß das am 1. März 1. J. im Großherzogthume Baden in Wirffamfeit getretene Preßgeset für unvereinsbar mit der bestehenden Bundesgesetzgebung über die Presse zu erstären sei, und daher nicht bestehen dürse.

Demzufolge spricht die Bundesversammlung die zuverssichtliche Erwartung aus, daß die Großherzogliche Regierung dieses Preßgesch sosort suspendiren, und zur Vorbeugung jeder ferner davon zu besorgenden Verlegung der Interessen und Nechte des Bundes oder der einzelnen Bundesstaaten sich die strenge und gewissenhafte Handbaung der Bundesbeschlüsse vom 20. Sept. 1819 und vom 16. Aug. 1824 angelegen sein lassen werde. Die Bundesversammlung erwartet die Anzeige über Vollzug dieses Veschlusses innerhalb 14 Tagen.

Baben. Die Gesandtschaft nimmt an der Ziehung bes Beschlusses keinen Untheil, und behält ihrer Regierung jede Erklärung vor.

Situng vom 12. Juli 1832.

Weitere Erflärung von Vaden das Prefige=
feg betreffend.

Baben. Die Gesandtschaft ist angewiesen, nachstehende Erflärung zum Protokoll der hohen Bundesversammlung zu geben.

Die Großherzogliche Regierung hat in einer zum Protofoll der 10. diesjährigen Sigung abgegebenen Erflärung ausführlich entwickelt, durch welche Verhältnisse sie sich überhaupt
bestimmt fühlen mußte, ein eigenes Preßgesetz zu erlassen, daß
sie hierbei die Gesegebung des Vundesstaats im Auge gehabt, indem sie, weit entsernt, derselben irgend entgegenhandeln zu wollen, vielmehr blos die Absicht gehegt, deren Vollzug in andern Formen zu sichern, warum sie endlich auch der
Meinung sei, es entspreche jenes Gesetz dieser Intention, verleze also seine übernommene Pflicht, und biete nebstdem frästigere Mittel zur Verhütung des Mißbrauchs der Presse dar,
als diesenigen sind, die man bisher zu gleichem Endzwecke
versucht.

Sie war nicht fo gläcklich, für biese Meinung die Stims men ihrer mitverbündeten Regierungen zu gewinnen; man ers fannte zwar das Mangethaste und Unzureichende der Bundess gesetzebung vielfältig an, erflärte sich auch für die Nothswendigkeit, die im Art. 18 lit. d. der Bundesacte enthaltene Zusage recht bald zu erfüllen, glaubte jedoch, daß das diessseitige Presigesetz mit den Normen des Bundes mehr oder minder unwereindar sei, und faste demnach in der jüngsten Sitzung einen Beschluß, welcher dies förmlich besagt, zugleich die Erwartung äußert, es werde die Großherzogliche Negiezung das fragliche Gesetz sofort suspendiren, und zur Anzeige des Bollzugs eine Frist von 14 Tagen bestimmt.

Noch vor der Beschlußziehung hatte die Großherzogliche Regierung bemerkt, daß und aus welchen Gründen ihr die Suspension des Gesets oder die Zurücknahme desselben uns möglich scheint, und die hohe Wichtigkeit der Sache, welche an sich und in ihren Folgen nicht blos ihr eigenes Interesse, sondern auch das ihrer mitverbündeten Regierungen berührt, macht es ihr zur Pflicht, sich darüber mit vertrauensvoller Offenheit noch einige weitere Aussührungen zu erlauben.

Jene Grunde sind theils politischer, theils rechtlicher

Aus Gründen der Politik wünscht die Großherzogliche Regierung Alles zu vermeiden, was, ohne dringend nothwenzdig zu sein, die schon bestehende Aufregung zu vermehren droht, was die Parteien der Unruhigen verstärkt, indem es der Regierung die Gemüther vieler besonnener und gemäßigzter Unterthanen entfremdet, was ihre Autorität gefährdet, deren sie jest in höherem Maaße, wie in gewöhnlichen Zeiten, bedark. Nichts riese aber diese widrigen Erscheinungen gezwisser hervor, als die plögliche Suspension eines ganzen Gezsess, das von beiden Kammern der Ständeversammlung eifrig verlangt nud auf versassungsmäßigem Wege entstanden, selbst von Freunden der öffentlichen Ordnung, wenn auch in seiner Bedeutsamseit überschäßt, für ein unabweisliches Bezdürsniß angesehen wird; durch solche Suspension würde obenzdrein ein kaum tadelnswerthes Selbstgesübl im Innersten verz

lett, ce wurden Zweisel genährt, mit welchen man die Aufrichtigkeit einer Regierung heutzutage so gern verdächtigt, und folglich am Ende größere Rachtheile berbeigeführt, wie Diesenigen find, denen man zu begegnen hofft. Buversichtlich gebricht es der Großherzoglichen Regierung weder an dem redlichen Willen, noch an ber nöthigen Rraft, ftetsbin einguschreiten, wo es die Erhaltung des geseslichen Buftandes, oder die Erfüllung übernommener Pflichten gilt; sie hat davon erft fürzlich Beweise abgelegt, indem fie Bereine und Bolfsver= fammlungen, öffentliche Reben und revolutionäre Abzeichen obne äußere Anreaung verboten und die Contravenienten mit Ernst und Nachdruck zur Berantwortung gezogen bat. Basis ihrer Wirksamfeit bildet jedoch die strenaste Legalität und sie sähe sich bierin wesentlich gelähmt, würde ihr irgend mit Grund zum Vorwurf gemacht, daß sie eine grelle Maagregel verfügt, welche durch bie Umftände nicht vollkommen gerechtfertigt fei.

Nun muß die Großherzogliche Regierung zwar mit innigem Bedauern gesteben, daß einige im Großberzogthum er= scheinende Tageblätter durch gehässigen aufreizenden Ton, oder durch eine beleidigende, selbst revolutionare Tendenz zum öftern Bedenken erregten; in der Regel wurde jedoch die Berbreitung der betreffenden Nummern durch zeitige Beschlagnahme verhindert, es wurde gegen den Berfasser oder Redacteur ge= setsliche Untersuchung verhängt und ein oder der andere mit scharfer Strafe belegt. Geschah bies, besonders in der ersten Zeit nach Emanirung des Gesetzes, nicht jedesmal, so lag ber Grund allein in der Neuheit der Institution; die Gerichte, wie die Organe der Regierung, wurden mit dem Umfang ihrer Befugnisse und Pflichten erft nach und nach befannt; sie haben inzwischen junafthin dem in sie gesetzten Bertrauen genügend entsprochen, und durch ihre besonnene Thätigkeit wird foldes für die Zufunft in noch böherm Grade verbürgt. Es fichert darum wohl der Fortbestand bes fraglichen Gesetzes ein befferes Resultat als, ber leidigen Erfahrung nach,

bie Prefgesegebung anderer Deutschen Staaten fast täglich gewährt.

Auch gebe es noch ein ferneres Motiv, um diese hohe Bersammlung zu bestimmen, in Beziehung auf bas viesseitige Prefacies billige Rudfichten eintreten zu laffen. Die Groß= berzogliche Regierung bat nämlich bei Erlaffung befelben burchaus in gutem Glauben gebandelt. Gie fab bas bringende Berlangen nach foldem vorber; von ber leberzeugung geleitet, daßt jedes einseitige Beginnen insofern minter guläffig fei, bachte fie an Erfüllung Des Art. 18. lit. d.; ichon vor Eröffnung ihres Landtages fuchte fie bierauf vertraulich auf= mertfam zu machen, fand jedoch mit ihren Unfichten nirgend Gebor; fpaterbin legte bie Abnigl. Bayerifche Regierung ihren Stanten ben Entwurf eines Prefacienes vor, von bem biedseitigen hauptsächlich burch ben Antrag verschieben, daß ein Schwurgericht über Prefivergeben artheilen folle; feine Heuße= rung ber Migbilligung wurde biergegen laut; es erfoigte ber= gleichen eben fo wenig während fein r nachmaligen Discuffion. Die Großberzogliche Regierung glaubte beghalb nach weitern fünf Monaten fich zu ähnlicher Borlage entschließen zu dürfen, und weder bei biefer Gelegenheit, noch im Berlauf ber hierüber stattgefundenen Berhandlungen, fondern erft nach ber unvermeidlichen Sanction wurde die Richtvereinbarlichkeit des Ge= seges mit ben Beschluffen bes Bundes gur Sprache gebracht.

Der planste Ausweg würde übrigens sein, der wegen Art. 18. lit. d. ohnehin fürzlich erneuerten Commission den Auftrag zu ertheilen, ihren Vortrag baldthunlichst zu erstatten, und dann etwas Definitives sofort zu beschließen, mittlerweile aber die Verhandlungen wegen des diesseitigen Prefigeses auf sich beruhen zu lassen.

Dies verhütete nämtich jede benkbare Collision, weil bie Berfassungenrtunde für bas Großberzogehum Baden im S. 17. besagt, es werde die Pressereiheit nach den fünstigen Bestimmungen der Bundesversammlung gehandhabt werden.

Wendet man fich biernächst zu ben Rechtsgrunden gegen die ausgesprochene Suspension, so dürfte nicht wohl zu beftreiten fein, daß biefer Ausspruch weiter geht, als fein Motiv, ja felbst als die Competenz dieser hoben Bersammlung. Schon Die flüchtigste Vergleichung des diesseitigen Prefigesets ergibt, baß foldes zum bei weitem größten Theil Bestimmungen entbalt, beren Unvereinbarfeit mit früheren Bundesbeichluffen nie behauptet worden ist und nie behauptet werden fann, weil sie für jede Urt der Presigesetzgebung passend und nothwendig find; auch fann sich die Unvereinbarkeit, der Natur ber Sache nach, nicht auf biejenigen Bestimmungen begie= ben, welche das diesseitige Prefigeset, etwa pur in fürzerer Kassung, aus dem Bundesbeschlusse von 1819 wiederholt; chensowenia aber läßt sich überbaupt präsumiren, es babe biese hohe Bersammlung über solche Bestimmungen erfennen, und dieselbe im Kalle verwerfen wollen, von welchen ber S. 2. jenes Beschluffes ausbrücklich erklärt, fie seien als Mittel zum Zwecke bem Ermeffen ber Regierungen anheimgestellt. Wollte man bagegen erinnern alle biefe Befdyranfungen bes jegigen Beschluffes verstünden sich von selbst, so wurden bier= mit die Zweifel der Großbergoglichen Regierung dennoch in feiner Beise geboben sein: denn immer noch bliebe die Sauptfrage zu lösen, welche Bestimmung biefe bobe Berfammlung mit der Gesetzebung bes Bundes für unvereinbar balt? So wie die Sache bermalen liegt, ift die Auswahl im Ganzen ber Großberzoglichen Regierung überlaffen; sie ift burchaus nicht versichert, ob und wie weit diese hohe Bersammlung bie von ber Commission gemachten Ausstellungen adoptirt; man wird ihr jevoch gewiß nicht anmuthen wollen, auf die Gefahr bin, zu irren, bas bermalige Gefet zu modificiren, und wenn die Modification ben Unsidten diefer Bersammlung in der That widerstrebt, sich von Neuem zu vertheidigen, um erft bann zu ermitteln, was an bem Gefege verändert werden foll.

Je aufrichtiger baher die Großherzogliche Negierung wünscht, sich nur innerhalb der von der Bundesversammlung gezogenen Schranken zu bewegen, und se weniger sie gerade unter den seizigen Zeitverhältnissen — will sie nicht von dem Mißbrauch der Presse das Schlimmste gewärtigen — das fragliche Geses im Ganzen, somit auch in seinen sichernden und ordnenden Bestimmungen, zurücknehmen kann, desto mehr hält sie es für wahrhaft unerläßlich, die unvereinbaren Puncte genauer zu bezeichnen und erst Endliches zu beschließen, wenn sie darüber mit ihren Erklärungen gehört worden ist.

Dem Allem nach trägt sie bermalen barauf an, es möge biese hohe Versammlung

- a) zunächst unter einstweiliger Aussetzung des gegen das diesseitige Prefigesetz gefaßten Beschlusses, der wegen des Art. 18 Lit. d. der Bundesacte ernannten Commission den Auftrag ertheilen, die Erstattung ihres Bortragsthunlichst zu beschleunigen; eventuell aber
- b) von dersenigen Commission, die für die Presangelegenheiten besteht, alle solche Bestimmungen desselben zum Zweck einer speciellen Beschlußfassung namentlich bezeichnen lassen, welche mit dem Bundesbeschlusse von 1819 nach ihrer Meinung unvereindar sind.

Präsidium. Der Antrag der Großherzoglichen Regierung gehe dahin:

- 1) unter einstweiliger Aussetzung bes gegen bas Babische Preßgesetz gesaßten Beschlusses, ber wegen bes Art. 18 Lit. d. ber Bundesacte ernannten Commission ben Ausstrag zu ertheilen, die Erstattung ihres Bortrags thunslichst zu beschleunigen, und
- 2) von bersenigen Commission, welche über das Babische Prefigeset Gutachten erstattet habe, alle jene Bestimsmungen dieses Gesches zum Zweck einer speciellen Beschlußfassung namentlich bezeichnen zu lassen, welche mit dem Bundesbeschlusse vom Jahre 1819 nach ihrer Meinung unvereindar seien.

hierauf muffe Prafidium erwiedern:

Bu 1) baß die Commission zur Begutachtung gleichförmiger Verfügungen hinsichtlich der Presse erst in der 22. diessjährigen Sigung (Prot. S. 864) zur Beschleunigung ihrer Arbeiten aufgefordert worden, und daß mit Vertrauen einem baldigen Resultate entgegen zu sehen sei.

Bon einer Aussehung bes gegen bas Babische Prefigesetz gefasten Beschlusses könne übrigens so wenig die Nebe sein, als Präsidium die Berantwortlichkeit zu übernehmen gedenke, welche aus der Berzögerung der Boltziehung senes Beschlusses für den Bund erwachsen könne.

Ju 2) außerte der Kaiserlich-Königliche präsidirende Gesandte: nach den vorliegenden Berhandlungen, welche eine vollsommene Uebereinstimmung der Ansichten der Negierungen mit dem Gutachten des Bundestagsausschusses darstellten, tönne der Badischen Regierung nicht zweiselhaft sein, auf welchen Gründen die Unvereindarseit des Badischen Preßgessehes mit dem provisorischen Bundespreßgesche beruhe. — Da übrigens der deutsche Bund das ganze Badische Preßgesch mit dem provisorischen Bundespreßgesche durch einen versassungsmäßigen Veschluß als unvereindar erfannt und dessen Suspension ausgesprochen habe, so habe die Bundesversammslung blos den Soltzug ihres auf der Grundlage des Commissionszutachtens gesaßten Beschusses zu erwarten.

Sämmtliche Stimmen, mit Ausnahme Badens, äußerten sich mit bem Präschio einverstanden.

Baben. Die Gesandtschaft hat nachträglich zu erklären, doß die mit besonderer Restriction zum Vollzug des Beschlusses bestimmte 14tägige Frist durchaus nicht genüge, um die Modificationen des diesseitigen Fresgesches und teren Verfündung zu bewirfen, daß men übrigens solche in keinem Falle über die Gehühr verzögern werde.

Präsibium. Rur in ver Unterstellung, daß die Großherzoglich Babische Regierung den Bundesbeschluß in seinem ganzen Umfange vollziehen werde, könne es sich davon han beln, berselben eine Terminsverlängerung Behufs der aus der Suspension ihres Prefigesetses nothwendig hervorgehenden Albsänderung ihrer Aufsichtsbehörden und beren Instructionen 20. zuzugestehen; es gebe also anheim, ob darauf eingegangen und der Termin, vom Tage des gedachten Beschlusses angesfangen, auf vier Wochen verlängert werden wolle?

Sämmtliche Gesandtschaften, von deuselben Boraussetungen ausgehend, stimmten dem Präsidialantrage bei.

- 1) Daß bem Bunsche ber Großherzoglich Babischen Re-Regierung um Beschleunigung bes Gutachtens ber Commission, welche nach bem Art. 18 Lit. d. ber Bundesacte wegen gleichförmiger Berfügungen hinsichtlich ber Presse beauftragt ist, burch ben am 28. v. M. biesfalls gesaßten Beschluß (Prot. S. 864) bereits entsprochen sei,
- 2) daß sich die Bundesversammlung tarauf beschränken müsse die Großberzoglich Badische Negierung auf den Beschluß vom 5. d. M. (Prot. S. 942) zu verweisen, durch welchen auf der Grundlage des Commissionsgutachtens ausgesprochen worden ist, daß das in Baden seit dem 1. März I. J. in Wirtsamkeit getretene Preßgeset mit der bestehenden Bundesgeschgebung unvereindar sei und daher nicht bestehen könne, daß demnach die Suspension desselben mit Zuversicht erwartet werde;
- 3) daß der Termin zur Vollziehung des Beschlusses vom 5. d. M. in der Boraussesung, daß solchem nach seinem gauzen Umfange genügt werden wolle, auf vier Wochen, vom Tage des gesaßten Beschlusses an gerechnet, erweistert werde, daß aber, nach der Ueberzeugung der Bundesversammlung, die möglichste Abkürzung dieses Termins im wohlverstandenen Interesse der Großherzoglichen Regierung selbst liege, daher vertrauensvoll erwartet werde.

Sigung vom 30. Juli 1832.

Erklärung von Baben wegen Vollzugs bed Bunbesbeschlusses vom 5. Juli, die Aufhebung bes Prefgesesse betreffend.

Baben. Sobald von hoher Bundesversammlung die Unwereinbarkeit des diesseitigen Prefigesess mit der Prefigesetzellung des Bundes förmlich ausgesprochen, auch der früher deshalb erstattete Commissionsbericht als Grundlage dieses Ausspruchs bezeichnet war, konnte die Großherzogliche Megierung, eingedenk ihrer Pflichten gegen den Bund, keinen Augenblick darüber zweiselhaft sein, nicht nur, daß sie sich darnach zu achten, sondern auch in welchem Maaße dies zu geschehen habe.

Dem zu Folge wurden die hiermit vorgelegten Berordnungen erlassen; die eine derselben setzt die Hauptbestimmungen sest, welche entweder durch den Beschluß vom 5. 1. M. unmittelbar gegeben, oder doch zur Aufrechthaltung desselben schlechthin nothwendig sind; die andere dagegen sichert diesen Hauptbestimmungen den gehörigen Bollzug, indem sie hierzu nähere Beisungen ertheilt.

Bei der Hauptverordnung ging die Großherzogliche Regierung von der Erwägung aus, daß Alles beseitigt werden müsse, was in dem diesseitigen Preßgesetze der Preßgesetzebung des Bundes nach der Ansicht dieser hohen Bersammlung nur irgend widerstrebt; insosern auf den schon gesdachten Commissionsbericht als Grundlage ihres Beschlusses hingewiesen, hat sie darum in einem generellen Saze das diesseitige Preßgesetz, so weit dieser Bericht solches als widerssprechend bezeichnet, für unwirksam erklärt; sie hat sich dieses Ausdruckes statt des in dem Beschlusse gebrauchten bedient, weil die Suspension eines Gesetzes nach der Verfassung des Großherzogthums zu Folgerungen führt, die hier, wo die Erfüllung einer von ständischem Einslusse unabhängigen Bundespslicht in Frage stand, dem Endzwese und dem Rechte der

Großherzoglichen Regierung im Berhältniffe zu ihren Stänten nicht entsprachen.

Die Kolgerungen aus diesem generellen Sate ergeben fich von felbit. Im ersten Urtifel ift, mit ben Worten bes Bundesprefgeseges, für alle Edriften, die nicht über 20 Drudbogen übersteigen, vorgängige Censur verordnet; ber zweite und dritte Urtifel droben innerhalb gemiffer Grenzen Geld= ftrafen an, welche benjenigen treffen, ber bie Censur umgebt, ober trot ber verweigerten Erlaubnig etwas brucken läßt; ber vierte Artifel fügt noch eine weitere Sicherheitsmaafregel bingu, indem er die Polizeibeborde veruflichtet, jede uner= laubter Beife abgebruckte Schrift mit Befchlag zu belegen, bamit fie nicht verbreitet werben fann. Während ber fünfte Die Cenforen auf die positiven Normen verweist, die sie bei ber Ausübung ihres Amts bauptfächlich im Auge behalten muffen, bebt ber fechote bie Deffentlichkeit bes Berfahrens wegen Prefergeben ober Prefeverbrechen auf, weil bierdurch ber Endzwed ber Cenfur und ber Beschlagnahme im Grunde mittelbar vereitelt wird. Endlich brudt ber fiebente und lette Artifel ber Deutlichfeit wegen aus, von welchem berogirenden Einfluffe bie vorbergebenden Bestimmungen auf bas feitherige Prefgeset find. Es war foldes mehr auf die Wirfung repreffiver Maagregeln berechnet, verliert aber biefen Charafter, wenn gleich die aufgehobenen, wie die jest erlaffenen Borschriften ber Bahl nach minter bebeutent find, als einen vor= berrschenden gang und gar, und wird umgefehrt rein präven= tiv, insoweit es nicht zur Wirffamfeit und zum Schute ber präventiven Anordnungen eventuell auch noch einer fräftigen Repression, gerade in unsern aufgeregten Zeiten, unumgänglich bebarf.

Der Cenfur, als bem eigentlich präventiven Mittel zur Berhütung bes Mißbrauchs ber Presse, mussen nämlich, außer ben Strafen für Umgehung berselben, und außer ber Beschlagenahme, noch weitere Anordnungen eventuell zur Seite siehen, welche bann zur Anwendung sommen, wenn gleichwohl Ver*

gehen oder Berbrechen burch Mißbrauch der Presse begangen worden sind. Im Großherzogthume war dafür vor Erlassung des Pressesches nur äußerst dürftig gesorgt; hierdurch aber ist diesem Mangel in erschöpfenden Bestimmungen abgeholsen, indem es eigene Staatsamwälte neben den Polizeibehörten zu Wächtern der Presse bestellt, die Strassen für Presverbrechen und Presvergehen erhöht, und das hierbei eintretende Bersfahren im öffentlichen Interesse genau regulirt.

Alle biese zahlreichen Bestimmungen kennten nicht suspendirt oder aufgehoben werden, schon weil sie zur Erreichung des vorliegenden Zweckes wahrhaft unentbehrlich sind; es ist aber auch weder in dem Beschlusse dieser hohen Bersammlung gesagt, noch gedenkbarer Weise ihrer Intention gemäß, weil diese allein dahin geht, den Widerstreit mit der Preßgeschzehung des Bundes zu beseitigen, zwischen jenen Bestimmungen und der Bundesgeschzehung jedoch sein Widerstreit bescheht, ja nicht einmal bestehen kann, da lestere alle dergleichen Bestimmungen der Landesgesegebung ausdrücklich anheimzgestellt hat.

Die Vollzugsverordnung scheint keinerlei Erläuterungen zu bedürfen, es wäre denn, daß bei Zeitungen die Vorlage zur Eensur auch in dem zur ersten Correctur bestimmten Probebogen gestattet ist; diese Ausnahme bezieht sich auf den Umstand, daß für Zeitungen in der Regel kein Manuscript, wenigstens kein vollständiges, gefertigt wird, sondern größtenstheils eine Auswahl von Artiseln in andern Zeitungen angesstrichen zu werden psiegt; ver zur ersten Correctur bestimmte Probebogen muß bier also die Stelle des Manuscripts verstreten, und es ist selches auch, der allgemeinen Ersahrung nach, ganz unbedenklich, weil eine Zeitung sich in solcher Unsorm weder vervielsättigen, noch viel weniger aber ausgegeben werden kann.

Offenbar wird nun von der jezigen Gefet= gebung des Großherzogthums Alles geleiftet, was zur Berhütung bes Mißbrauchs der Presse nur irgend zu wünschen ift; sie leistet fogar un= gleich mehr, als sich von der Gesetzgebung mancher anderer Bundesstaaten nachweisen läßt.

Die nächste und burchgreifentste Garantie gewährt un= ftreitig bie ausnahmstofe Cenfur einer feben Schrift von nicht über zwanzig Bogen, bann ist schon bie bloße Thatsache bes Druckens ohne vorgängige Erlaubniß, und in noch höberem Grade des Druckes ungeachtet ibrer Berweigerung, mit einer ben Umftanden entsprechenten Strafe bedrobt, auch in bem einem wie in dem andern Kalle die Beschlagnahme der Druckschrift verordnet; die Censur, sowie die Erledigung jeder in fo fern geführten Befdwerte, auch bie Befdlagnahme, gehört Schlechthin zur polizeilichen Competenz, felbit bie Erfennung jener Strafe, ba nach ben organischen Ginrichtungen bes Großbergogtbums in unterer Instang Polizei= und Juftizver= waltung in berselben Behörde vereinigt find; zwar bleibt ben Bestraften ein Recurs an bas bobere Gericht, allein ba es sich hierbei nur um eine völlig plane That= sache handelt, so wird solcher faum jemals ergrif= fen werben, noch weniger aber ein abweichendes Urtheil zur Kolge baben fonnen.

Dazu kommen nun eventuell besondere Maaßregeln der Repression, falls, troß aller Wachsamkeit, ein Bergeben oder Berbrechen durch die Presse begangen sein sollte; in den Staats-anwälten besüt die Regierung ein eignes Organ, um derssleichen zur gebührenden Untersuchung und Bestrafung zu bringen; es hat sich dieses schon seither bewährt, und wird nur in Folge der unbedingten Wiedereinsührung der Censur künftig selten Gelegenheit zur Thätigkeit sinden; nebstdem trasgen erhöhte Strasbarkeit aller durch die Presse verübten Verzgehen und Berbrechen, noch mehr aber das abgefürzte, blos mündliche Bersahren und die Consideration der betressenden Schrift gewiß vorzüglich dazu bei, den Mißbrauch der Presse in repressivem Wege zu hindern, so oft dies etwa nicht schon im Wege der Prävention vollständig gelingt.

Wenn übrigens die Großherzogliche Negierung hiernach eine Bundespflicht getreulich erfüllt und dabei ihren festen Willen erklärt, für den genauesten Bollzug der erlassenen Bestimmungen zu sorgen, so glaubt sie um so mehr die zuverssichtliche Hoffnung äußern zu dürsen, es werde diese hohe Bersammlung nicht minder entschlossen sein, dem Preßunfuge überall mit beharrlichem Ernste zu steuern; denn nur unter dieser Boraussetzung läßt sich erwarten, daß jene Bestimmungen für das Großherzogthum wie für die übrigen Bundessstaaten den gewünschten Ersotg haben werden.

Die geheimen Beschlüsse der Wiener Minister-Conferenz

vom 12. Juni 1834.

11eber die geschichtliche Entstehung dieser schon mehrmals abgedruckten geheimen Beschlüsse spricht sich der unbekannte Herausgeber folgendermaßen aus:

Im Jahr 1833 war von Desterreich und Preußen ber gemeinschaftliche Vorschlag an sämmtliche beutsche Sofe er= gangen, es wollten die Landesregierungen nach dem Modus ber engeren Bersammlung bes Bunbes nach Wien Gesanbte schicken, um baselbst in Cabinetsconferengen zusammenzutreten und zur Beseitigung ber ber monarchischen Regierungsgewalt und landesherrlichen Autorität von Seiten ber bemofratischen Partei in Deutschland brobenden Gefahren gemeinschaftlich zu treffende Maagregeln verabreden. Auf bereitwillig erfolgte Beiftimmung ber übrigen Sofe fam biefer Borfchlag alsbalb gur Ausführung, und vereinigte man fich, nachdem verfchies bene Unträge in Folge von Stimmenuneinigkeit, insbesondere ber Diffension Baierns, hatten aufgegeben werben muffen, gulegt in ber Schlußsigung vom 12. Juni 1834 zu benjenigen Beschlussen, welche in bem bier abgedruckten Schlufprotofoll niedergelegt find. Mehrere Urtifel beffelben (namentlich einige bas Bundesschiedsgericht und die Universitäten betreffende) find nachmals ihrem Hauptinhalt nach als Bundesgefetz versöffentlicht worden; die übrigen Artifel dagegen werden sehr geheim gehalten, und würden ohne gegenwärtige Beröffentlichung wahrscheinlich für immer Staatsgeheimniß geblieben sein. Sine seierliche Nede des Herrn Staatskanzlers Fürsten von Metternich eröffnete und eine desgleichen beschloß die Sigungen der Conserenz. Der Inhalt derselben hat wichtig genug geschienen, um mindestens einige interessante Bruchstücke davon hier mit abbrucken zu lassen.

Als eine besondere Gunst hatte der preußische Minister von Ancillon, welcher vor Beendigung der Conferenz von Wien abreisen mußte, sich erbeten, daß das Schlußprotocoll ihm dennoch zur Unterzeichnung nach Verlin gesandt werden möchte — ein Beweis, wie großen Werth dieser Staatsmann auf seine Theilnahme an senem Werte gelegt hat.

I.

Bruchstück aus der Eröffnungsrede des Fürsten von Metternich.

Mus ben Stürmen ber Beit ift eine Partei entsproffen, beren Rübnbeit, wenn nicht burch Entgegenkommen, fo boch burch Nachgiebigfeit, bis zum lebermuth gesteigert ift. Jebe Autorität anfeindend, weil fie felbst fich zur Berrschaft berufen wähnt, unterhalt fie mitten im allgemeinen politischen Frieden einen innern Rrieg, vergiftet den Geift und das Gemuth bes Bolfs, verführt die Jugend, bethört selbst das reifere Alter, trübt und verstimmt alle öffentlichen und Privatverhältniffe, stachelt mit voller Ueberlegung die Bolfer zu spstematischem Mißtrauen gegen ihre rechtmäßigen herrscher auf und predigt Berftorung und Bernichtung gegen Alles, was besteht. Diese Partei ift es, welche sich ber Formen ber in Deutschland ein= geführten Berfassungen zu bemächtigen gewußt bat. Db sie Diefen fcheinbar gesetlichen, langfamen und sichern Weg ober ben bes offenen Aufruhrs einschlage, immer verfolgt fie ben nämlichen Zwed. Planmäßig vorschreitend begnügte fie

sich zuerst damit, in den ständischen Kammern den Regierungen gegenüber eine Position zu gewinnen. Allmählig ging ihr Streben weiter; die gewonnene Stellung sollte thunlichst verstärft werden; dann galt es, die Regierungsgewalt in mögslichst enge Grenzen einzuschließen, endlich sollte die wahre Herrschaft nicht länger in dem Staatsoberhaupte concentrirt bleiben, sondern die Staatsgewalt in die Omnipotenz der ständischen Kammern verpflanzt werden.

Und in ver That dürsen wir uns nicht verhehlen, daß die Partei mit größerem oder geringerem Erfolge, leider! ihren Zweck hie und da zu erreichen gewußt, und daß, wenn nicht bald dem überstuthenden Strome dieses Geistes ein hemmender und rettender Damm entgegengesetzt und in dem mächtigen Entwicklungsgange sener Fortschritte der Faction ein Abschnitt gemacht wird, in kurzem selbst das Schattenbild einer monarchischen Gewalt in den Händen mancher Regenten zerstießen könnte.

II.

Das Schlußprotofoll der Wiener Conferenz vom 12. Juni 1834.

Die souverainen Fürsten und freien Städte Deutschlands haben in pslichtmäßiger Fürsorge für Erhaltung der durch die Bundesacte bestimmten und durch die Schlußacte ausgebildeten Berfassung des deutschen Bundes, wie für die durch diese Grundgesetze verbürzte Sicherung der landesherrlichen Autorität und der öffentlichen Ordnung und Ruhe in den einzelnen Bundesstaaten, endlich in dem sesten Entschlusse, den in Deutschland bestehenden Nechtszustand gegen seden Bersuch zu dessen Berlegung durch alle in ihren Nechten wie in ihren Pslichten liegenden Mittel gewissenhaft zu bewahren, zur Berrathschlagung über die zur Erreichung dieses gemeinsamen Zweckes von allen Negierungen gleichmäßig sestzuhaltenden Grundsäße und zu tressenden Maßregeln nachstehende Bevollsmähigte ernannt, nämlich: ze. ze., welche zu Wien, nach

geschehener Auswechselung ihrer richtig befundenen Bollmachten in Cabinetsconferenzen zusammengetreten und zu einer einhelsligen desinitiven Bereinbarung über folgende Artikel gelangt sind:

Art. 1. Das im Art. 57 der Wiener Schlußacte anerstannte Grundprincip des deutschen Bundes, gemäß welchem die gesammte Staatsgewalt in dem Oberhaupte des Staats vereinigt bleiben muß und der Souverain durch eine landständische Versassung nur in der Ausübung bestimmter Rechte an die Mitwirfung der Stände gebunden werden kann, ist in seinem vollen Umfange unverletzt zu erhalten. Jede demselben widerstrebende, auf eine Theilung der Staatsgewalt abzielende Behauptung ist unvereinbar mit dem Staatsrechte der im deutschen Bunde vereinigten Staaten, und kann bei keisner deutschen Verfassung in Anwendung kommen.

Die Regierungen werden demnach eine mit den Souveraisnetätsrechten unvereinbare Erweiterung ständischer Befugnisse in keinem Falle zugestehen.

- Art. 2. Wenn Stände, in der Absicht, ihre Befugnisse zu erweitern, Zweisel über den Sinn einzelner Stellen der Bersassungenrfunden erregen sollten, so werden die Regierungen, die den obigen Grundsäßen entsprechende Deutung auferecht erhalten. Sollten die Stände sich bei dieser Deutung nicht beruhigen, so wird die betreffende Regierung den ershobenen Anstand auf dem im folgenden Artisel zur Entscheidung solcher Irrungen bezeichneten Wege zur Erledigung bringen.
- Art. 3. Für ben Fall, daß in einem Bundesstaate zwisschen ber Regierung und den Ständen über die Auslegung der Verfassung oder über die Grenzen der bei Ausübung bestimmter Rechte des Regenten den Ständen eingeräumten Mitwirfung, namentlich durch Verweigerung der zur Führung einer den Bundespflichten und der Landes-Versassung entspreschenden Regierung erforderlichen Mittel, Irrungen entstehen,

und alle verfassungsmäßigen und mit den Gesetzen vereinbartichen Wege zu deren genügenden Beseitigung ohne Erfolg eingeschlagen worden sind, verpflichten sich die Bundesglieder, als solche, gegen einander, ehe sie die Dazwischenkunft des Bundes nachsuchen, die Entscheidung solcher Streitigkeiten durch Schiedsrichter auf dem in den folgenden Artiseln bezeichneten Wege zu veranlassen.

Art. 4. Um das Schiedsgericht zu bitten, ernennt jede der siedzehn Stimmen des engeren Naths der Bundesversfammlung aus den von ihr repräsentirten Staaten, von drei zu drei Jahren, zwei durch Charafter und Gesinnung ausgezeichnete Männer, welche durch mehrjährigen Dienst, hinlängliche Kenntnisse und Geschäftsbildung der Sine im juridischen, der Andere im administrativen Fache sich erprobt haben. Die erfolgten Ernennungen werden von den einzelnen Negierungen der Bundesversammlung angezeigt ze.

Es folgen hierauf bis 2lrt. 14 bie befannten, bas Bundesschiedsgericht betreffenden Anordnungen.

Art. 15. Stände können von ihren eigenen Beschlüssen ober von jenen einer früheren Ständeversammlung, wenn sie in versassungsmäßiger Form erfolgt und von der Regierung genehmigt sind, ohne deren Zustimmung mit rechtlicher Wirfsamkeit nicht abgehen. Dies versieht sich auch von Beschlüssen, welche für einen ausdrücklich bestimmten Zeitraum gefaßt sind, während der Dauer desselben.

Wo kandtagsabschiede üblich sind, werden die Negierungen in der bisherigen Form und Weise deren Abfassung feine Absänderung eintreten lassen, welche den landesherrlichen Nechten zum Nachtheil gereichen könnte.

Urt. 16. Berordnungen, welche von der Negierung vermöge der Regierungsgewalt in verfassungsmäßiger Form erlassen worden sind, haben für die Unterthanen verbindsliche Kraft und werden von ersterer mit Rachdruck gehandhabt werden.

Den etwa gegen solche Berordnungen gerichteten Competenzübergriffen der Gerichte werden die betreffenden Regiezungen auf jede mit den Gesetzen vereinbare Weise standhaft begegnen.

Ein Nichtanerfennen solcher Berordnungen burch bie Stände fann die Regierung in Handhabung derfelben nicht hemmen, so lange die ständische Beschwerde nicht auf verfasfungsmäßigem Wege als begründet erkannt worden ist.

lleberhaupt fann der Gang der Regierungen durch ständische Einsprüche, in welcher Form diese nur immer vorkommen mögen, nicht gestört werden, sondern dieselben haben ihre Erledigung stets im gesetzlichen Wege zu erwarten.

Die Regierungen werden in den Gesetzentwürfen, welche von ihrer Seite den Ständen vorgelegt werden, die eigentlich gesetzlichen Bestimmungen sorgfältig von eigentlichen Bollzugsebestimmungen trennen.

Art. 17. Die Regierungen werden nicht geftatten, daß die Stände über die Gültigkeit der Bundesbeschlüffe berathen und beschließen.

Art. 18. Die Regierungen werden Ständeversammlungen, welche die zur Handhabung der Bundesbeschlüsse vom 28. Juni 1842 erforderlichen Leistungen verweigern, nach fruchtloser Anwendung aller gesetzlichen und versassungsmäßigen Mittel (und zwar nach Umständen mit Bezeichnung des Grundes), auslösen, und es soll ihnen in solchem Falle die Hülfe des Bundes nach Maßgabe der Art. 25—27 der Schluße acte zugesichert sein.

Diese Bestimmungen gelten auch für ben Fall einer ganglichen Berweigerung ber Steuern.

Art. 19. Bedingungen, welche bei Bewilligung ber zur Führung der Regierung erforderlichen Steuern nach Art. 2 bes Bundesbeschlusses vom 28. Juni 1832 unzulässig sind,

fonnen auch unter ber Benennung von Boraussetzungen ober unter irgend einer andern Form nicht geltend gemacht werden.

Art. 20. Das Necht der Steuerbewilligung ist nicht gleichbedeutend mit dem Nechte, das Staatsausgabenbudget zu regeln. Die Regierungen werden diesen Unterschied bei den Berhandlungen über das Budget genau im Auge behalten und die durch die einzelnen Landesversassungen gezogenen Grenzen mit gehöriger Sorgsalt für die erforderlichen Dispossitions und Reserve-Fonds strenge beobachten lassen.

Aus diesem Unterschiede folgt: daß Ständen das Recht, einzelne innerhalb des Betrages der im Allgemeinen bestimmten Etatssummen vorkommende Ausgabeposten festzusetzen oder zu streichen nicht zusteht, insosern ihre Zustimmung dazu nicht ausdrücklich durch Berfassungen oder Gesetz vorbehalten ist.

Werben bereits erfolgte Ausgaben (worunter in jenen Staaten, beren Stände in zwei Rammern getheilt sind, immer beide Rammern verstanden werden) nicht anerkannt oder gestrichen, so können lettere zwar eine Verwahrung für künftige Fälle einlegen oder nach Umständen einen andern nach der Verfassung jedes Landes zulässigen Weg einschlagen; es können aber dergleichen als wirklich verausgabt nach gewiesene Summen nicht als effektive Rassenvorräthe von den Ständen in Anschlag gebracht werden.

Die Frage über die Nechtmäßigkeit einer erweislich ers folgten Ausgabe wird auf verfassungsmäßigem Wege entschieben, und wenn diese Entscheidung verneinend ausfällt, so steht nur der kompetenten landesherrlichen Behörde, und nicht den Ständen, der Ausspruch über die Ersfapperbindlichkeit zu.

Art. 21. Damit bie Berathung ber Stände über bas Budget in ber nöthigen Frist um so gewisser beendet werden

fönne, werden die Regierungen die Stände zu rechter Zeit eine berufen und benselben das Budget in der Regel bei dem Beginne der Sigungen vorlegen.

Sollte die Erledigung der Budgetfrage nicht auf irgend einem gesetzlichen oder durch freies llebereinkommen bestimmten Wege vor Ablauf der gesetzlichen Steuerbewilligungsperiode zu bewirfen gewesen sein, so wollen die betheiligten Regierungen die Entscheidung der streitig gewordenen Punkte durch ein nach den Bestimmungen des Art. 3 zu bildendes Schiedsgericht so zeitig einseiten, daß die Entscheidung sedenfalls binnen sechs Monaten vom Ablauf der letzten Steuers bewilligungsperiode an ertheilt werden kann.

Bürden sich die Stände auch zu einer einstweitigen, den Fortgang des Staatshaushaltes bis zur Entscheidung sichernden Steuerbewilligung nicht verstanden haben, oder sich einem schiedsrichterlichen Ausspruche gar nicht unterwerfen wollen, während die Regierung den oben erwähnten Bestimmungen nachgesommen ist, so steht legterer das Necht zu, die zur Ersfüllung der Bundespslicht und zur Führung einer der Landespversssung entsprechenden, geordneten Berwaltung ersorderlichen Steuern fortzuerheben, ohne jedoch, den Fall außerorsbentlicher Bundesleistungen oder anderer außerordentlicher und dringender Ereignisse ausgenommen, den Betrag der legten Steuerbewilligung zu überschreiten, und der Bund wird nösthigenfalls die Bundeshülfe nach Art. 25 und 26 der Schlußacte und Artisel 2 des Bundesbeschlusses vom 28. Juni 1832 eintreten lassen.

Art. 22. Die verbündeten Souveraine werden sich bemühen zu bewirfen, daß da, wo das Einkommen des Regenten nicht versassungsmäßig auf andere Weise gesichert ist, die Civillisten auf Domanialgefälle gegründet und sedenfalls in der Art mit den Ständen sixirt werden, daß sie sowohl während der Lebenszeit des Negenten, als bei einem neuen Regierungsantritt nicht ohne des Landesherrn Einwilligung vermindert, aber auch nicht ohne Buftimmung ber Stände erhöht werden fonnen.

Art. 23. Man wird den Grundfat festhalten, daß Staatsbeamte zu ihrem Eintritte in ftändisiche Rammern der Genehmigung des Landesherrn bedürfen.

Art. 24. Die Regierungen werden einer Beeibigung des Militairs auf die Berfassung nir= gends und zu keiner Zeit Statt geben.

Art. 25. Die Regierungen werben zur Bewirfung eines gleichförmigen und frästigen Bollzuges des Artikels 5 des Bundesbeschlusses vom 28. Juni 1832 und der demselben vorausgegangenen Borschriften der Schlußacte, in Betreff der Deffentlichkeit landständischer Berhandlungen, insoweit nicht durch die bestehenden Geschäftsordnungen bereits genügend fürgesorgt ist, die nöthigen Anordnungen treffen, und zu diesem Ende ihre, den Ständesigungen beiwohnenden Commissarien mit den geeigneten Instructionen versehen.

Art. 26. Man wird insbesondere darüber wachen, daß die Präsidenten der ständischen Kammern nicht verabsäumen, die Nedner wegen Mißbrauchs des Wortes (sei es zu Angrissen auf den Bund oder einzelne Bundesregierungen, sei es zur Verbreitung die rechtmäßige Staatsordnung untergrabens der oder ruhestörender Grundsäse und Lehren) zur Ordnung zu verweisen, und nöthigenfalls die weiteren verfassungsmässigen Einschreitungen zu veranlassen. Sollte eine Ständeverssammlung in ihrer Mehrheit solche ahndungswürdige Ausfälle einzelner Mitglieder billigen, oder denselben nicht entgegenstreten, so werden die Regierungen nach erfolgloser Anwendung anderer ihnen zu Gebote stehender Mittel, die Vertagung und selbst die Ausschlag der Kammern unter ausbrücklicher Ansühzrung des Grundes verfügen.

Urt. 27. Jedesmal, wenn die Berathung in öffentlicher

Sigung über die Mittel zur Ausführung von Bundesbeschtlüffen, insoweit ständische Mitwirfung dazu verfassungsmässig nöthig ist, von nachtheiligem Einflusse auf die Bundes verhältnisse oder auf die auswärtige Politif des deutschen Bundes sein könnte, werden die Regierungen auf geeignetem Wege dahin wirfen, daß die öffentlichen Sigungen in geheime verwandelt werden.

Ein nach Urt. 27 folgender Artifel lautet im Entwurf: "Da bie Grunde, welche bem provisorischen Prefigefete "vom 20. Sept. 1819 feine Entstehung gegeben und beffen "fernere Erftreckung veranlagt haben, unverkennbar in glei-"dem Gewichte vorhanden find, fo follen diese gesetlichen "Bestimmungen noch ferner in ihrem vollen Umfange in "Rraft bleiben und ihnen in allen deutschen Bundesftaaten "ein möglichst gleichförmiger Bollzug gesichert werden." Baiern ichlug vor, nach ben Worten: "bieje gesetlichen Bestimmungen" einzuschalten: "noch auf feche Jahre." Es wurde hierauf von den übrigen Bundesgliedern erwiedert: burd biefen Bufat gebe ber 3med biefes Artifels, bas jest und in unbestimmter Dauer bestehende Wefet vom Jahre 1819 in feiner Birffamfeit ju befräftigen und ju ftarten, verloren. Da jedoch Baiern fich entschieden weigerte, obne Einschaltung bes von ihm vorgeschlagenen Busates bem Artifel seine Bustimmung ju geben, so beschloß man, biefen Artifel lieber gang wegzulaffen.

- Art. 28. Um die zur Erhaltung der Ruhe Deutschlands übernommene gegenseitige Verpflichtung einer wachsamen und firengen Aufsicht über die in den verbündeten Staaten erscheisnenden Zeitungen, Zeits und Flugschriften in gleichem Sinne vollständig zu erfüllen, und die dem provisorischen Prefigesche gemäß bestehende Censur auf die zweckmäßigste Weise gleichsförmig zu handhaben, werden die Regierungen:
 - 1) das Cenforamt nur Männern von erprobter Gefinnung und Fähigfeit übertragen und biefen eine bem ehren-

vollen Bertrauen, welche baffelbe vorausfest, entsprechende Stellung, sei es in selbstftändiger Eigenschaft oder in Verbindung mit
andern angeschenen Acmtern, sichern;

- 2) ben Cenforen bestimmte Inftructionen ertheilen;
- 3) Censurluden nirgends bulben;
- 4) in bensenigen Bundesstaaten, in welchen nicht durch die Verfassung oder durch die Landesgesetze anderweit Fürssorge getrossen ist, wird unbeschadet dessen, was im S. 6 des provisorischen Prefigesetzes vom Jahre 1819 verfügt ist, eine höhere Behürde mit den Functionen eines Oberschurs Collegii beaustragt werden, um als solches theils über die pflichtmäßige Erfüllung der Obliegenheiten der Censoren zu wachen, theils auch die Beschwerden der Schriftsteller über das Verfahren und die Aussprüche der Censoren zu erledigen.

Art. 29. Bon ben Nachtheilen einer übermässigen Anzahl politischer Tagblätter überzeugt, werden die Negierungen auf eine allmählig hersbeizuführende Berminderung solcher Blätter, so weit dieß ohne Kränfung erworbener Nechte thunlich ist, Bestacht nehmen.

Art. 30. Kraft ber ihnen zustehenden oberpolizeilichen Aufsicht werden die Regierungen die Herausgabe neuer politischer Tagblätter ohne die vorgängige Erwirfung einer dießfältigen Concession nicht gestatten. Es wird diese nur mit Rücksicht auf vorstehenden Artiscl 29, nach gewonnener Neberzeugung von der Befähigung des Resdacteurs und nur mit der Clausel völlig uneinsgeschränkter Widerrusslichkeit ertheilt werden.

Urt. 31. Das in einem Bundesftaate einer Drudidrift von einem Cenfor ertheilte Imprimatur befreit biefe Schrift

nicht von den in andern Bundeständern bestehenden Aufsichts= regeln.

Art. 32. Die Bestimmungen bes Bundesbeschlusses vom 5. Juli 1832, betreffend die Zulassung der außerhalb bes Bundesgebiets in deutscher Sprache erscheinenden Zeit= und nicht über 20 Bogen betragenden Druckschriften politischen Inshalts sollen fortwährend strenge vollzogen werden.

Rücksichtlich ber in fremben Sprachen erscheinenben Zeistungen vereinigen sich bie Regierungen zu der Bestimmung, daß Abonnements auf dieselben von den Postämtern nur nach einem von der Regierung genehmigten Berzeichnisse solcher Blätter angenommen werden dürsen. Die auf diese Beise nicht zugelassenen Zeitungen dürsen zwar von Einzelnen versschrieben, aber nicht öffentlich ausgelegt werden.

Art. 33. Es wird auf geeignetem Wege Sorge bafür getragen werden, daß beim Drucke der ständischen Protokolle, wo solcher Statt sindet, alle jene Neußerungen hin= weggelassen werden, welche nach Bestimmung des Art. 26 eine Verweisung zur Ordnung veranlaßt haben. Wenn die ständischen Protokolle in Zeitungen oder sonstigen periodischen Schristen abgedruckt werden, so untersliegt dieser Abdruck allen für die Nedaction, Censur und Beaufsichtigung dieser letztern bestehenden Vorschristen. Gleiches gilt von der auszugsweisen Vefanntmachung ständischer Vershandlungen in periodischen Blättern.

Art. 34. Die beaufsichtigenden Behörden und die Cenforen der Zeitblätter werden angewiesen werden, auch in Betreff der Aufnahme der factischen Umstände anderer deutsschen Ständeversammlungen mit gleicher Umsicht und nach denselben Regeln wie bei jener des eigenen Staates zu verfahren.

Art. 35. Da, wo Deffentlichfeit gerichtlicher Berhand= lungen in Straffachen besteht, wollen die Regierungen ber Bekanntmachung dieser lettern burch den Druck nur unter Be= obachtung solcher mit den Gesetzen vereinbaren Vorsichtes maßregeln Statt geben, durch welche eine nachtheilige Eins wirkung auf öffentliche Ruhe und Ordnung verhütet werden kann.

Ein die Nr. 59 führender Artifel lautet im Entwurf: "In denjenigen Ländern, in welchen das Institut der Ges, schwornengerichte besteht, und seine Wirssamkeit auf polizitische Verhältnisse ausgedehnt ist, verbinden sich die Neszerungen auf dessen Zurücksührung in unschädliche Grenzen, "oder nach Umständen auf dessen Veseitigung hinzuwirken." Diesem Artifel weigerte sich Vaiern seine Zustimmung zu geben, und so wurde beschlossen, benselben wegzulassen.

Urt. 36. Die Regierungen vereinbaren sich bahin, baß ber Nachdruck im Umfange bes ganzen Bundesgebiets zu versbieten und bas schriftstellerische Eigenthum nach gleichförmigen Grundsägen festzustellen und zu schüßen sei.

Urt. 37. Es foll am Bundestage eine Commission ernannt werden, um in Erwägung zu ziehen, inwiesern über die Organisation des deutschen Buchhandels ein Uebereinkommen fammtlicher Bundesglieder zu treffen sei.

Zu biesem Ende werden die Regierungen geachtete Buchhändler ihrer Staaten über diesen Gegenstand vernehmen und die Ergebnisse dieser Begutachtung an die Bundestagstommission gelangen lassen.

Art. 38. Damit die nach Bundesbeschluß vom 20. September 1819 für die Universitäten bestellten sandesberrlichen Bevollmächtigten ihre Obliegenheiten mit gesichertem Ersolge ausüben können, werden sich die Negierungen die denselben ertheilten Instruktionen nach vorgenommener Nevision gegenfeitig durch den Weg der Bundesversammlung mittheilen, und solche zur Erzielung möglichster Gleichförmigkeit in ihren Unsordnungen auf den verschiedenen Universitäten benüßen.

Art. 39. Privatdocenten werden auf den Universitäten nur zugelassen, wenn sie mindestens die für die Randidaten

bes öffentlichen Dienstes in bem erwählten Fache vorgeschriebene Prüfung, und biese mit Auszeichnung bestanden haben; die Regierungen werden übrigens, sofern die bestehenden Einrichtungen es zulassen, darauf Bedacht nehmen, daß diesenigen, welche in Wissenschaften, deren Studium zur Vorbereitung auf den Staatsdienst gehört, Unterricht ertheilen wollen, sich vorher auf dem, für den wirklichen Dienst vorgezeichneten Vorbereitungswege mit den Geschäften befannt machen.

Die venla legendi wird nur mit Genehmigung ber — ber Universität vorgesetzten — Behörde, und stets widerrustich erstheilt werden.

Kein Studirender wird an derselben Universität, auf welcher er studirt hat, vor Berlauf von zwei Jahren nach seis nem Abgange von dort als Privatdocent zugelassen werden.

Art. 40. Rein afademischer Lehrer soll ohne Genehmisgung der vorgesetzten Behörde, Borlesungen über Wiffenschaften halten, die einer andern Facultät als der seinigen angehören.

Es wird da, wo es noch nicht geschehen ist, die Einrichtung getroffen werden, daß die Honarare für die Borlesungen von den Studirenden nicht unmittelbar an die Prosessoren besählt, sondern durch einen von der Universitätsbehörde ernannten Einnehmer erhoben, und von diesen den Lehrern ausgehändigt werden.

Art. 41. Die Regierungen werden sich vereinigen, die Ferien an den Universitäten, dem Anfangs = und Endtermine nach, möglichst übereinstimmend zu ordnen.

Den Studirenden soll übrigens außer den Ferien in der Regel keine Erlaubniß zu Reisen ertheilt werden, und ausenahmsweise nur dann, wenn die Eltern oder deren Stellverstreter, sowohl der Zeit, als den bestimmt anzugebenden Gegenden nach, die Reise genehmigen, oder der Nachsuchende dringende Motive zu einer Reise glaubwürdig darthun kann.

Es foll Studirenden, welche an geheimen Berbindungen

Theil genommen, oder sich einer tadelhaften Aufführung schuldig gemacht haben, auch während der Ferien nur die Reise nach ihrer Seimath gestattet und die Reiseroute wo möglich nicht über eine Universitätsstadt gerichtet werden.

* *

Art. 42. Die Regierungen werden auf ihren Universitäten für die Immatriculation eine eigene Commission niederssesen, welcher der außerordentliche Regierungsbevollmächtigte oder ein von der Regierung dazu ernannter Stellvertreter desselben beiwohnen wird.

Alle Studirenden sind verbunden, sich bei dieser Commission innerhalb zwei Tagen nach ihrer Anfunst zur Immatrisculation zu melden. Acht Tage nach dem vorschriftmäßigen Beginnen der Borlesungen barf, ohne Genehmigung der von den Regierungen hierzu bestimmten Behörde, seine Immatriculation mehr Statt sinden. Diese Genehmigung wird insbesondere alsdann erfolgen, wenn ein Studirender die Berzösgerung seiner Anmeldung durch Nachweisung gültiger Verhinsberungsgründe zu entschuldigen vermag.

Auch die auf einer Universität bereits immatriculirten Studirenden muffen sich beim Anfange eines jeden Semesters in den zur Immatriculation angesetzten Stunden bei der Commission melden, und sich über den inzwischen gemachten Aufentshalt ausweisen.

Art. 43. Ein Studirender, welcher um die Immatriculation nachsucht, muß ber Commission vorlegen:

1) Wenn er das academische Studium beginnt, ein Zengniß seiner wissenschaftlichen Vorbereitung zu demselben und seines sittlichen Vetragens, wie solches durch die Wesepe des Landes, dem er angehört, vorgeschrieben ist. Wo noch keine Verordnungen hierüber bestehen, werden sie erlassen werden.

Die Regierungen werden einander von ihren über diese Zeugnisse erlassenen Gesetzen durch deren Mittheilung an die Bundesversammlung in Kenntniß setzen.

- 2) Wenn der Studirende sich von einer Universität auf die andere begeben hat, auch von jeder früher besuchten ein Zeugniß des Fleißes und sittlichen Betragens.
- 3) Wenn er die academischen Studien eine Zeit lang untersbrochen hat, ein Zeugniß über sein Betragen von der Obrigfeit des Orts, wo er sich im letten Jahre längere Zeit aufgehalten hat, in welchem zugleich zu bemerken ift, daß von ihm eine öffentliche Lehranstalt nicht bessucht sei.

Pässe und Privatzeugnisse genügen nicht. Doch fann bei solchen, welche aus Orten außer Deutschland fommen, hierin einige Nachsicht Statt sinden.

4) Jedenfalls bei solchen Studirenden, die einer väterlichen oder vormundschaftlichen Gewalt noch unterworfen sind, ein obrigkeitlich beglaubigtes Zeugniß der Eltern oder Derer, welche ihre Stelle vertreten, daß der Studirende von ihnen auf die Universität, wo er aufgenommen zu werden verlangt, gesandt sei.

Die Zeugnisse sind von ter Immatriculationscommission nebst dem Passe des Studirenden bis zu seinem Abgange aufstubewahren.

Ift alles gehörig beobachtet, so erhält der Studirende bie gewöhnliche Matrifel, die Regierungen der Bundesstaaten werden aber Verfügung treffen, daß diese in feinem derselben statt eines Passes angenommen werden fann.

Art. 44. In den Zeugnissen über bas Betragen sind die etwa erkannten Strafen nehst der Ursache derselben anzussühren, und zwar in allen Fällen, wo irgend eine Strafe wegen verbotener Berbindung erkannt ift. Die Anführung der Bestrafung wegen anderer, nicht erheblisher Contraventio-

nen fann nach dem Ermessen der Behörde entweder ganz unsterbleiben, oder nur im Allgemeinen angedeutet werden. In allen Zeugnissen ist (wo möglich mit Angabe der Gründe) zu bemerken, ob der Inhaber der Theilnahme an verbotenen Verbindungen verdächtig geworden sei oder nicht.

Jeder ist verpflichtet, um diese Zengnisse so zeitig nach= zusuchen, daß er sie bei der Immatriculation vorzeigen kann, und die Behörden sind gehalten, solche ohne Ausenthalt aus= zusertigen, falls nicht Gründe der Verweigerung vorliegen, welche auf Verlangen des Studirenden bescheinigt werden müssen. Gegen die Verweigerung kann derselbe Recurs an die Oberbehörde nehmen.

Kann ein Studirender bei dem Gesuche um Immatriculation die erforderlichen Zeugnisse nicht vorlegen, verspricht er jedoch deren Nachlieserung, so kann er, nach dem Ermessen der Immatriculationseommission, vorerst ohne Immatriculation auf die academischen Gesetze verpslichtet und zum Besuch der Collegia zugelassen werden. Bon Seiten der Universität soll aber sofort an die Behörde, welche die Zeugnisse auszustellen oder zu beglaubigen hat, um Nachricht geschrieben werden, welche von derselben ohne Ausenthalt zu ertheilen ist.

Urt. 45. Die Immatriculation ift zu verweigern:

- 1) Wenn ein Studirender sich zu spät dazu meldet und sich beswegen nicht genügend entschuldigen fann (Art. 42).
- 2) Wenn er die erforderlichen Zeugnisse nicht vorlegen fann. Erfolgt auf die Erfundigung von Seiten der Universität längstens binnen vier Wochen, vom Abgangstage des Schreibens an gerechnet, feine Antwort, oder wird die Ertheilung eines Zeugnisses, aus welchem Grunde es auch sei, verweigert (Art. 43, 44), so muß der Angefommene in der Regel sofort die Universität verlassen, wenn die Regierung sich nicht aus besonders rücksichts

würdigen Gründen bewogen sindet, ihm den Besuch der Collegien unter der im vorstehenden Artisel enthaltenen Beschränfung noch auf eine bestimmte Zeit zu gestatten. Auch bleibt ihm unbenommen, wenn er später mit den erforderlichen Zeugnissen versehen ist, sich wieder zu melden.

- 3) Wenn ber Ankommende von einer andern Universität mittelst des consilii abeundi weggewiesen ist. Ein solcher kann von einer andern Universität nur dann wieder aufsgenommen werden, wenn die Regierung dieser Universität nach vorgängiger nothwendiger, mittelst des Regierungsbevollmächtigten zu pslegender Rückprache mit der Regierung der Universität, welche die Wegweisung verfügt hat, es gestattet. Zu der Aufnahme eines Relegirten ist nebstdem die Einwilligung der Regierung des Landes, dem er angehört, erforderlich.
- 4) Wenn sich gegen den Anfommenden ein dringender Berbacht ergiebt, daß er einer verbotenen Berbindung anges hört und er sich von demselben auf eine befriedigende Beise nicht zu reinigen vermag.

Die Regierungscommissarien werden darüber wachen, daß die Universitäten sede Wegweisung eines Studirenden von der Universität, nebst der genau zu bezeichnenden Urssache und einem Signalement des Weggewiesenen, sich gegenseitig mittheilen, zugleich aber auch die Eltern des Weggewiesenen oder deren Stellvertreter davon benachrichtigen.

Art. 46. Jedem Studirenden werden vor ter Jmmastriculation die Borschriften der §§. 3 und 4 des Bundesbesschlusses vom 20. September 1819 über die in Ansehung der Universitäten zu ergreisenden Maßregeln, sowie die Bestimmungen der hier folgenden §§. in einem wörtlichen Abdrucke eingehändigt, welcher sich mit folgendem Revers schließt:

Ich Endesunterzeichneter verspreche mittelst meiner Namenssunterschrift auf Shre und Gewissen:

- 1) daß ich an keiner verbotenen ober unerlaubten Berbindung der Studirenden, insbesondere an keiner burschensschaftlichen Berbindung, welche Namen dieselbe auch führen mag, Theil nehmen, auch an dergleichen Berbindungen in keiner Beziehung näher ober entsernter mich anschließen, noch solche auf irgend eine Art befördern werde.
- 2) Daß ich, weder zu den Zwecken gemeinschaftlicher Berathschlagung über die bestehenden Gesetze und Einrichtungen des Landes, noch zu jenem der wirklichen Aussehnung gegen obrigseitliche Maßregeln mit Andern mich vereinigen werde.

Insbesondere erkläre ich mich verpflichtet, den Forsterungen, welche die diesem Neverse vorgedruckten Bestimmungen enthalten, stets nachzusommen, widrigenfalls aber mich allen gegen deren Uebertreter daselbst ausgessprochenen Strasen und nachtheiligen Folgen unweigerlich zu unterwerfen.

Erst nachdem bieser Revers unterschrieben worden ist, sindet die Immatriculation Statt. Wer diese Unterschrift verweigert, ist sofort und ohne alle Nachsicht von der Universität zu verweisen.

- Art. 47. Vereinigungen der Studirenden zu wissenschaftlichen oder geselligen Zwecken sind unter den von den Regierungen festzusehenden Bedingungen erlaubt. Alle ansdern Berbindungen der Studirenden sowohl unter sich, als mit sonstigen geheimen Gesellschaften, sind als verboten zu betrachten.
- Urt. 48. Die Theilnahme an verbotenen Berbindungen soll, unbeschadet ber in einzelnen Staaten bestehenden strensgeren Bestimmungen, nach solgenden Abstusungen bestraft werden:
 - 1) die Stifter einer verbotenen Berbindung und alle diejenigen, welche Andere zum Beitritt verleitet oder zu ver=

- leiten gesucht haben, sollen niemals mit bloßer Carcerstrafe, sondern jedenfalls mit dem consilio abeundi, oder, nach Besinden mit der Relegation, die den Umständen nach zu schärfen ist, belegt werden.
- 2) Die übrigen Mitglieder solcher Berbindungen sollen mit strenger Carcerstrase, bei wiederholter oder sortgesetzter Theilnahme aber, wenn schon eine Strase wegen verbotener Berbindungen vorangegangen ist, oder andere Berschärfungsgründe vorliegen, mit der Unterschrift des consilii abeundi oder dem consilio abeundi selbst, oder, bei besonders erschwerenden Umständen, mit der Relegation, die dem Besinden nach zu schärfen ist, belegt werden.
- 3) Insofern aber eine Verbindung mit Studirenden anderer Universitäten, zu Beförderung verbotener Verbindungen, Briefe wechselt, oder durch Deputirte communicirt, so sollen alle diesenigen Mitglieder, welche an dieser Correspondenz einen thätigen Antheil genommen haben, mit der Relegation bestraft werden.
- 4) Auch diesenigen, welche, ohne Mitglieder der Gesellschaft zu sein, dennoch für die Berbindung thätig gewesen sind, sollen nach Befinden der Umstände, nach obigen Strafsabstufungen, bestraft werden.
- 5) Wer wegen verbotener Verbindungen bestraft wird, verstiert nach Umständen zugleich die academischen Benesicien, die ihm aus öffentlichen Fondskassen oder von Städten, Stiftern, aus Kirchenregistern ze. verliehen sein möchten, oder deren Genuß aus irgend einem andern Grunde an die Zustimmung der Staatsbehörden gebunden ist. Desegleichen verliert er die seither etwa genossene Vesteiung bei Vezahlung der Honorarien für Vorlesungen.
- 4) Wer wegen verbotener Verbindung mit dem consilio abeundi belegt ist, dem kann die zur Biederausnahme auf eine Universität ersorderliche Erlaubnis (Art. 45 Nr. 3) vor Ablauf von 6 Monaten und dem, der mit der Ne-

tegation bestraft worden ist, vor Ablauf eines Jahres nicht ertheilt werden.

Sollte die eine oder die andere Strafe theils wegen verbotener Berbindungen, theils wegen anderer Bergehen erfannt werden, und das in Betreff verbotener Berbindungen zur Last fallende Berschulden nicht so groß gewesen sein, daß deßhalb allein auf Wegweisung erfannt worden sein würde; so sind die oben bezeichneten Zeitzräume auf die Hälfte beschränft.

- 7) Bei allen in den academischen Gesetzen des betreffenden Staates erwähnten Bergehungen der Studirenden ist, bei dem Dasein von Indicien, nachzusorschen, ob dazu eine verbotene Berbindung näheren oder entsernteren Anlaß gegeben habe. Wenn dies der Fall ist, so soll dies als erschwerender Umstand angesehen werden.
- 8) Dem Gesuche um Aufhebung der Strafe der Wegweisung von einer Universität in den Fällen und nach Ablauf der festgesetzten Zeit, wo Begnadigung Statt sinden kann (Nr. 6 oben), wollen die Regierungen niemals willsahren, wenn der Nachsuchende nicht glaubhaft darthut, daß er die Zeit der Berweisung von der Universität nühlich verzwendet, sich eines untadelhaften Lebenswandels bestissen hat, und keine glaubhaften Anzeigen, daß er an verboteznen Berbindungen Antheil genommen, vorliegen.

Art 49. Die Mitglieder einer burschenschaftlichen oder einer auf politische Iwecke unter irgend einem Namen gerichteten unerlaubten Verbindung trifft (vorbehaltlich der etwa zu verhängenden Criminalstrafe) geschärfte Relegation: außers dem sollen dieselben so wenig zum Civildienste, als zu einem firchlichen oder Schulamte, zu einer academischen Würde, zur Advocatur, zur ärztlichen oder chirurgischen Praxis inners balb der Staaten des deutschen Bundes zugelassen werden.

Burde fich eine Regierung burch besonders erhebliche Grunde bewogen finden, eine gegen einen ihrer Unterthanen

wegen Verbindungen der bezeichneten Art erkannte Strafe im Gnadenwege zu mildern oder nachzulassen, so wird dieses nie ohne sorgfältige Erwägung aller Umstände, ohne leberzeusung von dem Austritte des Verirrten aus seder gesetzwidrigen Verbindung und ohne Anordnung der erforderlichen Aussicht geschehen.

Urt. 50. Die Regierungen werden das Erforderliche verfügen, damit in Fällen, wo politische Berbindungen der Studirenden auf Universitäten vorkommen, sämmtliche übrige Universitäten alsbald hievon benachrichtigt werden.

Art. 51. Bei allen mit academischen Strafen zu beles genden Gesetwidrigkeiten bleibt die eriminelle Bestrafung nach Beschaffenheit der verübten gesetwidrigen That und insbesons dere auch dann vorbehalten, wenn die Zwecke einer Berbindung der Studirenden oder die in Folge derselben begangenen Hondlungen die Unwendung härterer Strafgesetze nothwendig machen.

Art. 52. Wer gegen eine Universität, ein Institut, eine Behörde, oder einen academischen Lehrer eine sogenannte Verrusserklärung direkt oder indirekt unternimmt, soll von allen deutschen Universitäten ausgeschlossen sein, und es soll diese Ausschließung öffentlich bekannt gemacht werden. Diesenigen, welche die Aussührung solcher Verrusserklärungen vorsätzlich besördern, werden nach den Umständen mit dem consilio abeundi, oder mit der Relegation bestraft werden, und es wird in Ansehung ihrer Ausnahme auf einer andern Universität dassenige Statt sinden, was oben Art. 48, Rr. 6, bestimmt ist.

Gleiche Strafe, wie Beförderer vorgedachter Berrufdersflärungen, wird diesenigen Studirenden treffen, welche sich Berrufderklärungen gegen Privatpersonen erlauben, oder daran Theil nehmen.

Der Landesgesetzgebung bleibt die Bestimmung überlaffen,

in wie weit Berrufserklärungen außerdem als Injurien zu behandeln feien.

Urt. 53. Jeder, der auf einer Universität studirt hat und in den Staatsdienst treten will, ist verpstichtet, bei dem Abgange von der Universität sich mit einem Zeugnisse über die Borlesungen, die er besucht hat, über seinen Fleiß und seine Aussührung zu versehen. Dhne die Vorlage dieser Zeugenisse wird keiner in einem deutschen Bundesstaate zu einem Eramen zugelassen, und also auch nicht im Staatsdienste anzgekellt werden. Die Regierungen werden solche Versügungen tressen, daß die auszustellenden Zeugnisse ein möglichst genauss und bestimmtes Urtheil geben. Vorzüglich haben diese Zeugnisse sich auch auf die Frage der Theilnahme an verbotenen Verbindungen zu erstrecken. Die außerordentlichen Ressierungsbevollmächtigten werden angewiesen werden, über den gewissenhaften Vollzug dieser Anordnung zu wachen.

Urt. 54. Die academischen Gremien, als solche, wers ben der von ihnen bisher ausgeübten Strafgerichtsbarkeit in Criminals und allgemeinen Polizeisachen über die Studirenden allenthalben enthoben. Die Bezeichnung und Zusammensetzung dersenigen Behörden, welchen diese Gerichtsbarkeit überstragen werden soll, bleibt den einzelnen Landesregierungen überlassen.

Borstehende Bestimmung bezieht sich jedoch eben so wenig auf einfache, die Studirenden ausschließlich betreffende Disciplinargegenstände, namentlich die Aufsicht auf Studien, Sitzten und Beobachtungen der academischen Statuten, als auf Erkennung eigentlicher academischer Strasen.

Art. 55. Die Bestimmungen der Artifel 28 bis 34, bann 39 bis 53 sollen auf sechs Jahre als eine verbindliche Berabredung bestehen, vorbehaltlich einer weitern Uebereinstunft, wenn sie nach den inzwischen gesammelten Erfahrungen für angemessen erachtet werden.

Die Beschränfung "auf sechs Jahre" im vorstehenben Artifel ist erst auf Baierns Antrag und als dieses Bunsbesglied erflärte, ohne diesen Zusag dem Artifel nicht zustimmen zu können, aufgenommen worden. — Es kann übrigens bemerkt werden, daß nach Ablauf der hier bezeichneten sechs Jahre die verbindliche Kraft der Artifel 28 bis 34 und 39 bis 53 weiter erstreckt worden ist.

Art. 56. Die Art. 39 bis 53 sollen auch auf andere öffentliche sowohl, als Privat-, Lehr- und Erziehungs-Anstalten, soweit es ihrer Natur nach thunlich ist, angewendet werden. Die Regierungen werden auch bei diesen die zweckmäßigste Fürsorge eintreten lassen, daß dem Berbindungs- wesen, namentlich so weit dasselbe eine politische Tendenz hat, frästigst vorgebeugt, und sonach die Vorschriften des §. 2 des Bundesbeschlusses vom 20. September 1819 insbesondere auf die Privatinstitute ausgedehnt werden.

Art. 57. Da sich ergeben hat, daß die in Art. 12 der Bundesacte enthaltene Bestimmung wegen Berschistung der Acten auf eine deutsche Universität oder an einen Schöppensstuhl zur Abfassung des Endurtheils zum Theil auch auf Poslizeis und Eximinalerkenntnisse ausgedehnt worden ist, eine solche Auslegung aber nicht in dem Sinne jenes Artisels liegt; so vereinigen sich die Regierungen zu der Erstärung, daß der gedachte Art. 12 der Bundesacte nur auf Civispreitigkeiten Anwendung zu sinden habe.

Art. 58. Da die in den vorstehenden Artifeln enthaltenen Bestimmungen, insbesondere jene, welche die ständischen
Berhältnisse betreffen, und eine weitere Entwicklung der in
den Art. 54 bis 61 der Wiener Schlußacte sestgestellten
Grundsäge bezwecken, nach Maßgabe des Art. 62 derselben
auch auf die freien Städte (auf die freie Stadt Frankfurt mit
besonderer Rücksicht auf die Wiener Congresacte von 1815)
Anwendung sinden, und deren versassungsmäßigen Obrigkeiten
baber jederzeit die Mittel zu Gebote stehen mussen, um den

bestehenden Rechtszustand, die öffentliche Nuhe und gesetzliche Ordnung aufrecht zu erhalten, so wie namentlich allen aus dem Bundesverhältnisse hervorgehenden Obliegenheiten Besachtung und Ausführung zu verschaffen; so werden auch die Senate der freien Städte alle ihnen durch die verschiedenen Berfassungen derselben dargebotenen Mittel zu einer conssequenten Festhaltung sener analogen Anwendung geltend machen.

Art. 59. Die vertragsmäßige Verbindlichkeit zur Erfüllung ter durch vorstehende Artifel einzegangenen Verpflichtungen kann durch hindernisse, welche dem alsbaldigen Vollzuge der gemeinsamen Verabredungen in einzelnen Fällen durch bestehende Verfassungen oder bereits geltende gesetzliche Vorschriften im Wege stehen, nicht beeinträchtigt werden; es wird vielmehr auf Veseitigung dieser hindernisse von den betressenden Regierungen hingewirft werden.

Art. 60. Die Regierungen werden sich gegenseitig an vorstehende Urtikel, als das Resultat einer Bereinbarung zwischen den Bundesgliedern, eben so für gebunden erachten, als wenn dieselben zu förmlichen Bundesbeschlüssen erhoben worden wären.

Die Artifel 3 bis 14 werden sofort mittelst Präsidialvortrags an den Bundestag gebracht, und dort in Folge gleiche lautender Erstärungen der Bundesregierungen zu Bundesbesschlüssen erhoben werden. Sinsichtlich der übrigen im gegenwärtigen, in das geheime Bundespräsidiale Archiv niederzustegenden Schlüßprotofolle enthaltenen derzeit zur Berlautbarung nicht bestimmten Artifel werden die Regierungen ihren Gesandtschaften am Bundestag, unter Aufbietung strenger Gesheimhaltung, sowohl zur Bezeichnung der allgemeinen Richtung, als zur Anwendung auf vorsommende specielle Fälle die gezeigneten, mit den durch Gegenwärtiges übernommenen Berpflichtungen übereinstimmenden Instructionen ertheisen.

Bur Urfunde teffen haben sammtliche hier versammelte

Bevollmächtigte ben gegenwärtigen Act am heutigen Tage unterzeichnet und mit ihrem Wappen untersiegelt.

So geschehen zu Wien, den 12. Juni im Jahre 1834.

Unterz. F. Metternich. Münch-Vellinghausen.
Alvensleben. Mieg. Minkwiß. Ompsteda. Gr. v. Beroldingen. Frhr. v.
Neißenstein. Tettenborn. F. Trott zu Solz. Frh. v. Gruben. Neventlows-Criminil. Berstoff van Soelen. Frh. Fritsch. (Fehlt die 13. Stimme Braunsschweig und Nassau.) Frh. v. Plessen.
v. Berg. v. Strauch. Smidt.

III.

Bruchftud aus ber Schlufrede bes Fürsten von Metternich. Gehalten am 12. Juni 1834.

Bir Alle theilen gewiß die Ansicht, daß die Gefahren. mit welchen unfer gemeinsames Baterland bedrobt ift, ein trauriges Resultat tief eingreifender älterer Ereignisse, Die Niemand ungeschehen machen fann, ein Product bedauerns= werther Irrthumer, von benen gange Generationen beimge= fucht worden, überhaupt zum größten Theil eine Wirfung von Urfachen feien, beren Schuld eine andere Zeit als die unfrige trägt. Wer ware nun eitel genug zu glauben, baß menschliche Berathungen ein Uebel, welches leiber eine so weit binaufreichende und vielfach verzweigte Geschichte bat, in weniger Monate Frift mit ber Wurzel ausrotten und feine Spuren vertilgen fonnten? Unfer Troft barf jedoch fein, daß geschehen ift, was menschliche Kräfte unter ben gegebenen Umftanden vermochten, und mehr noch als bies, daß ein Weg gefunden und eröffnet worden ift, ber, wenn er mit treuem und beharrlichem Festhalten an tem einmal als recht Erfann= ten verfolgt wird, ohne gewaltsame Erschütterungen, onne feindliche Gegenwirfungen bervorzurufen, nicht bloß aus bem

Labyrinthe der in diesem Augenblicke brohenden Gefahren und Bedrängnisse zu führen, sondern auch für alle Zukunft auf einen besseren Pfad der Ordnung, der echten Freiheit und des Nechts zu leiten geeignet ist.

Die Hoffnung beruhet auf zwei Einrichtungen, die ich als ben eigentlichen Mittelpunkt ber Beschlüsse dieser Conferenz bezeichnen möchte. Die erste berselben ist bas Institut der Schiedsgerichte.

Während das Nepräsentativspstem in seiner naturgemäßen Entwicklung zu einer souverainen Gewalt demokratischer Bolksvertreter=Versammlungen hinstredt und durch die unbegrenzte
Berantwortlichkeit der Minister die eigentlich entscheidende
Macht im Staate den Händen der Negierungen zu entwinden,
ja dieselbe in der Person ihrer nothwendigen Organe, gerade
in den wichtigsten Angelegenheiten, der richterlichen Gewalt
eben jener republikanisirten Kammern zu unterwerfen, mithin
die Natur der Dinge umzukehren strebt, führt unser Schiedsgericht auf den schlichten Pfad der natürlichen Verhältnisse
zurück 2c. 2c.

Die zweite der oben bezeichneten, aus unseren Berathuns gen hervorgegangenen Einrichtungen schließt sich an die eben genannte an und betrifft die Sicherung des Staatshaushaltes in den deutschen Bundesländern gegen mögliche feindselige Bestrebungen der anarchischen Faction.

Die Theorie des Repräsentativspstems legt in die Hand der Bolfsdeputirten die Gewalt, mittelst einer Abstimmung das gesammte Leben der öffentlichen Berwaltung zu lähmen, und Bosheit und Aberwis einer systematischen Opposition hat auch in deutschen Kammern Bundesregierungen mit dieser landesherrlichen Selbsthülse bedroht, wenn dem Willen der antimonarchischen Secte in dem, was sie gerade zu fordern besliebte, kein Genüge geschieht. Unfügen solcher Art ist für die Zukunst vorgebengt. (Folgt eine Erplisation des Art. 2.) In welche neue günstige Stellung die Regierungen, die früher

burch jene unziemliche Drohung von den Ständen abhängig gemacht werden sollten, durch diese Bestimmungen kommen, wie ihnen jetzt ein kräftiges und entschiedenes Auftreten für die Sache der Gerechtigkeit und Ordnung und ein rastloses Fortschreiten auf dieser Bahn möglich ist, ohne daß sie eine Hemmung von Seiten irregeleiteter Stände zu besorgen hätten, ist so einseuchtend, daß es einer weiteren Ausführung nicht bedarf.

Anhang,

enthaltenb

zwei ausgewählte Beden der Abgeordneten Welcher und Baffermann über den deutschen Gund. *)

I.

Rede bes Abgeordneten Baffermann über bie Biener Ministerialconferenzen, gehalten in ber zweiten Babischen Rammer, im Februar 1845.

Meine Berren!

Wenn sich in Deutschland Vereine gebildet hätten, welche ben Satz aufstellten: Es ist gegen alle Vernunft und kann nicht in Gottes Willen liegen, daß einige wenige Menschen das Necht haben und behalten sollen, einer ganzen großen Nation das vorzuenthalten, was sie zu ihrer Entwickelung bedarf, was alle Aufgeklärten als bazu nothwendig erklären, ja was jene Wenige selbst als dazu nothwendig erkannt und versprochen haben. Wenn diese Vereine, Angesichts der

^{*)} Um Schlusse bes Ganzen theilen wir hier zwei Reben ber gefeierten Abgeordneten Belder und Bassermann über beutsche Bundesverhältnisse mit, die unstreitig zu ben ausgezeichnetsten gehören, die je in einer beutschen Bolfstammer über fraglichen Gegenstand gehalten worden sind. —

Wahrnehmung, daß es im Baterlande immer trauriger zugebt, fo lange tiefe Wenigen bas Recht behalten, Die einstimmiasten Bunfche burch ein bloges Rein abzuweisen; - wenn die vereinten Männer bann fagten: wir lieben unfer Baterland mehr, als jene Wenigen, wir wollen die und von Gott gegebenen Kräfte dazu anwenden, unser Baterland von den Urfachen seiner Rrantbeit zu befreien, und jenen Wenigen bie Rechte nehmen, Die dem Wohle des Gangen allein entgegensteben, - und wenn bann biefe Berabrebung zu foldem Zwede ent= bedt wurde, - wie wurden biese vereinten Männer von den Mächtigen genannt werben? Berrather, Emporer, Berberber ber öffentlichen Ordnung und Moral; alle Sof= und Staats= geitungen muften mit allen erbenflichen Schmähmorten über biese Männer berfallen, von allen Regierungen würde auf Die Gefahr hingewiesen, Die eine folche Parthei bes Umfturged bervorrufe und die Entdedung folden Sochverrathe wurte au erneuerter Ginschränfung ber winzigen beutschen Freiheit benutt werden; Die entbeckten Manner wurden eingeferfert, Schloß und Niegel wurden auf viele Jahre, ja auf Lebendzeit binter ibnen zufallen, und nachdem man burch die Censur dafür geforgt, bag feine öffentliche Stimme zu ihrer Bertheidigung laut werde, wurde ihr Rame verschallen, und sie waren für ihre weinenden Kamilien, wie für ihre Bater fo gut als begraben. Wenn aber, wie bier, Kürsten sich verbinden, ben Bölfern ihre beschworenen Rechte zu entzieben, nennt man fie bann auch Berschwörer? wo ift bas Gericht, vor welches man fie stellt, wo ift bann die Gerechtigfeit? Die beilige Berechtig= feit, die nur bann ihren Namen verbient, wenn fie feinen 11n= terschied kennt zwischen Goch und Nieder! Bier ift fein Rich= ter, vor bem man anflagen fonnte. hier wird im Wegentheil auf diejenigen gefahndet, welche die geheime Berbindung ans Licht zogen; bier wird ben Zeitungen verboten auch nur bavon zu reben, damit ja die abidenliche Sache je eber je lieber vom guten Bolfe vergeffen werde, bier wird eine Schrift, welche

von biefen Beschlüffen bantelt, confiscirt. Alles, was übrig bleibt, ift somit eine Unflage por ber öffentlichen Moral. Und felbst biese, ben Ausspruch ber Kammer, will ber Abgeordnete Schaaf verbindern! Es folt eine Entschuldigung sein, baß biese Beschlüsse ja noch nicht zur Anwendung gefommen seien! Wenn Die Regierung ein bochverrätherisches Complott entdeckt, verfolgt fie etwa ihre Mitglieder nicht? Bestraft sie nicht ben Ber= fuch, jeden entfernten Berfuch zum Sochverrath? Und in Dicfen Wiener Beschluffen liegt ba etwa ein entfernter, ober nicht vielmehr ein sehr naber Bersuch? Aber freilich, der Abge= ordnete Schaaf will sie erst bann zur Rechenschaft gezogen wiffen, wenn die Beschluffe vollständig vollzogen sein werden. - Erft muß bas Recht ber Stände, bas Budget in seinen einzelnen Positionen zu bewilligen, ober nicht zu bewilligen, vernichtet sein. Erst muß man fich burch Berordnungen über alle Rammerbeschluffe, Gesete und Gerichtsurtheile bin= wegleten. Erft muß man auch noch den Rest unsers Preg= gesches vernichtet haben. Erft muß die Berfaffung selbft für nichts geachtet fein. Erft muß in einem Rothfalle bas nicht auf die Berfaffung beeidigte Militair gegen dieselbe gebraucht fein. Erft muß es unmöglich gemacht fein, über Bundesbeschluffe zu berathen, bann wird ber Abgeordnete Schaaf auftreten und die Gerechtigfeit anrufen, wenn feine mehr existirt.

Wahrlich es ist sehr naiv, tas Volk mit solchen Ausreden abspeisen zu wollen.

Aber mit solchen Phrasen läßt sich der hobe Richterstuhl der öffentlichen Moral nicht bestechen, und fällt sein Urtheil, und daß dieses auf "Schuldig" lautet, braucht Niemand erft zu sagen, Jeder weiß es.

Was soll aus der Wahrhaftigkeit, was aus Glaube und Treue werden, wenn die Mächtigen mit solchem Beispiele vorangehen? Da will man in neuer Zeit die deutschen Staaten auf christliche Grundlagen bauen. Handelt sich's zum Beispiel um die Emancipation ter Juten, so heißt es: ja

wir find im driftlichen Staat. Die Machthaber nehmen bie Religion zu Gulfe; im Catechismus lebren fie Geborfam gegen die Obrigfeit, ber landtag wird mit einem Gottesbienfte eröffnet, bie Kurften leiten ihre Macht von Gott ab, in den öffentlichen Gebeten wird ihrer besonders erwähnt, ihr Geburtstag wird mit Gottesbienft gefeiert, ibre Bertrage beginnen fie im Ramen ber beiligen Dreieinigfeit, und in ber Acte, mittelft welcher fie ben f. g. beiligen Bund ichloffen, fagen fie: "Wir (Die Kürften) erklären feierlich, baß gegen= wärtige Acte nichts anderes zum Gegenstande bat, als im Unge= fidte ber ganzen Welt ihren unerschütterlichen Entschluß zu erfennen zu geben, sowohl in ber Bermaltung ihrer Staaten, als in den politischen Berbaltniffen mit jeder andern Regierung blos die Borfdriften der Religion zur Richtschnur zu nehmen, nemlich die Borschriften der Gerechtigfeit, der driftlichen Liebe und bes Friedens, die, weit entfernt, blos auf das Privatleben an= wendbar zu sein, vielmehr auf die Beschluffe der Kürsten unmittelbaren Cinflug haben und alle ihre Schritte leiten muffen, ba fie bas einzige Mittel find, die menschlichen Einrichtungen fest zu begründen und der Unvollfommenbeit abzubelfen." Was ist aber ber oberfte Grundsatz dieser driftlichen Reli= gion? Wir sind Alle Kinder eines Baters, und vor Gott ift fein Unterschied; ber Fürst und ber fogenannte armite fei= ner Unterthanen find vor ihm gleich, und ber Stifter ber Religion sagt: Was du dem geringsten unserer Brüder thust, bas haft bu mir gethan. — Was aber in diesen lichtscheuen geheimen Beschlüffen bie Mächtigen ben Burgern ihrer Staaten gethan baben, bas ift nimmermehr driftlich. - -(Bielseitiges Bravo in der Kammer und auf den Gallerien.)

II.

Nede des Abgeordneten Welder über Bundesverhältniffe, gehalten in der zweiten badifchen Kammer im Juli 1846, gelegentlich der Discuffion über Bundeskoften.

Meine Herren, ich habe um das Wort bitten und mir erlauben wollen, die Beschwerden und Klagen zu erneuern, die ich jeweils bei tieser Rubrif, die unsere allgemeinen beutschen vaterländischen Berhältniffe betrifft, vorzutragen batte. Ich will mich nicht allein auf den Bund beschränfen, weil man ja faat, daß ber bobe Bundestag von ben Inftruc= tionen der einzelnen Minister in den einzelnen Staaten abbangt, und also die beutsche Ministerpolitif auch ben beutschen Bund beherricht. Ich babe also tiefe Gelegenheit benüten wollen, Die allaemein deutsch vaterländischen Berbältniffe zu berühren, und habe um wohlwollende Aufnahme einiger freimutbigen Bemerfungen ersuchen wollen. Es betrifft biese Rubrit freilich den fleinsten Theil der Roften, Die fur unsere allaemein beutschen Berhältniffe in unserm Budget vorfommen. bie Koften für unser Militair find ungleich größer - allein wir baben bod gerate alle zwei Jahre einen Tag, wo und Gelegenbeit gegeben ift, in dieser Bersammlung über allgemeine beutsche Berhältniffe zu fprechen. Wir haben es nicht fo gut, wie ein frangofischer König seinen Unterthanen gestattete, ber ba sagte: Sie fonnten alle Tage für Die vielen Steuern, Die fie bezahlen mußten, frei fprechen. Meine Beschwerben, bie ich Ihnen jeweils mit Wehmuth, und ich geftebe es, oft mit innerer Emporung meiner Gefühle vortrug, werbe ich beute gum Theil in einem andern Tone aussprechen. Ich will auch biese Beschwerden nicht eben wiederholen, ich will Sie nur baran erinnern. Meine Sauptbeschwerbe war, bag wir nun beinabe langer als ein Menschenalter bei biefer Beborbe bes Bundes und bei unsern beutiden Ministern um bie Erfüllung beiliger Rürftenworte bitten, gegeben in einer großen fcweren Beit. Meine Beschwerde besteht vorzüglich in dem zweiten Sauntpunkte, daß ber deutsche Bund selbst nicht diesen Berheisungen und seiner eigenen Grundlage treu geblieben ist. Es war ein völkerrechtlicher Bund, der die Nechte der Unterthanen im Innern des betreffenden Staates polizeilich durchaus nicht beschränken und unter drücken soll, und seiner völkerrechtlichen Natur nach nicht unterdrücken konnte. Er hatte zugleich Unfangs einige besondere nationale Nechtszusicherungen für deutsche Unterthanen in sich aufgenommen, weil man diese als nothwendig für die Grundlage und die Kraft der deutschen Nation erfannte.

In diesen beiden Sauptpunften ift der Bund geradezu ins Gegentheil umgekehrt worden; er hat diese Rational= rechte, Preffreiheit ze. nicht gegeben. Dagegen bat er fich aber, obwohl ein völferrechtlicher Bund nicht berechtigt ift, Die inneren Staatsverhältnisse zu regieren und die Rechte ber Burger zu beschränken, beinabe in unsern gangen inneren Staatsbausbalt gebietend, beschränkend eingemischt. Ich brauche Sie nur zu erinnern an alle biefe inhaltschweren Beschlüffe, nicht über Gemährung, sondern über Unterdrückung ber Preß= freiheit, der Bolfsversammlungen, diese Beschluffe über die landständischen Rechte, über das gange Universitäts = und Un= terrichtswesen, wie die Bestimmungen über bas Banbern ber Handwerksburschen und was Alles bergleichen ift. Ich habe jeweils hervorgehoben, wie gang unendlich große schicksales volle Nachtheile sich an biese unglücksvolle Nichterfüllung ber Rechte, an biefes ungludfelige Umwenden bes Grundvertrage fnüpfen. 3ch babe baran erinnert, wie im Innern ber beutfchen gander Die freie Sprache, Diefes lette Bruderband einer großen Nation, unterdrückt ift, wie die landständische Freiheit auf Diese Beise durch die Bundesgesetzgebung fast zu einem Schein= und Berrbilde geworden ift. Ich habe daran erinnert, wie unfere beiligsten Guter, die man als ben Stolz ber beutschen Nation pries, bei ber Eröffnung jenes großen Bundesvereins, daß unsere beutsche Wiffenschaft, getragen von freien Lehrtorpern, geftütt durch Lehrfreiheit, zerstört wird durch Regierungsbevollmäch= tigte, durch Bedrückung und Hemmung ber Lehrfreiheit, durch hundert Maßregeln, die Sie Alle kennen, hauptsächlich auch badurch, daß man erklärt, die Professoren seien ausgenommen von dem allgemeinen Rechtszustande.

Man bat es biesen Gelehrten noch auf andere Weise fühlbar gemacht, daß man die alte Achtung, welche icon Carl ber Große und alle beutschen Fürsten, die Sobenstaufen und die früheren Sabsburger für die Wiffenschaft begten, ganglich vergeffen bat. Man bat erflärt, auf bem Bundestag follen nicht mehr beutsche Schriftsteller citirt und ihnen fein Einfluß auf die Meinung ber hohen Versammlung gestattet werden; während auf den Reichstagen die Schriftsteller fast eine Sauptautorität gebildet haben. Man bat bas Bundes= recht, welches ausbrücklich bie Facultätsgutachten ber Gpruch= gelehrten als eine Wohlthat und so, wenigstens in bestimmten Källen, als nothwendig erfannte, auch hier wieder in das Gegentheil umgewandelt, und die Facultätsgutachten und ihren Rechtsschutz gerade in der wichtigsten Sache verboien. Ein anderes Seiligthum unserer beutschen Ration neben ber freien Wiffenschaft, und mit ibr vielleicht ber bochfte Stolz der Ration, ift geschwunden, die Unabhängigfeit und Unversesbarfeit ber Richter - wo find fie in Deutschland?

Meine Herren, gehen wir auf die materiellen Verhältnisse über. Mein Freund vor mir hat sie berührt. Sie
haben es in einer früheren Sitzung auch deutlich ausgesprochen, für die Freiheit des Verkehrs und des Handels, für
die Freiheit unserer deutschen Ströme zu sorgen, war die
Hauptpflicht unseres Bundes. Sie steht allerdings im 19ten
Urtifel unserer Bundesacte, aber sie ist vom Bunde nicht ins
Leben gerusen worden. Im Jahre 1817 starb ein Theil des
Volks beinahe vor Hunger, und nicht einmal. Verkehrsfreiheit
mit Lebensmitteln wurde bewirft. Die Landwehr, die vaterländische Militairvertheidigung, welche das Vaterland gerettet
hatte, diese Volkswehr hat man zerstört. Die Landwehr,
die selbst in die Bundesmilitairgesege ausgenommen war, ist

zum Svotte geworben, ba fie nach ber neuesten autbentischen Interpretation aus aanz völlig regulirten und breffirten Lis nientruppen bestehen und eben so lang im Dienst gehalten werben foll. Meine Beren, wir gablen auf Diefe Weise eine ungebeure Summe für bas ftebende Beer, eine gang ungebeure Summe, fage ich. Wie unfer Bott bedrudt, und auch in anderer Sinficht belästigt ift, meine Berren, bavon feben Sie jeden Tag redende Zeugen an ben deutschen Safen und Aluffen; die jest beinabe zu ber Zahl von Sunderttausend ansteigenden Auswanderer aus dem Mittelftande, die nach einer geringen Berechnung 60 Millionen mitnehmen, um ben letten Reft ibred Bermogens unserem Steuerdrucke und unserer Unfreiheit zu entziehen, um in einem freien Lande ihren Kindern einen Rest des Bermogens oder eine freie Beimath zu retten. Und wenn eben so viele Millionen an die englischen Arbeiter bezahlt werden, während die Unfrigen hungern, dann ift für unser materielles Wohl wahrlich sehr wenig gesorgt. Db nun biese großen Kosten, die wir fur biesen Bund aufwenden, ihren Zweck erreichen, ob diese ungeheuren stehenden Seere, Die bas Bolf aushungern, bas Baterland retten werben, ob diese Linientruppen, wenn der Geift der Freiheit und Nationalität unterbrückt wird, abulides Schickfal baben werden, wie früher, oder ob sie vielleicht in einem Rampfe mit ben Beteranen Ruglands und Franfreichs, welche in ben fortwährenden Rampfen zu Beteranen werden, siegen, ober ob man, wenn biese Staaten sich allieren, bann nicht nochmals an die autmutbige Langmuth des deutschen Bolfs appelliren munte, um bas Baterland zu retten - bas will ich nicht beantworten, beantworten Gie es fich felbft.

Meine Herren — nicht glänzender, ungleich niederschlagender sind unsere Beschwerden über die Vertretung nach Außen Deutschland war einst der Schiedsrichter der Welt, der Vegründer des europäischen Völkerrechts, der Veschüßer der Freiheit der Nationen. In senen Tractaten von Wien wurde eine unabshängige, selbstständige Nationalverwaltung Polens in den

öffreichischen, preußischen und vor Allem in ben ruffischen Theilen jenes landes garantirt, es wurde und, ber beutschen Ration, ein Recht barauf gegeben. Polen feufst, es fiebt fich vergebens nach ber beutschen Ration um, welche es einst bei ber Belagerung Wiens por ber Türkenberrichaft ichunte. Meine Berren, wir haben bei ben letten Budungen bieses unglückseligen lantes ein ungeheures Wort aus bem Munde eines großen beutschen Staatsmannes gebort: -"das abgeschmadte Polenthum!" Co wird man Ibnen, fo fern Ge jest Ihre Nationalfreiheit vernachläffigen. einst zurufen, wenn Sie Ihr beutsches Recht vertbeidigen wollen gegen bie Unterdrüdung: bas abgeschmadte Deutschthum! (Stimmen: Ja wohl!) Meine Berrn, feben Sie tiefer nach Often hinein. Dort werben die Dongulanber, bie tractatenmäßig ben beutschen Autocraten entzogen werden. gegen biefe Tractate, ohne Schwertstreich, preisgegeben, mit ihnen die Mündungen der Donau. Noch anders wird so aufgeopfert. Meine Berren! Bir, die Deutschen, die Jahrbun= berte lang ibr Blut vergoffen unter ben Kabnen beutscher Raifer, um bie Chriften in ber Turfei gu ichuten gegen jene barbarischen Eroberer, wir baben unsere Waffen eingelegt, um die Chriften in Sprien zu unterbruden und fie in ber gangen Türkei fortwährend in Noth und Bergweiflung, unter ber furchtbaren Anechtschaft ihrer barbarifden Unterbruder, festzuhalten. Die bobe Diplomatie bat bier nach ben böbern Grundfägen ber humanität und bes Christenthums, die fie nur allzu leicht bem Bortbeile opfert, fich einen Frevel erlaubt, aber nicht uns, fondern den Frangosen und Ruffen, ben Eng= ländern wird ber Bortheil zufallen, nachdem wir die Donauländer preisgaben. Bliden Sie nach Guten, ich will bie herrn Regierungscommiffare nicht in Berlegenheit feten aber webe thut es mir. Meine Berren, bliden Gie nach Westen, unsere Grengen sind bort nicht gut gewahrt. Der lette Reft vom beutschen Bolfsthume wird freiwillig aufgegeben von benen, die im Elfaß, wie in Luxemburg und ben Rieberlanben Jahrbunderte lang, fo lange noch ein Soffnungeftrabt für beutsche Freiheit war, auf das Baterland blidten. Das chenfalls tractatenmäßige Königreich ber Niederlande baben wir obne Schwertstreich zerreißen lassen, aus der großen Kurcht vor ber Freiheit, aus ber natürlichen Unaft, bag man bie Golbaten nicht brauchen könne gegen die Freiheit des Bolfs, und die Sollander baben und schlecht gelobnt, die Belgier werden es und nicht lobnen fonnen. - Den Rorden bat mein Freund por mir schon berührt. Er bat Alles gesagt, was bas Berbaltnift beutlich gemacht, nur bas Gine nicht, zu weffen Bunften auch in Schleswig-Solftein die Unterdrückung ausfallen wird. Meine Berren, ju Gunften beffen, ber bie Armen beutscher Rationalität in Liefland und Rurland unterbrudt, foll auch bie Nationalität in Schleswig und Solftein unterbrudt werden. Run, meine Berren, foll ich auf biefes Bemalbe bin, das unwillführlich und gegen meine Absicht auf's Neue meine Seele ergreift, Antrage ftellen - zum bunderts stenmale die hohe Bundesversammlung durch das Organ uns ferer Minister bitten. Nein - ich fann es nicht, will es nicht. Wo ich febe, daß der bentiche Bund bie Deutschen ebrt, daß er sie achtet und ihren Rechten treu ift, ba werbe ich rufen: Treue, Ehre, Achtung!

Meine Herren, lassen Sie mich ben Gegenstand von einer andern Seite betrachten. Ich habe, als ich mir die Sache recht überlegte, die ich hier vorgetragen habe, auch erswogen, was wir jeweils von der Ministerbank vernahmen. Ja, ich muß gestehen, es hat mich manche Leußerung der Herren Minister nachdenken gemacht — ich muß ihnen halb und halb Necht geben, ich sand, daß darin viel Wahres lag. So sagte man zuerst: v, meine Herren, Sie müssen hier bei unseren badischen und deutschen Verpaltnissen keinen auslänzbischen Maßstab anlegen. Die Herren Minister haben wahrz haftig Necht, es ist Unrecht, deutschen Ministern Vorwürfe zu machen, als wären sie englische und französsische Minister,

10-

benn bie Lage und bas Berhältniß biefer Minister ift wahrlich ein ganz anderes.

Auch die Aufgabe der deutschen Minister ist eine unendlich schwerere, als die eines englischen oder französischen. Denken Sie sich ein Peel, ein Lord Russel — ja die regieren mit der öffentlichen Meinung, mit der Verfassung, mit den Kammern und ihrer vollen Freiheit, unterstützt und getragen durch sie. Man hat und auch noch andere Trostgründe gegeben; man hat sie oft gehört, sie sind gewissermaßen stereotyp bei und geworden.

Man hat gesagt: ihr kleinen Badner, bedenkt boch, daß ihr zu klein seid, vertraut doch der Weisheit der großen Casbinette. Ja, ich dachte auch mit kindlicher Gesunung: das ist recht schön, wie werden diese großen Cabinette so väterlich für und Kleine sorgen; haben wir das Beispiel dafür, daß drei Staaten, die nicht viel kleiner waren, als ehemals unser Baden, die sich treu, ganz bewunderungswürdig treu, an einen großen deutschen Hauptstaat angeschlossen hatten, allersdings unter dessen Schuß und Hülfe rettungslos mediatisirt wurden. Aber wie artig hat man sie wenigstens später behandelt? Man hat ferner gesagt, wir sollen bedenken, daß der Bund mit Pressreiheit, mit freier Verfassung nicht bestehen könne. Ja, wahrhaftig, das ist wahr, je mehr ich es bestenke, der deutsche Bund, wie er setzt ist, kann wahrhaftig nicht damit bestehen!

Endlich hat man uns immer und immer wieder mit der Weisheit, mit der geheimen stillen Weisheit, den Segnungen der Herren Minister und mit ihren Verhandlungen getröstet. Und, meine Herren, es ist wahr, nachdem die Herren Minister die Preßfreiheit, und mit ihr die öffentliche Meinung unterdrückt haben, die, wie Talleyrand sagte, der Gescheidste und viel gescheidter als alle Minister ist, nun sind sie freilich die allein Gescheidten; da können wir und ihnen anvertrauen! Meine Herren, es gibt vielleicht auch noch andere Worte, die zu und gesprochen wurden, die doch einen besseren Trost entz

balten, und ich erinnere mich auch baran, man bat an die Rraft, an die Gesinnung der Nation, und gulett an die Borsebung und an Gott Appellation eingelegt. Meine Berren. bier schöpfe ich selbst einen wirklichen Troft; ich verftebe unter biesem Gott und dieser Nation etwas Anderes, als manche herren Minister. Bei Erlaffung jener traurigen Ausnahms= gesetze von 1832, die Jeder, ber eine Kaser von einem deutschen Bergen und einen Tropfen beutsches Bergblut bat, nicht obne innere frampfhafte Emporung lesen fann. In ber Ginleitung ju jenen Befegen lefe ich von ber "in ben schwierigsten Zeiten ber vollen Bewunderung wurdig gebliebenen beutschen Nation." Doch es schien mir, man babe vielleicht an die Nation in bem Sinne gebacht, wie man fie auch wohl ben beutschen Michel genannt hat, eine Nation, Die nie zum Bewußtfein, aur Ginficht ihrer Wurde und ihrer Bestimmung fommen werbe. Meine herren, ich bachte an eine andere beutsche Nation. Ich bachte an eine beutsche Nation, die freilich eine Beit lang gefchlafen, ber aber Gott unendliche Rrafte und eine bobe gottliche Bestimmung gegeben bat; an eine Nation, Die Gott täglich, tros allem Drucke, mit immer belleren Strab-Ien erleuchtet über Pflicht, Burde, Recht und Ebre.

Ich bachte an einen Gott ber ewigen Wahrheit und Gerechtigseit, ber Menschen schus: Gott ähnlich, Unterthan wie Fürst, an einen Gott, ber ben Scepter der ungerechten Machzerbricht, wie Strohhalme. Wo der Bund nicht rettet, da wird Gott uns und das Vaterland retten! (Sichtbarer tieser Eindruck, lang anhaltendes Bravo.)







